

John Adams Library,



IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



SHELF NO.

★ Adams
133.1

v. 8



LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRÉS
DE PLUTARQUE.

TOME HUITIÈME.



LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRÉS DE PLUTARQUE,

*Traduites en François , avec des Remarques
historiques & critiques , par M. Dacier,
de l'Académie Royale des Inscriptions &
Belles - Lettres , &c.*

Nouvelle Edition , revue & corrigée.

TOME HUITIÈME,

C O N T E N A N T

Les Vies { de CATON D'UTIQUE,
d'AGIS & CLÉOMÈNE,
de TIBÉRIUS & CAÏUS GRACCHUS,
de DÉMOSTHÈNE,
de CICÉRON.



A PARIS,

Chez HOCHEREAU l'ainé, Libraire, à la descente
du Pont-Neuf, au Phénix.



M. DCC. LXXVIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

7
Adams

133.1

8.8



CATON D'UTIQUE.

LA maison de Caton tira le commencement de son éclat & de son lustre de son bisayeul Caton le Censeur, personnage qui par sa vertu parvint à une plus grande réputation & à une plus grande puissance qu'aucun Romain de son tems, comme nous l'avons écrit dans sa vie. (a) Celui-ci dont nous parlons pré-

(a) Celui-ci, dont nous parlons présentement, arriere-petit-fils du premier.) Voici sa généalogie.

Caton le Censeur eut deux femmes.
De sa femme Licinia il eut,

M. Porcius Cato Licinianus, mort désigné préteur du vivant de son pere. Il laissa

M. Porcius Cato M. F. M. N. qui fut consul avec Q. Marcius Rex, & mourut en Afrique. Il eut pour fils

M. Porcius Cato M. F. M. N. M. P. N. qui mourut dans les Gaules.

De sa femme Salonia il eut,

M. Porcius Cato Salonianus, M. F. qui laissa deux fils ;

M. Porcius Cato, & L. Porcius Cato, M. F. M. N.

Ce M. Porcius Cato mort dans la poursuite de la préture, laissa,

M. Porcius Cato, qui fut ce Caton d'Utique.

Tome VIII.

A

2 CATON D'UTIQUE.

seulement, arriere petit-fils du premier, fut laissé orphelin de pere & de mere avec son frere Cæpion, & une sœur nommée *Porcie*.

(a) Il avoit aussi une autre sœur appelée *Servilie*, mais elle n'étoit sœur que de mere. Ils furent tous nourris & élevés dans la maison de (b) *Livius Drusus*, leur oncle maternel, qui tenoit alors le premier rang, & avoit la principale autorité dans la ville, homme très-éloquent, d'une très-grande sagesse, & qui, en courage & en grandeur d'ame, ne cédoit à aucun des Romains.

On dit que Caton dès son enfance, & dans sa voix & dans son visage, & dans toutes ses actions, jusques dans ses jeux mêmes, fit paroître un naturel inflexible qui ne s'étonnoit ni ne s'émouvoit de rien, & une fermeté inébranlable en toutes choses. Car il n'entreprenoit rien dont il ne vînt à bout, & il s'y opiniâtroit avec une ardeur au-delà de son âge. Et s'il paroïssoit revêche & rebours à ceux qui vouloient le gagner par leurs flatte-ries, il se montroit encore plus rebelle à ceux qui vouloient l'intimider par leurs menaces. Il étoit très-difficile de l'émouvoir jusqu'à le

(a) Il avoit aussi une autre sœur appelée *Servilie*.) Il n'en eut pas une seule, il en eut trois, mais seulement sœurs de mere. L'une fut mere de Brutus, qui tua César; la seconde fut mariée à Lucullus, & la troisième à Junius Silanus. Cæpion n'étoit non plus son

frere que de mere.

(b) *Livius Drusus*, leur oncle maternel.) il manque un mot au texte, *δείω μὲν ὄντι μητρί*, il faut suppléer comme dans un manuscrit, *δείω μὲν ὄντι πατρὶς τῆς μητρός*, car *Livius Drusus* n'étoit pas oncle de la mere de Caton, mais son frere.

faire rire, & ce n'est que très-rarement qu'on a vu son visage s'épanouir jusqu'au souris. Il n'étoit ni sujet ni prompt à se mettre en colere, mais quand il y étoit une fois, il n'étoit pas facile de l'appaiser.

Quand il commença à étudier les belles-lettres, il se trouva dur & lent à comprendre; mais ce qu'il avoit une fois bien compris, il le retenoit fort bien, & avoit la mémoire ferme & sûre, ce qui arrive assez ordinairement; car on voit que les esprits vifs sont naturellement oublieux, & que les esprits lents qui n'apprennent qu'à force d'application & de peine, retiennent beaucoup mieux ce qu'ils ont une fois appris, chaque chose qu'on apprend & qu'on inculque dans la tête étant un nouveau mouvement & une sorte de flamme qui allume l'ame; mais ce qui contribuoit le plus à rendre Caton si dur & si lent à apprendre, c'est qu'il ne croyoit pas légèrement. Car apprendre ce n'est autre chose que recevoir une impression, & il arrive toujours que ceux-là croient plus facilement qui ont le moins d'objections à faire contre ce qu'on leur dit; c'est pourquoi les jeunes gens croient plus facilement que les vieux, & les malades que les sains. Et en général par-tout où la partie qui doute est la plus foible, le consentement est le plus prompt. Cependant Caton ne laissoit pas d'obéir en tout à son précepteur & de faire tout ce qu'il lui ordonnoit, mais il lui demandoit toujours la raison de chaque chose, & en tout il vouloit savoir

4 CATON D'UTIQUE.

le pourquoi. Aussi dit-on que son précepteur étoit très-honnête homme & très-savant, & qu'il avoit plutôt en main la raison que la férule : il s'appelloit Sarpedon.

Pendant que Caton étoit encore enfant ; les peuples de l'Italie , alliés des Romains , sollicitoient le droit de bourgeoisie dans Rome , & Pompé dius Silo , grand homme de guerre , & qui avoit beaucoup de réputation , logea pour cet effet plusieurs jours chez Livius Drusus son ami particulier. Pendant ce tems-là il s'amusa souvent avec les enfans qui étoient dans la maison , & vivoit avec eux dans la dernière familiarité. Un jour il leur dit : *O ça , mes beaux enfans , intercédez pour nous auprès de votre oncle , afin qu'il nous aide à obtenir le droit de bourgeoisie que nous demandons.* Cæpion en riant fit d'abord signe qu'il solliciteroit son oncle ; & comme Caton ne répondoit rien , & qu'il tenoit les yeux fixement attachés sur ces étrangers avec un visage refrogné & sévère : *Et toi , mon enfant ,* lui dit Pompé dius , *que dis-tu ? ne veux-tu pas parler à ton oncle en faveur de ses hôtes aussi-bien que ton frère ?* Comme il ne répondoit rien encore , & que , par son silence & par tout son air , il paroissoit rejeter sa prière , Pompé dius , le prenant entre ses bras , & le tenant suspendu hors de la fenêtre comme prêt à le jeter , lui dit : *promets de parler , ou je te jette ;* ce qu'il lui dit d'un ton rude & menaçant , en le tenant toujours hors de la fenêtre , & lui donnant diverses secousses

pour le mieux effrayer. Après que Caton eut souffert cela très-long-tems sans témoigner le moindre étonnement, ni la moindre crainte, Pompédius, le remettant à terre, dit tout bas à ses amis : *Quel bonheur un jour pour l'Italie que cet enfant, s'il vit ! s'il étoit aujourd'hui en âge d'homme, je ne crois pas que parmi tout le peuple nous eussions un seul suffrage pour nous.*

Une autre fois un de ses parens l'ayant prié avec d'autres enfans à un repas qu'il donnoit pour célébrer le jour de sa naissance, tous ces enfans se trouvant là ensemble, & ne sachant que faire en attendant le souper, se mirent à jouer dans un coin de la maison les uns avec les autres, grands & petits. (a) Leur jeu étoit de représenter un jugement dans toutes les formes ; il y avoit des juges, des accusateurs, des défenseurs & des huissiers pour mener en prison ceux qui seroient condamnés. Un de ces enfans qui avoient été jugés, & qui étoit fort beau de visage, fut livré à un garçon plus grand que lui, qui le mena dans une petite chambre où il l'en-

(a) *Leur jeu étoit de représenter un jugement dans toutes les formes.* C'est ce qu'ils appelloient *judicia ludere*. Les jeux des enfans sont ordinairement tirés de ce qu'ils ont le plus devant les yeux. C'est pourquoi les enfans de Rome représentoient d'ordinaire dans leurs jeux ou des juge-

mens, ou des commandemens d'armée, ou de triomphes ; ou des empereurs. Nous lisons dans Suétone que Néron commanda à ses gens de jeter dans la mer son beau-fils Rufinus Crispinus, fils de Poppée, encore enfant, *quia ferebatur ducatus & imperia ludere*. Cet empereur prit les jeux de cet enfant pour des marques de son ambition.

ferma. L'enfant eut peur & se mit à appeller Caton à son secours. Caton , se doutant d'abord de ce que c'étoit , courut à la porte de la chambre , & poussant ceux qui se mettoient au-devant de lui , & qui vouloient l'empêcher d'entrer , il délivra l'enfant , & tout en colere il l'emmena dans sa maison où la plupart des autres enfans le suivirent.

Tout cela rendit le jeune Caton si célèbre , que Sylla , voulant donner au peuple le spectacle du tournois sacré des enfans à cheval , que les Romains appellent *Troie* , & ayant choisi les enfans des plus nobles maisons , qu'il préparoit & instruisoit pour cette grande journée , il nomma les deux capitaines des deux bandes. Le premier fut reçu agréablement par tous les autres à cause de sa mere , car il étoit fils de Métella , femme de Sylla ; mais ils ne voulurent jamais de l'autre appelé Sextus , quoiqu'il fût propre neveu du grand Pompée , & ils se mirent tous à crier , qu'ils ne courroient point & ne le suivroient point. Sylla leur demanda quel autre enfant ils vouloient donc qu'il mît à leur tête. Ils répondirent tous , Caton ; & Sextus lui-même se retira & lui céda volontairement cet honneur comme au plus digne.

Sylla avoit eu une grande liaison d'amitié avec Caton le pere , c'est pourquoi il envoyoit souvent querir ces deux jeunes enfans , Cæpion & Caton , & s'amusoit avec eux ; faveur singuliere qu'il faisoit à fort peu de gens à cause de la grandeur du rang qu'il tenoit , de

la dignité de sa charge & de sa grande puissance. Sarpédon, jugeant que cet avantage étoit très-considérable pour la réputation, l'avancement & la sûreté de ses disciples, les menoit très-souvent, & sur-tout Caton, dans la maison de Sylla pour lui faire la cour. Or, en ce tems-là cette maison ressembloit proprement à un enfer & à un lieu de supplice par la quantité de gens qu'on y conduisoit tous les jours, à qui on donnoit la torture, & que l'on faisoit mourir. Caton étoit alors dans sa quatorzième année. Voyant donc les têtes des plus illustres personnages de Rome, qu'on emportoit, & entendant gémir & soupirer en secret ceux qui assistoient à ces sanglantes tragédies, il demanda à son précepteur, *d'où vient qu'il ne se trouve personne qui tue cet homme; c'est*, lui répondit le précepteur, *que, quoiqu'on le haïsse, on le craint encore plus qu'on ne le hait. Pourquoi donc*, repliqua l'enfant, *en me menant ici ne m'avez-vous pas donné une épée, afin qu'en tuant ce monstre je délivrasse ma patrie de la cruelle servitude où elle gémit?* Sarpédon, ayant entendu ce discours, & voyant en même tems ses yeux & son visage allumés de fureur, fut saisi de crainte; & depuis ce moment-là il l'observa de plus près, & le garda comme à vue, de peur qu'il ne se portât à quelque action pleine de témérité & de folle audace.

Pendant qu'il étoit encore tout petit enfant, il y eut des gens qui lui demanderent qui étoit celui qu'il aimoit davantage, il répondit *que*

8 CATON D'UTIQUE.

c'étoit son frere ; & le second après lui , continua-t-on , il répondit encore , son frere ; & le troisiéme , il répondit toujours , son frere ; tant qu'enfin on se laissa de lui faire la même question. Quand il fut plus avancé en âge , cette affection qu'il avoit pour son frere ne fit que croître & se fortifier ; car il avoit vingt ans que jamais il n'avoit soupé sans Cæpion , jamais il n'étoit allé à la campagne sans lui , & jamais il n'avoit paru sans lui à la place. Mais , quand son frere se faisoit frotter d'huile , il ne l'imitoit point en cela , & dans tout le reste de sa maniere de vivre il étoit très-rigide & très-austere ; de sorte que Cæpion même , dont on admiroit la tempérance & la sobriété , avouoit , qu'il croyoit véritablement avoir quelque sagesse quand il se comparoit aux autres ; mais , ajoutoit-il , quand je viens à comparer ma vie à celle de mon frere Caton , je ne me trouve en rien plus sage qu'un Sippius. Ce Sippius étoit un des hommes de ce tems là les plus diffamés par leur luxe & par leur mollesse.

Caton , ayant été fait prêtre d'Apollon , se sépara de son frere , & emporta sa part de la succession aux biens paternels , qui se trouva monter à six-vingts talens. Mais malgré tout ce bien , il mena une vie encore plus étroite & plus resserrée. Il lia sur-tout un commerce intime avec Antipater de Tyr , philosophe Stoïcien , & s'appliqua particulièrement à l'étude de la morale & de la politique , si enflammé d'amour pour toute vertu , qu'il

paroissoit y être poussé par une inspiration véritablement divine. Il étoit sur-tout charmé de la beauté de la justice, (a) mais de cette justice sévère & inflexible, qui ne mollit ni

(a) *Mais de cette justice sévère & inflexible, qui ne mollit ni par grace ni par faveur.* Cet excès est vicieux; car la justice portée à la dernière rigueur, devient souvent injustice. La justice la plus digne de l'homme, c'est une justice modérée qui se relâche quelquefois de ses droits. Cicéron, dans son oraison pour Muréna, reproche à Caton cette sévérité outrée; mais en même tems il tâche de l'excuser, en disant que tout ce que l'on admiroit dans ce grand personnage, venoit de son heureux naturel, & lui appartenoit en propre; & que ce qui lui manquoit & qu'on auroit voulu y trouver, ne venoit que des maîtres qu'il avoit suivis, dont le savoir & l'autorité l'avoient entraîné, & qui lui avoient enseigné que le sage ne donnoit rien à la faveur, qu'il ne pardonnoit jamais aucune faute, qu'il n'y avoit que des fous & des hommes légers qui fussent touchés de pitié, & que ce n'étoit pas être homme que de se laisser appaiser & fléchir. Les Publicains viennent vous demander quelque grace, lui disoient-ils, prenez bien garde que la faveur n'ait quelque pouvoir sur vous. Des gens accablés de calamités &

de misère viennent à vos pieds, vous ferez un méchant & un scélérat si la compassion vous fait faire la moindre chose pour les soulager. Quelqu'un vous avoue qu'il a fait une faute, & il vous en demande pardon, c'est un crime que de pardonner. Telle est la doctrine que Caton a suivie, non pas pour disputer, mais pour en faire la règle de sa vie. Cicéron lui oppose ensuite le sentiment des autres philosophes, sur-tout d'Aristote & de Platon, qui enseignent que la faveur a quelquefois du pouvoir sur l'esprit du sage; qu'il est de l'homme de bien d'avoir pitié; que tous les péchés n'étant pas égaux, les peines doivent être différentes; que l'homme constant & ferme sait pardonner dans l'occasion; & que s'il se met quelquefois en colère, il se laisse aussi quelquefois appaiser & fléchir. Et il ajoute, que si la fortune avoit jetté Caton entre les mains de ces maîtres, il ne seroit véritablement ni plus homme de bien, ni plus vaillant, ni plus tempérant, ni plus juste, car cela est impossible; mais il auroit un peu plus de penchant à la douceur. Quel art, quelle délicatesse & quel éloge dans cette censure!

par grace ni par faveur. Il s'appliqua aussi à l'éloquence , pour être en état de parler au peuple dans les occasions ; car , comme dans une grande ville il doit y avoir toujours des provisions pour la guerre , il vouloit de même que dans la philosophie civile on y entretînt toujours des forces pour les tems fâcheux. Cependant il ne s'exerçoit point à cette étude avec les autres ; & jamais personne ne l'a entendu faire des discours pour se former , comme c'étoit la coutume. Et sur cela quelqu'un de ses camarades lui ayant dit : *Caton , on blâme fort ton obstiné silence. Pourvu qu'on ne blâme pas ma vie* , répondit Caton , *je suis content. Je commencerai à parler quand je serai capable de dire des choses qui mériteront de n'être pas tues.*

Il y avoit à Rome la basilique appelée Porcia , que le vieux Caton avoit fait bâtir pendant sa censure. Les tribuns avoient accoutumé de tenir-là leurs audiences. Mais il y avoit une colonne placée de façon qu'elle nuisoit à leurs sièges ; ils résolurent donc un jour de l'ôter ou de la changer de place. Ce fut la première occasion qui attira Caton malgré lui à une assemblée publique. Il s'opposa fortement au dessein des tribuns ; & par cette preuve qu'il donna & de son éloquence & de son courage, il attira l'admiration de tout le monde. Car son discours n'avoit rien qui sentît le jeune homme , aucune affecterie , ni vaine enflure , mais il étoit roide , plein de force & de sens. Cependant au

travers de la brièveté & de la solidité de ses sentences , on voyoit reluire une certaine grace qui flattoit l'oreille des auditeurs ; & la sévérité de ses mœurs , relevant cette grace naïve , formoit un mélange délicieux de gravité & de gentillesse , qui faisoit un véritable plaisir. (a) Sa voix étoit assez grande pour se faire entendre aisément à tout ce grand peuple ; & elle avoit tant de vigueur & de force , que rien ne le laissoit ; car souvent il lui est arrivé de parler tout un jour , & il n'étoit point fatigué.

Ce jour-là il gagna son procès contre les tribuns , & il se replongea dans son silence ordinaire , & se renferma dans ses études domestiques pour se former de plus en plus. Il fortifioit aussi son corps par les exercices les plus pénibles , en l'accoutumant à supporter les chaleurs les plus excessives , & les glaces , les neiges & tous les frimats de l'hiver , la tête toujours découverte , & à aller en campagne toujours à pied en toute saison , pendant que ses amis qui l'accompagnoient étoient à cheval. En marchant ainsi il s'approchoit souvent tantôt de l'un & tantôt de l'autre , & s'entretenoit familièrement avec eux.

Dans ses maladies , il joignoit à la tempérance une patience merveilleuse ; car , lors-

(a) Sa voix étoit assez grande pour se faire entendre aisément à tout ce grand peuple.) Grand avantage pour un homme qui

a à parler à des assemblées nombreuses ; c'est pourquoi Homere la compte parmi les qualités des héros.

12 CATON D'UTIQUE.

qu'il avoit la fièvre, il passoit les journées seul, sans vouloir voir personne jusqu'à ce que sa fièvre fût passée, & qu'il n'y eût plus aucune apparence de retour.

Quand il soupoit avec ses amis, on tiroit au sort à qui choisiroit le premier les parts; & si le sort de choisir le premier ne lui tomboit point, ses amis le lui déferoient par honneur; mais il le refusoit, disant (a) qu'il ne falloit rien faire malgré la déesse Vénus. Au commencement il n'aimoit pas à tenir table long-tems, & il se levoit pour l'ordinaire après avoir bu une seule fois. Mais dans la suite il prit grand plaisir à boire, de sorte que souvent il passoit les nuits à table. Et ses amis, pour excuser cet excès, alléguoient cette raison, que ses occupations publiques & les grandes affaires qu'il avoit sur les bras, absorbant ses journées entières, & l'empêchant de converser avec ses amis, il étoit bien aise d'employer la nuit & tout le tems de son souper à s'entretenir avec les philosophes. C'est pourquoi un certain Memmius disant un jour dans une compagnie, *que Caton ne faisoit qu'ivrogner toute la nuit*, Cicéron, l'interrompant, lui dit : *mais tu ne dis pas qu'il joue aux dés tout le jour.*

(a) Disant qu'il ne falloit rien faire malgré la déesse Vénus.) Il fait allusion au coup de dés qu'on appelle *Vénus*, & qui étoit le plus favorable.

————— *Quem Vénus arbitrum
Dicet bibendi ?*

C'étoit le coup de trois six, les remarques sur le passage *raffle de six*. On peut voir d'Horace. Od. VII, liv. II.

En général Caton voyant que les mœurs & la vie que l'on menoit de son tems étoient si corrompues & avoient besoin d'un si grand changement, que, pour les réformer, (2) il falloit faire absolument tout le contraire de ce que l'on faisoit, il prit ce parti; & comme la pourpre la plus vive & celle qui avoit été teinte deux fois, étoit la plus recherchée & la plus estimée, il portoit la plus obscure, & par conséquent la plus vile. Souvent après son dîner il fortoit en public nuds pieds & en simple tunique, non pour acquérir quelque réputation par cette singularité, mais pour s'accoutumer à ne rougir que des choses véritablement honteuses, & à n'avoir nulle honte de celles qui ne le sont que dans l'opinion.

Une grande succession lui étant échue par la mort d'un cousin germain qui s'appelloit Caton comme lui, & cette succession pouvant valoir cent talens, il la vendit; & tout l'argent qu'il en retira, il le prêtoit sans aucun intérêt à ceux de ses amis qui en avoient besoin. Souvent même il leur donnoit ses terres & ses esclaves à engager au public, & il confirmoit cet engagement.

(a) *Il falloit faire absolument tout le contraire de ce que l'on faisoit.*) Cette maxime est fort bonne dans un état entièrement corrompu, & qui n'a rien de sain. Mais elle doit avoir ses bornes, aussi bien que celle qui suit, *qu'il faut ne rougir que des choses honteuses, & mépriser* celles qui ne le sont que dans l'opinion. Caton les poussoit à un excès très-vicieux, en foulant aux pieds les usages de sa patrie. Ces usages, dès qu'ils sont généralement reçus, sont partie de la décence, & ne doivent pas être regardés comme des caprices de l'opinion.

Quand il trouva qu'il étoit tems de penser au mariage, lui qui jusques-là n'avoit eu aucun commerce avec aucune femme, il rechercha Lépida qui auparavant avoit été fiancée à Scipion Métellus, & qui, Scipion s'étant dédit & ayant rompu le contrat, demeuroid libre & sans mari. Mais sur cette recherche de Caton, Scipion s'étant ravié, & ayant mis tout en œuvre pour renouer, il y réussit & eut sa maîtresse. Caton, piqué de ce procédé, & plein de colere, (a) fut sur le point de poursuivre Scipion en justice; mais ses amis l'en ayant empêché, le feu de la colere & de la jeunesse le porta à exhiler sa bile en chansons; il fit des vers iambes où il déchiroit Scipion & l'accabloit d'injures, en jettant dans ses vers tout le fiel & toute l'amertume du poëte Archiloque, sans imiter ses obscénités & ses reproches frivoles & puériles.

Caton épousa Atilia, fille de Soranus, & ce fut sa premiere femme, & non pas la seule, comme cela étoit arrivé à Lélius qui, en cela plus heureux que lui ayant vécu fort long-tems, n'eut jamais d'autre femme que celle qu'il avoit épousée d'abord.

(b) Dans ce tems-là s'éleva la guerre qu'on appella la guerre des esclaves, ou la guerre de Spartacus, pour laquelle (c) Gellius fut

(a) *Fut sur le point de poursuivre Scipion en justice.* Je voudrois bien savoir quelle action la jurisprudence de ce tems-là lui auroit donnée contre son rival; car aujour-

d'hui un tel procès paroîtroit bien ridicule.

(b) L'an 71 avant l'ere chrétienne.

(c) L. Gellius Publicola.

nommé préteur. Caton alla servir volontaire sous lui pour l'amour de Cæpion qui y commandoit mille hommes, mais il ne put y donner des marques de sa bonne volonté & de son courage comme il l'auroit voulu, à cause de l'incapacité du général qui s'acquitta fort mal de son emploi. Cependant au milieu de la mollesse & du luxe qui regnoient dans cette armée, il fit toujours paroître tant d'ordre, de modestie & de valeur, quand il en étoit besoin, tant de fermeté & de prudence, que tout le monde trouvoit qu'il n'étoit en rien inférieur à l'ancien Caton son bisayeul. Son général Gellius lui décerna de grands honneurs & les prix les plus considérables dont on honoroit la valeur; mais il ne voulut ni les avouer, ni les recevoir, disant qu'il n'avoit rien fait qui méritât ces récompenses.

Cette sévérité le faisoit passer pour un homme étrange & singulier. Il fut fait en ce tems-là une nouvelle ordonnance par laquelle il étoit défendu à ceux qui briguoient les charges (a) d'avoir auprès d'eux de ces

(a) *D'avoir auprès d'eux de ces gens que les Romains appellent nomenclateurs.*)

Comme c'étoit alors une politesse & une marque d'estime de nommer les gens par leur nom, en les saluant, ceux qui briguoient les charges ne pouvant par eux-mêmes savoir les noms de tout un

grand peuple, menoient avec eux des esclaves qui, n'ayant eu d'autre occupation toute leur vie que d'apprendre les noms des citoyens, les faisoient parfaitement, & les disoient aux candidats. C'est de ces gens-là qu'Horace parle dans son épître VI du livre I.

*Si fortunatum species & gratia præstat,
Mercemur servum qui dicet nomina.*

16 CATON D'UTIQUE.

gens que les Romains appellent *nomenclateurs*. Caton, briguant la charge de tribun de soldats, (a) obéit seul à cette loi, & fit tant par lui-même qu'il falua & appella par leur nom tous les citoyens. Cela déplut extrêmement à ceux même qui le louoient; car plus ils voyoient que tout ce qu'il faisoit étoit beau, plus la difficulté qu'ils trouvoient à l'imiter le leur rendoit odieux & insupportable.

Ayant donc été nommé tribun de soldats, il fut envoyé en Macédoine où commandoit le préteur Rubrius. Et l'on dit que le jour de son départ, comme sa femme étoit fort affligée & fondoit en larmes, Munatius, un des amis de Caton, lui dit : *Prenez courage, Atillia, je vous garderai votre mari. Voilà qui va*

(a) *Obéit seul à cette loi.*) Le grec dit, *μὲνός ἐπείθετο τῷ νόμῳ*. Xylander a cru que ce verbe *ἐπείθεσθαι*, avec un datif, ne pouvoit signifier *suivre*, *pratiquer*, *obéir*, & qu'il signifiât au contraire *désobéir*, *résister*. Mais outre que ce dernier sens ne peut convenir en aucune manière à l'endroit où Plutarque l'applique, puisqu'il ajoute que Caton lui-même appella tous les citoyens par leur nom, *ἐπείθεσθαι*, avec le datif, signifie fort bien *pratiquer*. C'est ainsi qu'Hérodote a dit *ἐπείθεσθαι ναυτιλίῃσι*, *suivre*, *pratiquer la marine*; dans un manuscrit on lit *ἐπείθετο*, ce qui peut fort bien être la glose

de *ἐπείθετο*. Mais, dit-on, ce passage paroît entièrement contraire au passage célèbre de Cicéron, qui sur cette même matière dit à Caton, dans l'oraison pour Muréna, sect. 36. *Quid quod habes nomenclatorem?* J'avoue que ce passage paroît contraire à celui de Plutarque, & que je ne saurois les concilier. Et s'il falloit opter entre le témoignage de Cicéron & celui de Plutarque, qui doute qu'il ne fallût plutôt se rendre à celui de Cicéron? Mais peut-être qu'ils parlent de deux rems différens. Car cette loi qui défendoit aux candidats d'avoir des nomenclateurs, ne fut guère suivie.

bien, repartit Caton, fans rien dire davantage. Mais quand on fut à une journée de Rome & qu'on eut soupé, Caton dit à Munatius : *O çà, Munatius, afin que tu puiffes tenir la parole que tu as donnée à Atilia de me bien garder, il faut que tu ne me quittes ni jour, ni nuit.* En même tems il ordonna que tous les soirs on tendît deux lits dans fa chambre, un pour lui, & l'autre pour Munatius ; de forte que Munatius, obligé de coucher toujours dans la même chambre, étoit bien plutôt gardé par Caton, non fans de fréquentes plaifanteries, que Caton ne l'étoit par Munatius.

Caton menoit toujours avec lui quinze esclaves pour le fervir, deux affranchis & quatre amis particuliers, tous bien montés, pendant qu'il alloit à pied, s'entretenant tantôt avec les uns, tantôt avec les autres, comme je l'ai déjà dit. Quand il fut arrivé à l'armée où il y avoit plusieurs légions, le préteur Rubrius lui en donna une à commander. Dans ce poste honorable il pensa que ce n'étoit pas un acte bien merveilleux ni bien royal que de se montrer vertueux lui-même, vû qu'il n'étoit qu'un feul homme, mais qu'il falloit rendre auffi vertueux que lui tous ceux qu'il avoit fous fa charge. Animé de cette noble ambition, il ne retrancha pas la crainte que l'on devoit avoir de fa puiffance, mais il ajouta la raifon à l'autorité, prenant toujours fes foldats par la raifon, & les perfuadant & enseignant par la raifon comme un maître ensei-

gne ses disciples. A cette méthode il joignoit les récompenses & les châtimens, de sorte qu'il seroit difficile de dire s'il les rendit plus paisibles que belliqueux, & plus vaillans que justes, tant ils paroissoient terribles à leurs ennemis, & doux à leurs alliés, timides à commettre tout ce qui étoit honteux, & prompts & hardis à entreprendre tout ce qui étoit honnête & digne de louange.

Il arriva delà que ce dont il se soucioit le moins, & à quoi il avoit le moins pensé, fut justement ce qui lui fut le plus acquis, réputation, crédit, honneur, amitié & respect de la part des soldats. Car ce qu'il commandoit aux autres, il le faisoit tout le premier, & dans ses habits, dans toute sa maniere de vivre & de marcher en campagne, il s'égaloit bien plus aux moindres soldats, qu'il ne se conformoit aux capitaines. Et au contraire dans tout ce qui regardoit les mœurs, la grandeur de courage & la maniere de parler, il tâchoit toujours de surpasser les officiers les plus distingués, & les généraux même. Et par-là, avec l'estime des troupes, il gagna insensiblement leur affection. Car le véritable zele de la vertu ne s'engendre dans les ames qu'avec l'amitié & le respect dûs à ceux qui en donnent l'exemple; & c'est une chose sûre que ceux qui louent les gens de bien sans les aimer, respectent bien leur réputation, mais ils n'admirent point leur vertu, & ne sont point soigneux de l'imiter.

Caton , ayant appris qu'Athenodore surnommé Cordylion , personnage très-savant dans la philosophie des Stoïciens , étoit retiré à Pergame , déjà fort vieux , (a) & qu'il avoit résisté opiniâtrément à toutes les prières & à toutes les instances que des généraux d'armée & des rois même lui avoient faites pour l'attirer auprès d'eux , en lui offrant leur amitié & des conditions très-honorables , il jugea bien que ce seroit inutilement qu'il lui écrirait , & qu'il lui enverroit des gens pour l'inviter à venir auprès de lui. C'est pourquoi , profitant de deux mois de congé que les loix Romaines lui accordoient pour aller vaquer à ses affaires , il s'embarqua & alla en Asie trouver ce philosophe , se promettant bien de toutes les bonnes qualités qu'il sentoît en lui-même qu'il réussiroit dans son dessein , & qu'il feroit une heureuse chasse. Quand il fut auprès de lui , il disputa avec tant de force , & employa de si bonnes raisons , qu'enfin il le fit changer de résolution , & l'emmena avec lui dans son camp , (b) tout fier & tout joyeux

(a) *Et qu'il avoit résisté opiniâtrément à toutes les prières , & à toutes les instances que des généraux d'armée & des rois même lui avoient faites.* Car en ce tems-là les généraux d'armée & les rois étoient curieux d'avoir auprès d'eux de ces philosophes célèbres par leur doctrine & par leur vertu , dont le commerce ne leur étoit pas inutile.

(b) *Tout fier & tout joyeux de cette victoire , qu'il regardoit comme un exploit plus grand.* Et avec raison ; car l'expérience de tous les siècles nous apprend que l'exploit de guerre le plus éclatant n'est pas si utile à un état , que cet exploit de politique d'y amener un homme sage , comme il n'y a rien de plus pernicieux ni de plus funeste que d'y donner entrée à un fou. Le

de cette victoire qu'il regardoit comme un exploit plus grand & plus éclatant que tous ceux de Lucullus & de Pompée, qui alloient subjuguant par la force des armes les nations & les royaumes de l'orient.

Pendant qu'il étoit encore à l'armée tribun de soldats, son frere Cæpion, allant en Asie, tomba malade en Thrace dans la ville d'Ænus, & il en reçut d'abord la nouvelle par des lettres qu'on lui écrivit. Quoique le tems fût très-mauvais, & que la mer fût agitée d'une violente tempête, il voulut partir sans différer; & ne trouvant point de grands vaisseaux, il se jeta dans un petit vaisseau marchand avec deux de ses amis & trois esclaves, & partit de Theffalonique. Il fut en très-grand danger d'être submergé par la tourmente, & il ne se sauva que par un bonheur qu'on n'auroit jamais osé espérer. Il arriva à Ænus comme son frere venoit de rendre le dernier soupir. Il fut plus sensible à cette perte, qu'il ne convenoit à un philosophe, & à un philosophe Stoïcien; car il ne témoigna pas seulement l'excès de sa douleur par ses regrets, par ses soupirs, par ses larmes, par les transports qui le pouissoient à se jeter sur ce corps mort qu'il embrassoit tendrement, & par toutes les autres marques de l'affliction la plus vive & la plus sensible, mais encore par la grande dépense qu'il fit à ses funérailles. Il employa de grosses sommes en parfums & en drogues

sage est le salut des états, & le fou leur perte. Platon & Aristote l'ont démontré.

odoriférantes, fit brûler beaucoup d'étoffes précieuses sur son bûcher, & lui éleva au milieu de la place d'Ænus un tombeau magnifique de marbre de Thafos. Il lui coûta huit talens.

Il y avoit beaucoup de gens qui blâmoient cette dépense excessive, & qui l'interprétoient mal, en la comparant à la modestie & à la simplicité dont il faisoit profession dans tout le reste. Mais ces gens ne s'appercevoient pas combien la fermeté inflexible de cet homme contre les voluptés, contre les craintes, contre les prières injustes & impudentes, étoit mêlée de douceur & d'humanité. Plusieurs villes, princes & gouverneurs lui envoyèrent beaucoup de présens pour honorer ces obseques ; mais il refusa tout l'argent, & ne prit que les drogues, les parfums & les étoffes, qu'il paya à ceux qui les envoyoient.

Ayant été institué héritier par égales portions avec la fille unique de Cæpion, il ne voulut pas que le partage de sa niece portât la moindre partie des frais qu'il avoit faits pour les funérailles de son pere, mais il les mit tous sur son compte. Cependant malgré cette générosité, il se trouva quelqu'un qui laissa par écrit qu'après que le bûcher fut éteint, il passa les cendres dans un tamis pour retirer l'or & l'argent qui avoient été fondus, (a) tant cet écrivain croyoit qu'il lui étoit

(a) Tant cet écrivain croyoit mais encore avec la plume.)
qu'il lui étoit permis d'attaquer Plutarque parle ici de César,
non-seulement avec l'épée, & il fait entendre couverte-

permis d'attaquer non-seulement avec l'épée, mais encore avec la plume, ce personnage que sa vertu mettoit au-dessus des reproches & des calomnies.

Quand Caton quitta l'armée après le tems de sa charge fini, il fut accompagné non avec des vœux, comme cela se fait ordinairement, non avec des applaudissemens & des louanges, mais avec des regrets, avec des larmes & avec des embrassemens infinis de tous les soldats qui s'empressoient autour de lui, qui étendoient leurs robes sous ses pieds par-tout où il passoit, & qui lui prenoient les mains pour les baiser; honneur que les Romains de ce tems-là ne faisoient qu'avec peine à très-peu de leurs généraux. Mais avant que de retourner à Rome se jeter dans le gouvernement, il voulut voyager pour connoître par lui-même l'Asie, & pour s'instruire des mœurs, des coutumes & des forces de ses provinces. Et en même tems il fut bien-aise de faire plaisir à Déjotarus, roi de Galatie, qui, à cause de l'amitié & de l'hospitalité qu'il avoit liées autrefois avec son pere, l'avoit prié avec de grandes instances de l'aller voir.

ment que c'est lui qui avoit écrit, dans son *Anti-Caton*, cette particularité des cendres du bûcher passées par le tamis; & il dit fort bien que César ne s'étoit pas contenté de faire la guerre à Caton avec l'épée, mais qu'il la lui avoit faite encore avec la plume, pour déchirer la réputation de ce grand

personnage, que sa vertu mettoit au-dessus des reproches & des calomnies. Mais Plutarque ne nomme pas César par respect pour son grand nom. L'expression de Plutarque est remarquable & singulière, ἐπίσεν & τῷ ξίφει μὲν ἀλλὰ καὶ γραφῇ, *il abandonno non-seulement à son épée, mais aussi à sa plume.*

Il partit donc ; & voici de quelle maniere il fit ce voyage. Le matin à la pointe du jour il envoyoit son cuisinier & son boulanger au lieu où il devoit coucher. Ces gens entroient modestement & sans bruit dans la ville ou dans le bourg ; & s'ils ne trouvoient aucun ami de Caton , ou de sa famille , aucun homme de connoissance , ils lui accommodoient son logis & lui apprêtoient son souper à l'hôtellerie , sans être à charge à personne. Que s'il n'y avoit point d'hôtellerie où il pût loger , alors ils s'adrescoient au gouverneur ou au magistrat , & se contentoient du premier logement qu'on vouloit leur donner. Il arrivoit même souvent qu'on ne vouloit pas croire qu'ils fussent à Caton , (a) & qu'on les traitoit avec mépris , parce qu'ils ne s'adrescoient pas aux magistrats en faisant beaucoup de bruit & avec de grandes menaces ; de sorte que Caton très-souvent arrivoit le soir qu'ils n'avoient point encore pu trouver de logis. Mais c'étoit bien pis quand il paroissoit , car on n'en faisoit aucun compte ; & quand on le voyoit assis sur

(a) Et qu'on les traitoit avec mépris , parce qu'ils ne s'adrescoient pas aux magistrats en faisant beaucoup de bruit , & avec de grandes menaces.) Rien n'est plus ordinaire , le peuple juge presque toujours mal des maîtres , dont les valets sont modestes & ne font pas beaucoup de bruit , & il croit que ce sont des hommes de néant , des misérables. C'est ainsi que dans Térence , Thrason juge de Phédria , sur la modestie de son valet Parménion qui parle poliment & civilement à Thais :

Apparet servum hunc esse domini pauperis miserieque.

« On voit bien que c'est le valet d'un gueux & d'un misérable ». *Eunuq.* III , 2.

ses balots, sans dire une seule parole, on le prenoit pour quelque homme de néant qui n'osoit ouvrir la bouche. Cependant il les appelloit quelquefois & leur disoit bonnement : *Malheureux que vous êtes, défaites-vous de cette dureté que vous avez pour les étrangers, & recevez-les mieux. Ce ne seront pas toujours des Catons qui passeront par votre ville. Tâchez de modérer par un bon accueil la licence que leur pouvoir leur donne chez vous. Ils ne cherchent qu'un prétexte pour prendre par force & avec usure ce que vous n'aurez pas voulu leur donner de bon gré.* Et l'on dit qu'en Syrie il lui arriva une aventure fort plaisante. Comme il arrivoit à Antioche, il vit devant la porte de la ville quantité d'hommes rangés en haie en fort bel ordre. D'un côté étoient les jeunes gens avec de beaux manteaux, & de l'autre les enfans magnifiquement parés. Ensuite on voyoit marcher des hommes vêtus de robes blanches, quelques-uns même avoient des couronnes, car c'étoient les prêtres des dieux & les magistrats. Caton crut d'abord que cette procession étoit un honneur que la ville lui faisoit, & une entrée magnifique qu'elle lui avoit préparée. Il gronda donc extrêmement ses gens qu'il avoit envoyés devant, selon sa coutume, de ce qu'ils n'avoient pas empêché cette cérémonie & ce grand appareil, & commanda à ses amis qui étoient à cheval de descendre, & marcha avec eux à pied vers cette procession qui s'avançoit. Quand ils furent assez près, le maître

maître des cérémonies, qui régloit toute cette marche, & qui empêchoit la foule, homme déjà âgé, tenant une baguette à la main & une couronne, s'avança vers Caton qui marchoit le premier; & sans le saluer ni lui faire le moindre honneur, il lui demanda où ils avoient laissé *Démétrius*, & s'il arriveroit bientôt? Ce *Démétrius* étoit un affranchi de *Pompée*; & alors toute la terre, ayant les yeux attachés sur *Pompée*, faisoit indignement la cour à son affranchi, parce qu'il étoit tout-puissant auprès de son maître.

A cette demande, tous les amis de *Caton* se prirent à rire à gorge déployée avec tant de force qu'ils ne pouvoient revenir à eux, & qu'en éclatant ainsi ils traversèrent la foule. *Caton* confus s'écria: (a) *ô la malheureuse ville!* sans dire une seule parole de plus. Mais dans la suite il avoit accoutumé de rire de sa méprise, soit qu'il en fît le conte ou qu'il ne fît que s'en ressouvenir. Mais *Pompée* corrigea bien les hommes, & les empêcha de commettre par ignorance de ces sortes de fautes envers *Caton*; car *Caton* étant arrivé à *Ephèse*, & s'étant mis en marche pour aller saluer *Pompée*, comme celui qui étoit plus âgé que lui, constitué en plus grande dignité, & d'une plus grande réputation, & qui commandoit alors les plus grandes armées de l'empire; *Pompée*, qui le vit venir de loin, ne voulut pas l'attendre sur son siège, mais il

(a) C'étoit la seule chose qu'il y avoit à dire en cette occasion. Ce mot pourroit souvent trouver sa place.

alla au-devant de lui , comme d'un des plus grands personnages de Rome ; & lui tendant la main , il le caressa & l'embrassa avec toutes les marques de bienveillance & d'estime , donna de grands éloges à sa vertu en sa présence , & de plus grands encore quand il se fut retiré ; de sorte que dès ce moment-là tout le monde se tourna vers Caton , & n'eut d'attention que pour lui ; & on commença à l'admirer sur les choses mêmes qui le faisoient mépriser auparavant , & à reconnoître de plus près sa douceur & sa grandeur d'ame. L'on ne fut pas long-tems sans s'appercevoir que ce bon accueil de Pompée & son empressement pour lui , étoient plutôt l'effet de l'estime & du respect qu'il avoit pour sa vertu , que d'aucune affection qu'il eût pour sa personne. Et on connut très-clairement qu'il ne pouvoit s'empêcher de lui marquer une grande admiration , & de lui faire de grands honneurs pendant qu'il l'eut auprès de lui , mais qu'il fut charmé de le voir partir. Car tous les autres jeunes Romains qui l'alloient voir , il s'efforçoit de les retenir , & leur témoignoit la passion qu'il avoit qu'ils voulussent rester auprès de lui ; au lieu qu'il ne fit pas la moindre démarche pour retenir Caton , & ne lui en ouvrit pas la bouche. Au contraire , comme si Caton présent eût été un censeur qui lui eût demandé compte de toutes ses actions , & contrôlé son autorité , il lui donna congé avec un très-grand plaisir. Il est vrai qu'il lui recommanda sa femme & ses enfans ,

honneur qu'il n'avoit encore fait à aucun de ceux qui étoient retournés à Rome. Mais il faut dire aussi qu'ils lui appartenoient, & qu'ils étoient ses proches parens.

Depuis ce tems-là, toutes les villes par où il passoit, déjà pleines de sa réputation, s'empressoient à l'envi à qui lui feroit le plus d'honneur. C'en'étoient par-tout que banquets & grandes fêtes qu'on lui donnoit ; & au milieu de ces grandes réjouissances, il prioit ses amis de prendre garde à lui, de peur que, sans s'en appercevoir, il ne confirmât un mot que Curion lui avoit dit autrefois. Ce Curion, fâché de voir l'austérité de Caton qui étoit son ami & son camarade, lui demanda un jour, *si après le tems de sa charge expiré, il ne seroit pas bien aise d'aller voir l'Asie*. Caton lui ayant répondu qu'il en seroit ravi : *tu feras fort bien*, repartit Curion, *car tu reviendras de-là plus doux & plus traitable* ; & il se servit d'un mot latin (a) qui signifie proprement cela.

Déjotarus, roi de la Galatie, envoya prier Caton de le venir voir, car il étoit déjà vieux, & il vouloit lui recommander & mettre sous sa protection ses enfans & toute sa maison. Dès qu'il fut arrivé à la cour, le roi lui envoya toutes sortes de magnifiques présens pour gagner sa faveur, & employa tous les moyens imaginables & les prieres les plus pressantes pour le porter à les recevoir. Caton fut si irrité de ces démarches, qu'étant

(a) *Mansuetior.*

arrivé le soir , il ne fit que coucher dans son palais , & partit le lendemain vers la troisième heure du jour. Mais le soir en arrivant à la première couchée qui étoit à Pessinonte , il y trouva une plus grande quantité de présens encore plus riches qui l'y attendoient , avec des lettres de Déjotarus qui le conjuroit de les agréer ; ou , s'il ne vouloit pas lui faire cet honneur , de permettre au moins à ses amis de les prendre : *Car*, disoit-il , *ils sont bien dignes de recevoir du bien de vous , mais vous n'en avez pas assez pour les enrichir comme ils le méritent.* Caton ne le voulut jamais souffrir , quoiqu'il en vît plusieurs qui étoient tentés & qui murmuroient tout bas de ne pas profiter de cette occasion. Mais il leur dit que , s'ils prenoient ces présens , cela fourniroit des prétextes à toutes les exactions & à toutes les concussions , & que ses amis partageroient toujours avec lui tout le bien qu'il auroit acquis par des voies justes & honnêtes. Ainsi il renvoya à Déjotarus ses riches présens.

Comme il étoit prêt à s'embarquer pour repasser à Brunduse , ses amis lui représentèrent qu'il falloit mettre dans un autre vaisseau les cendres de son frere Cæpion , qu'il transportoit avec lui ; mais il leur dit qu'il se sépareroit plutôt de son ame que de ces restes précieux , & mit à la voile. (a) Et l'on dit

(a) Et l'on dit qu'il arriva dans ce passage.) Plutarque par hazard que le vaisseau où ajoute ce mot , par hazard , il étoit , fut en grand péril pour faire entendre à ses

qu'il arriva par hazard que le vaisseau où il étoit fut en grand péril dans ce passage , au lieu que tous les autres firent cette traversée assez heureusement.

Quand il fut arrivé à Rome , il étoit toujours ou enfermé dans sa maison à conférer avec le philosophe Athénodore , ou à la place pour servir ses amis. Dès qu'il se vit en âge (a) de demander la questure , il ne se mit sur les rangs qu'après avoir lu avec soin toutes les loix & les ordonnances qui concernoient l'état & l'office de questeur , qu'après avoir consulté sur chaque point ceux qui avoient le plus d'expérience , & qu'après avoir fait comme un plan en abrégé de toute l'autorité & de la puissance que cette charge pouvoit donner. De-là vint que , dès qu'il y fut installé , il fit de grands changemens parmi les bas officiers & les gressiers du trésor , qui , ayant toujours entre leurs mains les registres publics & les loix sur le fait des finances , quand ils venoient à avoir à leur tête de jeunes questeurs qui , par leur ignorance & par leur peu d'expérience , avoient encore besoin de maîtres , ne leur laissoient pas l'autorité entre les mains , mais ils faisoient eux-mêmes la charge. Caton corrigea cet abus ; car , prenant

lecteurs qu'il ne donnoit pas dans la ridicule superstition de ceux qui croyoient qu'on ne pouvoit transporter par mer un mort sans danger , & que cela excitoit de furieux orages. Car c'étoit dans cet esprit que les amis de Caton

lui avoient conseillé de mettre dans un autre vaisseau les cendres de son frere. Cette sottise superstition dure encore aujourd'hui dans quelques esprits.

(a) Cet âge étoit fixé à 25 ans.

30 CATON D'UTIQUE.

les affaires à cœur , & s'y appliquant fortement , il ne se contenta pas seulement du titre & des honneurs de questeur , mais il voulut en avoir encore l'esprit , le courage & tous les discours ; (a) & mit les greffiers sur le pied de n'être plus que ses officiers pour servir sous lui , comme c'étoit leur véritable état. Il les reprenoit quand ils manquoient , & les enseignoit quand ils faisoient des fautes par ignorance. Comme la licence où ils avoient vécu les avoit rendus fiers & superbes , & qu'ils alloient flatter & caresser les autres questeurs pour pouvoir plus impunément s'opposer à lui , il commença par chasser des finances le principal d'entr'eux , convaincu de mauvaise foi & de fraude dans le partage d'une succession entre des cohéritiers , & il en appella un autre en justice pour falsification ou supposition de testament. Lutatius Catulus , qui étoit alors censeur , & qui tiroit de sa charge un grand relief , & un plus grand encore de sa vertu , comme se distinguant au-dessus de tous les Romains par sa justice & par sa grande sagesse , parut pour le défendre , quoiqu'il fût d'ailleurs le panégyriste de Caton , & qu'il passât avec lui la plus grande partie de sa vie ; mais se voyant vaincu par la force des raisons & des preuves , il demanda

(a) *Et mit les greffiers sur le pied de n'être plus que ses officiers pour servir sous lui.* Rien n'est plus utile dans un état que de remettre chaque officier dans

les bornes de son office ; car tout est perdu quand les premiers ministres laissent entre les mains de leurs subalternes leurs fonctions & leur autorité.

ouvertement qu'à sa considération on pardonnât à cet homme & qu'on le lui donnât. Caton vouloit l'empêcher de faire une demande si injuste & si mésséante ; & comme il continuoit à le demander avec plus d'instance . & qu'il n'en démordoit point , Caton lui dit : *Catulus , c'est une honte que vous qui êtes censeur , & qui en cette qualité devez faire une information exacte de nos vies & mœurs , vous vous laissiez dégrader par nos serviteurs qui ont malversé dans leur office.*

A cette parole de Caton , Catulus le regarda comme se préparant à répondre ; il ne repliqua pourtant pas un seul mot ; mais ou de colere ou de honte il se retira tout confus & dans un profond silence. Cependant le greffier ne fut pas condamné ; car s'étant trouvé une voix de plus pour le condamner que pour l'absoudre, Lutatius Catulus envoya d'abord à Marcus Lollius, collègue de Caton dans la questure, qui, à cause de quelque indispotion, n'avoit pu se trouver au jugement, pour le prier de venir sur l'heure même au secours de ce malheureux. Lollius se fit porter en litiere, & arriva après le jugement rendu. Il ne laissa pas de donner son suffrage en faveur du criminel ; & par-là les voix s'étant trouvé partagées, il fut sauvé. Mais Caton ne voulut plus se servir de lui pour greffier, ni lui payer ses gages, & refusa de compter la voix de Lollius comme une voix utile.

Par cette conduite pleine de droiture & de fermeté, il humilia les greffiers, les rendit

32 CATON D'UTIQUE.

souples & soumis, remit en son pouvoir tous les papiers & tous les registres des finances pour s'en servir comme il l'entendoit ; & rendit par-là en peu de tems la chambre du trésor plus grave & plus respectable que le sénat même. De sorte que tout le monde pensoit & disoit que Caton avoit ajouté à la questure toute la dignité & toute l'autorité du consulat ; car ayant trouvé d'anciennes dettes que des particuliers devoient à cette chambre, & d'autres que cette chambre devoit aussi à des particuliers, il corrigea ce désordre, & régla si bien toutes choses, que la ville ne fit & ne reçut plus aucun tort ; car il exigea avec la dernière rigueur & sans aucun quartier tout ce qui lui étoit dû, & il obligea aussi de payer sans remise & sans aucun retranchement tout ce qu'elle devoit ; de manière que tout le peuple admiroit & respectoit également Caton, en voyant que ceux qui s'étoient flattés de priver la république de ce qu'ils lui devoient, étoient forcés de payer ; & que ceux qui avoient cru perdre tout ce qui leur étoit dû, étoient remboursés avec la dernière exactitude. D'ailleurs la plupart présentant à la chambre des billets suspects & de fausses ordonnances, & les questeurs qui avoient été avant lui, ayant accoutumé de les allouer par faveur, il eut si bien l'œil sur toutes ces malversations, qu'il ne lui en échappa aucune ; jusques-là qu'un jour étant en doute si une ordonnance qu'on lui présentait étoit bonne, quoique beaucoup de

témoins en assuraient la vérité, il ne voulut jamais les croire ni en ordonner le paiement, qu'après que les consuls furent venus affirmer que cette ordonnance étoit d'eux.

Il y avoit plusieurs assassins dont Syllas'étoit servi pour faire tuer les pros crits, & à qui il avoit donné pour récompense dans sa seconde proscription jusqu'à douze mille drachmes pour chaque tête qu'ils lui avoient apportée. Tout le monde les regardoit avec horreur comme des scélérats, des maudits & des excommuniés, mais personne n'osoit les poursuivre. Caton les appella tous en justice, leur fit rendre gorge, & leur reprocha publiquement, avec autant de colere que de raison, l'injustice, l'horreur & l'impiété de tous ces meurtres. Ceux qui avoient essuyé cette ignominie étoient ensuite accusés d'homicide; & comme déjà convaincus & condamnés par ce premier jugement, ils étoient conduits aux juges qui devoient les faire exécuter, & ils recevoient sur le champ la punition que méritoient leurs crimes, à la grande satisfaction de tous les Romains qui croyoient voir par ce moyen la tyrannie entièrement déracinée, & Sylla lui-même puni de ses cruautés.

Mais ce qui charmoit encore extrêmement le peuple, c'étoit sa diligence & son assiduité infatigable dans les fonctions de son ministère; car tous les jours il arrivoit le premier & avant tous ses collègues dans la chambre du trésor, & en sortoit le dernier, & ne manquoit à aucune assemblée du peuple ni à

aucune convocation du sénat ; car il craignoit & avoit continuellement l'œil à empêcher qu'il n'y eût des gens qui par faveur remissent les impositions & les sommes dûes à la république , ou qui ordonnassent des gratifications peu méritées & à charge à l'état. Ainsi ayant nettoyé & purgé la chambre des calomniateurs & de la vermine des fycophantes , & l'ayant remplie d'argent , il fit voir qu'une ville peut devenir riche sans faire la moindre injustice , & que la regle & l'ordre fussent pour l'enrichir.

Au commencement, cette conduite le rendit fâcheux & insupportable à ses collègues ; mais dans la suite ils en furent très-contens ; car ils virent qu'en refusant ainsi de faire des largesses des deniers publics , & de juger par faveur , il s'exposoit seul pour eux tous aux criailleries & à la haine des mécontents , & qu'il leur fournissoit une excuse très-valable envers ceux qui les prioient & qui les sollicitoient , qui étoit de dire qu'ils ne pouvoient rien sans le consentement de Caton.

Le dernier jour de sa magistrature, comme il étoit reconduit chez lui par la plus grande partie des citoyens , il fut averti que Marcellus , l'un des questeurs , étoit dans la chambre du trésor , & que plusieurs de ses amis & des principaux de Rome l'assiégeoient & l'environnoient, le pressant d'ordonner le paiement de quelques sommes qu'ils prétendoient leur être dues par le public. Ce Marcellus étoit ami de Caton dès l'enfance , & quand il étoit

avec lui il s'acquittoit parfaitement des devoirs de sa charge ; mais quand il étoit seul , il avoit honte de refuser ceux qui le prioient , & se laissoit aller facilement à accorder les graces qu'on lui demandoit.

Caton retourne promptement sur ses pas , & trouve qu'on avoit déjà forcé Marcellus à ordonner ce payement. Il demande sur l'heure le registre , & efface cet article en présence même de Marcellus qui ne dit pas une seule parole. Non content de cela il l'emmena hors de la chambre , & ne le quitta point qu'il ne l'eût remis dans sa maison ; & jamais Marcellus ni alors , ni depuis , ne fit la moindre plainte de ce procédé de son collègue ; au contraire il persévéra constamment dans sa familiarité & dans son amitié jusqu'à la mort.

Caton , étant sorti de questure , n'abandonna pourtant pas la chambre du trésor , & ne la laissa pas sans surveillans & sans gardes ; car il y faisoit tenir pendant tout le jour de ses domestiques qui avoient soin d'écrire toutes les dispositions qui s'y faisoient ; & lui-même il avoit acheté cinq talens des registres où étoient contenus tous les revenus de la république , & les emplois qu'on en avoit faits depuis le tems de Sylla jusqu'à celui de sa questure , & il les avoit toujours entre les mains. Et comme il entroit toujours au sénat le premier , & qu'il sortoit le dernier , il arrivoit souvent qu'en attendant que les autres sénateurs fussent arrivés , & que l'assemblée fût complète , il se retiroit en un coin & li-

Soit ces registres tout bas en mettant sa robe devant. Jamais il n'alla à la campagne les jours que le sénat devoit s'assembler.

Depuis ce temps-là, Pompée & ceux de son parti, voyant qu'il étoit impossible de porter Caton, ni par la douceur, ni par la force, à les favoriser dans ce qu'ils poursuivoient injustement, imaginèrent des moyens de le distraire & de l'empêcher d'entrer au sénat, en l'occupant ou à aller sur la place défendre ses amis, ou à faire quelques arbitrages, ou à vider quelques autres affaires qu'on lui jettoit à la traverse. Mais Caton, ayant promptement senti ces pièges, refusa tous ses amis, & déclara nettement que les jours de sénat il ne vaqueroit à aucune autre affaire de quelque nature qu'elle fût. Car ce n'étoit ni par l'amour de la réputation, ni par le desir des richesses, ni fortuitement & à l'aventure, qu'il s'étoit jetté dans le gouvernement, mais il avoit embrassé cet état après une mûre délibération, parce qu'il le regardoit comme la profession d'un homme de bien. C'est pourquoi il se croyoit encore plus obligé de vaquer aux affaires de la république, & d'en avoir plus de soin, que l'abeille n'en a de sa ruche & de son miel. Dans cette vue il eut grand soin de se faire envoyer par ses hôtes & par ses amis qu'il avoit dans les provinces, toutes les affaires, les ordonnances, les jugemens, en un mot tout le détail de la conduite & des principales actions des gouverneurs.

Un jour il entreprit Publius Clodius, sédi-

tieux harangueur, qui, par ses discours & par ses actions, alloit jettant des semences de grandes nouveautés, & qui calomnioit devant le peuple les prêtres & les vestales, parmi lesquelles Fabia Térentia, sœur de la femme de Cicéron, fut en très-grand danger. Caton prit leur défense, & parla avec tant de force qu'il couvrit Clodius de confusion, & l'obligea à sortir de la ville. Et comme Cicéron voulut l'en remercier, il lui dit, *qu'il devoit remercier la ville, parce que c'étoit pour l'amour d'elle seule qu'il faisoit tout ce qu'il faisoit dans le gouvernement & dans les fonctions de son ministère.* Cela lui acquit une si grande réputation, qu'un jour un orateur, dans une affaire où l'on ne produisoit qu'un témoin, dit aux juges dans son plaidoyer, *qu'il ne faisoit point avoir égard à un seul témoin, quand ce témoin seroit Caton lui-même.* C'étoit même déjà comme une espece de proverbe; quand on parloit de choses étranges & incroyables, la plupart des gens disoient : *cela ne seroit pas croyable, quand même ce seroit Caton qui le diroit.*

Un jour un homme fort débauché & très-dérégulé dans sa dépense, ayant fait en plein sénat un grand discours sur la simplicité & sur la tempérance, un des sénateurs, nommé Amnèus, se leva & lui dit : *Mon ami, qui penses-tu qui pourra supporter que tu parles comme Caton, toi qui soupes comme Crassus, & qui bâtis comme Lucullus?* Aussi tous ceux qui étoient dissolus & intempérans dans leur con-

duite, & graves & austères dans leurs discours, on les appelloit des Catons par moquerie & par contre-vérité.

Ses amis le pressoient de penser à la charge de tribun, mais il ne crut pas qu'il fût encore tems, & dit qu'il en étoit de la puissance & de l'autorité de cette charge, comme d'une médecine très-forte, & qu'il ne falloit y avoir recours que dans une grande nécessité. Et comme il se trouvoit en ce tems-là d'un fort grand loisir, n'y ayant point d'affaires publiques fort pressées, il fit provision de livres, prit avec lui quelques philosophes, & partit pour ses terres de la Lucanie où il avoit des maisons dont le séjour étoit fort agréable.

En chemin il rencontra quantité de somniers, beaucoup de bagages & un grand train. Il demanda qui c'étoit; on lui dit, *que c'étoit Métellus Népos qui s'en retournoit à Rome pour demander le tribunat.* A ces mots, Caton s'arrêta sans dire une seule parole; & après avoir pensé quelque tems, il commanda à ses valets de rebrousser. Ses amis paroissant étonnés de ce changement si prompt, il leur dit : *Ne savez-vous pas que Métellus est déjà très-redoutable par sa folie? Et aujourd'hui qu'il va à Rome, attiré par Pompée, il tombera dans le gouvernement comme la foudre, & écrasera & embrasera tout. Il n'est donc plus tems d'aller à la campagne se divertir; il faut aller traverser cet homme & le faire échouer, ou périr glorieusement en combattant pour la liberté.* Cependant, sur les remontrances de ses amis

qui lui représenterent que l'affaire de Métellus n'iroit pas si vite , il alla faire un tour à sa maison où il ne fit pas un long séjour , & retourna promptement à Rome.

Il arriva le soir fort tard ; & dès le lendemain matin il se rendit à la place & brigua le tribunat pour s'opposer à Métellus , & pour rendre nulles toutes ses entreprises , car la force & l'autorité de cette charge de tribun consistent plus à empêcher qu'à faire ; de manière que , quand tous les autres auroient arrêté & conclu une chose , s'il y en a un seul qui n'en soit pas d'avis & qui ne veuille pas la permettre , ce seul-là l'emporte sur tous ses compagnons. Au commencement Caton n'eut pas un grand nombre d'amis autour de lui ; mais dès qu'on fut à quel dessein il demandoit cette charge , tous les gens de bien & tous ceux de sa connoissance accoururent dans le moment , l'exhorterent & l'encouragerent à poursuivre sa pointe , lui disant : *Que ce ne seroit pas une grace qu'il recevrait , mais qu'il en feroit une très-grande à sa patrie & à tous les honnêtes gens , en ce qu'ayant pu souvent obtenir cet office sans aucune peine & sans se faire la moindre affaire , il ne l'avoit jamais voulu ; & que présentement il venoit le demander lorsqu'il étoit question de combattre pour la liberté & pour le gouvernement , non sans un très-grand danger de sa personne.* On dit même que la seule foule de ses amis & de tous ceux qui s'empressoient autour de lui pour lui marquer leur affection , le mit en très-grand pé-

ril, car il pensa être étouffé dans la presse; & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il arriva jusqu'à la place.

Ayant donc été nommé tribun avec Métellus & les autres, & voyant qu'on achetoit à beaux deniers comptans les voix pour l'élection des consuls, il fit un beau discours dans lequel il tança rudement le peuple, & finit en protestant avec serment qu'il accuseroit & poursuivroit en justice celui qui auroit donné de l'argent, qui que ce pût être; il (a) excepta seulement Silanus à cause de l'alliance, car Silanus avoit épousé Servilia, sœur de Caton. (b) Voilà pourquoi il ne fit contre lui aucune poursuite lorsqu'il s'attacha à poursuivre Lucius Muréna qui à force d'argent s'étoit fait nommer collègue de Silanus au consulat.

Or, il y avoit une loi qui permettoit à l'accusé de donner à l'accusateur un garde & un surveillant, afin qu'il pût être averti de toutes les pièces & de toutes les preuves qu'il rassembleroit pour former son accusation, & qu'il eût le tems de préparer ses réponses.

(a) *Excepta seulement Silanus à cause de l'alliance.*) Voilà une exception qui ne fait pas honneur à Caton, surtout dans une ville où l'on avoit vu des peres condamner leurs propres enfans.

(b) *Voilà pourquoi il ne fit contre lui aucune poursuite lorsqu'il s'attacha à poursuivre Lucius Muréna, qui à force d'argent.*) Mais Silanus & Muréna étant consuls en-

semble, & ayant tous deux donné de l'argent pour parvenir à cette dignité, il étoit honteux à Caton de poursuivre Muréna, & de laisser en repos Silanus, parce qu'il étoit son allié, quoiqu'il ne fût pas moins coupable. Je ne sais si je ne me trompe, il auroit encore mieux valu que la considération de Silanus eût sauvé Muréna, que d'accuser l'un sans l'autre.

Celui que Muréna donna à Caton pour le suivre & pour l'observer, voyant qu'il ne faisoit rien cauteleusement ni contre les regles, mais qu'il y alloit rondement & de bonne foi, avec humanité & franchise, en suivant simplement le plus droit chemin de l'accusation la plus juste & la plus légitime, il fut si charmé de cette générosité & de ses mœurs pleines de droiture, que tous les matins il alloit le trouver ou à la place ou chez lui, & lui demandoit si ce jour-là il feroit quelque nouvelle procédure : si Caton lui disoit qu'il n'en feroit point, il le croyoit sur sa parole, & s'en retournoit, bien sûr qu'il n'y auroit rien de fait ce jour-là.

Quand cette cause fut plaidée, Cicéron, qui étoit alors consul, & qui parloit pour Muréna, railla & brocarça beaucoup les philosophes Stoïciens, à cause de Caton qui avoit embrassé cette secte; il se moqua sur-tout fort plaisamment de leurs dogmes qu'ils appellent *paradoxes*, de maniere qu'il fit extrêmement rire les juges; & l'on rapporte que Caton en souriant dit à ceux qui étoient près de lui : *Mes amis, que nous avons-là un consul qui est plaisant !*

Muréna, ayant été absous, n'en usa point avec Caton comme un méchant, un vindicatif ou un insensé; car ayant été fait consul, il se servit sur-tout de ses conseils dans les affaires les plus importantes, & persévéra jusqu'à la fin à le respecter, à l'honorer & à le croire. Et c'étoit Caton lui-même qui s'attiroit ce

respect & cette confiance ; car il n'étoit terrible & redoutable que dans les assemblées du peuple & dans le sénat, & toujours pour le maintien de la justice ; par-tout ailleurs il étoit plein de bonté, de douceur & d'humanité pour tout le monde.

Avant qu'il fut nommé tribun , il servit beaucoup Cicéron dans toutes les affaires les plus importantes qu'il eut à soutenir pendant son consulat ; sur-tout il l'aida infiniment à couronner d'une fin glorieuse ces actions très-grandes & très-belles qu'il avoit faites contre Catilina ; car ce Catilina avoit machiné dans le gouvernement un changement total qui menaçoit Rome d'une entière ruine , & excité par-tout des guerres & des séditions ; mais se voyant découvert & poursuivi par Cicéron , il fut contraint de sortir de la ville & de s'enfuir. Lentulus, Céthégus, & avec eux plusieurs autres , tous complices de la conjuration , reprochant à Catilina sa timidité & sa petitesse dans ses attentats , voulurent se signaler par une entreprise plus grande ; ils conspirèrent de détruire Rome de fond-en-comble par le feu, & de renverser l'empire par les révoltes des nations & par des guerres étrangères.

Leur complot ayant été éventé, Cicéron , comme nous l'avons écrit dans sa vie , porta l'affaire au sénat. Silanus , qui opina le premier , dit , *qu'il étoit d'avis qu'on devoit leur faire souffrir la dernière peine.* Ceux qui opinèrent ensuite furent du même avis , jusqu'à César. Mais César , qui étoit homme très-

éloquent, & qui regardoit tous les mouvemens & tous les changemens qui pourroient arriver dans Rome, comme la matiere de ce qu'il tramoit contr'elle dans son esprit, & qui dans cette vue vouloit plutôt entretenir & augmenter l'embrasement, que de l'éteindre, se leva; & par un discours plein d'insinuation & d'humanité, il représenta qu'il y auroit de l'injustice à faire mourir les accusés sans aucune forme de justice, & conclut qu'on devoit les tenir resserrés dans une prison étroite, jusqu'à ce qu'on en eut plus amplement informé. Cela fit changer d'avis tous les sénateurs, par la crainte qu'ils eurent du peuple. Silanus lui-même réforma ou expliqua son opinion, en disant qu'il n'avoit pas opiné à la mort, mais à la prison; parce que pour un Romain la prison est la dernière de toutes les peines.

Ce changement de ceux qui avoient opiné les premiers, fit que ceux qui opinerent ensuite embrasserent tous le parti de la douceur; mais Caton, s'élevant contre cet avis, le foudroya par un discours plein d'une éloquence véhémence, qui étoit encore aiguë par la colère & par la passion. Il reprocha à Silanus la lâcheté de son changement, & entreprit même César, en faisant entendre : *Qu'avec ces manieres populaires & ces discours pleins d'humanité, il tendoit à renverser la ville & à épouvanter le sénat; au lieu qu'il devoit craindre lui-même, & s'estimer bienheureux s'il pouvoit paroître innocent de tout ce qui avoit été fait,*

44 CATON D'UTIQUE.

& se mettre à couvert de tout soupçon , lui qui vouloit ainsi ouvertement & audacieusement enlever à la justice des traîtres , ennemis déclarés de Rome ; & qui , avouant qu'il n'avoit aucune compassion de cette ville qui lui avoit donné la naissance , de cette ville si grande , si noble , qui s'étoit vue sur le point d'être entièrement exterminée , réservoir toute sa pitié & toutes ses larmes pour des scélérats qui n'auroient jamais dû naître , & paroissoit inconsolable de ce que par leur mort on alloit délivrer Rome de tous les meurtres & de tous les autres dangers dont ils la menaçoient.

On dit que de toutes les oraisons de Caton on n'a conservé que celle-là seule, (a) parce que Cicéron, l'année de son consulat, avoit choisi les copistes les plus habiles & les plus célèbres pour la promptitude & la légèreté de la main, & leur avoit enseigné à écrire par des notes & des abréviations qui dans de petits traits renfermoient la valeur de plusieurs lettres, & alors il les avoit placés dans plusieurs endroits de la salle de l'audience. Car jusqu'à lui on n'avoit point encore de ces écrivains qu'on appelloit *écrivains par notes* ; & ce ne fut que sous le consulat que l'on jeta les premiers fondemens de l'art de cette écriture si abrégée.

Caton l'emporta donc , & fit changer tous

(a) Parce que Cicéron, l'année de son consulat , avoit choisi.) Ce fut l'année qui précéda le consulat de Silanus. Je crois que Cicéron

s'étoit servi de ces écrivains par notes dans la cause de Muréna, pour avoir l'oraison de Caton qui l'accusoit.

les avis ; de sorte que les coupables furent condamnés à la mort. Que s'il faut relever jusqu'aux moindres traits des mœurs , parce que notre principal dessein est de faire le portrait de l'ame , on dit que , pendant que le débat de César & de Caton étoit dans sa plus grande force , & que tous les sénateurs avoient les yeux attachés sur eux , on apporta un billet à César. Cela fut d'abord suspect à Caton qui ne manqua pas de lui en faire un crime ; de maniere que plusieurs des sénateurs déjà émus ordonnerent que ce billet fût lu devant tout le monde. César le donna sur l'heure à Caton qui étoit près de lui ; & Caton n'y eut pas plutôt jetté les yeux , qu'il vit que c'étoit une lettre d'amour que sa sœur Servilie écrivoit à César dont elle étoit éperduement amoureuse , & qui l'avoit corrompue ; il la rejetta donc à César , en lui disant , *tiens , ivrogne ,* & continua son discours.

On peut dire en général que les plus grands malheurs de Caton vinrent du côté des femmes ; car cette Servilie fut fort décriée par le commerce qu'elle eut avec César. Et son autre sœur Servilie fut encore plus diffamée ; car ayant été mariée à Lucullus qui étoit le premier personnage de Rome en réputation , & en ayant un fils , elle se fit répudier par son intempérance & par ses infames débauches. Et ce qu'il y eut pour lui de plus malheureux & de plus indigne , c'est que sa femme Atilia ne fut pas exempte de cette corruption , & qu'après en avoir eu deux enfans , il fut

obligé de la chasser pour sa mauvaise conduite.

Après ce divorce il épousa Martia, fille de Martius Philippus, qui paroît avoir été une dame de grande vertu, & dont on a parlé très-honorablement; mais cette partie de la vie de Caton est comme le nœud d'une tragédie qui paroît toujours embarrassé & indissoluble. Et voici ce qui se passa, comme le rapporte l'historien Thraséa, qui cite pour son garant Munatius, ami particulier de Caton, & qui passoit sa vie avec lui. Il dit que, parmi ceux qui aimoient & qui admiroient Caton, il y en avoit qui marquoient & qui découvroient plus que les autres les sentimens qu'ils avoient pour lui. De ce nombre étoit Quintus Hortensius, personnage d'une grande dignité & d'une plus grande vertu, qui, desirant de n'être pas seulement l'ami & le compagnon de Caton, mais de devenir encore son allié, & de mêler, de quelque manière que ce fût, sa maison & sa race avec la sienne, tâcha de le porter à lui donner sa fille Porcie qui étoit actuellement mariée à Bibulus, & qui en avoit eu déjà deux enfans, afin qu'il s'en servît comme d'une terre fertile. Il ajouta que cela paroissoit d'abord étrange dans l'opinion des hommes, mais que, par rapport à la nature, il étoit beau, honnête & utile à la république, qu'une belle & vertueuse femme à la fleur de son âge ne demeurât pas inutile, en laissant passer le tems d'avoir des enfans, & qu'elle n'appauvrit pas

non plus son mari , en lui en donnant plus qu'il n'en vouloit & qu'il n'en pouvoit nourrir ; qu'en communiquant ainsi les femmes aux plus gens de bien , on feroit en sorte que la vertu se multiplieroit & se communiqueroit dans les familles , & que toute la ville se mêleroit & se fondroit , pour ainsi dire , en un seul & même corps par ces alliances ; que , si Bibulus étoit si amoureux de sa femme qu'il ne pût pas s'en passer , il promettoit de la lui rendre après qu'il en auroit eu un enfant , & que par cette communauté il se feroit plus étroitement uni & à Caton & à lui.

Caton répondit qu'il aimoit & estimoit Hortensius , & qu'il faisoit grand cas de son alliance ; (a) mais qu'il trouvoit étrange qu'il lui demandât en mariage sa fille qui étoit mariée à un autre. (b) Alors Hortensius ,

(a) *Mais qu'il trouvoit étrange qu'il lui demandât en mariage sa fille , qui étoit mariée à un autre.* Ce passage est une preuve convainquante de la fausseté du reproche que de savans hommes ont fait à Plutarque d'avoir écrit qu'il étoit permis chez les Romains de donner ou de prêter sa femme à un autre , afin qu'il en eût des enfans , & de la reprendre ensuite. Si c'eût été un usage permis , Caton n'auroit jamais dit qu'il trouvoit étrange la demande d'Hortensius. Il est vrai que Strabon en parlant de cet article , dit , que Caton donna sa femme

selon l'ancienne coutume des Romains. Je ne fais pas si cette coutume étoit autorisée dans les premiers tems de la république , je n'en ai vu aucun exemple ; mais si elle l'avoit été autrefois , cette réponse de Caton fait voir que de son tems elle étoit entièrement abolie & oubliée.

(b) *Alors Hortensius changeant de langage.* Car la demande qu'il lui avoit faite de sa fille , n'étoit que pour le pressentir , & pour lui demander sa femme Martia , dont il étoit devenu amoureux ; mais n'étoit-ce pas toujours la même chose ?

changeant de langage , ne feignit point de lui découvrir sa passion , & lui demanda sa femme Martia qui étoit encore assez jeune pour avoir des enfans , & Caton en avoit déjà suffisamment. Et l'on ne sauroit pas dire qu'Hortensius lui fit cette demande , parce qu'il savoit qu'il n'aimoit pas Martia ; car une marque qu'il l'aimoit, c'est qu'elle étoit encore alors actuellement enceinte. (a) Caton, voyant donc le violent desir & la grande passion qu'Hortensius avoit pour Martia , ne la lui refusa point ; mais il lui dit qu'il falloit avoir le consentement de Philippe son pere. Philippe, quand on lui en parla , & qu'il vit que Caton y donnoit les mains , y consentit aussi de son côté ; mais il ne voulut jamais fiancer sa fille , que Caton ne fût présent au contrat & ne le signât avec lui. Cette aventure est fort postérieure à ce dont je viens de parler ; mais , comme j'ai fait mention des femmes de Caton , j'ai cru que je pouvois me hâter de l'in-

(a) *Caton voyant donc le violent desir & la grande passion qu'Hortensius avoit pour Martia , ne la lui refusa point.*) De savans hommes ont reproché à Plutarque de s'être trompé , en disant que Caton avoit prêté sa femme à Hortensius ; & ils ont prétendu que cela étoit faux , en quoi ils se sont trompés eux-mêmes , comme Ruauld l'a fort bien remarqué. Premièrement Plutarque avoit tiré cette particularité des mémoires de Thrasea ; & Mu-

natus , l'ami particulier de Caton , l'avoit ainsi écrit , lui qui en avoit été témoin. En second lieu , Strabon écrit formellement dans le onzième livre , *Et de notre tems Caton a donné sa femme Martia à Hortensius.* Il dit de notre tems , parce que cette aventure étoit arrivée pendant son enfance. Enfin cela est fondé sur le consentement unanime de tous les auteurs qui en ont parlé. Voyez Ruauld , *animadv.* XXV.

férier ici contre l'ordre des tems en faveur de la matiere.

Après que Lentulus & ses complices eurent été exécutés, César, pour se mettre à couvert des accusations qu'on avoit formées contre lui en plein sénat, se retira vers le peuple, continuant à troubler tout & à attirer à lui tous les garnemens & tous ceux qui ne demandoient qu'à renverser la république. Alors Caton, qui craignoit l'effet de ces pernicioeux desseins, persuada au sénat de gagner la populace disetteuse & toujours ameutée pour les séditions, en la faisant comprendre dans la distribution de bled qu'on faisoit au peuple, (a) cette dépense ne montant par an qu'à douze cens cinquante talens. Cette largesse & cette humanité la sauverent alors manifestement des troubles & des malheurs dont elle étoit menacée. Mais d'un autre côté, Métellus, qui étoit entré dans son tribunat, faisoit des assemblées séditioneuses, & proposa un decret qui portoit que Pompée seroit rappellé incessamment en Italie, & qu'il viendrait avec son armée garder & défendre Rome qui étoit en grand danger par les attentats de Catilina. Ce beau discours n'étoit qu'une couverture spécieuse & honnête ; l'esprit & le but de ce decret étoit de mettre toutes les affaires en-

(a) Cette dépense ne montant par an qu'à douze cens cinquante talens.) C'est trois millions sept cens cinquante mille livres. Il fait la somme moins forte dans la vie de

César, car il ne la porte qu'à cinq millions cinq cens mille drachmes, qui font deux millions sept cent cinquante mille livres.

tre les mains de Pompée, & de le rendre le chef & le maître de l'empire.

Le sénat s'étant assemblé, Caton ne tomba pas sur Métellus avec sa violence ordinaire; mais il lui fit des remontrances pleines d'honnêteté & de modération. Il alla même à la fin jusqu'à lui faire des prières; & il loua extrêmement la maison de Métellus, comme une maison qui avoit toujours tenu le parti de l'aristocratie. Métellus, plus enflé encore par cette modération de Caton, & le regardant déjà avec mépris, comme un homme qui cédoit & qui craignoit, s'emporta jusqu'à faire les plus fieres menaces, & à tenir les discours les plus hautains; déclarant, *qu'il feroit malgré le sénat tout ce qu'il avoit entrepris.* Alors Caton, changeant tout-à-coup de visage & de ton, s'emporta à son tour contre lui avec beaucoup de véhémence; & après lui avoir parlé avec beaucoup d'aigreur, il ajouta, en haussant la voix, *que, tant qu'il feroit vivant, jamais Pompée n'entreroit en armes dans Rome.*

Ces emportemens des deux côtés firent juger au sénat que ni l'un, ni l'autre n'étoient de sens rassis, & qu'ils ne se servoient point de leur raison; car d'un côté la conduite de Métellus étoit une fureur aveugle, qui, par un excès de méchanceté, se portoit à tout perdre & à mettre tout en combustion; & de l'autre côté la vertu de Caton étoit un enthousiasme qui le portoit toujours à combattre pour l'honnêteté & pour la justice.

Le jour que le peuple avoit pris pour donner ses suffrages sur ce decret, Métellus parut à la place, accompagné de tous les gens & de grand nombre d'étrangers, de gladiateurs & d'esclaves, qui tous armés se mirent comme en ordre de bataille. Il étoit suivi d'une grande partie de la commune qui desiroit Pompée dans l'espérance de quelque changement ; & son parti étoit fortifié par tout le crédit de César qui étoit alors préteur. Au lieu que Caton avoit bien de son côté les principaux des citoyens qui entroient dans son ressentiment ; mais ils prenoient plutôt part à l'offense, qu'ils ne l'aideroient à la repousser : de sorte que le danger auquel il alloit s'exposer, tenoit toute sa maison dans l'abattement & dans la crainte.

La plupart de ses amis & de ses parens se rendirent la veille chez lui, & passerent tout le soir & toute la nuit sans manger & sans se coucher ; sa femme & ses sœurs fendoient en larmes & déploroient leur malheur : mais pour lui il leur parloit à tous avec beaucoup de fermeté & de courage, les consolant & les fortifiant. Il soupa à son ordinaire, se coucha & dormit tranquillement, jusqu'au matin que Munatius Thermus, l'un de ses collègues au tribunat, l'éveilla. Ils allerent donc ensemble à la place, accompagnés de peu de gens ; mais à mesure qu'ils avançaient, ils en trouvoient beaucoup qui venoient au-devant d'eux pour les avertir de se tenir sur leurs gardes.

Quand ils furent arrivés à l'entrée de la

place , Caton s'étant arrêté , & voyant le temple de Castor & de Pollux environné d'hommes armés , & l'escalier occupé par des gladiateurs , & tout au haut Métellus assis à côté de César , il se tourna vers ses amis , & leur dit : *O la grande audace de ce poltron qui , contre un homme nu & sans armes , a assemblé tant de gens armés !* En finissant ces mots , il s'avança avec Thermus. Ceux qui gardoient l'escalier s'ouvrirent pour le laisser passer , & ne voulurent donner passage à aucun autre ; ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que Caton , ayant pris Munatius par la main , lui fit fendre la presse & le tira après lui. Quand il eut monté l'escalier , il alla s'asseoir entre Métellus & César , pour les empêcher de se parler à l'oreille , dont ils furent fort embarrassés , ne sachant quel parti prendre. Mais tous les honnêtes gens , voyant & admirant ce visage ferme de Caton , son intrépidité & son audace , s'approchèrent , lui criant de n'avoir aucune crainte & de demeurer dans sa place sans bouger , & s'encourageant & s'exhortant les uns les autres à se tenir bien ensemble & à ne pas abandonner la liberté & celui qui combattoit pour elle.

Alors un des greffiers ayant pris le decret pour en faire la lecture à l'assemblée , & Caton ne voulant pas le souffrir , Métellus le prit & commença à le lire ; mais Caton le lui arracha. Métellus , qui le savoit par cœur , se mit à le réciter ; Thermus lui mit la main sur la bouche & lui étouffa la voix. Métellus

voyant donc ces deux hommes obstinés à s'opposer à lui (a) & à le combattre sans en venir aux mains, & s'appercevant que le peuple se rangeoit de leur côté, eut enfin recours à ce qui pouvoit assurer le succès de son entreprise, & ordonna que les gens armés qu'il avoit dans sa maison, accourussent avec de grands cris en semant par-tout la terreur.

Cet ordre étant exécuté, le peuple plein d'effroi se disperse, & Caton demeure-là tout seul, exposé à une grêle de pierres & de bâtons qu'on lui jettoit d'en-haut. Muréna, le même qu'il avoit accusé d'avoir acheté le consulat, ne l'abandonna point dans ce danger ; mais le couvrant de sa robe, il cria à ceux qui lui jettoient des pierres, de s'arrêter ; & enfin il fit tant par ses prières & par ses remontrances, qu'il l'obligea à quitter la place, & que le tenant toujours entre ses bras, il le mena dans le temple de Castor & de Pollux. Alors Métellus, voyant le tribunal abandonné, ses ennemis en fuite, & la place déserte, crut qu'il avoit tout gagné, commanda à ses gens armés de se retirer ; & s'avancant doucement & modestement, il tâcha de faire passer son decret. Mais ceux qui lui étoient

(a) *Et à le combattre sans en venir aux mains.* Plutarque a égard à ce qu'il a dit plus haut, que Métellus étoit venu accompagné de gens armés contre des hommes nuds & sans armes. Ainsi ces

hommes nuds ne pouvoient pas combattre contre des gens armés. Et c'est pourquoi ce tribun séditieux a recours à ses gens armés pour emporter par la force ce qu'il ne pourroit obtenir par la raison.

opposés, revenus promptement de leur effroi, retournerent incontinent sur la place, en jetant de grands cris qui marquoient leur résolution & leur courage.

Le trouble & la frayeur s'emparerent d'abord de Métellus & de ses adhérens, qui crurent qu'ils avoient recouvré des armes, & que c'étoit ce qui les faisoit revenir contr'eux avec tant de fierté & d'audace. Ils prennent donc la fuite à leur tour; il n'y en eut pas un seul qui demeurât sur la place. S'étant donc tous dispersés les uns de-çà, les autres de-là, Caton revient; & louant & encourageant le peuple, il fait tant, que la commune se range de son côté pour opprimer Métellus par toutes sortes de voies.

Le sénat s'assemble en même tems, & ordonne de nouveau de secourir Caton & de combattre contre une loi qui excitoit dans Rome une furieuse sédition & une guerre civile. Métellus persistoit dans son opiniâtreté & dans son audace; mais voyant ses consorts étonnés & effrayés de la fermeté de Caton, & persuadés qu'il n'étoit pas possible de le vaincre ni d'en venir à bout en aucune manière, tout-d'un-coup, lorsqu'on s'y attendoit le moins, il vint à la place, assembla le peuple, dit beaucoup de choses contre Caton pour attirer sur lui la haine publique, & cria qu'il vouloit fuir la tyrannie de cet homme, & ne point tremper dans la conspiration qu'il avoit faite contre Pompée, & dont la ville auroit bientôt sujet de se repentir, après avoir rejeté

un si grand personnage En même tems il partit pour aller en Asie informer Pompée de tout ce qui s'étoit passé.

Voilà donc Caton dans une fort grande réputation & dans une haute estime, pour avoir ainsi soulagé Rome du pesant fardeau du tribunat, & détruit en quelque sorte dans Métellus seul toute la puissance de Pompée. Mais ce qui le fit encore plus estimer, c'est que le sénat voulant noter d'infamie Métellus, & le déposer de sa charge, il ne voulut pas le permettre, s'y opposa de toute sa force, & pria le sénat qu'en sa faveur il lui épargnât cet affront. Le peuple prit pour une grande marque de sa modération & de son humanité, de n'avoir pas voulu fouler aux pieds son ennemi, & lui insulter après l'avoir abattu par la force. Et les gens sages trouverent que c'étoit une action pleine de prudence & très-utile à la république, de n'avoir pas irrité Pompée, en se portant à cette extrémité contre Métellus.

Environ dans ce tems-là, Lucullus, de retour de la guerre dont il paroissoit que Pompée lui avoit ravi la couronne en lui enlevant la gloire de l'avoir finie, se vit en danger d'être privé de l'honneur du triomphe par l'opposition que lui fit Caius Memmius, en le chargeant de plusieurs choses devant le peuple, plus pour faire sa cour à Pompée que pour aucune haine particuliere qu'il eût pour lui. Mais Caton, tant à cause de l'alliance qu'il avoit contractée avec Lucullus, en lui

donnant en mariage sa sœur Servilie , que parce qu'il trouvoit cette action injuste & indigne, s'opposa à Memmius, & soutint pour l'amour de Lucullus une infinité d'accusations & de calomnies, qui le firent enfin déposer de sa charge , comme d'une violente tyrannie qu'il exerçoit contre le peuple ; mais, tout chassé qu'il étoit, il eut encore assez de force pour contraindre Memmius à se retirer des assemblées & à éviter la lice.

Lucullus, ayant obtenu l'honneur du triomphe, s'attacha plus fortement à Caton qu'il regardoit comme le plus fort rempart & le boulevard le plus assuré contre la puissance de Pompée. Alors Pompée, revenant de ses expéditions tout brillant de gloire, & dans la confiance que la réception éclatante & toute pleine de marques d'affection qu'on lui avoit faite par toute l'Italie, étoit un gage qu'il ne feroit refusé de rien de tout ce qu'il demanderoit à ses citoyens, envoya devant quelques-uns de ses gens prier le sénat de différer l'élection des consuls jusqu'à son arrivée, afin qu'étant présent il pût favoriser la poursuite de Pison, & solliciter pour lui. La plupart des sénateurs y donnoient déjà les mains, mais Caton s'y opposa vivement, non qu'il comptât ce délai pour quelque chose, mais c'est qu'il vouloit ruiner cette tentative de Pompée & rogner les ailes à ses espérances, pour le désabuser d'entreprendre de ces fortes de nouveautés ; & dans un moment il fit tellement changer le sénat, que sa demande

lui fut refusée , & que l'avis contraire passa.

Cela fâcha extrêmement Pompée qui , voyant bien que , s'il n'avoit Caton pour ami , il trouveroit en lui un puissant obstacle à tout ce qu'il entreprendroit , envoya quérir Munatius , l'intime ami de Caton , & le pria de lui aller demander de sa part deux nieces qu'il avoit , & qui étoient en âge d'être mariées , l'ainée pour lui , & la cadette pour son fils aîné. D'autres disent que ce n'étoient pas ses nieces , mais ses propres filles qu'il fit demander. Munatius ayant fait la proposition à Caton , à sa femme & à ses sœurs , toutes ces femmes parurent très-satisfaites de cette alliance à cause de la grandeur & de la dignité du personnage qui s'offroit ; mais Caton , sans différer un moment , sans autre réflexion , & frappé tout d'un coup des vues de Pompée , répondit : *Retournez-vous-en , Munatius , retournez-vous-en bien vite , & dites à Pompée (a) que Caton n'est point prenable par le côté des femmes ; qu'il fait véritablement grand cas de son amitié , & que , tant qu'il ne poursuivra que des choses justes , il trouvera en lui une amitié plus solide & plus ferme que toutes les alliances les plus étroites ; mais que jamais Caton ne donnera à Pompée des otages contre sa patrie.* Ces femmes furent fort mé-

(a) *Que Caton n'est point prenable par le côté des femmes.*) Il y a à la lettre , *n'est point prenable par l'appartement des femmes* , & cela est plaisamment dit. Caton parle de cette

proposition de Pompée comme de l'attaque d'un homme qui l'assiégeoit & qui prétendoit le prendre par l'appartement des femmes , comme par l'endroit le plus foible.

contentes de ce refus de Caton ; ses amis même blâmerent fort sa réponse qu'ils trouverent incivile & trop fiere.

Quelque tems après il arriva que Pompée, ménageant le consulat pour un de ses amis, envoya distribuer de l'argent dans les tribus. Cette corruption fut d'abord divulguée ; car on fut que cet argent avoit été compté dans les jardins même de Pompée. Caton ne manqua pas de dire d'abord à ces femmes : *eh bien, si nous avions accepté l'alliance de Pompée, nous aurions nécessairement notre part à l'infamie de ces actions ;* & elles avouerent qu'il avoit fait plus honnêtement & plus sagement qu'elles, de la refuser.

Que s'il faut juger par l'événement, il semble que Caton fit une faute capitale de rejeter cette alliance, & de souffrir que Pompée s'adressât à César, & qu'il fît ce mariage qui, en unissant la puissance de Pompée à celle de César, pensa renverser de fond en comble l'empire Romain, & ruina au moins enfin la république ; ce qui ne seroit peut-être jamais arrivé si Caton, craignant ces légères fautes de Pompée, ne lui en eût laissé faire de beaucoup plus grandes, en souffrant qu'il cherchât à se fortifier des forces d'un autre. Mais toutes ces choses ne devoient arriver que plusieurs années après les tems dont nous parlons.

Lucullus & Pompée étant entrés en grand différend sur les ordonnances qu'ils avoient faites dans le royaume du Pont (car chacun d'eux prétendoit que les siennes fussent con-

servées & eussent lieu au préjudice des autres), Caton parut ouvertement pour Lucullus à qui on faisoit une grande injustice. Pompée, ayant eu du dessous dans le sénat, eut recours au peuple; & pour le gagner, il proposa de faire aux soldats le partage des terres. Mais Caton s'y étant encore opposé, & ayant fait rejeter cette loi, le désespoir porta Pompée à s'unir avec Clodius, le plus insolent & le plus séditieux de tous ceux qui se méloient de haranguer le peuple. En même tems il s'unit en quelque sorte avec César, Caton lui-même lui en ayant fourni le prétexte; & voici comment.

César, de retour de son gouvernement d'Espagne, briguoit le consulat dans le même tems qu'il demandoit l'honneur du triomphe. Mais, comme il y avoit une loi qui ordonnoit que ceux qui poursuivoient les charges fussent actuellement présens dans Rome, & que ceux qui demandoient le triomphe demeurassent dehors, il pria le sénat de lui accorder le privilege de briguer le consulat par des personnes interposées. La plupart des sénateurs y consentoient, Caton seul s'y opposa; & comme il vit que malgré son opposition tout le sénat, pour faire plaisir à César, alloit accorder ce privilege, quand son tour vint de donner son avis, il parla tout le jour, & consuma ainsi tout le tems de l'assemblée, de manière qu'elle ne put rien résoudre.

César abandonne là son triomphe, entre dans la ville, & s'attache d'abord à se conci-

lier l'amitié de Pompée & à briguer le consulat. Il fut donc élu consul, & incontinent il donna en mariage à Pompée sa fille Julie. Et ayant fait ensemble une ligue contre la ville, l'un proposoit des loix pour faire distribuer des terres aux pauvres citoyens, & l'autre paroïssoit pour appuyer ces loix & pour les défendre contre ceux qui oseroient les combattre. Lucullus & Ciceron se joignirent à Bibulus, qui étoit l'autre consul, pour s'y opposer. Mais celui qui s'y opposa le plus fortement, ce fut Caton à qui l'alliance de Pompée & de César étoit déjà suspecte, & qui voyoit bien que la ligue qu'ils avoient faite ensemble n'étoit faite à aucune bonne intention; aussi dit-il en plein sénat, *qu'il ne craignoit point cette distribution de terres, mais qu'il redoutoit la récompense que demanderoient infailliblement ceux qui par de telles largesses alloient flattant & amorçant le peuple.*

Le sénat fut de son avis & plusieurs des plus honnêtes gens qui n'étoient point du sénat, se joignirent à lui, témoignant hautement leur douleur & leur colere de l'étrange conduite de César. Car tout ce que les tribuns les plus insolens & les plus séditieux mettoient en avant pour plaire au peuple, il l'appuyoit de toute l'autorité consulaire dont il étoit revêtu, s'insinuant ainsi honteusement & bassement dans les bonnes grâces de la commune. C'est pourquoi César & Pompée, craignant d'échouer dans leurs desseins par les voies ordinaires, eurent recours à la force. Premiè-

rement, comme le consul Bibulus descendoit à la place on lui jetta sur la tête un plein panier de fumier; ensuite on se jetta sur les licteurs qui marchaient devant lui, & on mit leurs faisceaux en pièces; & enfin on en vint aux pierres & aux traits, de sorte qu'il y eut beaucoup de gens blessés, & que tous les autres prirent la fuite. Caton se retira le dernier, marchant à petits pas, tournant souvent la tête & maudissant de tels citoyens.

Non-seulement donc les féditieux firent passer la loi du partage des terres, mais ils y firent ajouter encore que le sénat jureroit de la maintenir & de lui prêter main-forte si quelqu'un vouloit s'y opposer, & ordonnèrent de grandes peines contre ceux qui refuseroient de prêter ce serment. Ils jurèrent donc tous par nécessité, se ressouvenant de ce qui étoit autrefois arrivé à l'ancien (a) Métellus qui, ayant refusé de jurer pour une loi semblable, fut banni de l'Italie, sans que le peuple se mît en peine de l'empêcher. Toutes les femmes de la maison de Caton, fondant en larmes, le conjuroient de céder & de jurer comme les autres; ses parens & ses amis les plus intimes l'en pressoient aussi. Mais celui qui le persuada le plus. & qui le porta à prêter ce serment, ce fut Cicéron qui lui représenta & lui insinua : *Qu'il n'y avoit peut-être pas tant de justice qu'il croyoit à vouloir s'opposer seul à ce qui avoit été résolu & arrêté par tous les autres; que, pour vouloir changer quel-*

(a) A Métellus Numidicus. Voyez la vie de Marius.

que chose dans ce qui est déjà fait, & où l'on voit qu'il est impossible de réussir; de se jeter dans un péril évident sans aucun ménagement pour sa personne, cela est d'un insensé & d'un furieux; & enfin que le dernier des maux qu'il y avoit à faire ce qu'il faisoit, c'est qu'en abandonnant & en livrant ainsi à la discrétion des séditieux & des mal intentionnés, la ville pour laquelle il faisoit toutes ces choses, il donnoit lieu de penser qu'il se retiroit avec grand plaisir des combats qu'il avoit à soutenir pour elle. Car, ajouta-t-il, si Caton n'a pas besoin de Rome, Rome a besoin de Caton; tous ses amis en ont besoin. Et je suis, continua-t-il, le premier de ses amis qui en ai encore plus besoin que les autres, poursuivi & persécuté par Clodius qui, armé du tribunat, vient contre moi tête baissée pour me faire bannir. On dit que Caton, amolli par tous ces discours & par toutes ces prières qu'il entendoit & dans sa maison & à la place, fut enfin forcé à grand'peine d'en venir à ce ferment, & qu'il y vint le dernier de tous, à l'exception d'un seul qui étoit Favonius, un de ses amis particuliers.

César, enflé de ce succès, proposa une autre loi pour faire partager aux plus pauvres & aux plus nécessiteux des citoyens, presque toutes les terres de la Campanie. Personne ne s'y opposa que Caton seul. Et César, le faisant prendre par ses licteurs, le traîna de la tribune & le mena en prison, sans que pour cette violence il rabattît rien de sa liberté; au contraire, en marchant il continuoît de

parler contre cette loi, & exhortoit le peuple à imposer silence à ceux qui avoient l'audace d'avancer des propositions si pernicieuses. Le sénat le suivoit dans un grand abattement, avec la plus saine partie du peuple, qui par son morne silence témoignoit assez qu'il étoit très-fâché de l'indigne traitement que l'on faisoit à Caton, & qu'il ne le supportoit qu'avec peine. César vit donc bien que le peuple étoit mécontent; mais il s'opiniâtra à le conduire, dans l'espérance que Caton lui-même en appelleroit au peuple, & qu'il s'abaisseroit jusqu'à le prier. Mais voyant à sa contenance fière & assurée qu'il n'en feroit rien, enfin vaincu par la honte & par l'infamie de son action, il lâcha lui-même un des tribuns, le priant d'aller enlever Caton à ses licteurs.

Ce que les séditieux gagnèrent par toutes ces loix & par toutes ces largesses, c'est qu'ils amadouèrent si bien le peuple, qu'ils firent décerner à César le gouvernement des deux Illyries & de toute la Gaule, avec une armée de quatre légions pour cinq ans, quoique Caton leur prédit & leur annonçât qu'eux-mêmes par leurs propres suffrages ils établissent dans leur forteresse le tyran qui ne manqueroit pas de les assujettir. Ils firent aussi passer Publius Clodius de la famille patricienne dont il étoit, dans une famille plébéienne, pour pouvoir, selon la loi, le faire élire tribun, comme ils firent, sur ce qu'il leur promit d'exécuter tout ce qu'ils voudroient, pourvu qu'en récompense ils lui accordassent

le bannissement de Cicéron. Ils firent encore désigner consuls , pour l'année suivante , Pison, pere de la femme de César, (a) & Aulus Gabinius, un des mignons de Pompée, comme l'assurent ceux qui ont connu sa vie & ses mœurs.

Mais, quoiqu'ils fussent par-là maîtres des affaires, & qu'ils eussent réduit à leur dévotion une partie de la ville par amour, & l'autre partie par crainte, ils ne laissoient pas encore de redouter Caton; car dans les choses même où ils avoient eu le dessus contre lui, ils voyoient bien qu'ils n'en étoient venus à bout qu'avec de grandes difficultés & avec des peines infinies, & non sans une grande honte de leur part. Or ils ne trouvoient rien de plus triste, de plus facheux & de plus insupportable, que le reproche de ne l'avoir

(a) *Et Aulus Gabinius, un des mignons de Pompée.* Je suis forcé de me servir d'un vieux terme, la langue ne m'en fournissant pas d'autre pour exprimer ce que Plutarque dit ici, car c'est le sens de ce mot, ἐκ τῶν Πομπηίου πόλιν ἀνθρώπων, qui a été fort mal expliqué. Cet Aulus Gabinius étoit fort décrié pour ses infâmes débauches. Voici comme en parle Cicéron dans son Oraison pour Sextius. *Cum sciat duo illa reipub. pene fata Gabinium & Pisonem, alterum (Gabinium) haurire quotidie ex pacatissimis atque opulentissimis Syriæ gazis innumerabile pondus*

auri; bellum inferre quiescentibus, ut eorum veteres, illibatasque divitias in profundissimum libidinum suarum gurgitem profundat; villam ædificare in oculis omnium tantam, tugurium ut jam videatur esse illa villa quam ipse tribunus plebis pīdam olim in concioni us explicabat, quo fortissimum ac summum civem in invidiam, homo castus ac non cupidus, vocaret. Ce que Plutarque ajoute, comme l'assurent ceux qui ont connu sa vie & ses mœurs, marque assez ce qu'il a voulu dire par les mots qu'il vient d'employer.

emporté que par la force, & encore bien difficilement. Clodius même n'osoit espérer de chasser Cicéron tant que Caton seroit présent. Cherchant donc les moyens de l'éloigner, la première chose qu'il fit, dès qu'il eut pris possession de son tribunat, ce fut d'envoyer querir Caton. Quand il fut venu, Clodius commença à lui dire : *Qu'il le croyoit le plus homme de bien de tous les Romains, & celui qui avoit les mains les plus pures & les plus nettes ; & que ce fût-là l'opinion qu'il avoit de lui, il étoit prêt de le lui confirmer par des effets ; car y ayant plusieurs personnages considérables qui lui demandoient le commandement de Cypre, & qui prioient instamment d'y être envoyés, il le jugeoit seul digne de cet emploi ; & que, par l'affection qu'il lui portoit, il étoit ravi de lui faire ce plaisir en lui donnant la préférence.*

Ces paroles ouïes, Caton se mit aussi-tôt à crier, *que c'étoit un piège & une injure, & non pas un plaisir : Oh bien, lui repartit Clodius avec un regard méprisant & superbe, puisque tu n'y veux pas aller de gré, je t'y ferai aller par force.* Et s'en allant incontinent à l'assemblée du peuple, il fit passer l'édit qui lui décernoit cette commission ; & quand il partit, il ne lui donna ni vaisseaux, ni troupes, ni officiers publics. Il envoya seulement avec lui deux greffiers dont l'un étoit un voleur & un scélérat, & l'autre un de ses cliens & son domestique. Et comme si la commission d'aller conquérir Cypre, & d'en chasser le roi Pro-

lemée, étoit trop légère & trop aisée pour lui, il y en fit ajouter une autre qui étoit d'aller ramener dans Byfance les bannis, & les rétablir dans leurs biens, voulant à quelque prix que ce fût, le tenir éloigné de Rome le plus long-tems qu'il feroit poffible, & l'empêcher au moins d'y revenir pendant fon tribunat.

Caton, fe voyant réduit à cette dure néceffité, confeilla à Ciceron, que Clodius pourfuivoit à outrance pour le faire chaffer, de ne point exciter de fédition en s'opposant à fon ennemi; de ne pas jeter fa ville dans une guerre civile; de ne point la remplir de meurtres, mais de céder au tems pour pouvoir être encore une fois le faveur de fa patrie. Après quoi il envoya devant à Cypre un de fes amis, nommé Canidius, confeiller à Ptolemée de céder fon ifle fans combat, l'affurant qu'il ne manqueroit jamais ni de biens, ni d'honneurs, (a) & que le peuple Romain lui donneroit la grande-prêtrife de Vénus dans la ville de Paphos; cependant il féjourna à Rhodes pour y faire fes préparatifs & pour y attendre la réponfe de Ptolemée.

Dans ce même tems-là, Ptolemée, roi d'Égypte, pour quelque emportement de colere,

(a) *Et que les Romains lui donneroient la grande-prêtrife de Vénus dans la ville de Paphos.* Il falloit que cette grande-prêtrife fût quelque chofe de bien confidérable, puifqu'on la regardoit comme un dédommagement du

royaume de Cypre. Nous favons par l'antiquité, & fur-tout par le témoignage d'Homere, que les grands-prêtres des dieux étoient des hommes, non-feulement d'une grande dignité, mais très-puiffans & très-riches.

& quelque différend qu'il avoit eu avec ses sujets , abandonna Alexandrie pour aller à Rome , se flattant de l'espérance que Pompée & César le remeneroient dans son royaume avec une grosse armée. Chemin faisant il voulut voir Caton. Etant donc abordé à Rhodes , il envoya chez lui , ne doutant point que , dès que Caton sauroit son arrivée , il ne vînt le visiter. Quand son envoyé arriva , Caton étoit par hazard à sa chaise d'affaires ; il dit à l'envoyé , *que Ptolemée vînt le trouver s'il avoit affaire à lui.* Ce qu'il fit.

Quand il entra , Caton n'alla point au-devant de lui , il ne daigna pas même se lever de son siège , mais après l'avoir salué sans façon comme un simple particulier , il lui dit de s'asseoir. Cette réception si sèche déconcerta un peu le roi qui fut fort étonné de trouver , avec des dehors si populaires , si simples & si chétifs , des manieres si fieres & si hautaines. Mais , quand il eut commencé à lui parler de ses affaires , il entendit de lui des discours d'une sagesse profonde & tout pleins de franchise & de liberté. Car Caton blâma fort ce qu'il faisoit , & lui remontra quelle grande félicité & quelle vie royale il abandonnoit pour aller se livrer à une dure servitude , à des travaux infinis , & à toute la corruption & à toute l'avarice des puissans de Rome , que l'Egypte même , quand elle seroit toute convertie en or , pourroit à peine rassasier. Il lui conseilloit donc de s'en retourner & de se raccommo-der avec ses sujets ; il lui offroit

même de l'accompagner pour ménager cet accommodement.

Alors Ptolemée , comme un homme qui d'un grand accès de phrénésie ou d'un long délire auroit été rappelé à son bon sens par la vertu de quelques paroles , fut frappé de la vérité & de la grande sagesse de ces remontrances de Caton , & se mit en état de les suivre. Mais en ayant été détourné par ses amis , il ne fut pas plutôt arrivé à Rome , & n'eut pas plutôt fait pour la première fois la cour à la porte d'un des premiers magistrats , qu'il se repentit de sa folie , & gémit d'avoir suivi un si mauvais conseil , sentant bien qu'il avoit méprisé , non l'avertissement d'un homme sage , mais véritablement l'oracle d'un dieu.

Cependant Ptolemée , roi de Cypre , par un coup inespéré de la bonne fortune de Caton , se fit mourir lui-même par un breuvage empoisonné. Comme il avoit laissé des richesses infinies , Caton , résolu d'aller lui-même à Byzance , envoya à Cypre son neveu Brutus , parce qu'il ne se fioit pas trop à Canidius. Après avoir remis les bannis dans les bonnes grâces des Byzantins , & rétabli la concorde & l'union dans la ville , il suivit son neveu & navigea à Cypre. Il y trouva des richesses immenses & véritablement royales en meubles précieux , en vaisselle d'or & d'argent , en tables , en pierreries , en tapisseries & en étoffes de pourpre , qu'il falloit vendre pour en retirer l'argent. Et comme il vouloit tout faire avec la dernière exactitude , & porter

toutes choses à leur plus haut prix, il assista lui-même à la vente pour tenir compte du produit jusqu'au dernier denier, ne se fiant point aux usages des encans, & ayant pour également suspects les officiers, les hérauts, les marchands & ses amis mêmes. C'est pour-quoi il parloit en particulier aux acheteurs, les obligeoit à faire des encheres plus hautes. Ainsi la plupart de tous ces meubles furent vendus leur juste valeur.

Tous les amis de Caton furent très-choqués de sa défiance. Munatius sur-tout en entra dans une colere qui pensa être implacable, de sorte que César écrivant ensuite un livre contre Caton, Munatius lui fournit sur cela des mémoires qui font l'endroit le plus piquant de sa satyre. Cependant Munatius écrit lui-même que sa colere ne venoit pas tant de la défiance de Caton, que du peu de cas que Caton faisoit de lui, & de la jalousie qu'il avoit lui-même contre Canidius; car il publia un écrit contre Caton, & c'est celui que Thraséa a principalement suivi dans son histoire. Il dit qu'il arriva le dernier à Cypre, qu'on lui donna un logement dont les autres n'avoient point voulu; que, s'étant présenté pour entrer chez Caton, on lui refusa la porte, parce que Caton étoit alors empêché à faire emballer quelques meubles avec Canidius; qu'il s'en plaignit modestement, & qu'il reçut une réponse qui n'étoit nullement modérée. Caton lui dit en propres termes, que *de la grande amitié, comme dit Théophraste,*

vient souvent la grande haine ; car tu vois toi-même , ajouta-t-il , que , parce que tu m'aimes beaucoup , tu es aussi très-fâché de ce que tu crois que je ne fais pas de toi tout le cas que tu mérites. Mais j'emploie Canidius préférentement à tous les autres à cause de sa grande expérience (a) & de sa fidélité , & parce qu'il est venu dès le commencement , & qu'il a sur-tout les mains nettes. Caton ne dit cela qu'à Munatius seul sans aucun témoin , mais ensuite il en fit confidence à Canidius. Munatius , l'ayant su , ne voulut plus aller souper chez Caton , ni assister au conseil quand il y étoit appelé ; & Caton l'ayant menacé (b) qu'il le traiteroit comme on traitoit ceux qui désobéissoient , & feroit prendre chez lui des gages , il ne s'en mit point en peine , & s'en retourna à Rome , où il conserva encore long-tems son ressentiment. Mais après une conversation que Martia , qui étoit encore dans la maison de Caton ,

(a) *Et de sa fidélité.... & qu'il a sur-tout les mains nettes.*) Cependant Plutarque nous a dit plus haut que Caton ne se fioit pas trop à lui. Apparemment depuis son arrivée à Cypre , il avoit reconnu ces bonnes qualités dans Canidius , ou bien Caton parla ainsi à Munatius pour justifier la préférence qu'il donnoit à Canidius sur lui.

(b) *Qu'il le traiteroit comme on traitoit ceux qui désobéissoient , & feroit prendre*

chez lui des gages.) C'est ainsi qu'on doit traduire ce passage , qui ne peut être entendu que par ceux qui sont instruits des coutumes des Romains. Quand on envoyoit un huissier à un sénateur , ou à un magistrat , pour lui ordonner de se trouver au sénat ou au conseil ; s'il refusoit , on envoyoit prendre chez lui quelque meuble , qui étoit comme un témoin de sa désobéissance , & on appelloit cela , *pignora capere* , ἐνέχυρα λαβεῖν.

eut avec lui, il arriva qu'il fut prié avec elle à souper chez un de leurs amis communs, nommé Barca. Caton arriva comme ils étoient à table, & demanda où il pourroit se placer. Barca lui répondit que ce seroit où il voudroit, & qu'il pouvoit choisir la place qu'il aimeroit le mieux. Caton, ayant bien regardé, dit qu'il se mettroit auprès de Munatius ; & ayant fait le tour de la table, il alla se placer tout auprès de lui, & ne lui fit aucune caresse pendant tout le souper. Mais quelques jours après, à la priere de Martia, Caton lui écrivit qu'il avoit à lui parler. Munatius ne manqua pas de se rendre chez lui dès le matin, & Martia le retint jusqu'à ce que tous ceux qui étoient allés faire leur cour à Caton fussent fortis. Après quoi Caton entra dans la chambre de Martia, se jetta au cou de Munatius, l'embrassa tendrement, & lui fit toutes sortes de caresses. Nous nous sommes attachés à raconter ces particularités un peu en détail, persuadés que ces petites choses qui se passent dans la vie privée, ne servent pas moins à faire connoître le naturel & les mœurs des hommes, que les actions les plus grandes, & qui se sont passées dans le public.

Caton rapporta de Cypre près de sept mille talens. Et comme il craignoit les dangers d'une longue navigation, il fit faire plusieurs coffres dont chacun tenoit deux talens cinq cens drachmes, & attachâ à chacun une longue corde au bout de laquelle il mit une grande piece de liege, afin que, si le vaisseau venoit

à se briser , les pieces de liege qui nageroient sur l'eau , montraient l'endroit où les coffres seroient tombés , & qu'on pût les retirer. Tout cet argent arriva à bon port sans qu'il s'y trouvât aucun mécompte considérable. Caton portoit avec lui dans ce voyage deux registres où il avoit écrit avec grand soin tout ce qu'il avoit fait dans cette expédition , tout ce qu'il avoit reçu & tout ce qu'il avoit dépensé. Mais il ne put conserver ni l'un ni l'autre. L'un étoit entre les mains de son affranchi , nommé Philargyrus , qui , s'étant embarqué au port de Cenchrées , & ayant fait naufrage , ce registre périt avec tous les ballots qui étoient dans le vaisseau. L'autre étoit entre les mains de Caton qui le porta jusqu'à Corcyre , où il logea & fit tendre ses tentes au milieu de la place qui étoit sur le rivage. La nuit les mariniers ayant grand froid allumerent beaucoup de feux , de sorte que le feu prit malheureusement aux tentes qui furent toutes brûlées , & dans cet incendie périt aussi le registre que Caton avoit conservé jusques-là. Mais par bonheur pour lui les officiers du feu roi Ptolemée , qui étoient présens , qui avoient eu soin de ses meubles , & qui avoient assisté à la vente , suffisoient pour fermer la bouche à ses ennemis & à tous ceux qui auroient voulu le calomnier. Il ne laissa pas d'être affligé de cette perte ; car il n'avoit pas fait ces registres pour donner des preuves de sa fidélité , mais pour avoir l'honneur de donner aux autres un exemple & un modele
de

de l'exaétitude que l'on doit avoir dans ces occasions, honneur que la Fortune lui envia.

Comme il approchoit avec ses vaisseaux, les Romains avertis de son arrivée, tous les magistrats, les prêtres, le sénat & la plus grande partie du peuple accoururent au-devant de lui le long du Tibre; de sorte que les deux rives du fleuve étoient couvertes d'un monde infini. A voir ces vaisseaux remonter la rivière au milieu de cette foule innombrable, on eût cru que c'étoit un triomphe très-superbe & très-éclatant. On trouva pourtant qu'il y eut de sa part une sorte d'impolitesse & de fierté mal entendue, en ce que les consuls & les préteurs étant fortis au-devant de lui, il ne descendit pas où ils étoient, & ne fit pas seulement arrêter son vaisseau pour leur faire quelque civilité, mais continua de voguer contre le courant sur sa galere royale qui étoit à six rangs de rames, laissant derrière lui la rive où étoient ces magistrats, & ne s'arrêta que lorsqu'il fut arrivé dans le port avec toute sa flotte. Mais quand on vit tout cet or & cet argent qu'on portoit au travers de la place dans le trésor public, le peuple fut étonné de cette grande quantité; (a) & le sénat s'étant

(a) Et le sénat s'étant assemblé, décerna à Caton avec de grands éloges une préture extraordinaire.) C'est-à-dire, une préture avant l'âge porté par les loix pour cette magistrature. Ceci se passa l'an de Rome 697. Caton mourut dix ans après, c'est-à-dire, l'an de

Tome VIII.

Rome 707, à l'âge de quarante-huit ans. Il n'en avoit donc que trente-huit lorsque ce décret du sénat fut donné. Et par conséquent, selon ce passage de Plutarque, confirmé par Dion, trente-huit ans n'étoient pas encore l'âge suffisant pour la préture. Cela confirme le

D

assemblé décerna à Caton , avec de grands éloges , une préture extraordinaire , & le privilege d'assister aux jeux & aux spectacles avec la robe bordée de pourpre. Mais Caton refusa tous ces honneurs , & demanda seulement au sénat qu'il lui plût donner la liberté à Nicias , intendant du feu roi Ptolemée , aux soins , diligence , exactitude & fidélité duquel il rendit des témoignages très-avantageux. Philippe , pere de Martia , étoit alors consul. Mais on peut dire que toute la dignité & l'autorité entiere du consulat résidoient dans Caton ; l'autre consul , qui étoit Lentulus Marcellinus , ne faisant pas moins d'honneur à Caton à cause de sa vertu , que son beau-pere Philippe lui en faisoit à cause de l'alliance.

En ce tems-là , Cicéron , qui étoit revenu depuis peu de l'exil auquel Clodius l'avoit fait condamner , & qui avoit plus de crédit & d'autorité que jamais , profitant de l'absence de Clodius , alla au capitolé arracher par force les tables que Clodius y avoit consacrées lui-même , & dans lesquelles il avoit écrit tout ce qui s'étoit passé pendant son tribunat. Le sénat s'étant assemblé sur cette affaire , & Clodius y accusant Cicéron de violence & de voies de fait , Cicéron répondit que Clodius ayant été créé tribun contre les loix , tout ce qu'il avoit fait & écrit pendant son tribunat , devoit être nul , & qu'il falloit le

sentiment de ceux qui croient der qu'à trente-neuf ans , &
qu'on ne pouvoit la deman- l'exercer qu'à quarante.

casser. Mais Caton l'interrompt , & se levant prit la parole & dit : *Qu'il étoit très-persuadé que dans toute l'administration de Clodius il n'y avoit rien de sain ni de bon ; mais que , si l'on cassoit tout ce qu'il avoit fait dans son tribunal , on casseroit aussi tout ce qu'il avoit fait à Cypre , & que sa commission ne seroit pas légitime si elle lui avoit été donnée par le decret d'un tribun créé contre les loix. Que Clodius , pour être d'une maison patricienne , n'avoit pourtant pas été nommé tribun contre les loix , puisqu'il étoit passé dans une famille plébéienne en vertu de la loi qui le permettoit. Que , s'il avoit été méchant & scélérat comme plusieurs autres , il étoit juste de le punir personnellement , & non pas de s'en prendre à la charge , qui avoit assez souffert de son injustice.*

Cela mit Cicéron dans une furieuse colere contre Caton , de sorte qu'il cessa long-tems de le regarder comme son ami. Mais ils se reconcilierent ensuite , & voici dans quelle occasion. Pompée & Crassus allerent s'aboucher avec César qui pour cet effet avoit repassé les Alpes. Là ils résolurent ensemble qu'ils demanderoient tous deux un second consulat pour l'année suivante , & que , dès qu'ils seroient en charge , ils seroient ordonner que César seroit continué dans son gouvernement pour cinq autres années , & se feroient décerner à eux les plus grandes & les meilleures provinces avec de bonnes armées , & les fonds nécessaires pour les entretenir. Ce

traité étoit proprement une conjuration pour ruiner la république & pour partager l'empire entr'eux.

Il y avoit alors beaucoup de gens de bien qui se préparoient à demander le consulat ; mais , quand ils virent Pompée & Crassus sur les rangs , ils se retirèrent tous , excepté Lucius Domitius , mari de Porcie , à qui Caton , son beau-frere , persuada de ne pas se dé-fister , & de ne pas abandonner une lice où on ne combattoit pas tant pour le consulat que pour la liberté de Rome. Il courut même de bouche en bouche , parmi ceux du peuple qui conservoient encore du sens & de la raison , quelque propos : *Qu'il ne falloit pas souffrir que la puissance de Pompée & celle de Crassus s'unissent par le consulat ; que cela rendroit leur charge trop forte , trop superbe & trop insupportable , & qu'il falloit les séparer & ne faire consul que l'un des deux.* En même tems ils se rangerent autour de Domitius , l'exhortant & l'encourageant à continuer sa brigue , parce que la plupart de ceux à qui la crainte fermoit alors la bouche , le favoriseroient le jour de l'élection.

Pompée & Crassus , craignant que cela n'arrivât effectivement , dressèrent une embuscade à Domitius , comme il descendoit le matin avant le jour à la clarté des flambeaux au champ de Mars où se devoit tenir l'assemblée du peuple. D'abord le premier qui portoit le flambeau devant Domitius fut blessé mortellement & tomba à ses pieds : tous les

CATON D'UTIQUE. 77

autres furent blessés & prirent la fuite. Il n'y eut que Domitius & Caton qui restèrent seuls ; car Caton, quoique blessé au bras , prit Domitius , le retint & le pria de demeurer : *Pendant qu'il nous restera un souffle de vie ,* lui dit-il, *n'abandonnons point ce combat pour la liberté contre des tyrans qui font assez connoître l'usage qu'ils feront d'une charge à laquelle ils veulent s'élever par des injustices si énormes & par de si grands attentats.* Mais Domitius , ne pouvant soutenir plus longtemps ce danger , prit la fuite & se retira dans sa maison.

Alors Pompée & Crassus furent nommés consuls. Caton ne se rebuta pourtant pas ; & s'avancant il demanda la préture pour avoir en elle comme une forteresse d'où il pourroit encore faire des sorties & combattre contre les consuls , n'étant plus simple particulier. Crassus & Pompée , alarmés de cette démarche , comme sentant bien que la préture entre les mains de Caton deviendrait par sa vertu d'une autorité si grande qu'elle pourroit tenir tête au consulat , firent assembler le sénat à la hâte sans que la plupart des sénateurs en fussent avertis. Là (a) ils firent

(a) *Ils firent ordonner que les préteurs qui seroient élus , entreroient d'abord en exercice , sans attendre les délais portés par l'ordonnance.* Car entre la nomination & la prise de possession des charges , les Romains laissoient toujours un tems , afin que l'on pût

informer contre ceux qui se seroient servis de mauvaises voies pour y parvenir. Pompée & Crassus , en faisant ordonner que les préteurs qu'on éliroit entreroient d'abord en exercice , gagnaient par-là deux points bien capitaux ; le premier , d'éloigner

ordonner que les préteurs qui feroient élus , entreroient d'abord en exercice , fans attendre les délais portés par l'ordonnance , pendant lesquels on pourroit appeller en justice ceux qui avoient acheté les suffrages du peuple. Et après avoir par ce decret assuré l'impunité à ceux qui feroient coupables de cette corruption , ils poufferent en avant quelques-uns de leurs amis & de leurs domestiques même , & les obligerent à se présenter pour demander la préture , fournissant eux-mêmes l'argent pour corrompre les juges , & présidant eux-mêmes à l'élection. Mais malgré toutes ces pratiques , on voyoit que la vertu & la réputation de Caton alloient le faire triompher sans peine de tous ses concurrens , le peuple ayant pour lui tant de respect , qu'il regardoit comme une très-grande indignité de le vendre par ses suffrages , lui que la ville même devoit acheter pour préteur. La premiere des tribus qui fut appelée ayant donné ses voix , Pompée supposa fausement qu'il avoit ouï le tonnerre , & rompit l'assemblée très-honteusement , les Romains ayant accoutumé de regarder cela comme un malheureux présage , de le détester & de ne rien ratifier quand il arrive de ces signes célestes.

Dans la suite , Pompée & Crassus ayant fait distribuer encore de plus grandes sommes au peuple , & chassé du champ de Mars tous les

Caton à qui l'âge ne permettoit pas encore d'exercer ; & l'autre , de mettre à couvert de toute recherche ceux qu'ils auroient fait élire.

plus gens de bien, ils l'emportèrent enfin, & firent élire préteur un Vatinius au lieu de Caton. On dit que ceux qui avoient donné leurs voix avec tant d'injustice & contre la loi, touchés de honte & de repentir, prirent d'abord la fuite & se retirèrent chez eux. Et tous ceux qui restoit s'étant rassemblés, & témoignant la douleur & le ressentiment qu'ils avoient de ce qui venoit de se passer, il se trouva là un tribun qui, sans autre façon, tint dans ce même endroit l'assemblée du peuple. Et là Caton s'avança au milieu, & comme s'il eût été inspiré par quelque dieu, il prédit tous les maux qui devoient arriver à la ville, & excita contre Crassus & Pompée tous ses citoyens, en leur faisant voir qu'ils se sentoient tous deux coupables de tant de crimes, & qu'ils préparoient un gouvernement si injuste, qu'ils avoient craint d'avoir Caton pour préteur, parce que les éclairant de près il auroit éventé toutes leurs pratiques & renversé tous leurs desseins. Quand il eut fini & qu'il s'en retourna dans sa maison, il fut suivi lui seul d'une plus grande foule de peuple, que n'en avoient eu tous ensemble ceux qui avoient été élus préteurs.

Caius Trébonius, tribun du peuple, proposa alors un decret pour faire aux consuls la distribution des provinces. Ce decret portoit que l'un d'eux auroit sous lui toute l'Espagne & l'Afrique, & l'autre la Syrie & l'Egypte, avec un plein pouvoir de faire la guerre à qui bon leur sembleroit & par mer & par terre.

Tous les autres citoyens désespérant de pouvoir l'empêcher & le faire casser, renoncèrent à le combattre. Mais Caton, avant que l'on commençât à donner les suffrages, monta sur la tribune & demanda à parler. Le peuple ne lui accorda qu'à peine deux heures; & quand il eut consumé tout ce tems à les haranguer, à leur faire des leçons & des remontrances, & prédire tout ce qui leur arriveroit, ils ne voulurent pas lui permettre de continuer; & comme il s'opiniâtroit à parler encore, ils envoyèrent un des licteurs qui l'arracha par force de la tribune.

Quand il fut en bas, il ne laissa pas de crier encore plus fort; & il y avoit beaucoup de gens qui lui prêtoient l'oreille & qui entroient dans ses sentimens. Le licteur l'alla prendre pour la seconde fois, & l'emmena hors de la place. Mais il ne l'eut pas plutôt relâché, qu'il reprit incontinent le chemin de la tribune, criant plus que jamais & exhortant ses citoyens à le secourir & à venir défendre la liberté publique. Ayant répété cela plusieurs fois, Trébonius, fort embarrassé & fort allarmé, commanda au licteur de le saisir & de le traîner en prison. Mais le peuple le suivit, très-attentif à toutes ses paroles, car chemin faisant il continuoit toujours de leur parler. De sorte que Trébonius, craignant les suites, commanda au licteur de le relâcher. Ainsi Caton fit que l'on consuma tout ce jour-là inutilement & sans rien conclure.

Mais le lendemain ceux du parti contraire

CATON D'UTIQUE. 81

ayant intimidé une partie du peuple par leurs menaces , gagné l'autre par de belles paroles & par des largesses , empêché à force d'armes l'un des tribuns , nommé Aquilius , de sortir du sénat pour venir à l'assemblée , chassé de la place Caton qui crioit de toute sa force qu'il avoit entendu le tonnerre , & blessé un grand nombre de citoyens dont plusieurs tomberent morts sur la place , ils firent passer par force le decret , de sorte que plusieurs s'étant attroupés pleins de fureur alloient renverser les statues de Pompée ; mais Caton , survenant , l'empêcha.

Ensuite , quand on proposâ le decret pour les provinces & pour les troupes que l'on donneroit à César , alors Caton ne s'adressa plus au peuple ; mais se tournant vers Pompée , il l'avertit & lui protesta devant tout le monde qu'il se mettoit véritablement lui-même sur le cou le joug de César ; qu'il ne s'en appercevoit pas alors , mais que , quand il commenceroit à le trouver trop pesant & à en être accablé , & qu'il ne pourroit ni le rejeter , ni trouver en lui les forces nécessaires pour le porter , il tomberoit avec lui sur la ville ; & qu'alors il se souviendrait des avertissemens de Caton , & reconnoîtroit qu'ils étoient aussi utiles pour Pompée en particulier , qu'honnêtes & justes en eux-mêmes. Caton fit plusieurs fois les mêmes remontrances à Pompée qui n'en tint aucun compte , & qui passa outre ; car il ne pouvoit croire que César dût jamais changer , & il se con-

soit un peu trop en sa prospérité & en sa grande puissance.

Caton, élu préteur pour l'année suivante, sembla n'avoir pas tant relevé & rehaussé l'honneur & l'éclat de cette charge en s'acquittant parfaitement de ses devoirs, que l'avoir ternie & ravalée en allant souvent nuds pieds & sans robe à son tribunal, & assistant souvent en cet état au jugement de procès criminels, & donnant des sentences de mort contre des gens très-considérables. Il y en a même qui disent qu'il donnoit souvent ses audiences après dîner & chargé de vin; mais cela n'est pas véritable.

Comme le peuple étoit entièrement corrompu par les distributions & par les largesses de ceux qui aspiraient aux charges, & que la plupart regardoient cette corruption comme un métier pour gagner leur vie, & qu'ils comptoient là-dessus comme sur un revenu clair & certain, Caton, pour déraciner de la ville cette maladie, persuada au sénat d'ordonner par un arrêt que ceux qui seroient nommés aux charges, s'ils n'avoient personne qui les accusât, viendroient nécessairement eux-mêmes se présenter en jugement, & après avoir juré devant les juges de dire la vérité, ils rendroient compte des moyens qu'ils avoient pris pour y parvenir. Ceux qui briguoient les charges furent fort fâchés de cette ordonnance, & le peuple en fut encore plus fâché à cause du profit qu'elle lui ôtoit.

Un matin donc Caton s'étant rendu à son

tribunal , tous ces féditieux y accoururent en foule , & se mirent à crier contre lui , à lui dire mille injures , & à lui jeter des pierres ; de sorte que tout le monde sortit de l'audience & s'enfuit , & que lui-même poussé par la foule & emporté çà & là , eut beaucoup de peine à gagner la tribune. Là il appaisa d'abord le tumulte & calma le bruit par la fermeté & par l'audace qui parurent sur son visage. Ensuite , par les remontrances qu'il fit , telles que l'état présent les requéroit , & qui furent écoutées avec un merveilleux silence , il acheva de dissiper la sédition. Le sénat le loua beaucoup de sa fermeté : *Mais moi , leur dit-il , je ne vous loue point , vous qui avez abandonné votre prêteur dans le danger , & qui n'êtes point venus le secourir & le défendre.*

Chacun des candidats se trouva dans un embarras extrême ; car d'un côté il craignoit de donner de l'argent au peuple à cause de l'arrêt du sénat ; & de l'autre il craignoit que son concurrent n'en donnât & qu'il ne fût préféré. Enfin s'étant assemblés , (a) ils con-

(a) Ils convinrent qu'ils déposeroient chacun la somme de cent vingt-cinq mille drachmes.) Il y a dans le grec douze myriades & demie. C'est-à-dire , cent vingt-cinq mille drachmes , qui font soixante-deux mille cinq cents livres , justement la moitié de ce que les Romains appelloient *decies*. Cicéron parle de cette convention dans la quatrième

lettre du quatrième livre à Atticus qui fut écrite dans ce même tems-là , c'est à-dire , sous le consulat de L. Domitius Ænobarbus & d'App. Claudius Pulcher. *Tribunitii candidati jurarunt se arbitrio Catonis petitueros. Apud eum HS. quingena deposuerunt ; ut qui à Catone damnatus esset , id perderet & compeditoribus tribueretur.*

84 CATON D'UTIQUE.

vinrent qu'ils déposeroient chacun la somme de cent vingt-cinq mille drachmes ; qu'ensuite ils feroient chacun leurs brigues rondement & dans la justice , (a) & que celui qui contreviendrait à la loi en donnant de l'argent pour gagner les voix , perdrait la somme qu'il auroit déposée. Cela étant convenu , ils choisirent un dépositaire qui seroit en même tems témoin & arbitre , & ce fut Caton. Ils portèrent tous chez lui leur argent , & mirent entre ses mains leur traité ; mais il ne voulut pas se charger de l'argent , & se contenta d'avoir des cautions.

Le jour de l'élection venu , Caton se tint toujours auprès du tribun qui y présidoit ; & en observant avec grande application tout ce qui se passoit , & la maniere dont on donnoit les suffrages , il s'apperçut qu'un de ceux qui avoient déposé l'argent prévariquoit. En même tems il lui ordonna devant tout le monde de payer aux autres la somme dont on étoit convenu. Mais tous les autres concurrens , louant & admirant la justice & la droiture de Caton , refuserent l'amende , disant *que le prévaricateur étoit assez puni , & eux assez vengés , puisqu'il avoit la honte d'être condamné par Caton.*

(b) *Et que celui qui contreviendrait à la loi en donnant de l'argent pour gagner les voix , perdrait la somme qu'il auroit déposée.*) On présupposoit qu'il n'y auroit point de candidat assez fou pour s'ex-

poser à perdre l'argent qu'il donneroit , & la somme qu'il auroit déposée. Cependant l'expérience fit voir que ce lien n'étoit pas assez fort , & que l'ambition l'emporte encore sur l'avarice.

Cette action de Caton déplut fort à tous les autres magistrats, & lui attira une grande envie, comme s'il eut voulu s'arroger à lui seul toute l'autorité du sénat & de tous les autres juges. Car de toutes les vertus, il n'y en a point dont la réputation & la fidélité attirent plus d'envie à ceux qui les possèdent, que la justice ; parce que le peuple, se confiant en elle, lui donne par conséquent une grande puissance & une grande autorité. Car il n'honore pas seulement les justes comme il honore ceux qui sont vaillans, ni il ne les admire pas comme il admire ceux qui se distinguent par leur prudence & par leur sagesse, mais il fait plus encore, il les aime, il s'assure en eux & il leur donne toute sa confiance. Au lieu qu'à l'égard des autres il craint ceux-là & se défie de ceux-ci. De plus il croit que leur valeur ou leur prudence viennent plutôt de la force de la nature que de leur volonté ; estimant que la prudence est l'effet d'une conception vive & prompte, & la valeur celui d'une force & d'une fermeté naturelle de l'ame qui ne s'étonne de rien. Il n'en est pas de même de la justice ; pour être juste il faut le vouloir. C'est pourquoi on a sur-tout honte de l'injustice, comme d'un vice volontaire que rien ne peut excuser. Et voilà la raison de la haine que les plus grands de Rome concurent contre Caton ; ils regardoient la grande idée qu'on avoit de sa justice comme un reproche fait à eux-mêmes. Pompée sur-tout prévenu que la réputation de Caton

étoit la ruine certaine de sa puissance, lui suscitoit continuellement des gens pour le harceler & pour lui dire des injures. De ce nombre étoit Clodius qui s'étoit raccommodé avec Pompée, & qui alloit criant contre Caton qu'il avoit volé beaucoup d'argent dans sa commission de Cypre, & qu'il ne faisoit la guerre à Pompée que parce que Pompée avoit refusé d'épouser sa fille.

Caton répondoit : *Qu'il avoit rapporté de Cypre plus d'or & plus d'argent à la république, sans avoir tiré d'elle ni un cheval ni un soldat, que Pompée n'en avoit rapporté de tous ses triomphes & de toutes ses guerres, où il avoit bouleversé la terre entière. Que jamais il n'avoit pensé à faire son gendre de Pompée, non qu'il le jugeât indigne de son alliance, mais parce qu'il le voyoit suivre dans le gouvernement des vues & des maximes fort contraires aux siennes. Car pour moi, ajouta-t-il, lorsqu'au sortir de ma préture on m'a décerné une province, je l'ai refusée; au lieu que Pompée prend les unes de force, & donne les autres à ses favoris. Et encore tout récemment il a prêté à César une armée de six mille hommes pour la guerre des Gaules, sans que César vous l'ait demandée, ni que Pompée l'ait donnée de votre consentement. Mais désormais nos armées, nos armes, nos hommes, nos chevaux, en un mot les forces de l'empire, deviennent des plaisirs que des particuliers se font les uns aux autres, & qu'ils se rendent réciproquement. Et Pompée en est si libéral,*

que retenant seulement le titre d'empereur & de général, il donne volontiers ses armées & ses provinces aux autres; & il reste ici dans la ville pour y exciter des séditions dans les comices, comme s'il proposoit des jeux, & pour y susciter de nouveaux troubles. D'où il est aisé de voir que, par le moyen de cette anarchie qu'il introduit, il se prépare & se ménage la monarchie. C'est ainsi qu'il repoussa les insultes de Pompée.

Caton avoit un ami particulier, nommé Marcus Favonius, qui étoit son grand partisan & son grand admirateur, tel qu'on dit qu'étoit Apollodore (a) de Phalere pour Socrate. Cet homme ne fut pas médiocrement frappé de son discours; il en fut si ému qu'il en sortit hors de lui-même, comme s'il eût été véritablement ivre ou furieux. Il brigua quelques années après l'office d'édile; mais il fut refusé. Caton, qui étoit présent & qui le servoit dans sa brigade, s'aperçut que les tablettes des suffrages étoient toutes écrites de la même main; & ayant fait voir clairement cette fraude, il en appella aux tribuns, & par cet appel il rendit l'autre élection nulle. Depuis ce tems-là Favonius ayant été déclaré édile, Caton lui aida à se bien acquitter des fonctions de sa charge, & régla toute la dé-

(a) *Apollodore de Phalere, &c.*) Car cet Apollodore n'aimoit & n'admiroit rien tant que Socrate. Cela paroît sur-tout par la fin du dialogue de Platon de l'immortalité de

l'ame; & par le commencement de son *Banquet*, où l'on voit qu'il étoit extrême dans ses passions, c'est pourquoi il étoit appelé *μαινις*, un possédé.

penſe des jeux qu'il devoit donner au peuple ; ſelon la coutume des édiles. Car au lieu des couronnes d'or que les autres donnoient aux acteurs, muſiciens , joueurs d'inſtrumens & autres qui ſervoiſent aux jeux , il leur donna des couronnes de branches d'olivier , comme on faiſoit aux jeux olympiques ; & au lieu des riches dons que les autres diſtribuoient au peuple , il fit diſtribuer aux Grecs quantité de poireaux , de laitues , de raves & de céleri ; & aux Romains , des pots de vin , de la chair de pourceau , des figues , des concombres & des braſſées de bois. Les uns ſemoquoient de ces préſens ſi vils & ſi mépriſables , & les autres en étoient charmés ; car ils voyoient avec grand plaifir que l'aſtérité & la ſévérité de Caton ſe relâchoient , & qu'il ſe prêtoit à ces jeux & à ces paſſe-tems. Enfin Favonius lui-même ſe jettant au milieu du peuple , alla ſ'afſeoir parmi les ſpectateurs où il battit le premier des mains en applaudiffant à Caton , & en lui criant qu'il donnât aux acteurs qui faiſoient bien , qu'il les récompensât honorablement , & demandant en même tems pour les ſpectateurs , comme ayant donné à Caton un pouvoir ſans réſerve , & l'ayant fait maître de tout.

Pendant que cela ſe paſſoit dans ce théâtre de Favonius , Curion , l'autre édile , donna dans un autre théâtre des jeux magnifiques ; mais le peuple le quitta pour venir à ceux de Favonius où il ſe divertifſoit de tout ſon cœur à voir Favonius , qui donnoit la fête , jouer le

rôle d'un particulier , simple spectateur , & Caton celui de président des jeux. Or Caton faisoit tout cela pour se moquer de la folle dépense qu'on faisoit dans ces occasions , & pour montrer que , quand on donne des jeux , il faut les donner en jouant , & les accompagner plutôt d'une grace simple & sans ostentation , que de tous ces préparatifs & de toutes ces magnificences qui coûtent beaucoup , & qui demandent que , pour des choses de néant , on se consume en soins , en peines & en fatigues.

Quelque tems après , Scipion , Hypséus & Milon se mirent à briguer le consulat , non-seulement par ses corruptions ordinaires & invétérées dans l'état , je veux dire par les présens & par les distributions de deniers pour gagner les suffrages , mais à force ouverte , par armes , batteries , meurtres , tendant à exciter une guerre civile avec une audace désespérée & une effrénée témérité. Sur quoi quelques-uns furent d'avis , *qu'il falloit préposer Pompée sur les comices , afin qu'il présidât aux élections , & que tout s'y passât avec plus de sûreté & d'ordre.*

Caton s'y opposa au commencement , & dit , *que les loix ne doivent pas tirer leur sûreté de Pompée , mais que Pompée devoit tirer la sienne des loix.* Mais voyant que cette anarchie durait trop long-tems , qu'il y avoit tous les jours sur la place trois armées , & qu'il s'en falloit bien peu que le mal ne fût devenu incurable ; enfin il fut d'avis qu'avant que d'attendre la

derniere nécessité, on devoit, sous le bon plaisir du sénat, remettre toutes les affaires entre les mains de Pompée, choisissant un mal médiocre pour en prévenir & pour en guérir de très-grands, & aimant mieux établir volontairement une espèce de monarchie, que de laisser sans remede une sédition qui produiroit inmanquablement la plus redoutable des tyrannies. Conformément à cela, Bibulus, qui étoit allié de Caton, opinant dans le sénat dit, *qu'il falloit élire Pompée seul consul ; car, dit-il, ou les affaires en iront mieux par le bon ordre qu'il y mettra, ou la ville sera soumise à celui qui est le plus digne d'en être le maître.* Caton, s'étant levé, approuva cet avis contre l'attente de tout le monde, & ajouta, *qu'il n'y avoit point de domination qui ne valût mieux que l'anarchie ; qu'il espéroit que Pompée useroit bien de son autorité ; qu'il remédieroit à tous les désordres, & qu'il se piqueroit de conserver une ville qu'on auroit commise à sa foi.*

Pompée fut donc nommé seul consul. D'abord il envoya prier Caton de le venir voir dans les jardins qu'il avoit au fauxbourg. Caton ne manqua pas d'y aller ; & Pompée, l'ayant reçu avec de grandes caresses & les plus tendres démonstrations d'amitié, lui témoigna d'abord combien il étoit sensible à l'obligation qu'il lui avoit, & finit en le priant *de vouloir l'aider de ses conseils dans l'administration de sa charge, & de faire comme s'il étoit le premier consul.*

Caton lui répondit , *que tout ce qu'il avoit fait jusques-là , il ne l'avoit point fait par aucune haine qu'il eût pour lui ; & que ce qu'il faisoit alors , il ne le faisoit pas non plus par aucune bienveillance qu'il lui portât , mais qu'en tout il avoit eu en vue l'utilité de la république. Que , lorsqu'il lui demanderoit ses conseils pour ses affaires particulières , il les lui donneroit de très-bon cœur ; mais que , pour ce qui regarderoit le public , quand même il ne les demanderoit pas , il ne laisseroit pas de dire ce qui lui paroîtroit juste & raisonnable. Et il le fit comme il le dit ; car tout d'abord , comme Pompée proposoit de faire une loi pour établir de grandes peines & des amendes nouvelles contre ceux qui par leurs largesses avoient acheté les voix pour parvenir aux charges , il lui conseilla de laisser-là le passé , & de ne penser qu'à l'avenir , parce qu'il seroit difficile de fixer un terme pour la recherche des transgressions passées ; & que d'établir des peines nouvelles pour d'anciennes fautes , ce seroit faire une trop grande injustice aux coupables , que de les punir en vertu d'une loi qu'ils n'auroient pas transgressée.*

Depuis ce tems-là , plusieurs des principaux de Rome , des amis même & des parens de Pompée , étant appelés en justice pour de pareilles prévarications , Caton vit qu'il molissoit & qu'il se relâchoit en plusieurs choses pour leur faire plaisir ; il lui fit des réprimandes très-sévères , & le redressa. Pompée avoit aboli par un édit la coutume établie depuis

long-tems, de louer en pleine audience les criminels auxquels on faisoit le procès. Cependant il viola lui-même sa loi ; (a) il fit l'éloge de Munatius Plancus, & l'envoya à la chambre le jour qu'on le jugeoit. (b) Quand on voulut le lire, Caton, qui étoit un des juges, se boucha les oreilles, & défendit qu'on lût ce témoignage qui alloit contre la loi. Munatius, après la plaidoierie, recusa Caton, mais il ne laissa pas d'être condamné. En un mot, Caton tenoit tous les accusés dans de grands embarras & leur causoit des peines infinies ; car ils ne vouloient pas l'avoir pour juge, & ils n'osoient le recuser. Il y en eut plusieurs qui furent condamnés, parce qu'en recusant Caton, ils avoient paru se défier de leur innocence ; & il y en avoit d'autres à qui on reprochoit, comme un grand opprobre, de n'avoir pas voulu Caton pour juge.

Pendant que ces choses se passaient à Rome, César, à la tête de ses armées, faisoit la guerre en Gaule ; mais, quoiqu'il ne parût appliqué qu'aux armes, il ne laissoit pas de se servir utilement de ses richesses & de ses amis

(a) *Il fit l'éloge de Munatius Plancus, & l'envoya à la chambre le jour qu'on le jugeoit.* C'est ainsi qu'il faut lire *Munatius Plancus*, & non pas *Munatius Flaccus*. Car Plancus est le surnom de la famille des *Munatius*. T. Munatius Plancus étoit alors tribun du peuple. Ce Plancus fut accusé par Cicéron, défendu par Pompée, &

condamné tout d'une voix.

(b) *Quand on voulut le lire.* L'intelligence de ce passage dépend d'un passage de Dion, qui écrit que Pompée envoya à la chambre un écrit (c'étoit une espèce de factum ou de requête), ἐπαινὴν τῆ ἀμα ἀρετῆ καὶ τὴν ἱκεσίαν ἔχειν, qui contenoit l'éloge & les supplications de Plancus.

pour acquérir du crédit dans la ville, & pour s'y ménager une grande puissance. Déjà les avertissemens que Caton avoit donnés de longue main à Pompée, commençoient à le tirer de l'affoupissement où il étoit, & à lui faire voir, comme en songe, le grand péril qu'il couroit, & qu'il n'avoit jamais voulu croire. Mais, comme il étoit encore plongé dans la paresse & dans le doute, différant toujours & n'osant mettre la main à l'œuvre pour empêcher César d'exécuter ses desseins, Caton se mit sur les rangs pour briguer le consulat, se faisant fort ou d'arracher les armes des mains de César, ou de découvrir les embûches qu'il dressoit à la république.

(a) Il avoit deux compétiteurs très-gens de bien; l'un étoit Sulpicius à qui la grande réputation & le grand crédit de Caton avoient été d'un grand secours pour l'avancement de sa fortune; de sorte qu'il parut à tout le monde qu'il faisoit une action très-malhonnête, & se montroit très-ingrat de disputer le consulat à Caton après des obligations si marquées. Caton ne s'en plaignoit pourtant point: *Car, disoit-il, faut-il s'étonner qu'un homme ne cede pas à un autre ce qu'il regarde comme un très-grand bien?* Mais il persuada au sénat d'ordonner que ceux qui briguerotent les charges, feroient eux-mêmes les sollicitations

(b) *Il avoit deux compétiteurs très-gens de bien.*) dit Dion, le premier à cause de sa grande science dans les loix, & l'autre à cause de son éloquence. Servilius Sulpicius Rufus & M. Claudius Marcellus, qui furent nommés consuls,

auprès du peuple, & ne les feroient point faire par d'autres, & ne prieroient personne de paroître pour eux.

Cela irrita encore davantage le peuple de ce que Caton, non content de leur avoir ôté le gain qu'ils faisoient en vendant leurs suffrages, les privoit encore du seul avantage qui leur restoit de faire plaisir à beaucoup de gens, & les rendoit tous par-là & pauvres & méprisés. Il arriva aussi delà que, comme il n'étoit pas bien propre à gagner les suffrages par ses sollicitations, & qu'il aima mieux conserver la dignité de son caractère, que d'acquérir celle du consulat, il sollicita lui-même en personne, & ne voulut jamais permettre que ses amis fissent aucune des choses qui prennent les peuples & gagnent les cœurs, & il fut refusé.

Cette disgrâce avoit accoutumé de jeter non-seulement ceux qui avoient été refusés, mais encore leurs parens & leurs amis, dans un abattement & dans un deuil qui duroient plusieurs jours, & qui étoient accompagnés d'une sorte de honte; mais Caton la reçut avec si peu de chagrin, & en fit si peu de compte, que le jour même il se fit frotter d'huile, alla jouer à la paume dans le champ de Mars; & après dîner il alla, selon sa coutume, à la place, sans souliers & sans tunique, & se promena avec ses amis. Cicéron le blâma extrêmement, *de ce que les affaires ayant besoin d'un consul comme lui, il n'avoit pas employé tous ses soins, & ne s'étoit pas étudié à gagner, par*

des caresses & par des manieres insinuanes , la faveur du peuple , mais s'étoit d'abord rebuté & y avoit renoncé pour le reste de sa vie , quoiqu'il eût demandé encore la préture après avoir été refusé une premiere fois.

Caton répondit à cela , que , quant à la préture , le peuple ne la lui avoit pas refusée de son pur mouvement , mais parce qu'on l'avoit corrompu par argent , & qu'on lui avoit fait violence ; au lieu que dans la brigue du consulat il avoit été refusé sans qu'il en pût accuser ni corruption , ni malversation aucune , ce qui lui avoit fait connoître qu'il n'étoit pas agréable au peuple à cause de ses mœurs ; & que , de les changer au gré des autres , ou , en les conservant , de s'exposer encore à de pareils refus , cela n'étoit pas d'un homme sensé.

César , ayant attaqué des nations très-belliqueuses , & les ayant subjuguées en hazardant beaucoup & en s'exposant à de grands périls , marcha ensuite contre les Germains malgré un traité de paix que les Romains avoient fait avec eux , & leur tua trois cens mille hommes. Sur le premier bruit qui s'en répandit à Rome , ses amis demandoient que le peuple fît des sacrifices pour remercier les dieux de cette bonne nouvelle. Mais Caton étoit d'avis qu'on livrât César entre les mains de ceux à qui il avoit fait une si grande injustice , & qu'on ne fît pas retomber sur la ville la punition due à l'infraction du traité. Je suis pourtant d'avis , ajouta-t-il , que nous fassions des sacrifices aux dieux , mais c'est pour les remercier de ce

qu'ils ne punissent pas l'armée de la folie & de la témérité du général, & qu'ils épargnent notre ville.

César, informé de tout, écrivit au sénat une grande lettre toute pleine d'injures & de charges contre Caton. Quand on l'eut lue en pleine assemblée, Caton se leva, non en homme possédé par la colere & par l'envie de disputer, mais en homme qui étoit de sang-froid & de sens-rassis, & comme s'il avoit préparé ce qu'il alloit dire. Il fit voir que toutes ces accusations étoient semblables à ses injures & à ses brocards, & que c'étoient de pures plaisanteries que César avoit inventées pour se divertir & pour faire rire. Mais en revanche il s'attacha si bien à développer tous ses desseins dès leur commencement, & à exposer le but qu'il s'étoit proposé, qu'il les fit voir très-clairement, non comme ennemi, mais comme s'il eût été le complice de la conjuration; & montra que ce n'étoient (a) ni les peuples de la Bretagne, ni ceux des Gaules, qu'ils devoient craindre, mais César seul, s'ils avoient du sens. Ce qui les réveilla & les irrita tellement, que les amis de César se repentirent d'avoir fait lire ces lettres en plein sénat, & d'avoir donné par-là occasion à Caton de dire une infinité de choses très-justes, & de char-

(a) *Ni les peuples de la Bretagne.*) Pourquoi Plutarque parleroit-il ici des peuples de la Bretagne, auxquels les Romains ne pensoient nullement, & qu'ils ne

pouvoient craindre? Au lieu de *Βρεττανων*, Plutarque avoit écrit sans doute *Γερμανων*, *ni les peuples de la Germanie.* Et c'est la leçon qu'Amiot a suivie avec raison.

ger César de beaucoup d'accusations très-véritables, & qu'on ne pouvoit nier.

Il n'y eut donc rien de résolu ce jour-là; on dit seulement qu'il étoit nécessaire d'envoyer un successeur à César; mais ses amis prétendoient que Pompée désarmât aussi de son côté, & qu'il rendît les provinces qu'il occupoit; ou que, s'il n'en faisoit rien, César ne fût pas non plus tenu de le faire. Alors Caton se mit à crier, *que c'étoit-là ce qu'il leur avoit toujours prédit, que César venoit opprimer la république & se servir ouvertement contr'elle des troupes qu'il en avoit obtenues en la trompant & en l'abusant comme par des sortilèges.* Mais il eut beau crier, il ne gagna rien; car le peuple s'opiniâtra à vouloir que César fût le plus grand. Le sénat étoit véritablement de l'avis de Caton, mais il craignoit le peuple.

Cela demeura en cet état jusqu'à ce que les nouvelles vinrent que la ville d'Ariminum étoit prise, & que César s'avançoit à grandes journées vers Rome avec son armée. Alors tous les Romains tournèrent les yeux sur Caton, & le peuple & Pompée lui-même avouèrent qu'il étoit le seul qui eût senti dès le commencement, & qui eût prédit le but de César. Et alors Caton lui dit: *Si vous aviez cru ce que je vous ai si souvent prédit, & que vous eussiez suivi mes conseils, vous ne seriez pas maintenant réduits à craindre un homme seul, ni à mettre non plus toutes vos espérances dans un homme seul.* Pompée répondit, *qu'il étoit vrai que Caton avoit prophétisé plus véritable-*

ment, mais que lui il en avoit agi plus amiablement. Et alors Caton conseilla au sénat de remettre toutes les affaires entre les mains de Pompée, disant que ceux qui savoient faire les plus grands maux savoient aussi y apporter les remèdes.

Mais Pompée, n'ayant point d'armée prête pour pouvoir attendre César, & voyant que le peu de soldats qu'il avoit levés étoient d'assez mauvaise volonté, quitta Rome. Caton, résolu de le suivre & de s'enfuir avec lui, envoya d'abord le plus jeune de ses enfans à Munatius dans le pays des Bruttiens, & prit l'aîné avec lui. Et comme sa maison & ses filles avoient besoin de quelque personne de confiance qui les gouvernât & qui en prît soin, il reprit Martia qui étoit demeuré veuve avec de grandes richesses; car Hortensius, à qui il l'avoit cédée, l'avoit instituée son héritière par son testament. Et c'est sur cela que portent principalement les reproches que César fait à Caton dans le livre qu'il composa contre lui, lorsqu'il l'accuse d'aimer les richesses, & de trafiquer de ses mariages par un sordide intérêt : *Car, dit-il, s'il avoit besoin de femme, pourquoi la cédoit-il ? & s'il n'en avoit pas besoin, pourquoi la reprenoit-il ? A moins qu'il n'ait donné cette femme à Hortensius comme une amorce & un appât, & qu'il ne l'ait prêtée jeune que pour la retirer riche.* Mais sur ces reproches (a) il faut imiter la modé-

(a) Il faut imiter la modération d'Euripide, & dire comme lui. Ce passage d'Euripide que Plutarque rapporte

ration d'Euripide, & dire comme lui : *Ce sont de vains reproches ; car quels reproches plus vains, ô grand Hercule, que de vous accuser de lâcheté ?* En effet, c'est la même chose d'accuser Hercule de poltronerie, & de reprocher à Caton l'avarice & la convoitise d'un gain honteux. Mais si à quelqu'autre égard il a fait une faute en cédant sa femme à Hortensius, c'est une question à examiner.

Après qu'il eut repris Martia, & qu'il lui eut confié sa maison & ses filles, il suivit Pompée, & l'on dit que depuis ce jour-là il ne se fit ni les cheveux ni la barbe, qu'il ne se mit pas une seule fois de couronne sur la tête, & qu'il persévéra jusqu'à la mort dans le deuil, dans l'abattement, dans la tristesse sur les calamités de sa patrie, toujours de même, soit que son parti fût vainqueur ou vaincu.

La Sicile lui étant échue par fort dans ce tems-là, il passa à Syracuse. Là il eut avis que de la part des ennemis, Pollion étoit arrivé à Messine avec une armée. Il envoya d'abord lui demander raison de son passage. Pollion à son tour lui demanda raison du changement qui étoit arrivé dans les affaires. Et Caton, ayant appris en même tems que Pompée avoit abandonné entièrement l'Italie, & qu'il étoit

ici, est pris du premier acte de son *Hercule furieux*, où Lycus ayant taxé Hercule de peu de courage, & dit en propres termes qu'il avoit une réputation qu'il ne méritoit point, Amphytrion répond : *ces vains reproches*,

Ἰάπτειν, (car c'est ainsi qu'il faut lire, & non pas Ἰα πέρειν), *car quels reproches plus vains, ô grand Hercule, que de vous accuser de lâcheté ! il faut qu'avec le témoignage des dieux je les éloigne de vous.*
V. 174.

campé sous les murs de Dyrrachium, il dit : *Que les voies de la Providence sont obscures & impénétrables ! Lorsque Pompée n'a suivi ni raison ni justice, il a toujours été heureux ; & aujourd'hui qu'il ne travaille qu'à sauver sa patrie, & qu'il ne combat que pour la liberté, tout son bonheur l'abandonne.* Il ajouta qu'il étoit assez fort pour chasser Pollion de la Sicile ; mais que, voyant qu'il lui arrivoit une armée plus forte que celle qu'il avoit menée, il ne vouloit pas exposer cette isle à une entière ruine, en la rendant le théâtre de la guerre. Et après avoir conseillé aux Syracusains de se ranger du parti le plus fort pour se conserver, il s'embarqua.

Quand il fut arrivé auprès de Pompée, il persista toujours dans le même sentiment de traîner la guerre en longueur, dans l'espérance qu'on pourroit cependant trouver quelque voie d'accommodement ; & ne voulant point que Rome donnât contre elle-même une bataille où le parti le plus foible éprouveroit les derniers malheurs, & feroit passé au fil de l'épée. Dans cette vue il persuada à Pompée & à son conseil d'ordonner qu'on ne fâçageroit aucune des villes de l'obéissance des Romains, & qu'on ne tueroit aucun Romain hors de la bataille. Cela fit beaucoup d'honneur à Caton, & attira dans le parti de Pompée une infinité de gens qui furent charmés de sa bonté & de son humanité.

Delà Caton, envoyé en Asie pour aider ceux qui avoient ordre d'assembler des vais-

seaux & des troupes, mena avec lui sa sœur Servilie & un petit enfant qu'elle avoit eu de Lucullus, car elle le suivoit toujours depuis son veuvage ; ce qui diminua beaucoup les mauvais bruits qui couroient de son intempérance, quand on vit qu'elle se soumettoit volontairement à la garde de Caton, à toutes les fatigues de ses voyages & à son étroite manière de vivre. Cependant César ne laissa pas de reprocher encore à Caton les débauches de cette sœur, & de lui en faire un crime.

Les capitaines de Pompée n'eurent besoin du secours de Caton que dans une seule occasion, & ce fut à Rhodes ; car par ses remontrances il gagna les Rhodiens, & ayant laissé chez eux sa sœur Servilie & son petit enfant, il s'en retourna vers Pompée qui avoit déjà rassemblé une grosse armée de terre & de mer. Ce fut-là que Pompée donna manifestement à connoître ses vues & ses desseins. D'abord il avoit eu intention de donner à Caton le commandement de son armée navale qui étoit composée de cinq cens vaisseaux de guerre, sans les frégates, les flûtes & autres petits vaisseaux découverts dont le nombre étoit infini ; mais ayant promptement fait réflexion ou de lui-même, ou sur les remontrances de ses amis, que l'unique but de toute la politique de Caton étoit de rendre la liberté à sa patrie ; & que, s'il venoit à être le maître d'une si grande puissance, le propre jour qu'ils auroient vaincu César, ce jour-là même Caton voudroit obliger Pompée à poser les ar-

mes, & à obéir aux loix ; il changea de résolution, quoiqu'il s'en fût déjà ouvert à lui, & donna le commandement à Bibulus.

Mais pour tout cela il ne s'apperçut point que Caton lui fût moins affectionné, ni qu'il allât de moins bon pied pour le service du parti ; au contraire on dit que, dans un combat qui fut donné devant les murailles de Dyrrachium, comme Pompée haranguoit son armée pour la porter à bien faire son devoir, & qu'il eut commandé à tous ses capitaines d'en faire autant aux troupes qu'ils avoient à leurs ordres, les soldats les écouterent très-froidement, & dans un silence qui marquoit leurs courages abattus. Mais, quand après tous les autres, Caton vint à leur parler, (a) & qu'il leur expliqua, autant que le tems le permettoit, ce que la philosophie enseigne sur la liberté, sur la valeur, sur la mort & sur la gloire, en accompagnant ses paroles d'une véhémence pleine de passion, qui marquoit combien il étoit pénétré de ces maximes ; & qu'il finit son discours en invoquant les dieux comme présens à ce combat, & témoins de la valeur que chacun marqueroit pour la défense de la patrie ; il s'éleva tout-d'un-coup un si grand cri de joie, & il se fit un si grand mou-

(a) *Et qu'il leur expliqua, autant que le tems le permettoit, ce que la philosophie enseigne sur la liberté, sur la valeur, sur la mort, & sur la gloire.*) Les harangues que les anciens historiens nous

rapportent des généraux & des capitaines, & celles que Homere met dans la bouche de ses héros, ne sont donc pas hors de vraisemblance, puisqu'en voici une de Caton dont on ne peut douter.

vement dans cette armée ranimée par ces paroles, que tous les capitaines pleins d'espérance marcherent tête baissée, & chargerent l'ennemi avec tant de fureur, qu'ils le renverserent & le défirent.

La bonne fortune de César ravit ce jour-là à Pompée l'honneur d'une victoire complète, en se servant pour cet effet de la précaution & de la défiance de Pompée même qui l'empêcherent de profiter de son bonheur, comme nous l'avons plus amplement écrit dans sa vie. Tous les officiers se réjouissoient de ce grand avantage, & le relevoient comme un exploit très-signalé; mais Caton seul pleuroit sa patrie, & déplorait cette pernicieuse & maudite ambition de régner, en voyant étendus sur le champ de bataille les corps de tant de bons & braves citoyens qui avoient péri les uns par les mains des autres.

Après cette défaite, César prit le chemin de la Thessalie, & Pompée leva son camp pour le suivre, laissant à Dyrrachium quantité d'armes & d'argent; & un grand nombre de ses parens & de ses alliés à qui il donna Caton pour capitaine avec quinze cohortes seulement, à cause de la crainte & de la défiance où il étoit de lui. Car il étoit très-persuadé que, s'il venoit à perdre la bataille qu'il alloit donner en Thessalie, il ne pouvoit laisser Dyrrachium entre les mains d'un homme qui lui fût plus fidele que Caton; mais s'il venoit à la gagner, il savoit bien aussi que, tant que Caton seroit présent, jamais il ne le laisseroit

maître des affaires , comme nous l'avons expliqué plus haut. Il y eut encore beaucoup d'autres gens de la première noblesse , qui furent comme rejetés & laissés à Dyrrachium avec Caton.

La nouvelle de la défaite de Pharsale étant arrivée avant qu'on en sût encore le détail , Caton forma la résolution , si Pompée étoit mort , de ramener en Italie les troupes qu'il commandoit , de prendre la fuite & d'aller vivre quelque part le plus loin qu'il pourroit de la tyrannie ; & s'il étoit encore vivant , de lui conserver fidèlement ses troupes. Ayant pris ce parti , il passa dans l'isle de Corcyre où étoit l'armée navale. Là il trouva Cicéron , & voulut lui céder le commandement comme à un homme de plus grande dignité que lui ; car Cicéron avoit été consul , & il n'avoit été que préteur. Mais Cicéron ne voulut pas l'accepter , & s'embarqua pour l'Italie.

Caton voyant que Pompée le fils , par une arrogance & par une fierté hors de saison , vouloit punir tous ceux qui se retiroient , & qu'il alloit commencer par faire arrêter Cicéron , il lui fit en particulier de si fortes remontrances qu'il l'adoucit & le ramena , de sorte qu'il sauva manifestement la vie à Cicéron , & procura aux autres une entière sûreté.

Comme il conjectura que le grand Pompée se seroit sauvé en Egypte ou en Afrique , & qu'il avoit une extrême impatience de l'aller joindre , il s'embarqua avec tous ses gens ; mais , avant que de faire voile , il donna à tous

ceux qui n'étoient pas bien-aîsés de le suivre à cette guerre, la liberté de demeurer ou de s'en aller où ils voudroient.

Etant arrivé en Afrique & rangeant la côte, il rencontra Sextus, le plus jeune des fils de Pompée, qui lui apprit la mort de son pere qu'on avoit assassiné en Egypte. Ils en furent tous très-affligés; & il n'y en eut pas un qui, après la mort de Pompée, voulût seulement entendre parler d'obéir à aucun autre capitaine qu'à Caton. C'est pourquoi Caton, touché de compassion pour tous ces braves gens qui avoient donné tant de preuves de leur fidélité, & ayant honte de les laisser dans une terre étrangère, seuls, sans secours & sans chef pour les conduire, accepta le commandement & passa à Cyrene. Les Cyréniens, qui peu de jours auparavant avoient fermé leurs portes à Labiénus, le reçurent avec un très-grand plaisir. Là il apprit que Scipion, beau-pere de Pompée, s'étoit retiré vers le roi Juba qui l'avoit reçu; & qu'Accius Varus, à qui Pompée avoit donné le gouvernement de l'Afrique, étoit avec eux, & avoit une armée considérable. Il résolut de les aller joindre; & comme on étoit en hiver, il se mit en marche par terre après avoir assemblé grand nombre de mulets pour porter de l'eau, beaucoup de vivres & de bétail pour sa provision, & quantité de chariots; & menant avec lui plusieurs de ces hommes, (a) que dans le pays on ap-

(a) Que dans le pays on les morsures des serpens en appelle Psylles, qui guérissent suçant le venin.) Il y avoit en

pelle *Psylles*, qui guérissent les morsures des serpens en suçant le venin, & qui, par leurs charmes & par leurs enchantemens, éteignent toute la fureur des serpens même, & les adoucissent de manière qu'ils ne font aucun mal. La marche fut de sept jours entiers pendant lesquels il étoit toujours à la tête des troupes, sans jamais se servir ni de cheval, ni de chariot pour se délasser. (a) Jamais il ne mangea qu'assis depuis le jour qu'il eut appris la défaite de Pharsale, ajoutant encore cela à son deuil, de n'être jamais couché que la nuit pour dormir.

(b) Etant donc parti d'Afrique au milieu

Afrique une nation entière qui faisoit métier de guérir les morsures des serpens en suçant la plaie. Et cela n'est pas bien extraordinaire, car nous lisons dans Homère même, que dès ces temps anciens on guérissoit les plaies en les suçant. Mais ces mêmes *Psylles* se vantoient d'enchanter les serpens & d'adoucir leur furie, ou de les endormir. Et nous voyons dans la Bible qu'il y avoit de ces enchanteurs qui se piquoient de faire de ces miracles. C'est sur cela qu'est fondé ce que Jérémie, VIII, 17, dit aux Juifs, *Ecce ego mittam vobis serpentes regulos quibus non est incantatio*. Ces malheureux enchanteurs étoient souvent punis de leur présomption. C'est pourquoi l'auteur de l'Ecclésiastique

dit: *Quis miserebitur incantatori à serpente percussò ?*

(a) Jamais il ne mangea qu'assis depuis le jour qu'il eut appris la défaite de Pharsale.) Voilà donc une marque de deuil. C'est ce que nous ne comprenons pas aujourd'hui. Cette situation de manger couché nous paroît au contraire très-incommode. Mais ce seul exemple de Caton prouve incontestablement qu'ils regardoient comme une chose délicieuse de manger couchés, & comme une incommodité insupportable de manger assis. Si cela n'avoit pas été, tant de nations auroient-elles suivi cet usage, & auroit-il duré si long-temps ?

(b) Etant donc parti d'Afrique au milieu de l'hiver.) Il me semble que Plutarque

de l'hiver avec son armée qui étoit d'environ dix mille hommes , il trouva les affaires de Scipion & de Varus en très-mauvais termes , à cause de la division & de la méfintelligence qui étoient survenues entr'eux , & qui les obligeoient à ramper devant Juba , & à faire la cour à ce prince insupportable par la fierté & par l'orgueil que lui inspiroient ses richesses & sa grande puissance. Cette fierté & cet orgueil parurent dès le premier jour qu'il donna audience à Caton , car il fit placer son siége entre Caton & Scipion. Mais Caton , sans balancer , prit son siége & le mit à côté de Scipion qu'il plaça par-là au milieu , quoique Scipion fût son ennemi , & qu'il eût écrit contre lui un livre tout rempli d'injures atroces. Cependant les ennemis de Caton n'ont point voulu lui tenir compte de cette action pleine de vertu & de courage ; & si , lorsqu'il étoit en Sicile , (a) il lui est arrivé de se promener avec Philostrate , & de mettre ce philosophe au milieu par honneur pour la philo-

n'instruit pas assez son lecteur de la marche de Caton. Il part de Cyrene pour aller joindre Scipion & Varus qui s'étoient retirés à la cour du roi Juba. Il est sept jours en marche , & on ne voit ni où ni comment il arrive , & on le voit ensuite à Utique sans qu'on sache comment il y est allé. C'est peut-être ma faute , mais il me paroît que cet endroit demandoit un plus grand éclaircissement.

(a) *Il lui est arrivé de se promener avec Philostrate.* C'est le même philosophe dont Plutarque parle dans la vie d'Antoine , & dont il donne une idée qui s'accorde peu avec l'honneur que Caton lui fait ici. Car il paroît qu'il faisoit semblant d'être de la secte Académique lorsqu'il démentoit cette doctrine par la vie qu'il menoit & qui étoit d'un véritable Epicurien.

sophie, on lui en fait un reproche qu'on ne lui pardonne point.

Caton réprima donc ainsi en cette occasion la folle arrogance de ce roi qui faisoit de Scipion & de Varus comme ses fatrapes, & il les reconcilia tous deux. Comme tous les officiers le pressoient de prendre le commandement, & que Scipion & Varus lui cédoient eux-mêmes cet honneur, il protesta, *qu'il ne violeroit point les loix, vû même que ce n'étoit que pour les maintenir qu'ils faisoient la guerre à celui qui les avoit violées; & qu'ainsi, n'étant que propréteur, il ne commanderoit point en présence d'un proconsul.* Car Scipion avoit été fait proconsul; & sur son nom le peuple avoit cette confiance (a) que leurs affaires iroient bien en Afrique pendant qu'un Scipion y commanderoit.

Scipion, ayant donc pris la conduite de l'armée, vouloit d'abord, pour faire plaisir à Juba, que l'on passât au fil de l'épée tous les habitans d'Utique, sans aucune distinction d'âge ni de sexe, & que l'on razât la ville, comme une ville qui tenoit le parti de César. Caton ne voulut plus le souffrir; mais il se mit à crier en plein conseil, protestant & appelant les dieux à témoin contre une inhumanité si inouïe. Encore eut-il bien de la peine à garantir ces pauvres gens de cette sanglante exécution. Mais, en partie à leur priere, & en partie aussi à l'instance sollicitation de Sci-

(a) Parce que l'on croyoit Scipions de vaincre toujours que c'étoit la destinée des en Afrique.

pion, il se chargea de garder la ville, & d'empêcher que de gré ou de force elle ne tombât entre les mains de César; car c'étoit une place très-forte, très-bien munie & d'une très-grande utilité pour ceux qui en étoient les maîtres. Caton la munit & la fortifia encore considérablement; car il y fit de grands amas de bled, répara les murailles, haussa les tours, la revêtit en dehors d'un fossé profond défendu d'espace en espace par de bons forts, mit dans ces forts tous les jeunes gens d'Utique après les avoir défarmés (a), & retint les autres dans la ville, apportant un très-grand soin à empêcher qu'ils ne reçussent aucune injure, ni le moindre tort de la garnison Romaine. De-là il envoya quantité d'armes, d'argent & de bled à ceux qui étoient dans le camp; en un mot il fit de cette ville le magasin de l'armée.

Le conseil qu'il avoit donné auparavant à Pompée, il le donna à Scipion, de ne point hasarder la bataille contre un capitaine aguerri & très-redoutable, & de gagner du tems; car le tems affoiblit & émousse toujours la pointe & la force de la tyrannie. Mais Scipion, enflé d'une vaine présomption, se moqua de ses remontrances; & dans une lettre qu'il lui écrivit un jour pour lui reprocher sa timidité, il lui disoit en propres termes : *N'êtes-vous pas content d'être bien à votre aise dans une bonne ville & derriere de fortes murailles, que vous veniez encore intimider mes gens dans l'occa-*

(a) Afin qu'ils ne fussent pas suspects à la garnison.

tion, & les empêcher d'exécuter courageusement ce qu'ils ont résolu? Caton lui fit réponse qu'il étoit tout prêt de reprendre les troupes qu'il avoit amenées en Afrique, de se mettre à leur tête, de repasser en Italie, & d'attirer après lui César en les en délivrant eux-mêmes. Mais Scipion ne fit que se moquer de ces offres; & alors Caton fit bien connoître qu'il étoit très-fâché, & qu'il se repentoit très-fort, de lui avoir cédé le commandement, voyant bien que Scipion ne conduiroit point bien cette guerre; ou que, quand même, par un coup de hazard & contre toute apparence, il viendrait à remporter la victoire, il ne se comporteroit pas envers ses citoyens avec beaucoup de modération. C'est pourquoi il se confirma dans son opinion; & il le dit même à ses amis, qu'il n'avoit point du tout bonne espérance de cette guerre, à cause de l'ignorance & de l'insensée présomption des chefs; mais que, si par un bonheur inespéré, César étoit défait, il ne demeureroit point à Rome, & qu'il fuirait la cruauté & l'inhumanité de Scipion qui faisoit déjà des menaces très-vives & très-insolentes contre plusieurs Romains.

Le malheur qu'il avoit prévu arriva encore plutôt qu'il ne l'attendoit; car le jour même qu'il parloit ainsi, il arriva le soir bien tard un courier qui vint de l'armée en trois jours, & qui apporta la nouvelle que tout étoit perdu, & qu'il y avoit eu une grande bataille près de la ville de Thapfe; que César avoit rem-

porté la victoire & forcé les deux camps dont il étoit demeuré maître ; que Scipion & Juba s'étoient enfuis avec peu de gens, & que tout le reste avoit été passé au fil de l'épée.

A cette nouvelle, toute la ville, comme on peut penser, dans un tems de guerre & dans les ténèbres de la nuit, fut saisie d'une telle frayeur, & fut si troublée & hors du sens, qu'elle pouvoit à peine se contenir dans ses murailles. Mais Caton, courant par-tout, arrêtoit tous ceux qu'il rencontroit & qui fuyant crioient comme des gens éperdus, les consolait le mieux qu'il lui étoit possible, & ôtoit au moins de leur frayeur l'étonnement & le trouble, leur disant que la perte n'étoit peut-être pas si grande qu'on la disoit, que c'étoit la coutume de faire toujours le mal plus grand ; par ce moyen il appaisa le tumulte.

Le lendemain dès le point du jour il fit publier à son de trompe que les trois cens qu'il avoit choisis pour son conseil, & qui étoient tous des Romains, que leur négoce ou leur banque avoit attirés en Afrique, s'assemblassent sur l'heure dans le temple de Jupiter, avec tous les sénateurs qui étoient à Utique, & tous leurs enfans. Pendant qu'ils s'assembloient, il vint de son côté sans faire paroître la moindre émotion, & avec une contenance aussi ferme & aussi rassise, que s'il n'étoit rien arrivé, tenant dans sa main un petit livre qu'il lisoit chemin faisant. C'étoit un état des armes, des machines, en un mot de toutes les

munitions de guerre & de bouche, & de toutes les troupes qu'il avoit en son pouvoir.

Quand ils furent tous assemblés, il commença par les trois cens, fit un grand éloge de la bonne volonté & de la fidélité dont ils avoient donné des preuves en servant de leurs biens, de leurs personnes & de leurs conseils, la bonne cause. Il les exhorta à ne pas se décourager, & à ne pas se séparer en perdant l'espérance, & en cherchant à se retirer & à prendre la fuite chacun de leur côté. Que, s'ils demeuroient ensemble, César les mépriseroit moins pendant qu'ils auroient les armes à la main, & leur feroit meilleure composition si la fortune les réduisoit à être ses supplians. Il les pressa de penser à ce qu'ils avoient à faire, & ne blâma aucun de ces deux partis. Au contraire il leur dit : *Que, si c'étoit leur sentiment de changer avec la fortune, il regarderoit ce changement comme l'ouvrage de la nécessité; mais que, s'ils prenoient le parti de résister au malheur, & de s'exposer aux derniers périls pour défendre leur liberté, non-seulement il les loueroit, mais il admireroit leur vertu, & se mettroit à leur tête pour combattre avec eux, jusqu'à ce qu'ils eussent éprouvé la dernière fortune de leur patrie. Que leur patrie n'étoit ni Utique, ni Adrumette, mais Rome qui souvent s'étoit relevée de plus grandes chûtes par ses propres forces & par sa seule grandeur. Qu'il leur restoit encore plusieurs ressources pour le salut & la sûreté de leurs personnes, dont une des plus grandes étoit qu'ils faisoient la guerre*

contre un homme que la nécessité de ses affaires appelloit en plusieurs lieux en même tems ; que l'Espagne s'étoit révoltée & jettée entre les bras du jeune Pompée ; que Rome même n'avoit pas encore reçu le frein qu'elle n'avoit point accoutumé, mais qu'elle regimboit & se cabroit contre la servitude ; qu'il ne falloit point fuir le danger, mais suivre l'exemple de leur ennemi même qui ne ménageoit nullement sa vie pour parvenir à commettre les plus grandes iniquités ; au lieu que pour eux toute l'incertitude de cette guerre ne pouvoit jamais aboutir qu'à leur faire mener une vie très-heureuse, s'ils réussissoient ; ou qu'à leur procurer une mort très-glorieuse, s'ils venoient à succomber. Que cependant il falloit qu'ils en délibérassent entr'eux, en priant les dieux qu'en récompense de leur vertu & de la bonne volonté qu'ils avoient toujours fait paroître, ils leur fissent la grace de prendre le parti qui leur seroit le meilleur.

Caton ayant ainsi parlé, il y en eut plusieurs que ces paroles vives & pleines de feu ranimerent & rassurerent ; mais le plus grand nombre voyant son intrépidité, sa générosité, sa constance & son humanité, oublièrent presque le danger extrême où ils se trouvoient ; & le regardant seul comme un capitaine invincible & supérieur à tous les accidens de la fortune, ils le prièrent de se servir de leurs biens & de leurs armes comme il le jugeroit à propos ; car ils étoient persuadés qu'il leur étoit meilleur de mourir en lui obéissant, que

de sauver leur vie en abandonnant & en trahissant une vertu si parfaite.

Sur cela quelqu'un ayant proposé qu'on fît un decret pour donner la liberté aux esclaves, & la plupart approuvant cet avis, Caton dit qu'il ne le feroit jamais, parce que cela n'étoit ni juste, ni raisonnable; mais que, si les maîtres qui avoient des esclaves en âge de porter les armes, vouloient les affranchir, il les recevrait volontiers dans ses troupes. Il y en eut beaucoup qui promirent de le faire; & Caton, après avoir ordonné qu'on enregistrât les noms de ceux qui faisoient ces offres, sortit du conseil & se retira.

Bientôt après il reçut des lettres de Juba & de Scipion. Juba, qui étoit caché avec peu de gens dans une montagne, lui demandoit par sa lettre *quelle étoit sa résolution; car s'il prenoit le parti d'abandonner Utique, il l'attendrait; & s'il prenoit celui de soutenir le siege, il marcherait avec une armée.* Et Scipion, étant à l'ancre au-dessous d'un cap assez près d'Utique, attendoit aussi à quoi il se détermineroit. Caton jugea à propos de retenir les couriers qui lui avoient apporté ces lettres, jusqu'à ce qu'il fût assuré de ce que les trois cens auroient résolu. Car tous ceux qui étoient du corps du sénat avoient témoigné leur bonne volonté, & après avoir mis en liberté leurs esclaves, ils les avoient enrôlés. Mais les trois cens, comme gens qui trafiquoient sur mer, ou qui faisoient la banque, & qui avoient la plus grande partie de leur bien en esclaves,

ne conserverent pas long-tems les beaux discours de Caton, & les laissèrent écouler très-vîte. Car, comme il y a des corps qui reçoivent très-promptement la chaleur, & qui la perdent très-promptement aussi, se refroidissant dès que le feu s'éloigne, il en étoit de même de ces marchands : la présence de Caton les échauffoit & les enflammoit ; mais si-tôt qu'éloignés de ses yeux ils faisoient réflexion en eux-mêmes, alors la crainte de César chassoit toute sorte de considération & de respect pour Caton & pour tout ce qui étoit honnête. *Qui sommes-nous, disoient-ils, & à qui refusons-nous de prêter obéissance ? N'est-ce pas là ce César qui a présentement entre ses mains toute la puissance Romaine ? Et quelqu'un de nous est-il un Scipion, un Pompée, un Caton ? Cependant, dans le tems que tous les hommes plient, & que la terreur les porte à se rabaisser encore plus qu'ils ne devroient, nous voulons combattre pour la liberté de Rome ; & renfermés dans Utique, nous prétendons faire la guerre à celui à qui Caton lui-même, fuyant avec le grand Pompée, a abandonné toute l'Italie ; & nous affranchissons nos esclaves contre César, nous à qui il ne reste qu'autant de liberté qu'il lui plaît de nous en laisser. Revenons donc à nous, insensés que nous sommes, cessons de nous méconnoître ; & pendant qu'il est encore tems, implorons la clémence du vainqueur, & envoyons-le prier de nous recevoir.*

C'étoient-là les conseils que donnoient les

16 CATON D'UTIQUE.

plus modérés des trois cens ; mais la plupart pensoient à se saisir de ceux du sénat, ne doutant point que, s'ils les avoient en leur puissance, ils ne fissent plus facilement leur paix avec César.

Caton eut d'abord de grands soupçons de ce changement, mais il ne voulut pas l'approfondir ; il se contenta d'écrire à Scipion & à Juba, de ne pas venir à Utique à cause du peu de confiance que l'on pouvoit prendre sur ces trois cens, & renvoya les couriers. Ceux de leurs gens de cheval qui s'étoient sauvés de la bataille en assez grand nombre, s'étant approchés d'Utique, envoyèrent à Caton trois hommes de leur corps, qui ne lui rapportèrent pas une seule & même résolution de toute leur troupe, mais trois différens sentimens qui les partageoient ; car les uns vouloient aller trouver Juba, les autres aimoient mieux se rendre auprès de Caton, & il y en avoit qui craignoient de s'enfermer dans Utique.

Caton, informé de cette dispute, chargea Marcus Rubrius d'avoir l'œil sur les trois cens, de recevoir doucement les signatures de ceux qui affranchiroient leurs esclaves & de ne les point forcer ; & prenant avec lui tous ceux qui étoient du sénat, il sortit d'Utique, & alla parler aux officiers de cette cavalerie qui attendoit dehors. Il les conjura *de ne pas abandonner tant de sénateurs Romains qui étoient des premiers personnages de Rome, de ne pas prendre Juba pour général au lieu de*

Caton, & de pourvoir en commun au salut de tout le parti, & chacun à leur propre salut, en entrant tous dans Utique qui n'étoit pas une ville à être prise d'emblée, mais qui avoit assez de munitions de guerre & de bouche pour plusieurs années. Les sénateurs leur faisoient les mêmes prières les larmes aux yeux. Ces officiers vont parler à leur troupe, & cependant Caton s'assied sur un petit tertre avec ces sénateurs en attendant la réponse.

Dans ce moment arrive Rubrius transporté de colere, & se plaignant hautement du désordre & du tumulte de ces trois cens qui s'étoient mutinés & qui vouloient faire soulever la ville. Sur cela les voilà tous qui désespèrent de leurs affaires, & qui se mettent à verser des larmes & à déplorer leur malheur. Mais Caton n'oublioit rien pour les rassurer, & il envoya vers les trois cens les prier d'avoir encore un peu de patience. Cependant les officiers reviennent avec des propositions très-dures; car ils déclarent: *Qu'ils n'avoient que faire d'être à la solde de Juba, & qu'ils ne craignoient point César tant qu'ils auroient Caton à leur tête; mais qu'ils trouvoient qu'il étoit très-dangereux de s'enfermer dans une ville dont les habitans étoient Phéniciens, c'est-à-dire, la plus changeante & la plus déloyale nation du monde. Car ils ne remueront point présentement; mais dès que César viendra à paroître, ils prendront son parti & nous livreront. Si Caton veut donc que nous nous joignons à lui pour faire la guerre*

de concert, il faut qu'il chasse tous les habitans d'Utique, ou qu'il les fasse tous passer au fil de l'épée jusqu'au dernier, & qu'il nous appelle ensuite dans sa ville lorsqu'elle sera pure & nette de Barbares & d'ennemis.

Caton trouva ces conditions très-cruelles & d'une barbarie affreuse. Il leur répondit pourtant avec douceur qu'il en délibéreroit avec les trois cens ; & étant rentré dans la ville, il alla leur parler. Tout le respect que ces gens-là portoient à Caton ne les obligea point à chercher des adoucissmens & des défaites ; mais ils lui déclarèrent en face qu'ils se fâcheroient contre celui qui voudroit les forcer à faire la guerre à César, ce qu'ils ne pouvoient ni ne vouloient faire. Il y en eut même quelques-uns qui marmotoient entre leurs dents, qu'il falloit retenir les sénateurs dans la ville jusqu'à ce que César fût arrivé. Mais Caton ne fit pas semblant de l'entendre, car même il avoit l'oreille un peu dure.

Dans ce moment quelqu'un yint l'avertir que toute la cavalerie se retiroit ; craignant donc que les trois cens ne se portassent à quelque extrémité contre ces sénateurs, il se leva & y marcha avec ses amis ; & les voyant déjà assez loin, il monta à cheval & se mit à les suivre. Quand ils le virent, ils en furent ravis, le reçurent avec joie & le pressèrent de se sauver avec eux. On dit qu'alors Caton se mit à pleurer à chaudes larmes, les priant pour ces sénateurs, leur tendant les mains, faisant tourner bride à

quelques-uns , & faiflant leurs armes ; tant qu'enfin il obtint d'eux qu'ils demeureroient encore ce jour-là , pendant lequel il pourroit faciliter à ces pauvres gens le moyen de fe retirer en sûreté.

Etant donc retourné avec eux dans la ville , il plaça les uns aux portes , & mit les autres dans le château pour le garder. Alors les trois cens craignirent qu'on ne les punît de leur changement ; c'est pourquoi ils envoyèrent à Caton le fupplier de venir les trouver fans y manquer , pour quelque raifon que ce fût ; mais les fénateurs , l'environnant en foule , ne voulurent pas le permettre , & dirent qu'ils n'abandonneroient jamais leur protecteur & leur fauveur à des perfides & à des traîtres ; car la vertu de Caton étoit alors généralement reconnue , respectée & admirée de tous ceux qui étoient dans Utique ; & l'on voyoit clairement que dans toutes fes aétions il n'y avoit ni aucune fauffeté ni la moindre petite tromperie. Quoiqu'il y eût déjà long-tems qu'il avoit réfolu de fe tuer lui-même , il ne s'épargnoit pourtant ni travaux , ni inquiétudes , ni peines pour les autres , afin qu'après les avoir tous mis en sûreté , il pût s'ôter la vie ; car cette impatience qu'il avoit de mourir n'étoit point cachée , quoiqu'il n'en fît aucun fembant. Il fe rendit donc aux prieres des trois cens ; & après avoir consolé & rafuré les fénateurs , il alla les trouver tout feul. Ils le remercierent d'abord de ce qu'il étoit venu , & le prierent *de fe servir d'eux*

en tout & par-tout , d'avoir en eux une entière confiance , & de leur pardonner leur foiblesse , s'ils n'étoient pas tous des Catons , & s'ils n'avoient pas sa fermeté de courage & sa magnanimité ; qu'ils étoient donc résolus de députer à César pour lui demander pardon ; qu'il seroit le premier pour lequel ils demanderoient grace ; & que , s'ils ne pouvoient l'obtenir , ils ne recevraient point celle qu'il voudroit leur accorder à eux-mêmes ; & que , pour l'amour de lui seul , ils feroient la guerre jusqu'au dernier soupir.

Caton , après les avoir remerciés de l'affection qu'ils lui témoignaient , leur dit , *que sans perdre un moment , ils devoient envoyer travailler à leur propre salut , mais qu'il ne falloit point parler pour lui ; car , ajouta-t-il , c'est aux vaincus à prier , & à ceux qui ont mal fait à demander pardon ; mais pour moi , non-seulement je me suis maintenu invincible toute ma vie , mais j'ai toujours vaincu autant que je l'ai voulu ; & j'ai encore cet avantage sur César , que l'honnêteté & la justice sont de mon côté. C'est lui-même qui est vaincu & pris en flagrant délit ; car ce qu'il a toujours nié qu'il machinât contre sa patrie , est aujourd'hui pleinement découvert & avéré.*

Après avoir ainsi parlé aux trois cens , il les quitta ; & ayant eu avis que César étoit déjà en marche avec toute son armée pour venir à Utique : ouais , dit-il , *il vient donc contre nous comme contre des hommes ! Et*
 fe

se tournant vers les sénateurs, il leur conseilla de ne pas différer, & de se sauver pendant que la cavalerie étoit encore dans la ville. Il ferma ensuite toutes les portes excepté une seule qui menoit au port, distribua des vaisseaux à tous ses gens, eut soin que tout se passât avec ordre, empêcha le tumulte & la confusion, ne souffrit point qu'on fît la moindre injustice ni le moindre tort à personne, & fit donner à ceux qui étoient pauvres toutes les provisions dont ils avoient besoin pour se sauver.

Sur ces entrefaites, Marcus Octavius (a) arrive avec deux légions; & campé assez près d'Utique, il envoie d'abord à Caton un officier pour régler avec lui le commandement qu'ils devoient avoir l'un & l'autre. Caton ne répondit rien à cet officier; mais se tournant vers ses amis: *Nous étonnons-nous*, leur dit-il, *que nos affaires aillent si mal, lorsque nous voyons que cette malheureuse ambition de commander regne parmi nous jusques dans les bras de la mort?*

Il finissoit à peine ces mots, qu'on vint lui dire que la cavalerie en se retirant pilloît & emportoît les biens des habitans, comme des dépouilles prises en guerre. Il courut d'abord à eux; & ayant joint les premiers, il leur arracha leur butin. A cette vue, chacun des autres se hâta d'abandonner & de jeter sa proie; & pleins de confusion & de honte, ils

(a) C'est le même qui avoit commandé la flotte de Pompée.

se retirèrent tous les yeux baissés & sans dire une seule parole. Ensuite Caton ayant fait assembler tous ces habitans, il leur parla en faveur des trois cens, & les conjura de ne point irriter César contre eux, mais au contraire de travailler en commun à leur salut, en demandant leur pardon ensemble. De-là il retourna sur le port, vit embarquer tous ceux qui partoient; & disant les derniers adieux à ses amis & à ses hôtes, à qui il avoit conseillé de se sauver, il les embrassa & les conduisit jusqu'à leur vaisseau. Quant à son fils, il ne lui proposa point de partir; car il vit bien qu'il n'étoit pas juste de le presser d'abandonner son pere auquel il étoit fort attaché.

Parmi tous ces gens-là, il y avoit un homme nommé Statyllius, qui étoit fort jeune, mais qui se piquoit de fermeté de courage, & qui imitoit la constance de Caton & son impassibilité. Caton le pressoit de s'embarquer comme les autres, car il étoit connu pour grand ennemi de César. Comme il refusoit de le faire, Caton se tournant vers Apollonidès, philosophe Stoïcien, & vers Démétrius le Péripatéticien : (a) *C'est à vous*, leur dit-il,

(a) *C'est à vous*, leur dit-il, *à amollir & à dissiper l'effluve de ce jeune homme.*) Par ces paroles, Caton fait entendre que la disposition d'ame où ce Statyllius se croyoit étoit plutôt une enflure de vaine gloire, qu'une véritable fermeté, & que le parti qui

convenoit à Caton, qui avoit toujours fait profession d'une vertu austere, & qui étoit égal à César, ne convenoit pas à un jeune homme comme lui. Epictete a fort bien dit, que pour imiter une vertu très-rare, il faut être un homme très-rare. Il ne convient pas

à amollir & à dissiper l'enflure de ce jeune homme , & à le porter à ce qui lui est utile. Ensuite conduisant tous les autres , écoutant les prières de ceux qui avoient quelque chose à lui demander , il passa à cet exercice la nuit entière & une grande partie du lendemain.

Ce jour-là même , Lucius César fut député vers César de qui il étoit proche parent , afin qu'il intercédât pour les trois cens. Avant que de partir , il pria Caton de lui composer un discours le plus touchant qu'il seroit possible , dont il pût se servir auprès du vainqueur : Car , ajouta-t-il , *en parlant pour vous je ne rougirai point de baiser les mains de César & d'embrasser ses genoux.* Mais Caton ne voulut jamais permettre qu'il parlât pour lui : Car , dit-il , *si je voulois tenir la vie de la grace de César , je n'aurois qu'à l'aller trouver moi-même sans autre intercesseur ; mais je ne veux pas avoir à un tyran l'obligation d'une chose qu'il usurpe , & sur laquelle il n'a aucun droit. Car de quel droit donne-t-il la vie comme maître à ceux qui ne dépendent point de lui & qui sont aussi libres que lui ? Mais si vous voulez , voyons un peu ici ensemble comment vous vous prendrez à obtenir grace pour ces trois cens.*

Il fut donc quelque tems à conférer avec lui sur la manière dont il devoit parler ; quand il fut sur le point de partir , il lui

à un homme ordinaire de à une si grande élévation.
se guinder tout-d'un-coup tion.

recommanda son fils & ses amis ; & après l'avoir accompagné , il l'embrassa & se retira dans sa maison où ayant assemblé son fils & ses amis particuliers , il les entretint de beaucoup de choses , & défendit sur-tout à son fils de se mêler jamais du gouvernement : *Car , dit-il , de s'en mêler d'une manière digne de Caton , c'est ce que les affaires ne permettent plus ; & de le faire autrement , ce seroit une honte & une indignité horrible.* Sur le soir il alla se préparer pour le bain.

Comme il se baignoit , tout-d'un coup il se souvint de Statyllius , & s'écria : *Eh bien , Apollonidès , tu as donc enfin fait partir Statyllius en rabattant cette fierté & cette grandeur de courage dont il se piquoit , & il s'est embarqué sans nous dire adieu.* Comment embarqué ? repartit Apollonidès , *Nous avons disputé long-tems ensemble ; mais il est plus fier , plus ferme & plus inflexible que jamais ; & il proteste qu'il veut demeurer & faire tout ce que vous ferez.* A cela on dit que Caton répondit en souriant : *c'est de quoi l'on sera éclairci en peu d'heures.*

Après le bain il soupa avec beaucoup de gens , mais assis , comme il avoit accoutumé depuis la bataille de Pharsale ; car depuis ce jour-là il ne se coucha plus que pour dormir. Ceux qui soupoient chez lui , c'étoient ses amis particuliers & les principaux d'Utique. Après le souper on se mit à boire & à égayer la conversation par beaucoup de propos agréables & savans ; l'on proposa tour-à-tour

des questions de la plus profonde philosophie, tant qu'enfin on vint à disputer sur ces dogmes fondamentaux que l'on appelle les paradoxes des Stoïciens ; par exemple , (a) *que l'homme de bien est seul libre , & que tous les méchans sont esclaves.*

(b) Dès que ce paradoxe fut proposé , le Péripatéticien , comme on peut penser , voulut le combattre ; mais Caton tombant violemment sur lui d'un ton plus haut & avec une voix plus rude , continua la dispute encore très-long-tems avec une véhémence merveilleuse ; de sorte qu'il n'y eut personne qui ne vît fort clairement qu'il avoit résolu de se tuer pour se délivrer de l'état violent où il se trouvoit. C'est pourquoi , quand il eut cessé de parler , & qu'il vit que tous les assistans étoient plongés dans le silence & dans la tristesse , il voulut les rassurer & leur faire perdre le soupçon qu'ils avoient conçu. Il recommença donc à parler des affaires présentes , à en demander des nouvelles , & à témoigner qu'il en étoit inquiet , comme craignant pour ceux qui s'étoient embarqués , & n'étant pas dans

(a) *Que l'homme de bien est seul libre , & que tous les méchans sont esclaves.*) Ce paradoxe est d'une vérité incontestable. C'est le cinquième paradoxe de Cicéron qui le prouve admirablement. Ce n'est pas seulement le sentiment des Stoïciens , c'est celui de Socrate.

proposé , le Péripatéticien , comme on peut penser , voulut le combattre.) Car les Péripatéticiens soutenoient que ni la vertu ni le vice ne faisoient rien ni pour la servitude ni pour la liberté , prenant trop au pied de la lettre les mots de *liberté* & de *servitude*.

(b) *Dès que ce paradoxe fut*

une moindre peine pour ceux qui se fauvoient par terre, & qui avoient à passer par des déserts barbares & sans eau.

Ayant donc ainsi congédié la compagnie, il se promena encore quelque tems avec ses amis particuliers, comme c'étoit sa coutume, après souper, donna aux capitaines des corps-de-garde les ordres que le tems requéroit; & quand il voulut se retirer dans sa chambre, il embrassa son fils & tous ses amis l'un après l'autre, & leur fit plus de caresses qu'à l'ordinaire; ce qui renouvela leurs soupçons, & leur fit appréhender ce qui arriva.

Quand il fut couché il prit le dialogue de Platon, de l'immortalité de l'ame; & après en avoir lu la plus grande partie, il regarda au haut de son chevet; & voyant que son épée n'y étoit pas pendue (car son fils l'en avoit ôtée pendant qu'il soupoit), il appella son valet & lui demanda qui lui avoit pris son épée. Le valet ne répondant point, il se remit à lire; & ayant laissé passer encore quelque peu de tems, comme n'ayant aucun empressement ni aucune hâte de r'avoir son épée, mais voulant seulement savoir ce qu'elle étoit devenue, il lui commanda de la lui apporter. Cela traîna quelque tems, & personne ne lui apportoit cette épée, de sorte qu'il acheva de lire le livre entier. Après quoi il recommença à appeler ses domestiques l'un après l'autre, haussant extrêmement la voix, & demandant toujours son épée; il donna même un si grand coup de poing dans le visage du premier

valet qui entra , que sa main en fut toute ensanglantée , s'emportant & criant de toute sa force *que son fils & ses domestiques le livroient déjà nud & sans armes à son ennemi.*

Dans ce moment son fils fondant en larmes entra dans sa chambre avec ses amis , & se jettant à son cou , il se mit à déplorer ses malheurs , & à le conjurer , par les prières les plus tendres , de renoncer à ce désespoir. Alors Caton , se levant sur son séant , & jettant sur lui un regard terrible : *Quand & en quel lieu est-ce donc , lui dit-il , que l'on m'a vu l'esprit trouble sans que je m'en sois aperçu ? Personne ne cherche à me détromper & à me désabuser si le parti que j'ai pris est si mauvais , mais on m'empêche d'exécuter ma résolution , & on me désarme. Que ne lies-tu donc aussi ton pere , mon brave , & que ne lui lies-tu les mains derriere le dos jusqu'à ce que César vienne , & qu'il me trouve hors d'état de me défendre ? Mais crois-tu que j'aie besoin d'épée pour m'ôter la vie ? En retenant mon haleine un peu de tems , ou en donnant de la tête contre cette muraille , cela ne suffit-il pas pour me donner la mort ?*

A ces paroles le jeune homme sortit de la chambre en poussant de grands sanglots & versant des torrens de pleurs , & tous ses amis le suivirent. Alors Caton adressant la parole à Apollonidès & à Démétrius , restés seuls auprès de lui , & leur parlant avec plus de douceur : *Et vous autres , leur dit-il , voulez-vous aussi retenir par force dans la vie*

un homme aussi avancé en âge que je le suis ; & n'êtes-vous-là que pour me garder en vous venant dans le silence ? Ou m'apportez-vous quelque belle & forte démonstration pour me faire voir qu'il n'est ni terrible ni honteux pour Caton , lorsqu'il n'a pas d'autre moyen pour sauver sa vie , d'attendre à la recevoir de son ennemi ? Que ne travaillez-vous donc à me persuader cette belle maxime & à me détromper , afin que , rejetant toutes les autres raisons & toutes les autres opinions que nous avons tenues jusqu'ici , & dans lesquelles nous avons vécu , & devenus plus sages par le moyen de César , nous lui en rendions des actions de grâces d'autant plus grandes ? Je ne dis pourtant pas que j'aie encore rien déterminé sur mon sujet , mais quand ma résolution sera une fois prise , il faut que je sois le maître de l'exécuter. J'en délibérerai en quelque sorte avec vous , puisque je ne ferai rien sans avoir examiné les raisons dont vous vous servez , vous autres philosophes. Allez-vous-en donc hardiment ; & dites bien à mon fils , que , ne pouvant parvenir à persuader son pere , il ne cherche pas à le forcer.

(a) Démétrius & Apollonidès ne répondirent rien à ces paroles ; mais après avoir beaucoup pleuré , ils sortirent de la chambre ,

(a) *Démétrius & Apollonidès ne répondirent rien à ces paroles.*) Je ne m'étonne pas qu'Apollonidès , philosophe Stoïcien , ne répondit rien pour combattre une réso-

lution qui étoit conforme à ses dogmes. Mais pour Démétrius j'en suis surpris , car il avoit bien des raisons à opposer , & Aristote même lui en auroit fourni de très-fortes.

& on lui renvoya son épée par un petit enfant. Caton la prenant la tira du fourreau, regarda si elle étoit en bon état; & voyant que la pointe en étoit bien acérée & le tranchant bien aiguisé, *je suis maintenant mon maître*, s'écria-t-il; & mettant son épée auprès de lui, (a) il reprit son dialogue de Platon qu'il relut, dit-on, par deux fois. Il dormit ensuite, mais d'un sommeil si profond, que ceux qui étoient hors de la chambre l'entendoient ronfler. Vers le minuit il se réveilla & appella

(a) *Il reprit son dialogue de Platon, qu'il relut, dit-on, par deux fois.* Ce dialogue est pourtant bien long pour être lu deux fois en si peu de tems. Mais ce qu'il y a ici de plus incompréhensible, c'est qu'avant que de se tuer Caton lut ce dialogue qui assure qu'il n'est pas permis de se tuer. *Un philosophe*, dit-il, *ne se tuera jamais lui-même, car on dit que cela n'est pas permis; cela n'est pas permis même à ceux à qui la mort seroit meilleure que la vie. Ils ne peuvent se procurer cet avantage, qui leur seroit si nécessaire. Car Dieu nous a mis dans cette vie comme dans un poste, que nous ne devons jamais quitter sans sa permission. Les dieux ont soin des hommes, & les hommes sont une des possessions des dieux. Si un de vos esclaves se tuoit sans votre ordre, vous seriez en colère contre lui, & vous le châtieriez si vous pouviez.*

Malgré ces raisons, Caton persista dans sa résolution. Apparemment il se fondeoit sur ce que Socrate ajoute : *Il faut attendre que Dieu vous envoie un ordre formel de sortir de la vie.* Et il prenoit pour un ordre l'état où il se trouvoit. Et c'est ainsi que Cicéron l'a expliqué dans son premier livre des Tusculanes, sect. 30. *Cato autem sic abiit à vita, ut causam moriendi natum se esse gauderet. Vetat enim dominans ille in nobis Deus, injussu hinc nos suo demigrare; cum vero causam justam Deus ipse dederit, ut tunc Socrati, nunc Catoni, sæpe multis, ne ille, medius fidius, vir sapiens lætus ex his tenebris in lucem illam excefferit; nec tamen ille vincla carceris ruperit, leges enim vetant; sed tanquam à magistratu, aut ab aliqua potestate legitima, sic à Deo evocatus atque emissus, exierit.*

deux de ses affranchis, l'un appelé Cléanthe, qui étoit médecin, & l'autre nommé Butas, dont il se servoit le plus ordinairement pour les affaires qui regardoient la république. Il envoya ce dernier sur le port, afin qu'il vît si tout le monde étoit embarqué & avoit fait voile, & qu'il vînt lui en dire des nouvelles. Après quoi, tirant sa main qui étoit enflée & enflammée du coup de poing qu'il avoit donné à son valet, il la donna à son médecin, afin qu'il y mît un bandage. Cela réjouit extrêmement toute sa maison qui crut par-là qu'il étoit encore attaché à la vie.

Peu de tems après arrive Butas qui lui rapporte que tout le monde avoit fait voile excepté Crassus qui étoit demeuré pour quelque affaire, & qui alloit bientôt s'embarquer; mais que le vent étoit fort grand & la mer agitée d'une violente tempête. A ce rapport, Caton se prit à soupirer pour la compassion qu'il avoit de ceux qui s'étoient embarqués par un tems si contraire, & renvoya Butas sur le port pour voir si quelques-uns, obligés d'y relâcher, n'auroient pas besoin de quelque secours afin qu'il y donnât ordre.

Déjà les oiseaux commençoient à chanter, & il s'endormit encore quelques momens. Butas étant revenu, & lui ayant dit que tout étoit fort tranquille sur le port, il lui ordonna de se retirer & de fermer la porte après lui, & se renfonça dans son lit comme pour reposer jusqu'au jour. Mais Butas ne fut pas plutôt sorti qu'il tira son épée & s'en frappa

au-deffous de la poitrine; mais l'inflammation qu'il avoit à la main l'ayant empêché de la bien enfoncer, il ne se tua pas du premier coup; & se débattant contre la mort, il tomba de son lit & fit tomber une table qu'il avoit tout auprès, & sur laquelle les géometres tracent leurs figures.

Le bruit qu'il fit en tombant fut entendu de ses domestiques qui se mirent aussi-tôt à crier; en même tems son fils & ses amis entrent dans la chambre, ils le voient étendu à terre, tout couvert de sang, & la plus grande partie de ses entrailles répandues autour de lui. Il vivoit pourtant encore & les regardoit. A ce spectacle ils furent tous saisis d'une douleur très-vive; & le médecin étant accouru, & ayant trouvé que les entrailles n'étoient pas offensées, il tâcha de les remettre & de recoudre la plaie. Mais dès que Caton fut revenu de son évanouissement & qu'il commença à se reconnoître, il repoussa le médecin, & avec ses propres mains r'ouvrit la plaie, & il déchira ses entrailles; de sorte que sur l'heure même il rendit l'esprit. Et dans le tems que l'on ne croyoit pas que tous ceux de la maison pussent encore être avertis de cet accident, on vit arriver à sa porte les trois cens, & un moment après tout le peuple d'Utique, qui tous d'une commune voix l'appelloient leur bienfaiteur, leur sauveur, le seul libre & le seul invincible; (a) & qui lui

(a) Et qui lui donnoient ces noms dans le tems même qu'ils avoient des nouvelles que César arrivoit.) Cette circonstance

donnoient ces noms dans le tems même qu'ils avoient des nouvelles que César arrivoit incessamment. Mais il n'y avoit ni crainte, ni flatterie, ni différend, ni dispute qu'ils eussent ensemble, qui refroidît en eux le respect qu'ils portoient à Caton. Ils ornerent magnifiquement son corps, lui firent des funérailles très-honorables, & l'enterrent sur le rivage de la mer où l'on voit encore aujourd'hui sa statue qui tient une épée. Après quoi ils allerent travailler à se sauver eux-mêmes & à sauver leur ville.

Cependant César ayant appris de ceux qui alloient se rendre à lui, que Caton restoit dans Utique & ne s'enfuyoit point, mais qu'il renvoyoit tous les autres, & que son fils & lui & ses amis particuliers demeuroient tous là sans témoigner la moindre crainte, il jugea que le dessein de ce personnage étoit très-difficile à pénétrer; & comme il en faisoit un très-grand compte, il marchoit avec son armée le plus diligemment qui lui étoit possible. Mais, comme on lui apprit sa mort en chemin, on écrit qu'il s'écria : *Caton, je t'envie ta mort, puisque tu m'as envié la gloire de te sauver la vie.* En effet, si Caton eût souffert que César l'eût sauvé, il n'auroit pas tant terni sa propre gloire, qu'il auroit

de tems relève infiniment ces éloges; car quelle impression ne falloit-il pas que la vertu de Caton eût faite sur l'esprit de ces hommes, pour leur inspirer l'audace de le louer

si hautement à l'approche de son ennemi, & d'un ennemi victorieux, & à la discrétion duquel ils alloient dans un moment se voir eux-mêmes?

onné & relevé celle de César. Mais ce que César auroit fait, s'il avoit eu Caton en sa puissance, est fort incertain. On conjecture seulement en sa faveur qu'il se seroit porté à ce qui étoit le plus généreux & le plus honnête.

Caton mourut à l'âge de quarante-huit ans. Son fils ne reçut aucun mauvais traitement de César. Mais on dit qu'il fut homme de peu de vertu, & fort décrié par son attachement aux femmes. Etant en Cappadoce il étoit logé chez un seigneur du sang royal, nommé Maphradate, qui avoit une fort belle femme, & il y fit un plus long séjour qu'il ne falloit pour sa réputation; car il donna lieu à des brocards & à des railleries que l'on faisoit courir contre lui. Tantôt on écrivoit, *Caton part demain en trente jours*; tantôt, *Porcius & Maphradate sont deux bons amis, ils n'ont qu'une ame*; car la femme de Maphradate s'appelloit *Psyche*, qui signifie *ame*. Et une autre fois, *Caton est noble & généreux, il a une ame royale*. Mais il couvrit & effaça toute cette infamie par la générosité de sa mort; car combattant vaillamment à la journée de Philippes contre le jeune César & Antoine pour la liberté, & voyant son armée en déroute, il ne chercha ni à fuir ni à se cacher; au contraire, défiant les ennemis, se jettant au-devant d'eux, & encourageant ceux de son parti qui étoient restés, enfin accablé par le nombre, il tomba sans vie sur un monceau de morts, & laissa à ses ennemis

une grande admiration pour sa vertu & pour son courage. Sa sœur Porcie se fit encore plus admirer par ses vertus ; car elle ne céda à son pere ni en sagesse & tempérance , ni en magnanimité. Ayant été mariée à Brutus qui tua César , elle participa à la conjuration , & s'ôta la vie avec un courage héroïque & digne de sa vertu , & du noble sang dont elle étoit issue , comme nous l'avons écrit dans la vie de Brutus. Et Statyllius , qui avoit dit qu'il feroit tout ce que feroit Caton , voulut aussi se tuer , mais il en fut empêché par les philosophes Apollonidès & Démétrius ; & enfin , après s'être montré très-fidèle & très-utile à Brutus , il mourut glorieusement avec lui à la bataille de Philippes.

Fin de la vie de Caton d'Utique.





COMPARAISON (☆)

DE PHOCION ET DE CATON.

EN lisant les vies de ces deux grands personnages , on y trouve des conformités si grandes & si sensibles , qu'on voit d'abord les raisons qui nous ont portés à les comparer. Car ils n'ont point entr'eux seulement ces ressemblances communes & générales qui se trouvent souvent entre des hommes, d'ailleurs très-différens ; mais leurs vertus , comme nous l'avons déjà dit , jusqu'à leurs plus petites & plus imperceptibles différences , portent toutes le même caractère, la même forme & la même couleur de mœurs & de sentimens. C'est ce qui éclatera davantage par la comparaison que nous en allons faire , & où nous allons exposer aux yeux du lecteur tout ce qu'ils ont de semblable & de différent , afin que , connoissant leurs vertus & leurs vices , il juge lui-même lequel a l'avantage & mérite d'être préféré.

La plus grande différence qui soit entr'eux , c'est celle de la naissance. Caton avoit des ancêtres illustres , il étoit arriere-petit-fils de Caton le censeur : & l'origine de Phocion est inconnue ; on conjecture seulement de la bonne éducation qu'il avoit eue , qu'il n'étoit pas de

(*) Cette comparaison a été suppléée par le traducteur.

bas lieu. Mais cette conjecture est peu sûre ; on voyoit tous les jours des gens très obscurs aussi bien élevés que les premiers de la république.

Les mêmes principes que Phocion avoit puisés dans l'école de Platon & de Xénocrate, Caton les puisa dans celle d'Antipater, célèbre philosophe Stoïcien. Ainsi ils formèrent l'un & l'autre leurs mœurs & leur vie sur le modèle de la plus parfaite vertu. C'est de-là qu'ils tirèrent cette austérité & cette sévérité qui les caractérisent.

L'éloquence est un instrument nécessaire à un homme d'état pour exécuter heureusement les grandes choses qu'il entreprend dans son ministère. Elle suit d'ordinaire les mœurs & le tempérament. Voici une exception à cette règle : la même austérité de mœurs produit ici deux caractères d'éloquence très-différens. Celle de Phocion étoit nourrie de conceptions nobles & heureuses, concise, pleine de force & de sens, mais elle n'étoit mêlée d'aucune douceur. Et celle de Caton, avec la même roideur, la même solidité & la même brièveté, étoit entre-mêlée de graces qui flattoient l'oreille des auditeurs.

C'étoit tout le contraire dans les maximes qu'ils suivoient l'un & l'autre pour le gouvernement. Le ton de la politique de Caton étoit l'austérité, la sévérité, la force. Et celui de la politique de Phocion étoit un mélange bien entendu de douceur & de grace avec la sévérité & la majesté. De-là vint que Caton

n'eut aucun crédit dans sa république, & que Phocion, au contraire, quoiqu'il n'eût pas plus d'égard pour le peuple que Caton, & qu'il ne cherchât pas plus que lui à lui complaire, venoit à bout de ce qu'il entreprenoit, & qu'on lui donnoit même ce qu'il ne demandoit pas. On vit le peuple aller demander avec larmes qu'on ôtât le commandement aux autres capitaines, & qu'on remît la ville entre ses mains.

Les tems où ils entrèrent dans le gouvernement purent produire cette différence ; Phocion prit la conduite des affaires, sa patrie étant déjà ruinée ; & Caton y entra pendant que la sienne étoit encore battue d'une affreuse tempête. D'ailleurs l'excessive vertu de Caton se trouvant trop disproportionnée à son siècle où les vies & les mœurs étoient entièrement corrompues, il étoit impossible qu'il n'éprouvât la contradiction & l'envie ; une vertu moins roide auroit plus obtenu, & auroit été d'un plus grand usage. On en jugera par ce seul trait : Phocion fut élu quarante-cinq fois capitaine général ; & , ce qui est remarquable, toujours absent. Et Caton, après avoir été déposé de sa charge de tribun, & eu la douleur de voir un Vatinius emporter sur lui la préture, essuya encore un honteux refus dans la poursuite du consulat qu'il sollicitoit en personne. Il est vrai que par la magnanimité avec laquelle il soutint cette disgrâce, il en effaça la honte, & fit voir que la vertu est indépendante des suffrages des hommes,

& que rien d'étranger n'en peut jamais ternir l'éclat.

Que si l'on considère leurs exploits militaires, leurs commencemens sont assez semblables; mais enfin l'avantage se trouve tout entier du côté de Phocion. Celui-ci fit ses premières campagnes sous le général Chabrias, & à la bataille de Naxe il commanda l'aile gauche qui décida de la victoire.

Caton commença à servir en qualité de volontaire sous Gellius, dans la guerre contre les esclaves; & il s'y distingua de manière qu'on le comparoit déjà à son bisaiëul Caton le censeur, & que son général voulut honorer sa valeur des prix les plus considérables, mais il les refusa; chose bien singulière & bien rare dans un jeune guerrier: tout le monde trouve qu'il mérite les plus grands honneurs, & il est le seul qui s'en juge indigne. Nommé tribun de soldats, il est envoyé en Macédoine sous le préteur Rubrius qui lui donna une légion à commander. Il ne se passa point-là d'action considérable qui pût servir à relever le mérite de Caton; mais, comme la vertu trouve toujours lieu à se montrer, il y rendit un service plus important que n'auroit été l'action de guerre la plus heureuse, il fit voir qu'un homme qui commande ne doit pas se contenter d'être vertueux lui-même, mais qu'il doit rendre vertueux tous ceux qu'il a sous ses ordres. Il rendit ses soldats aussi paisibles que belliqueux, & aussi justes que braves.

La commission qu'il eut malgré lui d'aller chasser de l'isle de Cypre le roi Ptolemée, & rétablir les bannis dans Byzance, ne donna aucune matiere à sa valeur ; sa bonne fortune le délivra de Ptolemée qui s'empoisonna, & le rendit par-là maître de l'isle ; & son éloquence seule ramena les bannis dans Bizance, & rétablit dans cette ville divisée la concorde & l'union. Tout ce qu'il fit de plus remarquable, c'est que, dans la vente des richesses immenses qui furent trouvées dans cette isle, il donna l'exemple de l'exactitude la plus scrupuleuse, de l'ordre le plus admirable, & du désintéressement le plus parfait ; & qu'il ne souffrit pas que la faveur enrichît aucun de ses amis aux dépens de la justice. Le sénat lui décerna sur cela de grands honneurs ; mais il les refusa, & demanda seulement pour toute grace la liberté de l'intendant du roi Ptolemée qui l'avoit servi très-utilement.

Tout cela ne peut être mis en balance avec les actions de guerre de Phocion qui remporta dans l'Eubée sur les Macédoniens une victoire signalée uniquement dûe à sa bonne conduite ; qui répara les échecs que les autres généraux des Athéniens avoient reçus par leur incapacité & par leur imprudence ; qui chassa Philippe de l'Hellespont ; qui, envoyé au secours de Mégare, mit cette ville en la disposition des Athéniens ; & qui, âgé de plus de quatre-vingts ans, gagna une grande bataille contre le général Micion qui, à la tête des Macédoniens, ravageoit l'Attique.

Il est vrai que la Fortune servit mieux Phocion qu'elle ne servit Caton; car Phocion fut toujours à la tête de sa patrie; au lieu que Caton ne fut presque jamais qu'en second. Mais cela même tourne à son avantage, puisque bien que toujours subalterne, il soutint pourtant par sa seule vertu sa république contre la fortune résolue de la ruiner, & qu'il s'en fallut bien peu qu'il ne la fît triompher de tous les efforts de cette redoutable ennemie.

Si Phocion l'emporte sur Caton par ses exploits de guerre, Caton paroît de son côté l'emporter sur Phocion du côté de la politique & des actions d'homme d'état.

Ce fut véritablement à Phocion un acte d'une grande prudence, d'avoir corrigé l'usage moderne de son pays, qui faisoit de la guerre & de la politique deux métiers séparés, & d'avoir repris la maniere de gouverner de Périclès & d'Aristide, en réunissant ces deux talens.

Caton ne pouvoit pas faire à Rome un pareil changement, puisque Minerve n'y étoit pas moins servie comme politique que comme guerrière, & que les capitaines Romains n'étoient pas moins soigneux d'étudier l'art de régir les villes, que celui de les conquérir.

La maniere dont Phocion, avec un seul vaisseau, s'acquitta de la recette des contributions des îles, marque sa bonne conduite & sa force dans l'art de persuader.

Ce qu'il fit en Eubée en empêchant les

Athéniens de prendre les Grecs prisonniers , de peur que le peuple venant à se porter contr'eux à quelque extrémité , ne donnât lieu à des divisions & à des guerres cruelles , marque encore sa grande sagesse. Ce fut par un effet de cette même sagesse qu'il empêcha les Athéniens de faire des réjouissances sur les nouvelles de la mort de Philippe , non-seulement parce qu'il y a de la bassesse à se réjouir de la mort d'un ennemi , mais encore par une raison plus profonde : il craignoit que , par ces démonstrations de joie , ils n'irritassent Alexandre , & qu'ils ne l'attirassent sur eux.

Le conseil qu'il donna à ces mêmes Athéniens , de livrer entre les mains d'Alexandre les principaux des Thébains qu'il demandoit , & qui s'étoient retirés dans Athenes , mérite encore d'être loué. Rien n'est plus contraire à la politique que de s'attirer à soi-même de grands malheurs par la compassion qu'on a des autres , & encore par une compassion impuissante & infructueuse. Il faut être le plus fort par les armes , ou l'ami de ceux qui le sont ; c'étoit son principe.

La grande habileté de Phocion dans la politique paroît avec plus d'éclat encore dans le service qu'il rendit aux Grecs , lorsqu'il représenta à Alexandre qu'il devoit renoncer à la guerre s'il vouloit vivre en repos ; ou que , s'il étoit avide de gloire , & qu'il voulût sacrifier son repos à son ambition , il devoit laisser-là les Grecs & porter ses armes contre

les Barbares. Il lui fit des images si vives de l'honneur qu'il acquerroit , qu'il changea & adoucit l'esprit de ce jeune prince , & procura à la Grece un calme dont elle n'auroit pas joui sans lui.

La confiance qu'il s'étoit attirée des infulaires & des alliés des Athéniens , fait aussi beaucoup d'honneur à sa sagesse. La saine politique enseigne qu'il vaut mieux gagner les hommes par la bonne foi , que de s'en rendre les maîtres par les armes.

Un des grands principes encore de la politique de Phocion , c'est que la paix doit être le but de tout gouvernement sage. Dans cette vue il s'opposoit à toutes les guerres ou imprudentes , ou sans nécessité. Les grands succès de Léosthene dans une guerre qu'il avoit voulu empêcher ne l'obligèrent point à changer de sentiment ; il continua de s'opposer à cette guerre contre les Béotiens , & l'événement fit honneur à sa politique en justifiant ses craintes.

Cette prévoyance qui est une partie des plus essentielles de la politique , parut encore d'une manière bien sensible lorsqu'il s'opposa à ceux qui vouloient qu'Athenes fût comprise dans la paix que Philippe proposoit , & qu'elle entrât dans l'assemblée générale de la Grece. Avant que d'y consentir il vouloit savoir quelles seroient les demandes de Philippe. L'avis contraire l'emporta ; mais les Athéniens ne furent pas long-tems sans s'en repentir , accablés des demandes onéreuses de

Philippe. Le conseil que Phocion leur donna dans cette occasion ne marquoit pas moins de sagesse que l'avis qu'il leur avoit donné, & qu'ils avoient refusé de suivre. Il leur fit entendre que la désobéissance feroit leur perte, & leur proposa l'exemple de leurs ancêtres qui, tantôt donnant la loi, & tantôt la recevant, & faisant leur devoir dans ces deux états, avoient sauvé leur ville & toute la Grece.

La nouvelle de la mort d'Alexandre ayant été portée à Athenes, voilà d'abord le peuple que la grande réputation de ce prince tenoit en respect, qui commence à lever la tête & à penser à des nouveautés. Phocion, qui vit le danger auquel la ville s'exposoit par cette imprudente précipitation, si la nouvelle se trouvoit fausse, les retint & leur dit ce mot si célèbre qui marquoit sa grande prudence : *Si Alexandre est mort, il le sera encore demain, & encore après demain, & nous aurons tout le tems de délibérer en repos & avec plus de sûreté.*

A ces actions de la politique de Phocion, qui sont certainement grandes, Caton en peut opposer de plus grandes encore, & par leur utilité & par les dangers dont elles étoient accompagnées. Il brigua le tribunat pour s'opposer à Métellus, homme très-dangereux, & dont la puissance auroit été funeste à Rome, si elle n'avoit été contre-balancée par l'autorité d'un homme sage & bon citoyen ; il s'éleva avec courage contre César dans l'af-

faire de Catilina; il s'exposa au plus grand des dangers en combattant le decret de Métellus qui vouloit rappeler Pompée; & étant venu à bout de chasser Métellus, & de détruire en lui toute la puissance de Pompée, il fit une action d'une plus grande prudence encore, en empêchant le sénat de noter d'infamie le même Métellus, & de le déposer, ce qui n'auroit pas manqué d'irriter Pompée qui se feroit porté aux dernières extrémités.

Il brigua de même la préture pour avoir lieu de s'opposer aux attentats de Crassus & de Pompée qui venoient d'être nommés consuls. Il s'opposa avec le même courage au decret de Trebonius; & arraché de la tribune par un licteur, il ne se rebuta point, il continua de parler contre ce decret; & ce decret étant passé par force, & le peuple en fureur s'étant attroupé pour renverser les statues de Pompée, il l'empêcha & prévint par sa prudence le désordre que cela alloit causer.

L'arrêt qu'il fit donner par le sénat, que ceux qui seroient nommés aux charges, s'il n'y avoit personne qui les accusât, viendroient se présenter eux-mêmes & rendre compte des moyens qu'ils avoient pris pour y parvenir, fut un coup très-hardi, mais très-nécessaire pour déraciner cette corruption.

On ne découvre pas moins de prudence dans ce qu'il fit, lorsque les brigues de Scipion, d'Hypséus & de Milon, alloient exciter une guerre civile, & qu'on voyoit tous les jours à la place trois armées prêtes à en venir

aux

aux mains ; il choisit de commettre un mal médiocre pour en guérir de très-grands ; & pour en prévenir de plus grands encore , il fut d'avis que l'on remît les affaires entre les mains de Pompée , & qu'on le nommât seul consul. Le conseil qu'il donna ensuite à Pompée qui par une nouvelle loi vouloit établir des peines contre ceux qui auroient acheté les suffrages pour parvenir aux dignités , ne fut pas moins sage. Il fit voir qu'il y auroit une grande injustice à ordonner des peines nouvelles contre d'anciennes fautes , & à les punir par une loi qui n'auroit pas été violée.

On pourroit peut-être traiter de faute contre la politique le refus qu'il fit de l'alliance de Pompée , qu'il obligea par-là de s'adresser à César , & d'épouser sa fille Julie , ce qui ruina enfin la république. Mais , outre que Caton ne pouvoit pas prévoir ce mariage , il suivoit en cela sa maxime , qu'un bon citoyen ne doit jamais recevoir dans sa famille un ambitieux qui ne recherche son alliance que pour abuser de son autorité , & pour en abuser contre sa patrie.

Une des plus sûres ressources d'un état ; c'est la sage administration des finances. Caton , dans sa questure , rendit de ce côté-là trois services très-importans.

Le premier fut qu'il exigea avec la dernière rigueur tout ce que les particuliers devoient au trésor , & qu'il fit aussi payer sans aucun retranchement tout ce que le trésor devoit aux particuliers , en corrigeant sur cela un

abus très-considérable qui s'étoit glissé par la connivence ou par la trop grande facilité des autres questeurs. Il y avoit une infinité de fausses ordonnances qu'on alloit par faveur & qu'on payoit sans les examiner. Caton se les fit représenter toutes, les annulla & rompit le cours de ces malversations très-ruineuses.

Le second fut qu'il appella en justice les satellites dont Sylla s'étoit servi pour exécuter ses proscriptions ; qu'il les obligea à restituer les sommes immenses qu'ils avoient acquises par cet horrible ministère : & qu'après les avoir forcés à rendre gorge, il les fit condamner à mort & exécuter comme assassins.

Le troisième encore plus considérable que les deux premiers, ce fut d'empêcher les gratifications peu méritées. Il n'y a pas de plus grands désordres dans un état que de rendre les finances la proie de la faveur, au lieu d'en faire la récompense des services. Il arrive de-là deux choses également pernicieuses ; l'état s'épuise en vain en donnant sans recevoir ; & le mérite qui se voit négligé se rebute, dépérit & s'éteint enfin faute de nourriture, personne ne s'évertuant & ne cherchant à rendre à la patrie des services qui ne sont point reconnus, & auxquels les gens les plus inutiles ravissent les récompenses qui leur sont dûes. Les abeilles même donnent sur cela une grande leçon aux politiques & aux hommes d'état ; elles chassent de leurs ruches les frélons qui ne savent que se nourrir de leur miel sans

rien contribuer de leur part. Caton, tout jeune encore , fit voir qu'une ville peut devenir riche fans faire la moindre injustice , & que la regle & l'ordre fuffifent pour l'enrichir.

Phocion n'a rien en ce genre qu'on puiſſe lui comparer , quoique les finances ne fuſſent pas mieux réglées à Athenes qu'elles l'étoient à Rome , & qu'on les diſſipat en des choſes auſſi inutiles à l'état.

Caton ne ſe contenta pas de régler les finances de la république , il étendit ſes ſoins juſques ſur la fortune des particuliers , en modérant les dépenses exorbitantes que le luxe & une mauvaiſe émulation avoient introduites dans les jeux que les édiles donnoient au peuple. Il y rétablit la ſimplicité des jeux de la Grece , & fit voir qu'il n'y a rien de plus ridicule que de ſe conſumer en frais pour des choſes de néant , & de faire d'un divertiffement public la ruine des familles.

On peut auſſi compter parmi les actions politiques de Caton , ce qu'il fit en entrant preſque dans le monde , lors que n'étant encore que tribun de ſoldats , il profita d'un congé , non pour aller vaquer à ſes affaires , comme c'étoit la coutume , mais pour aller en Aſie faire tous ſes efforts pour emmener avec lui le philoſophe Athénodore , célèbre par ſa grande ſageſſe , & qui avoit réſiſté aux propoſitions les plus avantageuſes que des généraux & des rois même lui avoient faites pour l'attirer auprès d'eux. Il y réuſſit , il enrichit ſa patrie d'un homme ſage dont elle avoit

grand besoin , & il eut tant de joie de ce succès qu'il le regarda comme un exploit plus utile que ceux de Lucullus & de Pompée.

Dans ce qu'il fit à Rhodes au roi Ptolémée en l'obligeant de le venir voir le premier , & dans la maniere sèche & fiere dont il le reçut , sans se lever de son siège , & en le recevant comme un simple particulier , il soutint bien la grandeur Romaine ; mais en même tems il lui donna de grandes marques de sa bonté par les remontrances qu'il lui fit. Les dégoûts que ce prince eut à essuyer lui en firent bientôt connoître la vérité & la sagesse.

Caton soutint encore avec plus d'éclat la majesté de l'empire dans l'audience que le roi Juba lui donna en Afrique. Ce roi plein de fierté & d'orgueil , traitant les proconsuls Romains comme ses satrapes , avoit fait placer son siège entre Caton & Scipion. Caton ne put supporter cette arrogance & ce mépris ; il prit son siège & le plaça à côté de celui de Scipion qu'il mit par-là au milieu , déferant ainsi tout l'honneur au proconsul , quoique son ennemi ; action si pleine de grandeur , de vertu & de courage , qu'on ne la peut assez louer.

L'humanité est une vertu si essentielle à l'homme , que sans elle il cesse d'être homme ; c'est la base & le fondement de toutes les autres vertus. Phocion , avec toute sa sévérité qui le rendoit inflexible quand il s'agissoit de la république , étoit si doux & si humain que ses ennemis mêmes le trouvoient toujours

disposé à les secourir. Caton ne l'étoit pas moins ; il a même donné de plus grandes marques de cette vertu que Phocion , & comme lui il a fait voir qu'il n'étoit terrible & intraitable que dans les assemblées du peuple & dans le sénat lorsqu'il s'agissoit du bien public. Cet homme qui étoit la sévérité & l'austérité même , cet homme élevé dans une école qui condamnoit la compassion , s'est montré l'homme du monde le plus compatissant. C'est par un effet de cette compassion qu'il abandonne la Sicile pour ne pas l'exposer à son entière ruine en la rendant le théâtre de la guerre ; il fait ordonner par Pompée qu'on ne saccagera aucune ville de l'obéissance des Romains , & qu'on ne tuera aucun Romain hors de la bataille ; après que César a été battu à Dyrrachium , il s'afflige au milieu de la victoire , & pleure en voyant les corps de tant de braves Romains qui ont été tués dans le combat ; après la bataille de Pharsale , le fils de Pompée veut arrêter & punir tous ceux qui se retiroient , & commencer par Cicéron même ; Caton l'adoucit , & sauve la vie à Cicéron & à tous les autres. Scipion , pour faire plaisir au roi Juba , veut qu'on passe au fil de l'épée tous les habitans d'Utique , sans distinction d'âge ni de sexe , & qu'on rase la ville ; il s'oppose à cette cruauté & l'empêche. La veille de sa mort il confere avec Lucius César , & lui enseigne la maniere dont il doit parler pour fléchir César ; celui qui a résolu de se tuer s'intéresse encore pour les autres , & leur inf-

pire ce qu'ils doivent dire & faire pour adoucir leur ennemi & pour obtenir leur grace.

Caton l'emporte encore sur Phocion du côté de la prévoyance. On diroit que ce n'est pas un homme qui par ses lumieres pénètre dans l'avenir, mais que c'est un Dieu qui le développe & qui l'annonce. Il prédit aux Romains tous les maux que l'amitié de César & de Pompée versera sur eux. Crassus & Pompée n'ont pas plutôt fait élire Vatinius préteur, qu'il les avertit de tous les malheurs qui accueilleront la ville. Sur le decret qui décerne à César des provinces & des troupes, il annonce à Pompée les maux qu'il se prépare par-là, & qui retomberont sur Rome. Il développe aux Romains tous les desseins & toutes les vues de César, comme s'il avoit été son confident; il leur expose le but où il tend, & leur fait voir qu'ils n'ont que César à craindre. Il prévoit le malheur de Scipion & la fin malheureuse qu'aura la guerre d'Afrique, & il les prédit.

Caton faisoit profession d'une justice sévère qui ne mollit ni par grace, ni par faveur, & Phocion en suivoit une plus douce & plus humaine qui fait quelquefois se relâcher de ses droits. Mais cet homme si dur & si inflexible, en s'élevant contre ceux qui avoient acheté les suffrages pour parvenir aux charges, s'attache à poursuivre Muréna qui à force d'argent s'étoit fait nommer collègue de Silanus au consulat; & ce même Silanus, coupable de la même corruption, il le laisse

là, parce qu'il est son beau-frere. L'alliance fléchit cette justice inflexible en toute autre occasion. Phocion, quoique moins sévère, fut pourtant plus juste lorsqu'il refusa de secourir son gendre Chariclès appelé en justice pour rendre compte des sommes qu'il avoit reçues d'Harpalus ; & qu'il lui dit ce beau mot : *je t'ai fait mon gendre, mais c'est pour toutes choses bonnes & honnêtes*. Cependant ce même Caton qui avoit épargné son beau-frere par une exception si injuste & si marquée, voyant Pompée se relâcher en plusieurs choses pour favoriser ses amis & ses parens accusés de pareilles prévarications, il lui fit de sévères réprimandes. Il ne pardonne pas à Pompée ce qu'il se pardonne à lui-même. Dans ces vertus outrées, c'est souvent l'humeur qui gouverne & qui se glisse sous le masque de la raison & de la vertu.

Le désintéressement est une qualité si nécessaire, dans un homme d'état sur-tout, que sans elle toutes les autres sont souvent inutiles & quelquefois même pernicieuses. De ce côté-là Phocion & Caton paroissent d'abord assez égaux. Phocion refusa cent talens que lui envoyoit Alexandre, & une ville qu'il vouloit lui donner. Il rejetta avec la même grandeur d'ame les sept cens talens que lui envoyoit Harpalus, & une grosse somme de Ményllus. Caton vendit une riche succession qui lui étoit échue, en prêta l'argent à ses amis sans intérêt ; souvent même il engagea pour eux ses terres & ses esclaves,

& il renvoya les riches présens que le roi Déjotarus lui envoyoit pour gagner sa faveur.

On dira que la différence infinie des offres en met une très-grande dans leur vertu, & que de ce côté-là Phocion a tout l'avantage; mais il semble que ce n'est pas par-là qu'il en faut juger. Caton auroit résisté de même à tout l'or du monde; d'ailleurs on peut dire que celui qui donne fait plus que celui qui refuse de recevoir. C'est la différence de leur fortune qui donne seule tout l'avantage à la magnanimité de Phocion. Le riche qui se rend esclave de l'or dont il n'a pas besoin, est un monstre; & le pauvre qui résiste aux aiguillons de la nécessité toujours si impérieuse, est un homme divin. L'extrême pauvreté où mourut Phocion, après avoir été tant de fois capitaine général, donne à son désintéressement un très-grand lustre.

La simplicité de vie étoit égale dans l'un & dans l'autre. Mais celle de Phocion n'étoit pas si admirable dans son siècle & dans sa ville, où l'on en voyoit de grands exemples, que celle de Caton l'étoit dans le sien où le luxe étoit monté à son comble. Il faut dire aussi au désavantage de ce dernier, qu'en poussant l'austérité jusqu'à mépriser les usages reçus, à paroître à la place nuds pieds & sans robe, & aller en cet état à son tribunal, il s'attira justement le reproche d'avoir terni & ravalé sa préture par ses manières indécentes. Son principe de faire le contraire de ce que l'on

faisoit , & de ne rougir que des choses véritablement honteuses, en se mettant au-dessus de celles qui ne le sont que dans l'opinion , doit avoir des bornes. Il faut faire le contraire de ce que font les vicieux , & qui est véritablement blâmable ; mais ce qui est établi par le consentement général & par la pratique constante des hommes , ne doit pas être regardé comme une vaine opinion ; car il fait partie de la décence dont il n'est jamais permis à personne , & moins encore à un homme public , de s'écarter. Autrement on ouvrira la porte à l'imprudence : eh qu'y a-t-il de plus honteux ?

Le mariage est un point si essentiel qu'il peut seul empoisonner la vie la plus heureuse , & adoucir la plus infortunée. Phocion & Caton furent mariés deux fois , mais avec un fort bien différent. On ne fait rien de la première femme de Phocion , & ce n'est pas une mauvaise marque pour elle. La seconde fut un modele de vertu & de modestie, elle s'attira en plein théâtre les éloges & les applaudissemens des Athéniens ; au lieu que la première femme de Caton se déshonora par ses débauches , & qu'il est accusé d'avoir déshonoré lui-même la seconde en la donnant en mariage à Hortensius. Il est certain que cette complaisance auroit été plus pardonnable à Phocion qui vivoit dans une ville où un grave législateur avoit voulu introduire ces mariages qui paroissent si indécens , & les autoriser par une loi formelle.

Si Caton fut plus malheureux en femmes que Phocion, il fut plus heureux en enfans. Le fils de Phocion, malgré le soin que son pere avoit pris de le faire élever à Sparte dans toute la rigueur de la discipline Lacédémonienne pour le corriger de son luxe & de son penchant aux plaisirs, vécut toujours dans la débauche ; & celui de Caton fut d'abord extrêmement décrié par son attachement aux femmes, mais il effaça cette tache par la générosité de sa mort. Il fut tué à la bataille de Philippes, après avoir fait des prodiges de valeur & donné de l'admiration à ses ennemis mêmes ; & sa fille Porcia ne céda à son pere ni en sagesse, ni en tempérance, ni en magnanimité.

Pour achever la comparaison de ces deux grands hommes, il ne nous reste qu'à parler de leur mort. Phocion mourut par l'injustice de ses citoyens. Il est vrai qu'il y donna lieu par la faute qu'il fit de ne pas arrêter Nicanor. Mais cette faute n'est pas seulement pardonnable, elle est glorieuse. On ne peut pas douter que, s'il avoit connu les desseins de Nicanor, il n'eût préféré le salut de sa patrie aux intérêts de son ami, mais il les ignore ; & de trahir & de livrer un ami en qui on a une entière confiance, & dont on n'a aucun sujet de se défier, c'est une extrémité si violente & si effrayante pour un homme généreux, qu'il aime mieux mourir que de s'y porter. Caton se tua lui-même pour ne pas survivre à sa liberté & à celle de sa patrie ; &

par cette mort généreuse & libre il triomphe seul de son ennemi qui triomphoit de la terre entière.

Les suites de la mort de Phocion furent plus honorables que celles de la mort de Caton. On donna à celui-ci de très-grands éloges, tout le peuple d'Utique l'appella d'une commune voix son bienfaiteur, son sauveur, le seul libre, le seul invincible; la crainte même de César qui arrivoit ne put refroidir en eux le respect & la vénération qu'ils avoient pour lui. Ils lui firent des funérailles honorables, & lui éleverent sur le rivage de la mer un tombeau, avec une statue qui tient une épée. Mais tout cela n'approche pas de la gloire qui suivit la mort de Phocion. Une dame de Mégare lui éleva un tombeau vuide, & emporta chez elle ses os qu'elle enterra dans son foyer. Les Athéniens, accablés de maux, sentirent bientôt la faute qu'ils avoient faite, & reconnurent quel vigilant magistrat & quel gardien de la tempérance & de la justice ils avoient fait mourir; & touchés de repentir, ils firent revenir ses cendres, les enterrent honorablement aux dépens du public, lui éleverent une statue de bronze, & condamnerent à la mort ses accusateurs. Phocion, après avoir été mis à mort comme Socrate le plus sage des hommes, fut vengé comme lui.

Le soin qu'ils eurent l'un & l'autre de leurs amis jusques dans le sein de la mort, mérite de n'être pas oublié. Phocion se condamne

lui-même pour adoucir ses juges, & n'oublie rien pour sauver ses amis accusés avec lui. Il n'accorde qu'avec la dernière peine à Nicoclès la grâce qu'il lui demande de boire le premier le poison, & il lui fait sentir combien lui coûte cette triste complaisance. Et Caton ne s'épargne ni travaux, ni soucis, ni peines pour mettre ses amis en sûreté; il les presse de se sauver, il leur fournit tout ce qui leur est nécessaire; il va sur le port pour les voir embarquer; il témoigne pour eux la dernière inquiétude; il envoie plusieurs fois pour savoir de leurs nouvelles; & sur ce qu'on lui rapporte que la mer est fort grosse, il soupire en pensant au danger auquel ils sont exposés. Enfin dès qu'il fait qu'ils sont embarqués, il se tue. Les véritables gens de bien poussent les soins de l'amitié au-delà de la mort même, & ils s'oublient eux-mêmes pour ne penser qu'à sauver leurs amis.

Les ordres qu'ils donnerent l'un & l'autre à leurs fils en mourant font honneur à leur politique & à la philosophie qu'ils professoient. Phocion manda à son fils de ne chercher jamais à se venger des Athéniens, & d'oublier leur injustice; & Caton défend au sien de se mêler jamais du gouvernement.

Enfin, pour donner en un mot une idée générale de l'un & de l'autre, il suffit de dire que Phocion périt & livra sa patrie à de grands malheurs pour avoir suivi ses propres conseils, & pour ne s'être pas défié d'un ami

qu'il ménageoit pour elle, & que Scipion, Pompée & Rome. périrent pour n'avoir pas suivi les avis de Caton; différence bien glorieuse pour ce dernier, & qui lui donne sur Phocion un grand avantage.

*Fin de la comparaison de Phocion
& de Caton.*





AGIS ET CLÉOMENE.

CE n'est ni mal-à-propos, ni sans grande apparence de raison, que la plupart des hommes tiennent que la fable d'Ixion est faite sur les ambitieux. Car comme Ixion, pensant embrasser Junon, n'embrassa qu'une nue, & que de cet embrassement naquirent les Centaures moitié hommes & moitié chevaux, les ambitieux de même, en suivant la gloire, n'embrassent qu'une vaine image de la vertu; & emportés par les divers mouvemens de l'envie, de la colere & de toutes les autres passions, ils ne produisent rien de pur, ni qui puisse être reconnu & avoué; mais toutes leurs productions sont bâtardees & mixtes, de maniere que ce que des bergers disent de leurs troupeaux dans une piece de Sophocle, quoique nous soyons leurs maîtres, nous sommes forcés de les servir & de les entendre, quoiqu'ils ne parlent point, c'est ce qui arrive véritablement à ceux qui dans le gouvernement ne suivent que les vues, les caprices & les mouvemens de la multitude; ils servent & obéissent réellement pour avoir le vain titre de gouverneurs & de magistrats. Car, comme les matelots qui sont à la proue voyent mieux ce qui est devant eux, que les

pilotes qui tiennent le timon, & cependant ils se tournent incessamment de leur côté, & font ce que ces pilotes leur ordonnent; de même ceux qui dans le gouvernement ne voyent que la gloire, ils ont bien le nom de magistrats, mais ils sont effectivement les esclaves du peuple pour exécuter ses ordres.

(2) Au lieu que le véritable & parfait homme de bien n'a aucun besoin de gloire, qu'autant qu'elle lui ouvre un passage à faire de grandes actions par la confiance qu'on a en lui. Il n'y a que les jeunes gens convoiteux d'honneur à qui il faille permettre de s'enorgueillir en quelque sorte, & de faire parade de la gloire qui leur revient de leurs belles actions; car les vertus qui germent & qui poussent dans cet âge-là, confirment & fortifient, comme dit Théophraste, ces bonnes dispositions par les louanges, & croissent elles-mêmes à mesure que croissent la fierté & le courage qu'elles inspirent.

Mais si le trop est dangereux en tout, le trop d'amour pour la gloire est sur-tout per-

(1) *Au lieu que le véritable & parfait homme de bien n'a aucun besoin de gloire qu'autant, &c.* C'est une vérité que Plutarque met encore dans un grand jour dans le traité, *Comment il faut qu'un philosophe converse avec les princes.* L'HOMME de bon sens, dit-il, qui se mêlera du gouvernement, ne désirera qu'autant de gloire qu'il lui en faut pour exécuter de grandes actions, par la confiance qu'elle lui attire; car il n'est ni agréable ni facile de servir des gens qui ne le veulent pas, & c'est la confiance qui excite la volonté. Il en est de la gloire comme de la lumière; la lumière est un plus grand bien pour ceux qui voyent que pour ceux qui sont vus, la gloire de même est plus utile à ceux qui en sentent les effets, qu'à ceux qui en sont revêtus.

nicieux dans le gouvernement des états ; car il précipite dans une folie & dans une fureur déclarée ceux qui sont revêtus d'une grande autorité , lorsque prenant malheureusement le change , ils veulent que ce ne soit pas le beau & l'honnête qui soit glorieux , mais que ce soit le glorieux qui soit le beau & l'honnête. Mais ce que dit un jour Phocion à Antipater qui lui demandoit quelque chose qui n'étoit pas honnête : *vous ne sauriez avoir en même tems Phocion pour ami & pour flatteur ; c'est cela même , ou quelque chose d'approchant , qu'un homme d'état doit dire au peuple : vous ne sauriez avoir le même homme pour esclave & pour magistrat.* Car il arrive alors ce qui arriva au serpent dont parle la fable : la queue s'étant révoltée un jour contre la tête , voulut commander & conduire à son tour , & n'être pas réduite continuellement à la suivre ; elle prit donc le commandement , & s'en trouva bientôt très-mal elle-même , allant comme une folle , & la tête en fut toute meurtrie & froissée en suivant contre sa nature cette partie sourde & aveugle qui ne savoit où elle alloit. C'est ce que nous avons vu arriver à la plupart de ceux qui , dans leur maniere de gouverner , n'ont eu en vue que de complaire au peuple ; car en dépendant toujours de cette multitude qui marche au hazard & qui n'a point de vues sûres & certaines , ils se sont mis en état de ne pouvoir dans la suite ni corriger , ni arrêter le désordre qu'ils avoient causé par leur complaisance.

Ce qui m'a jetté dans ce discours contre l'ambition de plaire au peuple, c'est la considération de la grande puissance qu'elle a, & des terribles effets qu'elle cause, comme on le voit par les malheurs qui sont arrivés aux deux Gracques, Tibérius & Caius. Ils étoient tous deux heureusement nés ; ils avoient été tous deux parfaitement bien élevés, & ils étoient entrés tous deux dans le gouvernement avec de grandes qualités & avec tout l'agrément possible ; cependant ils se perdirent tous deux, moins par le desir immodéré de la gloire, que par la crainte excessive de la honte, crainte qui ne procédoit en eux que d'un fonds de noblesse & de générosité ; car ayant reçu de grandes marques de la bienveillance de leurs citoyens, ils eurent honte de ne pas répondre à ces obligations qu'ils regardoient comme une dette. Tâchant donc toujours de surpasser par des decrets favorables au peuple les honneurs qu'ils en recevoient, & étant toujours d'autant plus honorés qu'ils témoignoit davantage leur reconnoissance, en lui complaisant en tout ; par cette ambition qui se trouva égale & réciproque, ils allumerent dans leur cœur un si violent amour pour le peuple, & dans le cœur du peuple un si ardent amour pour eux, qu'enfin, sans qu'ils s'en apperçussent, ils se trouverent tout d'un coup dans des affaires où ils ne pouvoient plus reculer ni dire : *puisque la chose n'est pas belle, il est tems d'en voir la turpitude & d'y renoncer.* Et c'est ce que vous verrez vous-

même (a) en lisant leur vie. Nous allons leur comparer deux autres hommes, tous deux portés pour le peuple, & tous deux rois de Lacédémone, Agis & Cléomene, qui, ayant voulu augmenter comme eux la puissance du peuple, & rétablir le beau & l'honnête gouvernement de la république Lacédémonienne, qui étoit aboli depuis long-tems, encoururent la haine des nobles & des puissans qui ne voulurent rien relâcher de leur ambition & de leur avarice. Il est vrai que ces deux Lacédémoniens n'étoient pas freres comme les deux Romains, mais ils suivirent tous deux dans le gouvernement la même route, comme auroient pu faire les deux freres les plus unis, ce qui commença de cette maniere.

Après que l'amour de l'or & de l'argent se fut glissé dans la ville de Sparte, qu'avec la possession des richesses, se trouverent l'avarice & la chicheté, & qu'avec la jouissance s'introduisirent le luxe, la mollesse, la dépense & la volupté; (b) Sparte se vit d'abord déchue de la plupart des grandes & belles prééminences qui la distinguoient, & se trouva indignement ravalée & réduite dans un état d'humiliation & de bassesse, qui dura jusqu'au tems du regne d'Agis & de Léonidas.

(a) Il parle à Sénécion, à qui il a dédié ces vers.

(b) *Sparte se vit d'abord déchue de la plupart des grandes & belles prééminences qui la distinguoient.*) Cela est inévitable, dès qu'un état devient riche, il déchoit de sa gran-

deur. C'est une vérité prouvée par mille exemples; & une des plus grandes preuves, c'est ce qui est arrivé à l'empire Romain. La vertu & la richesse font la balance; quand l'une baisse, l'autre hausse.

Agis étoit de la maison des Eurytionides , fils d'Eudamidas , & le fixième descendant d'Agésilas qui passa en Asie , & qui fut le premier des Grecs en puissance & en autorité ; car Agésilas eut un fils nommé Archidamus , qui fut défait & tué dans un combat par les Messapiens devant une ville d'Italie appelée *Mandonium* (a). D'Archidamus naquirent Agis & Eudamidas. Agis qui étoit l'ainé , ayant été tué par Antipater devant les murailles de Mégalopolis , ville d'Arcadie , & n'ayant point laissé d'enfans , son frere Eudamidas monta sur le trône , & eut un fils nommé Archidamus , du nom de son grand-pere ; à cet Archidamus naquit un fils qui fut nommé Eudamidas ; & de cet Eudamidas vint cet Agis dont nous écrivons la vie.

Pour Léonidas , fils de Cléonyme , il étoit d'une autre maison , de la maison des Agides , & il fut le huitième qui regna à Sparte après Pausanias qui avoit vaincu Mardonius à la bataille de Platées ; car Pausanias eut un fils appelé Plistonax ; celui-ci eut Pausanias II , qui s'en étant fui de Sparte à Tégée , son fils aîné , appelé Agésipolis , regna en sa place ; & étant mort sans enfant , son frere Cléombrotus lui succéda. Ce Cléombrotus eut deux fils , Agésipolis II , & Cléomene. Agésipolis ne regna pas long-tems , & ne laissa pas de postérité. Son frere Cléomene regna après lui & eut deux fils , Acrotatus &

(a) Il n'y a point de ville qui tiennent qu'il faut lire *Mandurium*, ville de la Japygie.
ce nom. Les géographes

Cléonyme. Mais de son vivant il perdit son aîné Acrotatus , & laissa Cléonyme le plus jeune , qui ne regna point ; la couronne passa à son neveu Aréus , fils d'Acrotatus.

Cet Aréus ayant été tué près de Corinthe , son fils Acrotatus monta sur le trône ; & ayant été défait & tué à une bataille près de la ville de Mégalopolis par le tyran Aristomede , il laissa sa femme grosse ; elle eut un fils dont ce Léonidas , fils de Cléonyme , eut la tutelle. Cet enfant étant en bas âge , le royaume tomba à ce tuteur dont les mœurs ne convenoient pas trop à celles de ses citoyens. Car , quoique tous les Spartiates fussent déjà abâtardis & corrompus par la corruption générale où étoit tombé le gouvernement , il y avoit cependant dans Léonidas une dépravation plus marquée & un éloignement plus sensible des mœurs & des usages de son pays , comme dans un homme qui avoit roulé long-tems dans les palais des satrapes , qui avoit fait plusieurs années la cour à Séleucus , & qui ensuite , sans garder ni mesures ni bornes , avoit voulu transporter tout cet orgueil & tout ce faste dans les affaires des Grecs , & dans un gouvernement juste & légitime.

Mais Agis , & en heureux naturel & en grandeur d'ame , surpassa si fort non-seulement Léonidas , mais encore presque tous ceux qui avoient régné après Agésilas le grand , que n'ayant pas encore vingt ans accomplis , quoiqu'il eût été nourri dans les richesses , dans le luxe & dans les délices de sa

mere Agésistrate & de son ayeule Archidamie , qui avoient plus d'or & d'argent que tous les autres Lacédémoniens ensemble, renonça d'abord à toutes les voluptés, n'eut plus aucune attention ni la moindre complaisance pour la beauté de sa personne, rejetta toutes les parures & les vains ornemens, dépouilla & fuit toute sorte de superfluité & de magnificence, & fit gloire d'aller vêtu d'une simple cappe, & de rechercher les repas, les bains & toute l'ancienne maniere de vivre de Sparte, & dit hautement, *qu'il n'auroit que faire d'être roi, si par le moyen de la royauté il n'espéroit de faire revivre les loix, & de rétablir dans son ancienne vigueur la discipline Laconique.*

Cette discipline & les affaires des Lacédémoniens avoient commencé à être malades & à se corrompre, depuis le moment qu'après avoir ruiné le gouvernement d'Athenes, ils eurent commencé à se remplir d'or & d'argent. Cependant le partage des terres que Lycurgue avoit fait, & le nombre des héritages qu'il avoit établi, s'étant conservés dans les successions, chaque pere laissant à son fils sa part telle qu'il l'avoit reçue, (a) cet ordre & cette égalité qui persévérerent sans

(a) Cet ordre & cette égalité persévérant sans aucune atteinte, releverent en quelque sorte la ville.) Comme il n'y a rien de plus préjudiciable aux villes & aux états qu'une grande inégalité, cette égalité, que le partage des terres avoir introduit, continuant dans Sparte, servit à la relever. Ce qui subsiste encore d'un bon établissement, peut servir à rétablir ce qui est ruiné & perdu. Voyez la vie de Lycurgue.

aucune atteinte , releverent en quelque sorte la ville de toutes les autres fautes qu'elle avoit faites contre son ancien gouvernement , & la conserverent encore entiere. Mais un des plus puissans citoyens, nommé Epitadès , homme superbe , opiniâtre & entêté , ayant été nommé éphore , & ayant eu un différend avec son fils , (a) fit une loi par laquelle il étoit permis à tout homme de disposer de sa maison & de son héritage , & de le donner de son vivant , ou de le laisser par testament après sa mort à qui il voudroit. Cet éphore fit cette loi pour assouvir son ressentiment particulier , & les autres citoyens la reçurent & la confirmèrent par des motifs d'intérêt & d'avarice ; ce qui ruina un très-bel établissement , & acheva de sapper le plus sûr fondement de leur police. Car les puissans acquéroient tous les jours sans garder aucunes bornes , en chassant les héritiers des successions qui leur appartenoient. Ainsi tous les biens se trouvant bientôt entre les mains d'un très-petit nombre , la pauvreté gagna & remplit toute la ville ; & à la place des arts honnêtes & libéraux qu'elle en chassa , elle y introduisit tous les arts mercenaires & mécaniques , & avec eux la haine & l'envie contre ceux

(a) *Fit une loi, par laquelle il étoit permis à tout homme de disposer de sa maison & de son héritage.*) Solon avoit fait à Athenes la même loi , mais plus restreinte ; car il permettoit aux peres qui n'avoient point d'enfans mâles ,

nés de légitime mariage , de donner leur bien à qui ils voudroient. Plutarque juge fort bien de ces loix , & fait fort bien voir combien elles étoient injustes & préjudiciables à l'état. Voyez la vie de Solon.

qui retenoient injustement ces possessions.

Il ne resta dans la ville qu'environ sept cens Spartiates naturels , & de ces sept cens il n'y en avoit à-peu-près que cent qui eussent conservé leurs héritages. Tous les autres étoient une populace accablée de pauvreté , qui demouroit dans la ville sans y avoir le moindre degré d'honneur , (a) soutenant à contre-cœur & très-mollement les guerres contre les ennemis du dehors , & épiant toujours l'occasion de changer la situation présente des affaires , & de se tirer d'un état si violent. C'est pourquoi Agis , persuadé que c'étoit une très-belle chose , comme ce l'étoit en effet , de repeupler la ville & de la ramener à son ancienne égalité , commença à fonder les sentimens de ses citoyens.

Il trouva d'abord contre son attente les plus jeunes disposés à lui obéir , & tout prêts à embrasser la vertu , & à quitter pour la liberté leur maniere de vivre , comme on quitte un méchant habit pour un meilleur. Mais la plupart des vieux déjà entièrement pénétrés par la corruption , envisagerent d'abord comme une chose très-redoutable la réforme de Lycurgue , & tremblèrent au seul nom de ce

(a) *Soutenant à contre-cœur & très-mollement les guerres contre les ennemis du dehors.*) Il est impossible que les pauvres soutiennent de bon cœur les guerres quand ils n'y travaillent que pour l'avantage des riches qu'ils agrandissent contre eux , & qu'ils ne se rebutent enfin , & ne causent des séditions & des guerres civiles. Cela n'est pas si sensible dans les états absolument despotiques , & il n'est pas difficile d'en voir la raison. Encore cela ne laisse-t-il pas de s'y faire sentir très-souvent jusqu'à certain point.

législateur , comme des esclaves fugitifs que l'on ramene à leurs maîtres. C'est pourquoi ils blâmoient extrêmement Agis quand il déplorait l'état présent des choses , & que regrettant l'ancienne dignité de Sparte , il cherchoit les moyens de la rétablir.

Il n'y eut que Lyfandre , fils de Libys , Mandroclidas , fils d'Ecphanes , & Agésilas , qui approuverent ses vues , & qui l'exciterent fortement à les suivre & à les exécuter. Lyfandre étoit celui des Spartiates qui avoit le plus de réputation , & qu'on honoroit le plus ; Mandroclidas étoit le plus propre à conduire des pratiques secrètes , car sa ruse & son adresse étoient accompagnées d'audace & de fermeté ; & Agésilas étoit oncle du roi & homme très-éloquent , d'ailleurs mou & possédé de l'amour des richesses ; mais il étoit excité & aiguillonné par son fils Hippomedon qui s'étoit acquis beaucoup de gloire dans plusieurs guerres & dans plusieurs combats , & qui avoit beaucoup de crédit & d'autorité à cause de l'affection que lui portoit toute la jeunesse. Mais la véritable raison qui l'obligea d'entrer dans les desseins d'Agis , ce fut la quantité de dettes immenses dont il étoit accablé , & dont il espéroit de se décharger sans bourse délier en changeant le gouvernement. Agis ne l'eut pas plutôt gagné , qu'il travailla avec lui à gagner sa mere , sœur d'Agésilas , laquelle avoit beaucoup de pouvoir dans la ville , à cause du grand nombre de ses esclaves , de ses amis & de ses débi-
teurs ,

seurs, & qui influoit beaucoup dans les affaires les plus importantes.

Dès qu'Agis se fut ouvert à elle de son dessein, elle en fut d'abord étonnée, & voulut faire changer ce jeune homme, en lui représentant qu'il entreprenoit des choses qui n'étoient ni possibles ni utiles. Mais Agéfilas lui fit voir que cette entreprise seroit aussi utile que belle, & qu'elle réussiroit infailliblement; & le roi, étant revenu à la charge, la conjura de vouloir sacrifier son or & son argent à l'honneur & à la gloire de son fils. Il lui représenta : *Que par ses richesses il ne pourroit jamais s'égalér aux autres rois, (a) puisque même les domestiques des satrapes & les esclaves des tuteurs de Ptolémée & de Seleucus possédoient plus de biens que n'en avoient jamais possédé tous les rois de Sparte ensemble; au lieu que, si, par la tempérance, par une vie simple & frugale, & par la magnanimité, il pouvoit effacer le luxe de tous ces rois, & rétablir parmi ses citoyens l'égalité & la communauté des biens, comme elles étoient du tems de Lycurgue, il acquerroit véritablement la réputation & la gloire d'un très-grand roi.*

(a) Puisque même les domestiques des satrapes & les esclaves des tuteurs de Ptolémée.) Cette raison est d'une très-grande force, & une démonstration pour faire voir qu'un roi ne sauroit être grand par ses richesses, puisqu'il y a eu des domestiques de sa-

trapes & des esclaves même de leurs favoris, qui ont possédé plus de richesses que les rois les plus riches, & qui cependant ont toujours été très-méprisables & très-petits. Il n'y a donc que la vertu qui puisse rendre un prince véritablement grand.

Alors la reine & toutes ses dames , animées & excitées par la noble ambition de ce jeune prince , changerent tout d'un coup de sentiment ; & comme par une inspiration divine elles furent tellement frappées de la beauté de ce projet , qu'elles presserent Agis de mettre promptement la main à l'œuvre & de se hâter , & qu'envoyant chercher leurs amis , elles les exhorterent à se joindre à lui. Elles parlerent même aux autres femmes de la ville , comme sachant bien que les Lacédémoniens avoient de tout tems beaucoup de déférence pour leurs femmes , & qu'ils leur laissoient plus de pouvoir & d'autorité dans les affaires publiques , qu'ils n'en prenoient eux-mêmes dans leurs affaires particulieres & dans l'intérieur de leurs maisons. Or , la plus grande partie des richesses de Sparte étoit alors entre les mains des femmes , & c'est ce qui rendit l'entreprise d'Agis très-difficile & très-épineuse ; car toutes les femmes s'y opposerent d'abord , voyant bien qu'elles alloient perdre non-seulement leur luxe & leurs délices , par le moyen de cette vie rustique & grossiere qu'on vouloit rétablir , & à laquelle on donnoit tant d'éloges , mais encore tous leurs honneurs & toute la puissance qu'elles avoient à cause de leurs richesses ; elles recoururent toutes à Léonidas , & le conjurerent , puisqu'il étoit le plus âgé , de retenir Agis & de l'empêcher d'exécuter son projet.

Léonidas étoit très-porté à secourir les ri-

ches ; mais , comme il craignoit le peuple qui fouhaitoit fort ce changement , il n'osa pas s'opposer à Agis en face & à visage découvert , mais sous main il cherchoit à le traverser & à faire échouer son dessein. Il parloit en secret aux magistrats , & calomnioit Agis en disant : *qu'il offroit aux pauvres les biens des riches , le partage des terres & l'abolition des dettes , comme le prix de la tyrannie qu'il vouloit usurper ; & que par-là il cherchoit à faire non des citoyens pour Sparte , mais des satellites & des gardes pour sa personne.*

Cependant Agis , étant venu à bout de faire élire Lyandre éphore , porta d'abord au conseil une ordonnance qu'il avoit dressée , & dont les principaux articles étoient : que tous les débiteurs seroient déchargés de leurs dettes ; que , de toutes les terres qui étoient depuis la vallée de Pellene jusqu'au mont Taygete , au promontoire de Mallée & à Sellasie , on en feroit quatre mille cinq cens lots : que de celles qui étoient au-delà de ces limites , on en feroit quinze mille : que ces portions seroient distribuées à ceux du voisinage qui étoient en état de porter les armes , & que celles qui étoient au-dedans seroient pour les Spartiates naturels ; au nombre desquels on compteroit les voisins & les étrangers qui auroient eu une éducation honnête & noble , & qui se trouveroient bien conformés de leur personne , & dans la fleur de l'âge : qu'ils seroient tous distribués en quinze tables , appelées phidities , dont la moindre seroit de

deux cens, & la plus forte de quatre cens; & qu'ils observeroient tous la même maniere de vivre & la même discipline que leurs ancêtres.

Cette ordonnance ayant été écrite, & les sénateurs n'étant pas tous de cet avis, Lyfandre fit assembler le peuple, & parla fortement à ses citoyens, pendant que de leur côté Mandroclidas & Agéfilas les conjuroient que, pour complaire à un petit nombre qui même leur insultoit & les fouloit aux pieds, ils ne vissent pas d'un œil indifférent la dignité de Sparte entièrement avilie & perdue, mais qu'ils se souvinssent des anciens oracles qui leur avoient été rendus autrefois, & qui tous leur ordonnoient de se donner de garde de l'amour des richesses, comme d'une passion qui feroit certainement pernicieuse à Sparte & qui causeroit sa ruine totale, & encore de ceux qu'ils avoient tout fraîchement reçus de la déesse Pasiphaé; (a) car dans la ville de

(a) Car dans la ville de Thalames il y avoit un temple & un oracle de cette déesse.) On alloit coucher dans son temple, & la nuit la déesse faisoit voir en songe tout ce que l'on vouloit savoir. Cicéron a parlé de cet oracle de Pasiphaé dans le premier livre de la Divination : *Atque etiam qui præerant Lacædæmoniis non contenti vigilanti-bus curis, in Pasiphaæ fano, quod est in agro propter urbem, somnianti causa excubant, quæ veræ quietis ora-*

cula ducebant. Mais je crois qu'il manque un mot à ce texte de Cicéron. Le temple de Pasiphaé n'étoit pas si près de Sparte, qu'il ait pu dire qu'il étoit *propter urbem*, près de la ville. Il étoit au fond de la Laconie dans la ville de Thalames sur le golfe Messénique, & par conséquent assez loin de Sparte. Apparemment après *urbem* il manque le nom de la ville la plus prochaine de ce temple, ou peut-être le nom même de la ville de Thalames; car Cicéron peut

Thalames il y avoit un temple & un oracle de cette déesse, qui étoit en grande vénération.

Quelques-uns prétendent que cette Pasiphaé (a) est une des Atlantides, filles de Jupiter, & qu'elle eut pour fils Ammon. (b) D'autres assurent qu'elle n'est autre que Cassandre, fille de Priam, qui mourut dans Thalames; & que, parce qu'elle rendoit ses oracles à tout le monde, elle fut appelée (c) *Pasiphaé*. Mais Phylarchus écrit que la fille d'Amyclas, appelée Daphné, fuyant la vive poursuite d'Apollon qui vouloit avoir ses faveurs, & étant changé en la plante qui porte ce nom, fut fort honorée de ce dieu, & reçut de lui la vertu de prophétiser. On dit donc que ses oracles ordonnoient aux Spartiates de revenir tous à l'égalité ordon-

avoir voulu dire que ce temple étoit, non dans Thalames, mais aux portes de Thalames.

(a) *Est une des Atlantides, filles de Jupiter, & qu'elle eut pour fils Ammon.* Cet endroit me paroît corrompu. Peut-être vaudroit-il mieux traduire, *est une des Atlantides, celle de qui Jupiter eut Ammon.*

(b) *D'autres assurent qu'elle n'est autre que Cassandre.* Pausanias pourroit faire croire que c'étoit la déesse Ino. Sur le chemin d'Octyla à Thalames, dit-il, est le temple & l'oracle d'Ino. On le consulte en dormant, & tout ce

que l'on veut savoir, la déesse le fait voir en songe. Dans la cour du temple il y a deux statues de bronze, l'une de Paphie, on a corrigé avec raison de Pasiphaé, & l'autre du Soleil. Celle qui est dans le temple ne peut être vue à cause de la quantité de couronnes & de bandelottes qui la cachent. On dit qu'elle est aussi de bronze. Il y a bien de l'apparence que c'est Ino même qui fut appelée Pasiphaé, parce qu'elle rendoit ses oracles à tout le monde.

(c) Des deux mots *Πᾶσι* & *Φαίαν*, déclarer à tout le monde.

née par la loi que Lycurgue avoit établie dès le commencement.

Par-dessus tout cela le roi Agis, s'avancant au milieu de l'assemblée, après un discours fort court, dit qu'il alloit beaucoup contribuer pour sa part au gouvernement qu'il vouloit établir, & qu'il mettoit d'abord en commun tous ses biens qui étoient très-considérables, & qui consistoient en terres labourables, en pâturages, & en six cens talens d'argent comptant; que sa mere & sa grand-mere alloient faire la même chose, aussi-bien que tous ses parens & tous ses amis qui tous étoient les plus riches des Spartiates.

Tout le peuple fut étonné de la magnanimité de ce jeune prince, & en même tems ravi de joie de ce qu'après trois cens ans on revoyoit enfin un roi digne de Sparte. Mais alors Léonidas, levant le masque, s'opposa à lui de tout son pouvoir; car venant à penser qu'il seroit obligé de faire la même chose, & que ses citoyens ne lui en auroient pas la même obligation, mais que tout le monde mettant également tous ses biens en commun, l'honneur en reviendrait toujours à celui-là seul qui avoit donné l'exemple, il demanda tout haut à Agis, *s'il ne pensoit pas que Lycurgue fût un habile homme & un homme de bien.* Agis ayant répondu, *qu'il le tenoit pour tel :* où avez-vous donc vu, reprit Léonidas, *que Lycurgue ait jamais ordonné une abolition des dettes, ou qu'il ait donné droit de bourgeoisie aux étrangers, lui qui étoit très-per-*

suadé que la ville ne pourroit être saine, si tous les étrangers n'en étoient chassés ? Agis lui répondit : qu'il ne s'étonnoit point que lui qui avoit été élevé dans les pays étrangers, & qui s'étoit marié dans une maison de satrape, ne connût pas Lycurgue, & qu'il ignorât qu'en chassant de sa ville l'or & l'argent, il en avoit banni toutes dettes actives & passives. Que, pour ce qui étoit des étrangers qui venoient dans sa ville, il n'en vouloit qu'à ceux qui ne pouvoient s'accommoder aux mœurs & à la discipline qu'il établissoit ; que c'étoient-là les seuls qu'il chassoit, non qu'il fît la guerre à leurs personnes, mais c'est qu'il craignoit leur manière de vivre & la corruption de leurs mœurs ; il appréhendoit que, mêlés & confondus avec ses citoyens, ils n'engendrassent insensiblement dans leur ame l'amour du luxe & de la mollesse, & une envie démesurée de s'enrichir. Ignore-t-on que Terpendre, Thalès & Phéréclide, étoient tous trois étrangers ? cependant parce que dans leurs poèmes & dans leur philosophie ils débitaient les mêmes maximes que Lycurgue, ils sont honorés à Sparte avec grande distinction. Et vous-même, continuait-il, (a) vous louez extrêmement Ecprepes

(a) Vous louez extrêmement Ecprepes qui, étant éphore, coupa les deux cordes.) Tout ce qui alloit à rendre la musique plus molle & plus efféminée, étoit suspect à ces hommes sages, & l'expérience n'a que trop prouvé qu'ils avoient raison. Au reste

le grec dit qu'il les coupa *αὐτὰρ ἔφατο*, que l'on a traduit avec une hache. Mais il faut que ce mot signifie autre chose qu'une hache, & qu'il signifie une sorte de couteau, car il est ridicule de prendre une hache pour couper les cordes d'un instrument, à moins

qui , étant éphore , coupa les deux cordes que le musicien Phrynis avoit ajoutées aux sept dont la lyre étoit garnie ; (a) vous louez de même ceux qui après lui firent la même chose à Timothée ; & cependant vous me blâmez , moi qui veux bannir de Sparte le luxe , les délices , la dépense & toute vaine superfluité. Comme si la vue de ces gens qui avoient coupé ces cordes de la lyre , n'avoit pas été d'empêcher que tout ce fracas & cette superfluité de musique ne se glissassent dans une ville dont vous les excès qui s'étoient introduits dans la vie & dans les mœurs , avoient déjà ruiné toute l'harmonie & la bonne correspondance , qui regnoient auparavant dans toutes ses parties.

Après ce discours tout le peuple suivit le parti d'Agis , & tous les riches se rangerent du côté de Léonidas , & le prièrent de ne pas les abandonner. Ils s'adressèrent aussi aux sénateurs qui avoient sur cela le principal pouvoir , en ce qu'ils avoient seuls le droit d'examiner les propositions avant qu'elles pussent être reçues & confirmées par le peuple ; & ils firent tant par leurs prières & par leurs instances , que ceux qui rejettoient l'ordonnance d'Agis l'emportèrent enfin d'une voix.

qu'on ne veuille dire que cet éphore prit une hache pour faire craindre qu'il alloit mettre la lyre en pièces.

(a) Vous louez de même ceux qui après lui firent la même chose à Timothée.) A Timo-

thée de Milet , grand poète dithyrambique & grand musicien. Il avoit pis fait encore que Phrynis , car il ajouta à la lyre une onzième & une douzième corde. Sparte fit un décret très-severe contre lui.

Mais Lyfandre, qui étoit encore en charge, se mit incontinent à poursuivre Léonidas en vertu d'une ancienne loi qui défendoit, *qu'aucun descendant d'Hercule eût des enfans d'une femme étrangere*, & qui ordonnoit la peine de mort contre celui qui, sorti de Sparte, seroit allé s'établir chez les étrangers. Après avoir aposté beaucoup de gens pour tenir contre Léonidas le même langage, il se mit avec les autres éphores à observer le signe du ciel. Et voici quelle est cette coutume.

Tous les neuf ans les éphores choisissent une nuit où le ciel est le plus pur & le plus serein, sans aucune clarté de lune, se tiennent assis en rase campagne dans un profond silence, les yeux attachés au ciel; (a) & s'ils voient une étoile traverser d'un côté du ciel à l'autre, ils mettent en justice leurs rois, les accusent d'avoir commis quelque faute énorme contre la divinité, & les déposent jusqu'à ce qu'il vienne de Delphes ou d'Olympie quelque oracle qui ordonne de les rétablir. Lyfandre, disant donc qu'il avoit observé ce signe, appella Léonidas en jugement, & produisit des témoins qui depo-

(a) *Et s'ils voyent une étoile traverser d'un côté du ciel à l'autre, ils mettent en justice leurs rois.* Comment est-il possible que des gens si sages d'ailleurs, eussent une imagination si extravagante? Une étoile, c'est-à-dire, une exhalaison, passant d'un côté du ciel à l'autre, marquoit

que leurs rois avoient commis quelque péché énorme contre la divinité, & méritoient d'être déposés. Il ne faut pas croire qu'ils donnaient à cela quelque fondement; c'étoit seulement un trait de politique pour avoir toujours quelque prétexte de chasser leurs rois.

soient qu'il avoit épousé une femme d'Asie qu'un des lieutenans de Seleucus , chez lequel il logeoit , lui avoit donnée ; qu'il en avoit eu deux enfans ; qu'ensuite venant à être haï de cette femme qui ne pouvoit le supporter , il étoit revenu contre son gré dans sa patrie ; & qu'ayant trouvé le trône sans successeur légitime , il s'en étoit emparé. En même tems il persuada à Cléombrotus d'intervenir au procès , & de demander la couronne , comme étant de la race royale , & gendre de Léonidas.

Léonidas , effrayé de cette poursuite dont il craignoit l'issue , (a) alla se réfugier dans le temple de Minerve , appelée *Chalcioicos* ; & la femme de Cléombrotus , quittant son mari , alla solliciter pour son pere en se rendant suppliante avec lui. Léonidas fut donc sommé de se présenter ; & comme il ne comparut point , on lui ôta le royaume , & on le donna à son gendre Cléombrotus.

Dans ce tems-là Lyfandre sortit de charge , son tems étant expiré. Les éphores qui lui succéderent rétablirent Léonidas qui s'étoit jetté entre leurs mains , & intentèrent un procès à Lyfandre & à Mandroclidas , sur ce que contre la loi ils avoient décerné l'abolition des dettes & le nouveau partage des

(a) *Alla se réfugier dans le temple de Minerve appelée Chalcioicos.* Il y avoit à Sparte un temple de Minerve qui étoit tout d'airain , c'est pourquoi la déesse

fut appelée *Chalcioicos* , c'est-à-dire , qui habite la maison d'airain. Pausanias écrit dans les Phociques que ce temple existoit encore de son tems.

terres. Lyfandre & Mandroclidas, se voyant donc en danger d'être condamnés, persuadent aux deux rois qu'ils n'ont qu'à s'unir, à se bien entendre ensemble, & à se moquer de toutes les ordonnances & de tous les decrets des éphores : *Car, disoient-ils, toute la force de ces magistrats ne vient que de la méfintelligence des rois, parce qu'ils appuient par leurs suffrages celui des deux qui propose le meilleur avis, lorsque l'autre le combat & s'oppose à ce qui est expédient & utile ; au lieu, ajoutoient-ils, que, quand les deux rois sont d'accord & ne veulent que la même chose, rien ne peut s'opposer à leur volonté ni à leur puissance ; & c'est contravenir aux loix que de leur résister, les éphores n'ayant que le pouvoir d'arbitrer & de décider entre les deux rois quand ils sont de différent avis, & nullement le droit de s'ingérer dans leurs affaires quand ils sont d'accord.*

Les deux rois, persuadés par ces discours, se rendirent à l'assemblée, firent sortir les éphores de leurs sieges, en établirent d'autres en leur place, du nombre desquels fut Agéfilas ; & ayant fait prendre les armes à quantité de jeunes gens, & délivré les prisonniers, ils se rendirent très-redoutables à leurs ennemis qui crurent qu'ils alloient faire main-basse sur eux.

Cependant on ne tua personne ; au contraire, Agéfilas ayant voulu faire tuer Léonidas comme il s'enfuyoit à Tégée, & ayant envoyé après lui des gens pour exécuter ce

meurtre , Agis , qui en fut averti , dépêcha en même tems des gens fideles qui accompagnerent Léonidas , & le rendirent en sûreté à Tégée.

Leur entreprise allant donc ainsi son train , & n'y ayant personne qui y fît aucune opposition ni la moindre résistance , un seul homme , Agéfilas , renversa & ruina tout , en corrompant la plus belle de toutes les loix & la plus digne de Sparte , par la maladie la plus honteuse , par son avarice ; car , comme il possédoit une des plus grandes & des meilleures terres du pays , qu'il devoit de grosses sommes , & qu'il n'étoit ni en état de payer ses dettes , ni en volonté d'abandonner sa terre pour la mettre en commun , il persuada à Agis que le changement seroit trop grand , trop violent & même trop dangereux , s'ils entreprenoient de faire passer en même tems ces deux chefs , l'abolition des dettes & le partage des terres ; mais que , si on commençoit d'abord à gagner les possesseurs des terres par l'abolition des dettes , ils supporteroient ensuite le partage des terres avec plus de douceur & de facilité.

Cet expédient fut goûté par Lyfandre même trompé par Agéfilas. Prenant donc aux créanciers tous leurs contrats & toutes leurs obligations , que les Lacédémoniens appellent *claria* , ils les porterent à la place publique , les assemblerent en un monceau , & y mirent le feu. Dès que la flamme s'éleva en l'air , les riches & les banquiers qui avoient

prêté leur argent , s'en retournerent très-désolés ; & Agésilas leur insultant encore , dit *que de sa vie il n'avoit vu un feu si beau , ni si clair.*

Incontinent après le peuple demanda qu'on fît aussi le partage des terres , & les rois ordonnoient que cela s'exécutât ; mais Agésilas , faisant toujours naître de nouvelles difficultés pour l'empêcher , & alléguant prétextes sur prétextes , gagna du tems jusqu'à ce qu'Agis fut obligé de partir à la tête d'une armée ; car les Achéens , alliés de Lacédémone , leur avoient envoyé demander du secours contre les Etoliens qui menaçoient d'entrer par les terres des Mégariens dans le Péloponèse.

Aratus , général des Achéens , avoit déjà rassemblé des troupes pour s'y opposer , & il avoit écrit aux éphores. Sur ses lettres , les éphores envoyèrent d'abord Agis dont le courage étoit fort élevé par son ambition naturelle , & encore par la bonne volonté que ses troupes lui marquoient ; car c'étoient pour la plupart de jeunes gens , & de jeunes gens pauvres , qui , se voyant déjà déchargés de toutes dettes & libres , & espérant encore qu'ils partageroient les terres s'ils revenoient de cette expédition , se montroient merveilleusement affectionnés pour Agis. Et c'étoit un spectacle charmant pour les villes de voir ces troupes traverser le Péloponèse doucement , sans faire le moindre dégât ni le moindre petit désordre , & sans que le bruit de leur marche fût presque entendu ; tellement

que les Grecs étoient émerveillés , & faisoient en eux-mêmes cette réflexion : que ne devoit point être autrefois la discipline & le bon ordre de l'armée de Lacédémone , quand elle avoit à sa tête Agésilas , ou Lyfandre , ou l'ancien Léonidas , puisque commandée par un jeune homme , plus jeune que tous ceux de son camp , elle témoignoit pour lui tant de respect & tant de crainte ? Aussi ce jeune homme ne faisoit gloire que de vivre dans une grande simplicité , d'aimer le travail & de n'être jamais ni vêtu , ni armé plus magnifiquement que le moindre soldat de son armée. Et c'est ce qui le faisoit admirer & aimer du peuple. Mais cette nouveauté qu'il introduisoit déplaisoit infiniment aux riches qui craignoient que son exemple ne fût suivi par tous les peuples des environs.

Agis joignit Aratus près de Corinthe , comme il délibéroit dans un conseil de guerre s'il hazarderoit la bataille , & quelle disposition il donneroit à ses troupes. D'abord Agis lui marqua beaucoup de résolution & de bonne volonté , & fit paroître une audace qui n'étoit ni furieuse , ni téméraire. Il lui dit très-sérieusement , *qu'il étoit d'avis de combattre , & de ne pas souffrir que la guerre passât le seuil des portes du Péloponèse , mais qu'il feroit ce qu'Aratus jugeroit à propos ; car il étoit plus ancien que lui , & d'ailleurs capitaine général des Achéens. Au lieu qu'il n'étoit lui que général des troupes auxiliaires , & qu'il n'étoit pas venu ni pour leur rien*

commander, ni pour être à leur tête, mais seulement pour combattre avec eux & les secourir.

Baton de Sinope (a) écrit pourtant qu'Agis ne fut pas d'avis de combattre, quoiqu'Aratus le voulût; mais Baton n'avoit pas lu ce qu'Aratus lui-même avoit écrit sur cela pour sa justification; (b) disant que les laboureurs ayant déjà recueilli & ferré tous les grains & tous les fruits de la terre, il avoit jugé plus à propos de laisser entrer les ennemis, que de hasarder la bataille où il s'agissoit de tout. Dès qu'Aratus eut donc résolu de ne pas combattre, il congédia ses alliés, après les avoir comblés de louanges. Agis, étonné de cette conduite, partit avec ses troupes, & reprit le chemin de Sparte où les affaires étoient déjà brouillées, & où il trouva un grand changement. Car Agésilas, qui étoit éphore, se voyant délivré de la crainte qui le rendoit auparavant bas & timide, osa tout & ne s'abstint d'aucune injustice qui pouvoit lui apporter quelque argent; car il ajouta à l'année un treizième mois, quoique la période ne le demandât point, & que cela fût contre l'ordre des tems, & fit payer sur ce pied-là pour treize mois les impôts qu'on

(a) Historien qui avoit écrit l'histoire de Perse. Il étoit plus jeune qu'Aratus.

(b) Disant que les laboureurs ayant déjà recueilli & ferré tous les grains & tous les fruits de la terre, il avoit jugé plus à propos de laisser entrer les ennemis.) Cette

raison est fort bonne, car le dégât que les Etoliens feroient dans le pays, ne pouvoit pas être considérable, tous les biens étant renfermés dans les villes & dans les châteaux, qu'ils n'étoient en état ni d'assiéger ni de prendre d'emblée.

ne devoit que pour douze. Mais craignant ensuite ceux à qui il avoit fait un si grand tort, & se voyant haï de tout le monde, il prit & entretenit des satellites qui lui servoient de gardes lorsqu'il alloit au sénat; & quant aux deux rois, il témoignoît pour l'un (a) beaucoup de mépris, & vouloit qu'on crût que l'honneur qu'il portoit à l'autre (b), étoit un respect qu'il rendoit plutôt à la parenté dont il étoit lié avec lui, qu'à sa dignité de roi. Et il fit courir le bruit qu'il feroit encore éphore l'année suivante. C'est pourquoi ses ennemis se liguant promptement ensemble, & s'exposant au dernier péril pour éviter les maux dont ils étoient menacés, firent venir ouvertement Léonidas de Tégée, & le rétablirent sur le trône, à la grande satisfaction du peuple même qui étoit très-irrité de voir qu'on l'avoit abusé par l'espérance d'un partage de terres qu'on n'avoit point exécuté.

Pour ce qui est d'Agésilas, son fils Hippomedon, qui étoit bien voulu de tout le monde à cause de sa valeur, fit tant par ses prières auprès de ses citoyens, qu'il le tira d'affaires & le sauva. Et quant aux deux rois, Agis se refugia dans le temple de Minerve, appelé *Chalcioicos*, & Cléombrotus alla se rendre suppliant dans celui de Neptune; car c'étoit contre lui que Léonidas paroissoit le plus irrité. Aussi laissant-là Agis, il alla d'abord à Cléombrotus avec une troupe de sol-

(a) Pour Cléombrotus.

(b) A Agis.

dats ; & étant entré dans le temple , il lui reprocha avec de grands emportemens qu'étant son gendre , il s'étoit élevé contre lui , qu'il lui avoit ôté le royaume , & qu'il l'avoit chassé de sa patrie.

Cléombrotus n'avoit rien à répondre à ces reproches ; mais il se tenoit là assis dans un profond silence & avec une contenance qui marquoit son embarras. Sa femme Chélonide, fille de Léonidas, avoit d'abord embrassé le parti de son pere si injustement traité ; & après que son mari eut usurpé le trône , elle le quitta sans balancer , & se rendit la compagne de son pere dans ses malheurs , le servant & ne l'abandonnant point pendant qu'il resta dans Sparte , & se rendant suppliante avec lui ; & depuis qu'il fut parti , elle persévéra dans son deuil toujours pleine de ressentiment contre Cléombrotus. Mais alors changeant comme la fortune , on la vit assise auprès de son mari , suppliante comme lui , & le tenant tendrement embrassé , avec ses deux enfans à ses pieds , l'un d'un côté , l'autre de l'autre.

Tous ceux qui étoient présens fondoient en larmes & admiroient la vertu & la charité de cette femme & cet amour conjugal. Cette pauvre femme montrant ses habits de deuil & ses cheveux épars & négligés : *Mon pere, s'écria-t-elle, ces habits si lugubres, ce visage abattu, & cette grande affliction où vous me voyez, ne viennent point de la compassion que j'ai pour Cléombrotus, ce sont les restes & les*

suites du deuil que j'ai pris pour tous les maux qui vous sont arrivés , & pour votre fuite de Sparte. Que faut-il donc que je fasse présentement ? Faut-il que , pendant que vous regnez à Sparte , & que vous triomphez de vos ennemis , je continue de vivre dans la désolation où je me trouve ? Ou faut-il que je prenne des robes magnifiques & royales , lorsque le mari que vous m'avez donné dans ma jeunesse , je le vois sur le point d'être égorgé par vos propres mains ? S'il ne peut désarmer votre colere , ni vous fléchir par les larmes de sa femme & de ses enfans , sachez qu'il sera plus puni de son mauvais conseil , & qu'il souffrira un supplice plus cruel que celui que vous lui préparez , lorsqu'il verra sa femme qui lui est si chere mourir avant lui. Car comment pourrois-je vivre , comment pourrois-je me trouver avec les autres femmes de Sparte , moi qui n'aurai pu par mes prieres toucher de compassion ni mon mari pour mon pere , ni mon pere pour mon mari , & qui , & femme & fille , me serai toujours vu également malheureuse , & toujours un objet de mépris pour les miens ? Quant à mon mari , s'il a pu avoir quelques raisons apparentes pour excuser ce qu'il a fait , je les lui ai ravies en le quittant , en prenant votre parti & en servant presque de témoin contre lui-même. Et vous , vous lui fournissez des moyens bien plausibles de justifier son injustice , en faisant voir par votre conduite que la royauté est un si grand bien & un bien si désirable , que pour l'obtenir on peut , avec justice , égorger ses gen-

dres & sacrifier tout le bonheur de ses enfans. En faisant ces lamentations, Chélonide appuya son visage sur la tête de Cléombrotus, & tourna sur les assistans des yeux abattus par la tristesse, & dont les larmes avoient terni tout l'éclat.

Léonidas, après avoir parlé un moment avec ses amis, ordonna à Cléombrotus de se lever & de sortir promptement de Sparte. En même tems il pria instamment sa fille de demeurer & de ne pas l'abandonner, après la marque de tendresse qu'il venoit de lui donner en lui accordant cette faveur insigne, le salut de son mari ; mais il ne put la persuader. Et dès que son mari se fut levé, elle lui remit l'un de ses enfans entre les bras, prit l'autre entre les siens ; & après avoir fait sa prière à la déesse & adoré son autel, elle alla en exil avec lui ; de sorte que, si Cléombrotus n'eût eu le cœur entièrement corrompu par la vaine gloire & par cette ambition demesurée de regner, il auroit trouvé que l'exil avec une compagne si vertueuse étoit pour lui un bonheur préférable à la royauté.

Après que Léonidas eut chassé Cléombrotus, & déposé les premiers archontes, & qu'il en eut mis d'autres en leur place, il se mit à tendre des embûches à Agis. Il tâcha donc d'abord de lui persuader de quitter son asyle & de venir regner avec lui, & lui faisoit entendre que ses citoyens lui pardonnoient tout le passé, parce qu'ils voyoient bien qu'étant encore jeune, desireux d'honneur & sans ex-

périence, il s'étoit laissé tromper par Agésilas. Mais, comme Agis doutoit de la sincérité de ses paroles, & qu'il s'opiniâtroit à demeurer dans ce temple, Léonidas renonça au dessein de l'abuser par de faux semblans. Ampharès, Démocharès & Arcésilas, qui avoient accoutumé de lui rendre souvent visite, lui continuèrent leurs soins, & quelquefois ils le menaient du temple jusqu'aux étuves; & après qu'il s'étoit baigné, ils le ramenaient en sûreté dans le temple, car ils étoient tous trois ses amis particuliers.

Il arriva un jour qu'Ampharès avoit emprunté d'Agésistrata, mère d'Agis, de riches tapisseries & de la vaisselle d'argent très-magnifique. Ces richesses lui firent naître l'envie de trahir le roi & les reines, dans l'espérance que ces meubles précieux lui demeureroient. L'on dit même que ce fut lui qui, plus que les deux autres, prêta l'oreille pour ce dessein aux suggestions de Léonidas, & qui excita le plus contre Agis les éphores, du nombre desquels il étoit. Agis demouroit donc tout le reste du tems dans le temple; mais, comme il sortoit quelquefois pour aller au bain, ils résolurent de profiter d'un de ces momens pour le surprendre. L'ayant donc épié un jour comme il s'en retournoit après s'être baigné, ils allèrent au-devant de lui, l'embrassèrent & se mirent à l'accompagner, en s'entretenant & en badinant avec lui comme avec un jeune homme, & un homme avec lequel il vivoit avec beaucoup de familiarité.

Au bout de la rue il y avoit un détour qui menoit à la prison; quand ils furent à ce coin, Ampharès, en vertu de sa dignité, saisit Agis, & lui dit : *Agis, je vous mene aux éphores, afin que vous leur rendiez compte de votre conduite.* En même tems Démocharès, qui étoit grand & fort, lui jettant son manteau autour du cou, se mit à le traîner; & les autres le poussant par derriere, selon le complot fait entr'eux, personne ne paroissant pour le secourir, & la rue étant deserte, ils le jetterent dans la prison.

En même tems arrive Léonidas avec grand nombre de soldats étrangers, & il environne la prison; les éphores arrivent aussi; & après avoir fait venir ceux des autres sénateurs qui étoient dans les mêmes sentimens qu'eux, ils interrogerent Agis comme dans un jugement juridique, & lui ordonnerent de se justifier sur ce qu'il avoit voulu innover dans la république. Le jeune roi ne fit que rire de leur dissimulation. Ampharès, prenant la parole, lui dit, *qu'il n'étoit pas tems de rire, qu'il pleureroit tout-à-l'heure, & qu'il porteroit la peine de sa folle témérité.* Un autre des éphores, faisant semblant de le favoriser & de lui ouvrir une voie pour se tirer de cette affaire criminelle, lui demanda, *s'il n'avoit pas été forcé par Lyfandre & par Agésilas.* Il répondit : *qu'il n'avoit été forcé par personne, mais que, plein d'admiration pour Lycurgue, & voulant l'imiter, il avoit entrepris de remettre la ville dans le même état où ce législateur*

l'avoit laissée. Le même éphore lui demanda, *s'il ne se repentoit point de ce qu'il avoit fait.* Le jeune prince répondit : *qu'il ne se repentiroit jamais d'une entreprise si belle, si noble & si vertueuse, quand même il verroit la mort devant les yeux.* Alors ils le condamnèrent à mort, & sur le champ ils ordonnerent aux officiers publics (a) de le mener dans la chambre appelée *décade*, qui est l'endroit de la prison où l'on étrangle ceux qui sont condamnés.

Démocharès, voyant que ces officiers n'osoient mettre la main sur Agis, & que les soldats étrangers se détournoient & ne vouloient point prêter leur ministère à cette exécution, comme n'étant ni pieux, ni juste de porter ses mains sur la personne du roi; les accabla d'injures & de menaces, & traîna lui-même Agis dans le cachot; car déjà le peuple avoit été informé qu'il étoit pris, déjà on s'assembloit devant les portes de la prison où il y avoit un grand tumulte; déjà toute la rue étoit éclairée d'un nombre infini de flambeaux, & la mere Agis & son aïeule étoient accourues remplissant tout de leurs cris, & priant que le roi des Spartiates eût

(a) *De le mener dans la chambre appelée Décade.* On prétend que ce mot *Décade* est corrompu, qu'il n'y avoit point dans la prison de Sparte de chambre de ce nom, & qu'il faut lire, *appelée Cajade.* Mais je ne fais s'il n'y avoit point de différence entre *Dé-*

cade & Cajade. On appelloit *Cajade* le lieu où l'on jettoit les criminels après qu'ils avoient été exécutés, & la chambre où on les exécutoit pouvoit être appelée *Décade.* Il est vrai que ce mot ne se trouve point ailleurs. Et ce n'est peut-être pas une raison.

au moins le privilege de se défendre & d'être jugé devant ses citoyens. Cela fut cause qu'on hâta encore son exécution, de peur qu'on ne l'enlevât cette nuit-là même, si on donnoit le tems au peuple de s'assembler.

Comme on le menoit au lieu où il devoit être étranglé, il vit un des exécuteurs qui pleuroit & qui étoit touché de son infortune : *Mon ami, lui dit-il, cesse de me pleurer ; car, périssant ainsi contre les loix & la justice, je suis en meilleur état & plus digne d'envie, que ceux qui m'ont condamné.* En finissant ce peu de paroles, il donna volontairement son cou au cordon.

En même tems Ampharès sortit à la porte, & Agésistrata, s'étant d'abord jettée à ses genoux, il la releva à cause de l'amitié & de la familiarité dont il avoit toujours vécu avec elle, & lui dit, *qu'Agis n'avoit à craindre aucune violence ni aucun mauvais traitement,* & la pressa d'entrer, si elle vouloit, dans la prison pour voir son fils. Et comme elle demanda que sa mere pût entrer aussi avec elle ; *rien n'empêche,* dit Ampharès ; & les prenant l'une & l'autre, il les introduisit dans la prison ; & ayant commandé qu'on fermât la porte, il livra à l'exécuteur l'aïeule Archidamie la premiere, qui étoit une dame très-avancée en âge, & qui avoit vieilli parmi ses citoyens avec autant ou plus de dignité, de réputation & d'estime, qu'aucune dame de son tems. Quand elle eut été exécutée, il ordonna à Agésistrata d'entrer dans le cachot,

En entrant elle vit d'abord son fils étendu mort à terre, & sa mere attachée encore au funeste cordon. Elle aida elle-même aux exécuteurs à la dépendre, & l'ayant étendue auprès du corps de son fils, elle l'enfvelit & la couvrit d'un linge; ce pieux office rendu, elle se jetta sur le corps de son fils; & le baissant tendrement, elle lui dit : *Mon fils, c'est l'excès de ta piété, de ta douceur, de ton humanité, qui t'a perdu, & qui nous a perdues avec toi.*

Ampharès, qui de la porte entendoit & voyoit tout ce qui se disoit & tout ce qui se passoit, entra; & adressant la parole à Agésistrata, il dit avec emportement : *Puisque vous avez su & approuvé les desseins de votre fils, vous souffrirez aussi la même peine.* A ces mots, Agésistrata se levant & courant au-devant du fatal cordon : (a) *Au moins, dit-elle, que ceci puisse être utile à Sparte!*

Dès que le bruit de ces exécutions se fut répandu dans la ville, & qu'on vit emporter les trois corps, il n'y eut point de crainte assez grande pour empêcher les citoyens de témoigner ouvertement la douleur qu'ils avoient de tout ce qu'on venoit de faire, & la haine dont ils étoient remplis contre Léonidas & Ampharès, bien persuadés que, depuis que les Doriens étoient établis dans le

(a) *Au moins, dit-elle, que ceci puisse être utile à Sparte.* Elle souhaite que les Spartiates, irrités d'une injustice

si atroce, en punissent les auteurs, & que ces scélérats étant punis, le calme soit rétabli dans la ville.

Péloponèse, on n'avoit rien fait de si atroce ni de si impie que cette horrible exécution. Car les ennemis même dans les combats, venant à se trouver devant le rois de Sparte, ne mettoient pas facilement les mains sur eux, mais ils se détournent, craignant & respectant ce caractère. C'est pourquoi, dans toutes les batailles des Lacédémoniens contre les Grecs, il n'y a eu que le seul Cléombrotus qui, avant le tems de Philippes, fut tué d'un coup de javeline à la bataille de Leuctres. Il est vrai que les Messéniens disent que Théopompe fut tué par Aristodeme, mais les Lacédémoniens le nient & assurent qu'il ne fut que blessé. Quant à cela il y a grand sujet de doute & d'incertitude. Il est toujours certain qu'à Lacédémone Agis fut le premier roi qui mourut par l'ordre des éphores, pour avoir entrepris des choses très-belles & très-dignes de la grandeur de Sparte, & qui mourut dans un âge où les hommes qui font des fautes trouvent ordinairement de l'indulgence, & obtiennent facilement leur pardon. Ce prince même mérita plus les reproches de ses amis, que ceux de ses ennemis, en ce qu'il laissa vivre Léonidas, & qu'il se confia aux autres par un effet de cette douceur & de cette bonté qu'il avoit au-dessus de tous les hommes.

Agis ayant été exécuté, Léonidas ne fit pas assez de diligence pour se saisir de son frere Archidamus qui se sauva d'abord; mais il prit sa femme qu'il emmena de sa maison avec un petit enfant qu'il avoit eu d'elle, &

la fit épouser par force à son fils Cléomene qui n'étoit pas encore en âge d'être marié, mais il ne vouloit pas que cette veuve tombât entre les mains d'un autre. Car Agiatis, c'est ainsi qu'elle s'appelloit, avoit hérité de son pere Gylippe de très-grands biens; d'ailleurs elle surpasseoit en beauté & en bonne grace toutes les autres dames Grecques, & se distinguoit encore davantage par sa sagesse & par sa vertu. C'est pourquoi elle fit tout ce qu'elle put pour n'être point forcée à ce mariage; elle pria & conjura, mais tout fut inutile. Étant donc unie à Cléomene, elle eut toujours une haine mortelle pour Léonidas, mais beaucoup de bonté, de douceur & de complaisance pour son jeune mari qui dès le premier jour étoit devenu éperdument amoureux d'elle, & qui partageoit même en quelque sorte la tendre amitié qu'elle conservoit pour Agis, & le plaisir qu'elle prenoit à s'en souvenir. Jusques-là que souvent il lui faisoit raconter tout ce qui s'étoit passé, & qu'il l'écoutoit avec une grande attention quand elle lui expliquoit les grands desseins & les grandes vues qu'il avoit pour le gouvernement.

Cléomene étoit ambitieux d'honneur & très-magnanime, il n'étoit pas moins né à la tempérance & à la simplicité qu'Agis; mais il n'avoit pas cette grande bonté & cette grande douceur, la nature ayant mêlé dans son tempérament un aiguillon de colere & une véhémence qui le pouvoit avec ardeur à tout ce

qui lui paroissoit beau & honnête. Or il ne trouvoit rien de si beau que de commander à ses citoyens de leur bon gré & de leur propre consentement ; mais il trouvoit beau aussi de les réduire malgré eux & de les forcer à embrasser ce qui leur étoit le meilleur & le plus utile. Il n'étoit point du tout content de l'état où il voyoit Sparte, où tous les citoyens étoient amollis & perdus par la fainéantise & par les voluptés ; où le roi même laissoit aller toutes les affaires comme elles pouvoient sans s'en mettre en peine, pourvu que personne ne l'empêchât de vivre dans l'oïveté, dans l'abondance & dans les délices ; & où personne ne prenant soin du public, chaque particulier tâchoit d'attirer à lui tout le profit, & d'enrichir sa maison aux dépens de la ville même. Car de faire exercer les jeunes gens, & de les former à la tempérance, à la patience & à l'égalité, il étoit très-dangereux seulement d'en parler, cela seul ayant été la cause de la mort d'Agis.

On dit aussi que Cléomene encore jeune avoit entendu quelque discours de philosophie (a) dans le tems que Sphérus, qui venoit des bords du Borysthene, passa à Lacédémone, &

(a) *Dans le tems que Sphérus, qui venoit des bords du Borysthene, passa à Lacédémone.* Voici un philosophe du Bosphore. On en avoit déjà vu du fond de la Scythie : la sagesse a soufflé dans tous les pays, & il n'y a point de lieu si barbare où elle ne se soit fait

entendre. Ce Sphérus vivoit sur la fin du regne de Philadelphie, & florissoit sous celui d'Evergetes. Diogene Laërce nous a conservé la liste de ses ouvrages qui étoient très-considérables. Il fut disciple de Zénon, & après lui de Cléanthe.

s'appliqua avec assez de succès à instruire les jeunes garçons & les jeunes hommes. Ce Sphérus étoit un des principaux disciples (a) de Zénon le Citien. Il semble qu'il fut d'abord charmé de la vigueur, de la force & de la générosité qui éclatoient dans le naturel de Cléomene, & qu'il s'en servit pour allumer davantage son ambition. On rapporte que l'ancien Léonidas, comme quelqu'un lui demandoit quel poëte lui paroïsoit Tyrtée, répondit: *il me paroît très-propre à enflammer les ames des jeunes gens ; car ses poésies les remplissent d'un tel enthousiasme & d'une telle fureur, que dans les batailles ils se jettent dans les plus grands périls sans ménager leur vie.* (b) La philosophie Stoïcienne a de même pour les grandes ames, pour les ames vigoureuses & fortes quelque chose de dangereux, & qui les porte au dernier excès de la témérité; mais, quand elle vient à se mêler avec un naturel grave, modéré, doux & sage, alors elle y produit les fruits qui lui sont propres.

Après la mort de Léonidas, son fils Cléo-

(a) *De Zénon le Citien.*) Pour le distinguer de Zénon d'Elée, ville de la Laconie, qui florissoit près de deux cents ans avant la mort de ce Zénon le Citien, ainsi appelé parce qu'il étoit de Citium, ville de Cypre.

(b) *La philosophie Stoïcienne & de même pour les grandes ames.*) C'est avec grande

raison que Plutarque compare la philosophie des Stoïciens à la poésie de Tyrtée; car il n'y en a point qui inspire plus de courage, & un plus grand mépris pour la mort. Mais, comme il dit fort bien, elle est dangereuse pour les ames vigoureuses & fortes. Caton d'Utique en est une preuve.

mene lui succéda au trône, & vit tous ses citoyens entièrement relâchés & corrompus, les riches négligeant les affaires publiques pour s'abandonner à leurs voluptés & pour remplir leurs cupidités insatiables, & le peuple accablé de misères ne se portant point volontiers à faire la guerre, & renonçant à l'honnête ambition de bien faire élever ses enfans. Il vit encore qu'il n'avoit lui-même que le vain titre de roi, & que toute l'autorité étoit entre les mains des éphores. Il se mit d'abord dans l'esprit de changer le gouvernement.

Il avoit un ami, nommé Xénarès, qui avoit été son amant; & cette belle passion, les Lacédémoniens l'appellent *une inspiration divine*. (a) Il le fonda d'abord en lui demandant quel roi avoit été Agis, & de quelle manière & avec quelles gens il s'étoit jetté dans le chemin qu'il avoit suivi. Au commencement, Xénarès prit grand plaisir à se ressouvenir de toutes ces affaires dont il avoit été témoin, & à lui raconter en détail comment elles s'étoient passées. Mais Cléomene lui ayant paru se passionner avec excès, & s'échauffer outre mesure pour ce changement qu'Agis avoit voulu faire dans l'état, & qu'il ne se laissoit point de l'entendre, il s'emporta contre lui & le tança fortement, le traitant d'homme peu sage; & enfin il rompit avec lui tout commerce, & n'alla plus le voir. Il n'expliqua

(a) Les Lacédémoniens donnoient à l'amour des garçons ce beau nom, parce qu'il ne tendoit qu'à les porter à la vertu & à la sagesse.

à personne le sujet de cette rupture , & se contenta de dire que le roi le savoit.

Xénarès ayant ainsi repoussé cette tentative , Cléomene se douta bien qu'il trouveroit tous les autres dans les mêmes sentimens ; c'est pourquoi il résolut d'exécuter son projet par lui-même : & persuadé que la guerre seroit plus favorable à son dessein que la paix , il commit sa ville avec les Achéens qui heureusement lui avoient donné quelques sujets de plainte. Car Aratus , qui avoit parmi eux la principale autorité , avoit pensé dès le commencement à faire une ligue de tous les peuples du Péloponese. C'étoit-là le but où il tendoit dans toutes ses guerres & dans toutes les vues politiques qu'il avoit pendant la paix , persuadé que cette ligue étant faite ils n'auroient rien à craindre des ennemis du dehors. Tous les autres peuples avoient déjà donné leur consentement , & il ne restoit plus que les Lacédémoniens , les Eléens , & ceux des Arcadiens , qui marchaient sous la bannière de Lacédémone. Incontinent donc après la mort de Léonidas , Aratus se mit à harceler les Arcadiens & à faire le dégât sur-tout dans les terres de ceux qui confinoient aux Achéens pour tâter le courage des Lacédémoniens , & pour faire connoître en même tems qu'il méprisoit Cléomene comme un homme fort jeune & qui n'avoit aucune expérience.

Dès que les éphores furent informés de cet acte d'hostilité , ils envoyèrent Cléomene

s'emparer du temple de Minerve qui est près de la ville de Belbine (a) ; car ce lieu-là est l'entrée de la Laconie, & il étoit alors en contestation entre les Lacédémoniens & les Mégalopolitains. Cléomene s'en étant saisi & l'ayant fortifié, Aratus n'en fit aucune plainte, mais il leva son camp la nuit, & s'approcha de Tégée & d'Orchomene. Les traîtres qui devoient lui livrer les portes de ces villes, ayant eu peur dans le moment qu'ils devoient exécuter leur trahison, Aratus s'en retourna sans rien faire, croyant que sa marche avoit été bien cachée. Mais le lendemain Cléomene, en se moquant, lui écrivit comme à son ami pour lui demander où il menoit son armée la nuit dernière ; Aratus lui fit réponse, qu'ayant eu avis qu'il alloit fortifier Belbine, il étoit sorti avec ses troupes pour l'en empêcher. Cléomene lui récrivit & lui manda, qu'il étoit bien persuadé de ce qu'il lui disoit ; mais, ajouta-t-il, je vous prie de m'expliquer, si cela ne vous importe pas beaucoup, pourquoi vous faisiez suivre tant de flambeaux & tant d'échelles. A ce trait de moquerie, Aratus se prit à rire, & demanda quel sujet c'étoit que ce jeune homme. Democrate le Lacédémonien, qui étoit banni de son pays, lui répondit : Si vous avez quelque chose à entreprendre contre les Spartiates, il est tems de vous hâter avant que les ergots soient venus à ce poulet.

Peu de tems après, Cléomene étant campé

(a) Sur la frontière de l'Arcadie.

dans l'Arcadie avec très-peu de cavalerie & quelques trois cens hommes de pied, les éphores qui craignoient la guerre lui envoyèrent ordre de revenir. Mais d'abord après son retour à Sparte, Aratus ayant pris la ville de Caphyes (a), les éphores firent repartir Cléomene tout aussi-tôt. Dans sa marche il prit la place de Méthydrrie (b), d'où il fit des courses dans tout le pays d'Argos. Les Achéens se mirent d'abord en campagne & marcherent contre lui avec vingt mille hommes de pied & mille chevaux, sous la conduite d'Aristomaque. Cléomene les rencontra près de la ville de Pallantium (c), & leur présenta la bataille; mais Aratus, effrayé de cette audace, ne voulut pas que le général hazardât le combat, & se retira chargé d'injures par les Achéens, & moqué & méprisé par les Lacédémoniens qui n'étoient pas en tout cinq mille hommes. Cette retraite enfla tellement le courage à Cléomene, qu'il en étoit tout fier auprès de ses citoyens, & qu'il les faisoit ressouvenir d'un mot de leurs anciens rois, qui disoit, (d) *que les Lacédémoniens*

(a) Ville d'Arcadie.

(b) Autre ville d'Arcadie.

(c) Ville d'Arcadie à l'Orient de Méthydre.

(d) *Que les Lacédémoniens ne demandoient jamais combien les ennemis étoient, mais où ils étoient.*) Le mot de ce roi est fort beau. Un de nos officiers en a dit un tout semblable. Avec peu de gens

il attaqua une grosse troupe, & fut battu & pris. Comme on lui demandoit comment avec une poignée d'hommes il avoit attaqué un corps si supérieur en nombre, il répondit : *Le roi mon maître nous a ordonné de vous combattre, & non pas de vous compter.*

niens ne demandoient jamais combien les ennemis étoient, mais où ils étoient.

Quelque tems après ayant marché au secours des Eléens à qui les Achéens faisoient la guerre, il rencontra près du mont Lycée les Achéens qui revenoient déjà de leur expédition, & tomba sur eux avec tant de furie, qu'il effraya & mit en déroute toute leur armée, leur tua beaucoup de monde & fit grand nombre de prisonniers. Le bruit courut même qu'Aratus y avoit été tué. Mais ce bruit étoit faux ; car, au contraire, Aratus, en habile capitaine, profitant de l'occasion & de sa déroute même, alla d'abord se jeter sur Mantinée ; & avant que personne pût s'en douter, il se rendit maître de la ville & y mit garnison.

Les Lacédémoniens ayant donc le courage abattu, & résistant toujours à Cléomène qui vouloit les mener à la guerre, il se mit en état de faire revenir de Messene le frere d'Agis, Archidamus qui, étant de l'autre maison royale de Sparte, avoit un droit incontestable à la royauté. Car il se persuadoit que l'autorité des éphores seroit beaucoup plus foible, quand le trône de Sparte seroit rempli par ses deux rois qui, étant unis, pourroient la contre-balancer.

Mais ceux qui avoient fait mourir Agis, en ayant eu le vent, & craignant qu'ils ne fussent punis de leur injustice, si Archidamus revenoit, allerent secretement l'attendre à son retour, l'accompagnerent jusques dans la ville, & le tuerent dès qu'il y fut arrivé, ou

à l'insu de Cléomene, comme l'écrivit Phylarchus, ou même de son consentement, que ses amis lui arracherent en le forçant de leur abandonner ce prince qui leur étoit si suspect. Car presque tout le reproche de ce crime tomba sur ses amis qui parurent lui avoir fait violence.

Cependant, comme Cléomene continuoit toujours dans le dessein de changer l'état de Sparte, il persuada aux éphores, à force d'argent, de lui décerner le commandement d'une armée. Il gagna encore plusieurs autres citoyens par le moyen de sa mere Cratéficléa qui lui fournissoit en abondance tout l'argent qui lui étoit nécessaire, & qui étoit ravie de servir son ambition. Car on dit même que, quoiqu'elle ne se souciât point du tout de se remarier, elle épousa uniquement pour l'amour de lui le premier homme (a) de Sparte en réputation & en crédit.

Cléomene, s'étant mis en marche avec son armée, alla occuper (b) un poste appelé Leuctres, près de la ville de Mégalopolis. Les Achéens accoururent promptement au secours de cette place sous le commandement d'Aratus. Cléomene donna la bataille sous ses murailles, & une partie de son armée y

(a) Mégistonus.

(b) Un poste, appelé *Leuctres*, près de la ville de *Mégalopolis*.) Ce poste est différent de la ville de *Leuctres* dans la Béotie, & de celle de la Laconie,

sur le rivage du sinus *Messeniacus*. On a cru que ce poste est le même que celui que Polybe appelle *Laodiceii*. ἐν τοῖς Λαοδικείῃς καλε-
μένοις τῆς Μεγαλοπολίτιδος.
Liv. II.

fut battue ; & comme Aratus ne permit pas aux Achéens de passer un ravin qui étoit trop profond , & qu'il les empêcha de continuer leur poursuite , Lyfiadas de Mégalopolis , fâché contre lui , se détacha avec la cavalerie qu'il commandoit ; & poussant après les ennemis , il s'engagea imprudemment dans un lieu plein de vignes , de fossés & de murs de clôture , où il fut obligé de séparer ses gens , & encore avoit-il beaucoup de peine à s'en tirer. Ce que voyant Cléomene , il envoya contre lui ses Tarentins & ses Crétois. Lyfiadas combattit avec beaucoup de valeur , & fut tué à cette charge. Ce succès ralluma le courage & l'audace des Lacédémoniens ; ils se jetterent sur les Achéens avec de grands cris , mirent toute leur armée en déroute , & en firent un grand meurtre. Cléomene accorda une trêve aux vaincus , & leur rendit les corps de ceux qui avoient été tués ; mais il fit enlever celui de Lyfiadas , & ordonna qu'on le lui apportât. Il le vêtit d'une robe de pourpre , lui mit une couronne sur la tête , & l'envoya en cet état jusqu'aux portes de Mégalopolis. (a) C'est ce même Lyfiadas qui avoit déposé volontairement la tyrannie , rendu la liberté à ses citoyens , & uni sa ville à la communauté & à la ligue des Achéens.

Depuis cette victoire, Cléomene ne con-

(a) C'est ce même Lyfiadas , qui avoit déposé volontairement la tyrannie.) Il crainte d'Aratus eût forcé les autres tyrans à se démettre. Polybe raconte ce fait , liv. II.

cut plus que de grands desseins ; & persuadé que , s'il pouvoit disposer les affaires comme il le prétendoit , il feroit plus facilement la guerre aux Achéens & les vaincroit avec moins de peine , il représenta à Megistonus , qui étoit le mari de sa mere , qu'il falloit secouer le joug des éphores , remettre tous les biens en commun , & par cette égalité relever la grandeur de Sparte , & redonner à leur ville la principauté de toute la Grece , telle que l'avoient eue leurs devanciers. Mégistonus ayant donné les mains à cette proposition , Cléomene prit encore avec lui deux ou trois de ses amis.

(a) Il arriva dans ces jours-là qu'un des éphores , couchant dans le temple de Pasiphaé , eut un songe admirable. Il lui sembla que , dans le lieu où les éphores tenoient l'audience , il n'y avoit qu'un siege , & que les quatre autres étoient ôtés ; & que , comme il étoit étonné de ce changement , il entendit une voix qui , venant du fond du temple , lui dit , *que cela étoit plus expédient pour Sparte.*

L'éphore ayant rapporté le lendemain cette vision à Cléomene , il en fut d'abord tout troublé , dans la pensée que l'éphore , sur

(a) Il arriva dans ces jours-là qu'un des éphores , couchant dans le temple de Pasiphaé , eut un songe admirable.) Ce passage me persuade que cette Pasiphaé est la même qu'Ino ; car pour la

consulter on alloit coucher dans son temple , & tout ce que l'on vouloit savoir , la déesse le faisoit voir en songe. On peut voir ce qui a été remarqué ci-devant.

quelque soupçon qu'il avoit de son dessein , venoit le sonder par ce songe fait à plaisir. Mais un moment après voyant que l'éphore lui disoit la vérité , il se remit ; & prenant avec lui tous ceux de ses citoyens qui lui étoient les plus suspects , comme les plus capables de s'opposer à son entreprise , il se saisit des villes d'Héréa & d'Alféa (a) , qui obéissoient aux Achéens , ravitailla Orchomene , & alla planter son camp devant Mantinée où Aratus avoit laissé une garnison. Enfin il laissa tellement les Lacédémoniens par ses longues marches , qu'ils le prièrent de les laisser dans l'Arcadie prendre quelque repos , ce qu'il fit ; & avec ses soldats étrangers il s'en retourna droit à Sparte.

En chemin il communiqua son dessein à ceux qui témoignoit le plus d'affection pour lui , & en qui il avoit le plus de confiance , & s'avança tout à son aise pour arriver justement dans le tems que les éphores feroient à table pour souper.

Quand il approcha de la ville , il envoya Euryclidas à la salle où soupoient les éphores , comme pour leur dire de sa part quelques nouvelles du camp. Euryclidas étoit suivi de Théricion , de Phæbis & de deux autres jeunes hommes qui avoient été nourris avec Cléomene , (b) & que l'on appelle à Sparte

(a) Deux villes d'Arcadie.

(b) Et que l'on appelle à Sparte *Samothraciens*.) Voici un passage singulier qui nous

apprend qu'à Sparte on appelloit *Samothraciens* les enfans qui étoient nourris ensemble. J'avoue que je n'ai vu ailleurs

Samothraciens ; & ils avoient avec eux un petit nombre de soldats. Pendant qu'Euryclidas parloit aux éphores , tous ces gens-là entrent dans la salle l'épée à la main , & se mettent à frapper sur eux. Agésilas fut le premier qui tomba ; & comme on le crut mort , profitant de cette erreur , il ramassa toutes ses forces , & se glissant tout doucement hors de la salle , il se coula , sans qu'on s'en apperçût , dans une petite chambre qui étoit une chapelle de la Peur. Cette chapelle étoit ordinairement fermée , mais par hazard elle se trouva ouverte ce jour-là. Agésilas , s'y étant coulé , ferma la porte sur lui. Les quatre autres furent tués , & avec eux plus de dix de ceux qui avoient pris les armes pour les secourir. On ne tua aucun de ceux qui se tinrent en repos , & on n'empêcha personne de sortir de la ville. On fit quartier aussi à Agésilas qui sortit le lendemain de sa chapelle. Car les Lacédémoniens avoient des chapelles consacrées non-seulement à la Peur,

aucun vestige de cette appellation. D'où pouvoit-elle venir ? Est-ce qu'on regardoit ces enfans élevés ensemble comme des freres initiés aux mysteres de Samothrace , pour rendre leur union plus forte ? Ce mot a été suspect au savant Palmérius ; il a cru qu'au lieu de *Σαμοθράκιος* , *Samothraciens* , il falloit lire *Πυθίος* , *Pythiens* , & il fonde sa conjecture sur ce qu'Hérodote nous apprend qu'à Sparte on appelloit *Pythiens* , deux ci-

toyens que chacun des rois avoit droit de choisir pour les envoyer à Delphes consulter l'oracle , & qui avoient le privilege de manger avec eux en public. Mais comment de *Pythiens* auroit-on fait *Samothraciens* ? ces deux mots sont si différens qu'on ne comprend pas comment un copiste auroit pu mettre l'un pour l'autre. D'ailleurs ce qu'Hérodote dit est fort différent de ce que dit Plutarque.

mais aussi à la Mort , au Ris & à toutes les autres passions. Et ils honorent la Peur non comme ces démons que l'on abhorre & que l'on déteste , ni comme la croyant nuisible & pernicieuse , mais au contraire persuadés que la Peur est le lien de toute bonne police. C'est pourquoi les éphores entrant en charge , comme l'écrivit Aristote , faisoient proclamer à son de trompe que les citoyens eussent à faire raser leurs moustaches , & à obéir aux loix , afin qu'ils ne fussent pas obligés d'user de sévérité contr'eux. Et je pense qu'ils ne faisoient mention de la moustache que pour faire entendre par-là aux jeunes gens qu'ils devoient s'accoutumer à obéir dans les moindres choses & dans les plus indifférentes. Et il me paroît que ces anciens honoroient du nom de valeur non l'exemption de crainte , mais au contraire la crainte de tout reproche & la peur de l'infamie. Car ceux qui sont les plus craintifs & les plus timides pour les loix sont ordinairement les plus vaillans & les plus intrépides contre les ennemis ; & ceux qui craignent le plus la mauvaise réputation , craignent le moins les douleurs , les peines & les blessures. C'est pourquoi celui-là a eu grande raison , qui a dit : *(a) là où est la peur ,*

(a) Là où est la peur , là est aussi la honte. C'est un demi-vers de quelque ancien poète. Et il est constant que la honte est inséparable de la peur. Il est bien vrai qu'on n'a pas honte de tout ce dont

on a peur , mais on a peur de tout ce dont on a honte. Car c'est ainsi que ce vers doit être expliqué , comme Socrate le fait voir dans l'Eutyphron.

là aussi est la honte. Et c'est ce qu'Homere avoit bien compris, quand il fait dire par Hélène à Priam son beau-pere : Seigneur, je suis saisie de honte & de crainte. Et quand dans un autre endroit il dit, en parlant des troupes Grecques : elles suivoient leurs commandans avec crainte dans un profond silence. Car pour l'ordinaire on a de la honte, c'est-à-dire, de la révérence, pour ceux que l'on craint. Voilà pourquoi, près de la salle où mangeoient les éphores, on avoit dédié une chapelle à la Peur, (a) en égalant par-là cette dignité à la monarchie même.

Dès le lendemain Cléomene fit afficher les noms de quatre-vingt citoyens qui devoient être bannis. Il ôta de sa salle d'audience tous les sieges des éphores, excepté un seul où il devoit être assis pour rendre la justice ; & ayant convoqué une assemblée du peuple, il y déduisit les raisons de ce qu'il avoit fait. Il dit : *Que Lycurgue avoit mêlé les sénateurs avec les rois, & que la ville avoit été gouvernée long-tems (b) de cette maniere sans avoir besoin d'aucun autre magistrat ; dans la suite les Lacédémoniens, s'étant trouvé engagés*

(a) *En égalant par-là cette dignité à la monarchie même.)* Ce passage a été mal expliqué par tous les interpretes. Plutarque dit qu'auprès de la salle où mangeoient les éphores, les Lacédémoniens avoient consacré une chapelle à la Peur, & que par-là ils avoient égalé cette dignité

d'éphore à la royauté même. Comment cela ? c'est que par cette chapelle dédiée à la Peur près de leur salle, ils avoient fait voir que les éphores devoient être respectés & craints comme les rois.

(b) Cent trenteans jusqu'au roi Théopompe.

dans une longue guerre contre les Messéniens , les rois , obligés d'aller commander les armées , n'ayant pas le tems de rendre la justice à leurs sujets , (a) avoient fait choix de quelques-uns de leurs amis qu'ils avoient laissés en leur place à leurs citoyens sous le nom d'éphores. Que ces éphores ne furent d'abord que les ministres des rois ; mais que dans les suites peu-à-peu ils attirerent à eux toute l'autorité ; & par ce moyen , sans qu'on y prît garde , ils se firent une juridiction particulière & indépendante. Et une marque sûre que cela est , ajouta-t-il , c'est qu'encore aujourd'hui , quand les éphores mandent le roi , (b) il peut désobéir à leur mandement une fois , deux fois ; mais s'ils l'appellent une troisième fois , il faut qu'il marche & qu'il aille les trouver. Une autre marque encore de cette vérité , c'est qu'Ascléropus , qui fut le premier qui rendit les éphores si indépendans , & qui augmenta leur autorité & leur puissance , ne fut éphore que plusieurs

(a) Avoient fait choix de quelques-uns de leurs amis , qu'ils avoient laissés en leur place.) Théopompe trouvant la puissance du sénat & des rois encore trop absolue & trop furieuse , lui opposa l'autorité des éphores comme un frein. Cléomene favorisoit un peu sa cause ; car il n'est pas vrai que les éphores ne fussent d'abord que les ministres des rois.

(b) Il peut désobéir à leur

mandement une fois , deux fois.) Cette liberté de désobéir deux fois étoit pour marquer une sorte de supériorité des rois sur les éphores ; c'étoit une marque de la dignité de leur caractère. Mais la nécessité de marcher au troisième mandement , détruisoit d'une manière bien visible cette supériorité qui n'étoit que chimérique , & marquoit bien l'autorité que les éphores avoient sur les rois.

siècles après l'établissement des rois. Que , s'ils avoient usé de leur pouvoir avec modération , il eût été peut-être plus expédient de les supporter ; mais , puisqu'ils ne se servoient de cette puissance qu'ils avoient usurpée , que pour détruire & anéantir toute autorité légitime & reçue de tout tems dans leur pays pour chasser leurs rois , ou pour les faire mourir même sans aucune forme de justice , & pour menacer ceux qui desiroient de revoir dans Sparte le plus beau & le plus divin de tous les gouvernemens ; cela n'étoit nullement supportable. Que , s'il avoit été possible d'exterminer sans aucun meurtre ces pestes qu'on avoit introduites dans Lacédémone , les délices , le luxe , la dépense , les dettes , les usures , & ces fléaux encore plus anciens , la pauvreté & les richesses , il se seroit trouvé le plus heureux de tous les rois , & se seroit regardé comme un médecin habile qui auroit guéri sa patrie sans en venir aux remèdes douloureux. Que présentement , si la dernière nécessité l'avoit forcé à verser le sang , il avoit pour sa justification l'exemple de Lycurgue même qui , n'étant ni roi , ni magistrat , (a) mais simple particulier qui cherchoit à se faire roi , vint en armes dans la place , de

(a) Mais simple particulier qui cherchoit à se faire roi.) Cléomene a glissé cette particularité , qui cherchoit à se faire roi , pour trouver plus de ressemblance entre Lycurgue & lui , & pour se rendre

par-là moins odieux. Mais il l'ajoute sans aucun fondement ; car il n'est pas vrai que Lycurgue cherchât à se faire roi. Rien n'étoit plus éloigné de sa pensée , comme on l'a vu dans sa vie.

sorte que le roi Charilaüs effrayé chercha un asyle au pied d'un autel. Mais , comme il étoit d'un bon naturel & qu'il aimoit sa patrie , il se rangea bientôt du parti de Lycurgue , & reçut le chagement qu'il vouloit établir. Qu'en cette occasion Lycurgue avoit témoigné par effet qu'il est très-difficile de changer le gouvernement d'une ville sans le secours de la force & de la crainte. Que ce législateur s'étoit servi de ces remèdes très-modérément , en ne faisant que chasser ceux qui s'opposoienc au salut de Lacédémone , & en disant aux autres qu'il mettoit toutes les terres du pays en commun , qu'il annulloit toutes les dettes , & qu'il faisoit un choix & un discernement des étrangers , afin que les plus gens de bien devenant Spartiates , défendissent la ville par leurs armes , & que nous n'eussions plus la douleur de voir la Laconie la proie des Etoliens & des Illyriens , faute de défenseurs.

Après avoir ainsi parlé , il fut le premier qui mit tout son bien en commun. Son beau-pere Mégistonus en fit de même , après lui tous ses amis , enfin tous les autres citoyens suivirent cet exemple , & tout le pays fut partagé. Il assigna même une portion à chacun de ceux qu'il avoit bannis , & promit qu'il les rappelleroit dès que les affaires seroient tranquilles ; & après avoir rempli le nombre des citoyens des plus honnêtes gens des pays circonvoisins , il fit quatre mille hommes de pied , & leur enseigna à se servir de piques à deux mains au lieu de javelines ,

(a) & à porter des boucliers avec de bonnes anses à passer le bras, & non avec des courroies qui s'attachoient avec des boucles.

Ensuite il tourna tous ses soins du côté de l'éducation des enfans, & travailla à rétablir la discipline appelée Laconique, à quoi le philosophe Sphérus l'aida beaucoup. Bientôt les exercices & les tables reprirent leur ancien ordre & leur ancienne beauté, la plupart des citoyens embrassant volontairement cette façon de vivre sage, noble & réglée, & le reste qui étoit en petit nombre s'y rangeant par nécessité. Mais pour adoucir ce nom de monarque, & pour l'empêcher d'effaroucher ses citoyens, il nomma son frere Euclidas roi avec lui; & ce fut la première fois que les Spartiates eurent deux rois ensemble de la même famille.

En même tems se doutant bien que les Achéens & Aratus, qui voyoient les affaires de Sparte encore mal assurées à cause de cette grande nouveauté qu'il venoit d'établir, croiroient indubitablement qu'il n'oseroit sortir de Lacédémone, ni quitter sa ville dans l'agitation & le branle où l'avoient mise tous ces grands mouvemens, il pensa que rien ne seroit plus honorable ni plus utile, que de faire voir à ses ennemis la bonne dis-

(a) Et à porter des boucliers avec de bonnes anses à passer le bras, & non avec des courroies qui s'attachoient avec des boucles.) Car ces boucliers à anses étoient bien

plus fermes que ceux qui ne tenoient qu'à des courroies. D'ailleurs ces courroies pouvoient se rompre ou se détacher, & par-là les boucliers devenir inutiles.

position & la bonne volonté de son armée. Se jettant donc d'abord dans les terres de Mégalopolis, il y fit un grand dégât & rassembla un butin très-considérable. Enfin ayant pris quelque troupe de comédiens & autres artisans de Bacchus, qui venoient de Messene, il fit dresser un théâtre dans les terres mêmes de l'ennemi, proposa un prix de quarante mines, & passa une journée entiere à voir ce spectacle; non qu'il se souciât de ces jeux, ni qu'il y prît grand plaisir, mais il insultoit par-là à ses ennemis, & par ce trait de mépris & de moquerie il leur faisoit voir combien il se tenoit assuré de les vaincre. Car d'ailleurs de toutes les armées Grecques & royales, celle-là étoit la seule qui n'avoit pas à sa suite des troupes de mimes, de bateleurs, de danseuses & de chanteuses. Son camp étoit pur & net de toute sorte de dissolution, d'intempérance, de bouffonnerie, & d'assemblées de débauche ou de plaisir. Les jeunes gens passoit la plus grande partie de leur tems à s'exercer, & les vieillards à les former & à les instruire; & ils ne faisoient consister leurs jeux & leurs divertissemens, quand ils étoient de loisir, qu'à faire des railleries sages & honnêtes, & qu'à lancer les uns contre les autres quelques traits agréables, vifs & piquans. Et quant à l'utilité qu'on retiroit de ces sortes de jeux, nous l'avons assez marquée dans la vie de Lycurgue.

Cléomene étoit lui-même le maître & le

précepteur de tous ses citoyens , faisant voir en tout une vie simple & frugale, & qui n'avoit rien au-dessus du moindre de ses sujets , & l'exposant simplement aux yeux comme un exemplaire de sagesse & de tempérance. Et c'est ce qui l'aida infiniment à exécuter les grandes choses qu'il fit en Grece ; car ceux que leurs affaires attiroient à la cour des autres rois , n'admiroient pas tant leurs richesses & leur magnificence , qu'ils détestoient leurs manieres hautaines , leur vanité & la dureté insupportable avec laquelle ils parloient à ceux qui les approchoient. (a) Au lieu que ceux qui alloient à la cour de Cléomene qui étoit roi & qu'on appelloit roi à juste titre , n'y voyoient ni ameublemens de pourpre , ni robes magnifiques sur sa personne , ni lits superbes , ni coches somptueux ; ils n'y rencontroient point une foule d'officiers ni d'huissiers , ils n'y trouvoient point de ces princes (b) qui ne donnent leurs

(a) *Au lieu que ceux qui alloient à la cour de Cléomene.*) La comparaison que Plutarque fait ici d'une cour superbe avec une cour simple, est bien remarquable. Voici un prince dont la cour n'a rien de superbe , qui ne fait paroître en tout & par-tout que simplicité , modestie , affabilité , douceur , & qui par-là gagne l'affection de tous ceux qui l'approchent , & les force à reconnoître qu'il est le seul digne descendant d'Hercule , seul roi , & le seul

à qui on donne justement ce titre. L'empereur Marc Antonin avoit bien reconnu cette vérité.

(b) *Qui ne donnent leurs audiences que par billets.*) C'est le sens du texte tel qu'il est écrit , ἢ διὰ γραμματίων χρηματίζοντα ; mais cette leçon m'est suspecte , car j'avoue que je n'ai vu nulle part aucun exemple de ces audiences données par billets. Dans le manuscrit de la bibliothèque de Saint-Germain on lit , ἢ διὰ γραμματίων , &c. Je crois

audiences que par billets , & qu'on n'obtient encore que difficilement & avec peine ; mais ils trouvoient Cléomene lui-même qui , en habit simple & très-commun , venoit au-devant d'eux , qui les recevoit agréablement , qui les caressoit , qui parloit à eux aussi long-tems qu'ils vouloient avec beaucoup d'humanité & de politesse ; & ces manieres obligantes leur gagnoient tellement le cœur , & lui concilioient si fort leur affection & leur estime , qu'ils s'en retournoient disant & pensant que Cléomene étoit le seul digne descendant d'Hercule.

Quant à sa table ordinaire , elle étoit très-simple & très-frugale , & véritablement laconique , à trois lits seulement ; & s'il avoit à recevoir des ambassadeurs ou des étrangers , on ajoutoit deux autres lits , & alors elle étoit servie par ses officiers un peu plus splendidement. Cette bonne chere ne consistoit ni en ragoûts ni en pâtisserie ; mais en une plus grande quantité de viandes , & en un vin un peu meilleur ; car il reprit un jour un de ses amis qui , traitant des étrangers , leur servit le brouet noir & le gâteau , comme on en servoit aux tables publiques , appelées *phidities* ; & il lui dit , *que dans ces occasions ,*

qu'il faut corriger ἢ διὰ γραμματείων χρηματίζοντα , qui ne donnent leurs audiences & ne répondent que par leurs secrétaires. Car c'étoit une chose fort ordinaire à la plupart des princes ; & on voit encore en

Orient des vestiges de cette coutume , de ne donner des audiences que par leurs ministres , & de ne répondre que par leur bouche : γραμματεῖς sont ici ceux que nous appelons *secrétaires d'état*.

& sur-tout avec des étrangers , il ne falloit pas être si rigoureusement attaché à la discipline Laconique.

Quand la table étoit levée , on apportoit une table à trois pieds sur laquelle il y avoit une urne d'airain remplie de vin, deux petites buires qui tenoient chacune deux petites mesures (a), & quelques tasses d'argent que l'on présentoit à ceux qui vouloient boire , car personne n'étoit forcé de boire malgré lui.

(b) Il n'y avoit à ces repas aucun divertissement ni aucune musique , & on n'en desiroit point. Cléomene divertissoit & instruisoit agréablement la compagnie , & égayoit la table par sa conversation , soit en faisant des questions , soit en racontant lui-même des histoires plaisantes & utiles. Ses discours les plus graves & les plus sérieux étoient toujours mêlés d'enjouement ; & ce qu'il y avoit de gracieux & d'agréable n'étoit jamais corrompu par aucun trait trop libre , ni par la moindre dissolution. Car la maniere dont les autres rois chassoient aux hommes en les leurrant & en les corrompant par l'appât des richesses & des présens , lui paroissoit grossiere & injuste ; au lieu que de les gagner & de les

(a) Trois de nos demi-septiers.

(b) Il n'y avoit à ces repas aucun divertissement ni aucune musique , & on n'en desiroit point.) La conversation de Cléomene leur paroissoit plus

charmante que la plus belle musique. Il me semble que Platon dit quelque part , qu'à table , quand on fait parler , on se passe fort bien d'entendre chanter.

attirer par la douceur de son commerce & par des propos, où la grace fût accompagnée de franchise & de bonne foi, cela lui paroissoit la plus belle de toutes les voies & la plus digne d'un grand roi, comme n'y ayant d'autre différence entre l'ami & le mercenaire, sinon que le premier se prend par les mœurs & par les discours honnêtes, & l'autre ne se prend que par l'intérêt.

Les Mantinéens furent les premiers qui l'appellerent, & qui, étant tombés la nuit sur la garnison des Achéens, la chassèrent & remirent leur place entre ses mains. Et lui, après leur avoir rendu leurs loix & leur police, il partit le jour même & alla à Tégée. De-là, côtoyant l'Arcadie, il alla à Pherès dans l'Achaïe dans le dessein de donner bataille aux Achéens, ou de décrier Aratus comme un lâche qui avoit fui le combat & livré tout leur plat-pays au pillage. Car il est bien vrai que l'armée des Achéens étoit alors commandée par Hyperbatas; mais c'étoit toujours Aratus qui y avoit la principale autorité.

Les Achéens étant donc fortis en campagne avec toutes leurs troupes, (a) & s'étant campés dans les terres de Dymes près du temple d'Hécatombæon, Cléomene les y

(a) Et s'étant campés dans les terres de Dymes, près du temple d'Hécatombæon.) que c'est que ce lieu ou ce temple appelé Hécatombæon. Pausanias, qui a décrit exactement tout ce qu'on voyoit autour de Dymes, n'en fait aucune mention.

suivit, & il parut avoir fait-là une grande faute de s'être placé entre la ville de Dymes, qui étoit son ennemie, & le camp des Achéens. Mais, en les harcelant & en les défiant tous les jours avec audace, il les contraignit enfin à en venir au combat, où il remporta sur eux une grande victoire; car il mit leur armée en fuite, leur tua beaucoup de gens & fit grand nombre de prisonniers. De-là il marcha contre Langon (a) d'où il chassa la garnison d'Achaïe, & rendit la ville aux Eléens.

Les Achéens étant fort abattus par ces grandes pertes, Aratus, qui avoit accoutumé d'être capitaine général tous les deux ans, refusa cette année-là cette charge, pria qu'on l'en dispensât; & malgré les prières & les instances de ses citoyens, il laissa honteusement le timon & abandonna le commandement entre les mains d'un autre, dans le tems qu'il voyoit son pays battu d'une tempête plus violente que jamais.

Les Achéens, réduits à cette grande extrémité, envoyèrent des ambassadeurs à Cléomene, & Cléomene parut d'abord leur imposer des conditions trop dures; mais il envoya lui-même des ambassadeurs de sa part leur proposer de lui céder seulement le commandement de la Grece; que pour le reste il n'auroit aucun différend avec eux, & qu'il leur rendroit leurs prisonniers & leurs places. Les Achéens, très-disposés à recevoir la paix à ces condi-

(a) Il n'y a point de ville de ce nom. Je crois que Plutarque avoit écrit *Losion*, qui est une ville d'Elide.

tions, prièrent Cléomene de se rendre à Lerne où ils devoient tenir une assemblée générale pour conclure ce traité; mais il arriva que Cléomene, s'étant échauffé en marchant avec trop de hâte, & ayant bu de l'eau froide mal-à-propos, fut attaqué d'une violente hémorrhagie accompagnée d'une extinction de voix. C'est pourquoi il renvoya aux Achéens les plus considérables de leurs prisonniers, remit l'assemblée à un autre tems, & s'en retourna à Lacédémone.

Ce contre-tems ruina entièrement les affaires de la Grece, qui sans cela alloit se relever de l'état où elle étoit réduite, & s'affranchir de l'insolence & de l'avarice des Macédoniens. Car Aratus, soit par défiance, soit par crainte de Cléomene, soit enfin qu'il portât envie à ces grands succès qui lui étoient arrivés contre toute espérance, & qu'il pensât qu'ayant eu le commandement de la Grece pendant trente-trois ans, il lui étoit honteux qu'un jeune homme vînt comme s'enter sur lui & lui enlever toute sa gloire & sa puissance, & se mettre en possession d'une principauté qu'il avoit acquise, augmentée & conservée pendant si long-tems, il fit tous ses efforts pour empêcher les Achéens d'accepter les conditions qu'on leur proposoit. Mais, comme les Achéens n'adhéroient point à son sentiment, parce qu'ils étoient effrayés de l'audace de Cléomene, & que d'ailleurs ils trouvoient très-juste & très-raisonnable le dessein des Lacédémoniens de remettre le Péloponese dans l'état où il étoit

anciennement , il entreprit une action qui n'auroit été ni féante ni honnête à aucun des Grecs , qui étoit très-infame pour lui , & qui répondoit mal à tant de grandes choses qu'il avoit faites & dans la paix & dans la guerre ; il appella Antigonus en Grece , & remplit le Péloponèse des mêmes Macédoniens qu'il en avoit chassés dans sa jeunesse , leur ayant arraché la citadelle de Corinthe , & s'étant rendu suspect à tous les rois , & leur ennemi déclaré , sur-tout le mortel ennemi d'Antigonus dont il dit mille maux , comme cela paroît par les écrits qu'il a laissés. Dans ces écrits il déclare lui-même qu'il avoit beaucoup souffert , & qu'il s'étoit exposé à de grands dangers pour délivrer leur ville de la garnison des Macédoniens ; & après cela il amene lui-même ces Macédoniens dans sa patrie , les fait entrer en armes jusques dans ses foyers , & les introduit dans les appartemens des dames mêmes ; & cela pour ne pas consentir qu'un descendant d'Hercule , un roi de Sparte , & un roi qui , ayant trouvé la police de sa ville dans un grand désordre , comme une harmonie entièrement détraquée & corrompue , vouloit la rétablir (a) & la ramener à ce mode si sage du ton Dorien inventé par Lycurgue , fût appelé dans ses titres capitaine général des Sicyoniens & des

(a) *Et la ramener à ce mode si sage du ton Dorien inventé par Lycurgue.* C'est-à-dire , à cette simplicité , à cette frugalité & à cette éga-

lité , qui sont le même effet dans les états , que le ton Dorien dans la musique. Il a été parlé ailleurs de ce ton Dorien.

Tricéens. Pour fuir ceux qui mangeoient de gros pain , qui portoient la grosse cappe de Sparte , & ce qui lui paroissoit encore plus terrible , & dont il faisoit le plus grand reproche à Cléomene , qui vouloient retrancher les richesses & soulager la pauvreté , il suivit le diadème & la pourpre ; & de peur de passer pour obéir à Cléomene , il se jetta & jetta avec lui toute l'Achaïe aux pieds des Macédoniens pour exécuter les ordres de leurs satrapes. Il faisoit des sacrifices à Antigonus , sacrifices qu'il nomma *Antigonées* ; & lui-même couronné de fleurs à la tête d'une procession , il chantoit des hymnes en son honneur comme à un dieu , lorsque ce n'étoit qu'un homme , & un homme tout ulcéré & tout pourri. Ce que nous en écrivons , ce n'est point pour accuser Aratus & pour invectiver contre lui , car en plusieurs choses il s'est montré un grand personnage & très-digne de la Grece , mais seulement pour déplorer l'infirmité de la nature humaine qui , dans les mœurs même les plus respectables & les plus excellentes pour la vertu , ne sauroit former cette perfection de beauté qui est exempte de tout blâme.

Les Achéens s'étant rendus à Argos qu'ils avoient encore choisi pour le lieu de leur assemblée générale , & Cléomene s'y étant rendu de Tégée , on eut de grandes espérances que le traité de paix y seroit conclu & signé. Mais Aratus , qui étoit déjà convenu des principaux articles avec Antigonus , &

qui craignoit que Cléomene ne ruinât & ne renversât tout , soit en gagnant le peuple par ses belles paroles , soit en le forçant , lui manda : *Qu'il entendoit qu'il entrât seul dans Argos , & que , pour la sûreté de sa personne , on lui donneroit trois cens ôtages , ou , s'il n'étoit pas content de cette offre , qu'il n'avoit qu'à s'approcher avec ses troupes du Gymnase appelé Cyllarabium (a) , qui étoit hors des portes de la ville ; & que là on lui donneroit audience , & on écouterait ses propositions.*

Ces paroles ouïes , Cléomene s'écria que c'étoit une très-grande injustice , & qu'on devoit lui faire cette déclaration avant son départ , & ne pas attendre qu'il fût arrivé aux portes de leur ville , pour lui signifier qu'ils se défioient de lui , & pour le renvoyer sans rien faire. En même tems il écrivit aux Achéens une longue lettre dont la plus grande partie étoit une accusation d'Aratus. De son côté , Aratus répondit à cette accusation en vomissant contre lui quantité d'injures dans le discours qu'il fit au peuple.

Cléomene partit donc sur le champ pour s'en retourner , & en même tems il envoya un héraut aux Achéens leur déclarer la guerre. Il ne l'envoya pas à Argos , (b) mais à

(a) Il l'appelle ailleurs Cyllarabis ; c'étoit un lieu d'exercice à trois cens pas d'Argos , ainsi appelé de Cyllarabus , fils de Schénélus.

(b) Mais à Ægion , comme l'écrivit Aratus , pour avoir le

tems de les prévenir.) Car , comme Ægion étoit une ville maritime de l'Achaïe sur le bord du golfe de Corinthe , tout au bout presque du côté du couchant , & par conséquent fort éloignée d'Argos ,

Ægion , comme l'écrivit Aratus pour avoir le tems de les prévenir & de les surprendre avant qu'ils eussent fait leurs préparatifs.

Voilà donc toute la ligue des Achéens dans le mouvement & dans le trouble , & la plupart des villes prêtes à se révolter & à se séparer ; parce que d'un côté le peuple espéroit le partage des terres & l'abolition des dettes , & que de l'autre , les nobles & les puissans étoient las de la domination d'Aratus ; & que la plupart même étoient irrités contre lui de ce qu'il avoit appelé les Macédoniens dans le Péloponèse. Tout cela augmentant la confiance & l'audace de Cléomène , il se jeta dans l'Achaïe , où d'abord il prit d'emblée la ville de Pellene , & en chassa la garnison des Achéens. Ensuite il s'empara de Phénée & de Pentelée. Les Achéens , craignant une trahison qui se tramait à Corinthe & à Sicyone , firent partir d'Argos leur cavalerie & l'infanterie étrangère , & les envoyèrent dans ces places pour les garder , pendant qu'eux de leur côté s'étant tous rendus à Argos , ils célébroient les jeux Néméens avec beaucoup de magnificence.

Sur cela Cléomène espérant , comme cela étoit vrai , que , s'il surprenoit la ville pendant qu'elle étoit pleine de réjouissance , & remplie de spectateurs qui étoient accourus pour la fête , & qu'il l'attaquât ainsi à l'im-

Cléomène espéroit de surprendre cette place avant que la déclaration de cette guerre y pût être portée d'Ægion ; & qu'ils eussent fait leurs préparatifs.

provisse , il y jetteroit un plus grand trouble & un plus grand effroi , il s'approcha la nuit de ses murailles ; & s'étant emparé d'abord du quartier appelé Aspis , qui est au-dessus du théâtre , lieu très-fort d'assiette & de difficile accès , il effraya tellement tout ce peuple , qu'il n'y eut pas un seul homme qui osât se mettre en défense ; mais ils reçurent garnison , donnerent vingt de leurs principaux citoyens pour ôtages , firent un traité d'alliance avec les Lacédémoniens , & abandonnerent le commandement à Cléomene.

Ce succès ne servit pas peu à augmenter sa réputation & à accroître sa puissance ; car les anciens rois de Sparte , quelques efforts qu'ils eussent faits , n'avoient jamais pu s'assurer de la ville d'Argos. Pyrrhus même qui étoit un très-grand capitaine , après l'avoir prise d'assaut , ne put la conserver , mais y fut tué & y perdit une grande partie de son armée. C'est pourquoi l'on admiroit d'autant plus la diligence & le grand sens de Cléomene ; & ceux qui auparavant se moquoient de lui , quand il se vantoit qu'il imitoit Solon & Lycurgue en abolissant les dettes & en rendant tous les citoyens égaux en biens , étoient alors entièrement persuadés , & avoient sincèrement qu'il étoit seul la cause du changement qui étoit arrivé au courage des Spartiates. Car avant ce jour ils étoient si abattus & si peu capables de se défendre eux-mêmes , que les Etoliens étant entrés un jour en armes dans leur pays , en emmenerent en une seule fois

cinquante mille esclaves. Sur quoi un des plus vieux Spartiates dit, *que les ennemis leur avoient fait un très-grand bien en soulageant la Laconie d'une si pesante charge.* Au lieu que très-peu de tems après, dès qu'ils eurent seulement repris les anciens usages de leur patrie, & qu'ils se furent remis sur les voies de cette ancienne discipline, alors, comme si Lycurgue eut été présent, & qu'il les eût gouvernés encore, ils donnerent des preuves d'une très-grande valeur, rendirent une obéissance entière à leurs supérieurs, remirent Lacédémone en possession de la principauté de la Grece, & recouvrerent le Péloponese entier.

Après la prise d'Argos, Cléone & Phlionte (a) se rendirent incontinent à Cléomene. Aratus, qui étoit à Corinthe où il s'amusoit à faire une recherche de ceux qui étoient soupçonnés de favoriser le parti des Lacédémoniens, n'eut pas plutôt appris ces nouvelles qu'il en fut extrêmement troublé; & sentant que la ville de Corinthe penchoit du côté de Cléomene, & que les Achéens vouloient se retirer, il appella les habitans au conseil; & cependant sans être apperçu, il se coula jusqu'à la porte de la ville, & là montant sur un cheval qu'on lui avoit amené, il s'enfuit à Sicyone.

D'abord parmi les Corinthiens, ce fut à qui feroit le plus de diligence pour arriver le premier à Argos, afin d'annoncer cette

(a) Villes entre Argos & Corinthe.

nouvelle à Cléomene. Aratus écrit lui-même que tous les chevaux en creverent. Cléomene gronda fort les Corinthiens de ce qu'ils n'avoient pas arrêté Aratus, & qu'ils l'avoient laissé échapper. Aratus écrit pourtant que Mégistonus le vint trouver de la part de Cléomene pour le prier de lui livrer la citadelle de Corinthe, où il y avoit une garnison d'Achéens, moyennant une bonne somme d'argent qu'il lui offroit, & qu'il fit réponse, *que les affaires ne dépendoient pas de lui, mais qu'il dépendoit lui-même des affaires.* Voilà ce qu'Aratus écrit.

Cléomene, étant parti d'Argos, & ayant gagné les Epidauriens, les Trezeniens & les Hermioniens, alla à Corinthe avec son armée, assiégea la citadelle d'où les Achéens refuserent de sortir; & ayant envoyé querir les amis d'Aratus, & ceux qui avoient soin de ses affaires, il leur ordonna de prendre sa maison & tous ses biens, & d'en avoir soin pour les lui conserver. En même tems il dépêcha encore vers lui Tritumalle le Messénien pour lui proposer de consentir au moins que la citadelle de Corinthe fût gardée par une garnison moitié d'Achéens & moitié de Lacédémoniens, & pour lui promettre à lui en particulier le double de la pension qu'il recevoit du roi Ptolémée. Mais, comme Aratus ne voulut pas écouter cette proposition, qu'au contraire il envoya son fils à Antigonus avec les autres ôtages, & persuada aux Achéens d'ordonner par un decret, que la

citadelle feroit remife entre les mains d'Antigonus, alors Cléomene fe jetta fur les terres de Sicyone, qu'il ravagea, & reçut en don tous les biens d'Aratus par un decret des Corinthiens.

Sur ces nouvelles, Antigonus fe mit en campagne avec une groffe armée, & paffa le mont Gerania (a). Cléomene ne jugea pas à propos de défendre le paffage de l'ifthme, & crut (b) qu'il étoit plus expédient de fortifier par de bonnes tranchées & de fortes murailles les pas des montagnes Onienes, & de faire des combats de pofté pour amufer plus long-tems les Macédoniens, que de hazarder la bataille contre des troupes très-exercées & très-aguerries. Par cette conduite il réduifit Antigonus à une grande extrémité; car il n'avoit pas fait grande provifion de vivres, & il n'étoit pas facile de forcer ces paffages que Cléomene défendoit. Il effaya pourtant une nuit de fe couler dans le Péloponèfe par le port de Lechée (c), mais il fut repouffé & perdit plufieurs foldats.

Cela éleva encore le courage de Cléomene & celui de fes troupes qui, enflées de cette victoire, fe mirent à préparer leur foupper.

(a) Montagne entre Mégare & Corinthe.

(b) Qu'il étoit plus expédient de fortifier par de bonnes tranchées & de fortes murailles les pas des montagnes Onienes.) C'étoient des montagnes qui s'étendoient depuis les rochers Scironides,

fur le chemin de l'Attique, jufqu'à la Béotie & au mont Cithéron. Strabon, liv. VIII. Elles étoient appellées *ὄρεα ἄνα*, c'est-à-dire, les montagnes des ânes.

(c) Port de la ville de Corinthe.

Mais Antigonus fut dans le dernier désespoir de ce que la nécessité ne lui laissoit que les partis les plus extrêmes & de la plus difficile & de la plus hazardeuse exécution : car il étoit déjà résolu (a) de se rendre au promontoire d'Hérée, & de passer delà son armée par mer à Sicyone, ce qui demandoit beaucoup de tems & de grands préparatifs qui n'étoient pas aisés à faire.

Comme il étoit dans cette perplexité, il arriva le soir auprès de lui des amis d'Aratus, qui venoient d'Argos par mer pour l'appeler & pour lui apprendre que les Argiens s'étoient révoltés contre Cléomene, & que celui qui avoit excité cette révolte, c'étoit Aristote qui n'avoit pas eu beaucoup de peine à persuader le peuple déjà irrité de ce que Cléomene n'avoit pas exécuté l'abolition des dettes qu'il leur avoit fait espérer. Aratus, prenant donc d'Antigonus quinze cens soldats, se rendit par mer à Epidaure; mais Aristote n'attendit pas son arrivée, & avec ses

(a) *De se rendre au promontoire d'Hérée.*) C'est le promontoire de Junon appelée *Acræa* : le promontoire ayant donné le nom à la déesse, & la déesse au promontoire qui étoit appelé *Heraeum*. Tite-Live en parle liv. XXXII, 23. *Promontorium est adversus Sicyonem, Junonis quam vocant Acræam, in altum excurrens. Trajectus inde Corinthum, septem millia ferme passuum.* Sur ce promontoire il y avoit un temple

de Junon. Comme les géographes n'ont pas marqué la situation de ce promontoire, nous ne saurions bien juger du parti que vouloit prendre Antigonus. Ce temple de Junon est différent du temple de la même déesse appelé aussi *Heraeum*, qui étoit au-dessus d'Argos, & qui étoit commun à Argos & à Mycenes, comme nous l'apprenons de Strabon. C'est de ce dernier qu'il est parlé dans la vie d'Agésilas.

seuls citoyens il assiégea la citadelle, & Timoxene marcha à son secours de Sicyone avec les Achéens.

Cléomene, informé de ces nouvelles vers la seconde veille de la nuit, manda incontinent Mégistonus, & transporté de colere, il lui ordonna d'aller sur l'heure même à Argos soutenir ses gens; car c'étoit lui qui lui avoit le plus répondu de la fidélité des Argiens, & qui l'avoit empêché de chasser de la ville ceux qui lui étoient suspects. L'ayant donc détaché sur le champ avec deux mille soldats, il s'appliqua à observer les démarches d'Antigonus, & à soutenir & fortifier le courage des Corinthiens, en leur faisant entendre que ce qui venoit d'arriver à Argos n'étoit rien de considérable, mais une légère émotion causée par un petit nombre de mutins que l'on réduiroit sans peine.

Mais, après que Mégistonus, entré dans Argos, y eut été tué en combattant, & que la garnison des Lacédémoniens fort pressée, & ne pouvant presque plus résister, lui eut envoyé divers couriers pour lui demander un prompt secours; alors craignant que, si les ennemis venoient à se rendre maîtres d'Argos & à lui fermer les passages, ils ne pillassent la Laconie sans aucun péril, & ne missent le siege devant Sparte même qu'ils trouveroient vuide & sans défense, il leva son camp & partit de Corinthe avec toute son armée.

Il ne se fut pas plutôt éloigné de cette place, qu'Antigonus y entra & y mit une bonne

garnison. Cléomene , s'étant approché des murailles d'Argos , & ayant rassemblé ses troupes qui s'étoient écartées çà & là dans leur marche, tâcha d'escalader la place; mais n'en ayant pu venir à bout , il enfonça les voûtes qui étoient sous le lieu appelé Afpis, entra par ce moyen & se joignit à ses gens qui étoient-là en garnison, & qui se soutenoient encore contre les Achéens. Delà s'étant saisi de quelques autres quartiers avec des échelles , il nettoya toutes les rues d'ennemis par le secours des archers de Crete, qui tiroient continuellement. Mais, comme il apperçut Antigonus qui descendoit des côteaux dans la plaine avec son infanterie, & qu'il vit sa cavalerie qui se jettoit déjà en foule dans la ville, il désespéra de la pouvoir garder; & rappelant tous ses gens, il se retira le long des murailles , après avoir fait dans un espace de tems fort court de très-grands exploits , & s'être rendu maître de presque tout le Péloponese en moins d'une campagne. Mais s'il fit ces grandes conquêtes en peu de tems, il les perdit en moins de tems encore; car de ses alliés qui étoient dans son camp, les uns l'abandonnerent d'abord, & peu de tems après les autres livrerent à Antigonus toutes leurs places.

Les affaires de Cléomene étant dans cette triste situation, comme il continuoit sa marche, il reçut le soir même à Tégée des courriers de Lacédémone qui lui apportèrent une nouvelle à laquelle il ne fut pas moins sensible

qu'à tous ses autres malheurs ; ils lui annoncèrent la mort de sa femme Agiatis dont il n'avoit pas la force de se tenir éloigné une campagne entière dans le tems même de ses plus heureuses expéditions ; mais il faisoit souvent des voyages à Sparte pour la voir à cause de l'amour & de l'estime qu'il avoit pour elle. Il fut donc vivement touché de cette mort , comme on peut le croire d'un jeune homme qui venoit de perdre une femme très-belle & très-sage , & qu'il aimoit tendrement. Cependant il ne déshonora pas en cette occasion sa magnanimité , & ne permit pas à ce deuil d'abattre son courage ; mais conservant le même ton de voix , la même posture & le même visage qu'il avoit auparavant , il donna ses ordres à ses officiers & pourvut à la sûreté des Tégéates. Le lendemain au point du jour il prit le chemin de Sparte où il arriva de bonne heure ; & après avoir donné quelques momens à sa douleur dans sa maison avec sa mere & ses enfans , il reprit incontinent le soin des affaires publiques.

En ce tems-là , Ptolémée , roi d'Egypte , qui lui promettoit du secours , lui envoya demander pour ôtages sa mere & ses enfans. Cléomene fut assez long-tems sans oser déclarer à sa mere cette demande du roi d'Egypte ; & étant allé souvent chez elle pour lui en parler , lorsqu'il étoit sur le point d'en ouvrir la bouche , il n'en avoit pas la force , & se taisoit. Sa mere voyant son embarras

entra dans quelque soupçon , & demanda à ceux qui vivoient avec lui dans le plus étroit commerce , si son fils ne desiroit pas quelque chose d'elle qu'il n'osât lui déclarer. Enfin Cléomene s'étant enhardi , & lui ayant expliqué la chose comme elle étoit , elle se prit à rire de toute sa force : *quoi , lui dit-elle , c'est donc là ce que tu as souvent voulu me dire , & que tu n'as osé me découvrir ? Que ne nous jettes-tu promptement dans un navire , & que ne m'envoies-tu sans différer par-tout où tu croiras que mon corps pourra être utile à Sparte , avant que la vieillesse vienne le détruire & le consumer dans l'inaction & dans la langueur ?*

Quand tout fut prêt pour le voyage , ils se rendirent par terre au port du Ténare (a) , accompagnés de toute l'armée. Quand Cratécléa fut sur le point de monter dans le vaisseau , elle tira son fils à part , & le mena seul dans le temple de Neptune. Là elle le tint long-tems embrassé ; & le baisant tendrement , le visage baigné de pleurs , comme elle sentit qu'il étoit si ému & si attendri , qu'il fondeoit aussi en larmes , elle lui dit : *Allons , roi de Lacédémone , essuyons nos larmes , afin que , quand nous sortirons de ce temple , personne ne nous voie pleurer ni rien faire d'indigne de Sparte , car cela seul est en notre puissance , & les événemens sont entre les mains de Dieu.* Après avoir ainsi parlé , elle rassit son visage , s'en retourna au vaisseau , tenant

(a) Au bas de la Laconie.

son petit-petit-fils entre ses bras, & commanda au pilote de partir sans différer. En arrivant en Egypte elle apprit que Ptolémée recevoit des ambassadeurs d'Antigonus, & qu'il écoutoit ses propositions; & d'un autre côté, elle eut nouvelles que son fils Cléomene, sollicité par les Achéens de conclure avec eux un traité, n'osoit terminer cette guerre sans le consentement de Ptolémée, à cause d'elle, parce qu'elle étoit en son pouvoir. Mais elle lui manda *de faire hardiment & sans balancer tout ce qui lui paroîtroit utile & glorieux pour Sparte, & de ne pas craindre toujours Ptolémée pour une vieille & pour un enfant.* Voilà quelles étoient les dispositions de cette reine contre tous les accidens de la fortune.

Antigonus s'étant rendu maître de Tégée, & ayant saccagé Mantinée & Orchomene, Cléomene, réduit à défendre la Laconie seule, affranchit tous les Ilotes qui furent en état de donner cinq mines. De cette contribution il ramassa jusqu'à cinq cens talens, arma à la Macédonienne deux mille de ces Ilotes pour les opposer aux corps des Leucaspides d'Antigonus, & forma le dessein d'une entreprise très-grande, & à laquelle personne ne se feroit attendu. La ville de Mégalopolis étoit en ce tems-là très-considérable, & elle ne cédoit à Sparte même ni en grandeur, ni en puissance; & elle avoit encore le secours des Achéens, & celui d'Antigonus campé dans son voisinage, & qui paroissoit avoir été appelé par les Achéens, à la sollicitation sur-

tout des Mégaloopolitains. Cléomene se mit en tête de brusquer cette place, car c'est le terme qui convient le mieux pour exprimer un exploit si rapide & si imprévu. Il commanda donc à ses troupes de prendre du pain pour cinq jours, & les mena d'abord à Sellasie, comme pour aller faire le ravage dans le pays d'Argos. Mais s'étant rabattu tout-d'un-coup sur les terres de Mégaloopolis, (a) & ayant fait souper ses gens près de Rætium, il marcha droit à la ville (b) par le chemin d'Héliconte.

Quand il en fut assez près, il détacha Pantéus à la tête de deux compagnies de Lacédémoniens, avec ordre de se saisir d'un endroit de la muraille qui étoit entre deux tours, & qu'il favoit être l'endroit le moins gardé; & avec le reste de son armée il le suivit sans se hâter. Pantéus ayant trouvé sans aucune garde ni défense, non-seulement l'endroit que Cléomene lui avoit dit, mais encore toute la muraille qui étoit de ce côté là, il en occupa d'abord une partie & se mit à abattre l'autre, & passa au fil de l'épée tous les gardes qu'il rencontra; de sorte que Cléomene arriva avec son armée, & se trouva au

(a) *Et ayant fait souper ses gens près de Rætium.* Les géographes ne font aucune mention de Rætium. Il paroît que c'étoit quelque poste, quelque place près de Mégaloopolis.

(b) *Par le chemin d'Héliconte.* Le P. Lubin a cru que

le texte étoit corrompu & qu'il falloit lire, *par le chemin d'Hélifonte*. Car il n'y a point en Arcadie de place appelée *Héliconte*; mais il y en a une appelée *Hélifont* & une rivière de même nom, mentionnées par Pausanias.

milieu de la ville avant que les Mégalo-politains fussent seulement informés de ses approches. Le bruit de cette invasion ne se répandit même que fort tard dans la ville, & alors les habitans se trouverent si étonnés que la plupart, ramassant à la hâte ce qu'ils avoient de plus précieux, se retirèrent sur l'heure. Les autres en petit nombre prirent les armes & allèrent fondre sur l'ennemi qu'ils ne purent chasser; mais par cette défense ils donnerent le tems à ceux qui fuyoient de se mettre en sûreté. Il ne resta pas plus de mille personnes dans la ville, tous les autres s'étant retirés à Messene avec leurs femmes & leurs enfans, avant qu'on pût penser à les poursuivre. La plupart même de ceux qui s'étoient mis en défense & qui combattoient pour la ville, se sauverent aussi, & il n'y en eut que fort peu de pris, parmi lesquels se trouverent Lyfandridas & Théoridas, les deux plus nobles & les plus puissans personnages qui fussent parmi les Mégalo-politains. C'est pourquoi ceux qui les avoient fait prisonniers les menerent d'abord à Cléomene.

D'aussi loin que Lyfandridas l'aperçut, il lui cria: *Roi de Sparte, vous avez aujourd'hui entre vos mains une grande occasion de vous rendre le plus glorieux homme du monde, en faisant une action encore plus belle & plus royale que celle que vous venez d'exécuter.* Cléomene, qui se douta bien de la priere qu'il vouloit lui faire, lui répondit: *que voulez-vous donc me dire, Lyfandridas, car ap-*

paremment vous ne me demanderez pas que je vous rende la ville? Au contraire, lui repartit Lyfandridas, c'est cela même que je vous demande, que vous ne ruiniez point cette ville, mais que vous la remplissiez d'amis & d'alliés sûrs & fideles, en rendant aux Mégalo-politains leur patrie, & en devenant le sauveur de tout ce peuple qui en est sorti. Cléomene, après avoir gardé quelques momens le silence; il est difficile, dit-il, de s'assurer de ce que vous me dites là; mais à Sparte ce qui est glorieux l'emporte toujours sur ce qui est utile.

En finissant ces mots il les envoya tous deux à Messene avec un héraut, pour déclarer de sa part aux Mégalo-politains qu'il leur rendoit leur ville, à condition qu'ils renonceroient à la ligue des Achéens, & qu'ils deviendroient amis & confédérés de Sparte. (a) Ces conditions si douces & si humaines, Philopœmen les empêcha de les accepter, en les détournant de rompre l'alliance avec l'Achaïe, se mit à calomnier Cléomene & à l'accuser de chercher moins à leur rendre la ville, qu'à avoir avec la ville tous les habitans. En même

(a) Ces conditions si douces & si humaines, Philopœmen les empêcha de les accepter, en les détournant de rompre l'alliance avec l'Achaïe.) Polybe donne de grands éloges à cette confiance & à cette générosité des Mégalo-politains, qui aimèrent mieux perdre leur pays, que de renoncer au parti & à l'alliance des Achéens, & qui, quoi-

qu'on leur donnât la permission de revenir dans leur ville, aimèrent mieux être privés de leurs terres, de leurs tombeaux, de leurs temples, de leurs biens, de leur ville, & de tout ce qu'ils avoient de plus cher, que de violer la foi qu'ils avoient donnée à leurs alliés. Y a-t-il rien de plus glorieux & de plus illustre? Polybe, liv. II.

tems il chassa Théoridas & Lyfandridas de Messene. C'est ce même Philopœmen qui fut ensuite le premier des Achéens, & qui acquit parmi les Grecs une très-grande gloire, comme nous l'avons écrit dans sa vie.

Sur ces nouvelles, Cléomene, qui jusques-là non-seulement avoit épargné la ville, mais qui l'avoit conservée avec tant de soin qu'aucun n'auroit osé toucher à la moindre chose, fut si irrité & entra dans un tel emportement, qu'il l'abandonna au pillage, envoya à Sparte les statues & les tableaux; & après avoir détruit & rasé la plus grande partie de ses murailles & de ses quartiers les plus forts, il s'en retourna à Sparte, & ramena ses troupes de peur d'Antigonus & des Achéens. Ils ne firent pourtant rien, car ils étoient à Ægium où ils tenoient un conseil général; mais Aratus, informé de ce qui venoit d'arriver, se rendit incontinent à l'assemblée, monta sur son tribunal & pleura long-tems, tenant un pan de sa robe devant son visage. Tout le peuple émerveillé lui ordonna de déclarer le sujet de ses larmes; & il leur dit : *Mégalopolis a été prise & détruite par Cléomene.*

A cette nouvelle l'assemblée se sépara, les Achéens étant fort étonnés de ce malheur si soudain & de la grandeur de cette perte. Antigonus fit tous ses efforts pour marcher au secours de cette place; mais, comme ses troupes dispersées dans leurs quartiers d'hiver ne s'assembloient que fort lentement, & que l'affaire pressoit, il leur commanda de demeurer,

& il alla à Argos avec un petit nombre de soldats qui le suivirent. Voilà pourquoi la seconde tentative de Cléomene parut entreprise avec une audace pleine de témérité & de folie, (a) mais elle fut au contraire conçue avec beaucoup de prévoyance & de bon sens, comme l'écrivit Polybe. Car sachant, dit-il, que les Macédoniens étoient dispersés dans leurs quartiers, & qu'Antigonus passoit l'hiver à Argos avec ses amis, & n'avoit avec lui qu'un très-petit nombre de soldats étrangers, il se jeta dans les terres d'Argos. Il faisoit ce raisonnement en lui-même; ou que, si Antigonus, piqué de honte, hazardoit le combat, il le battoit certainement; ou que, s'il refusoit de combattre, il le décrieroit & le perdrait de réputation auprès des Achéens. Et cela arriva; car comme il ravageoit tout le pays, & qu'il emportoit & emmenoit tout ce qu'il trouvoit sur son chemin, les Argiens, très-fachés & perdant patience, s'assembloient à la porte du roi, criant après lui pour le presser de combattre ou de céder le commandement à de plus vaillans. Mais Antigonus, comme capitaine prudent & sage, persuadé que la honte consistoit non à se voir injurié par ceux du dehors, mais à s'exposer témé-

(a) Mais elle fut au contraire conçue avec beaucoup de prévoyance.) C'est le jugement qu'en fait Polybe après les plus sages. Au commencement du printemps, dit-il, Cléomene se jeta dans les terres d'Argos avec une témé-

rité désespérée, comme le croyoit le vulgaire, à cause des lieux forts d'assiette qu'il trouvoit sur son passage, mais avec beaucoup de prudence & de raison, selon les gens les plus sensés, &c. Liv. II.

rairement & sans raison, & à abandonner le parti le plus sûr pour se livrer à la fortune, refusa de sortir & demeura ferme dans sa première résolution de ne point combattre. Cléomene mena donc ses troupes jusqu'au pied des murailles d'Argos; & après avoir impunément & sans aucune crainte saccagé & ruiné tout le plat-pays, il reprit le chemin de Sparte.

Peu de tems après il eut avis qu'Antigonus s'étoit avancé jusqu'à Tégée pour entrer delà dans la Laconie; il rassembla promptement son armée; & prenant un autre chemin, le lendemain à la pointe du jour, il parut encore aux portes d'Argos, faisant le dégât dans la plaine, non en fourageant & coupant les bleds, comme font les autres, avec des faucilles ou avec leurs épées, mais en les abattant avec de grandes perches faites en forme d'épées courbées; de sorte que ses soldats, en ne faisant que jouer & que badiner dans leur marche, renversoient & détruisoient tous les bleds. Quand ils furent près du Gymnase, appelé Cyllarabis, ils voulurent y mettre le feu; mais Cléomene l'empêcha, disant que ce qu'il avoit fait à Mégalopolis avoit été plutôt un emportement de colere, qu'une bonne & belle action.

Antigonus s'en étant retourné à Argos, & ayant occupé tous les côteaux & toutes les hauteurs des environs avec ses troupes, Cléomene, pour faire semblant de n'en tenir aucun compte, & de le mépriser,

(a) envoya des hérauts à la ville demander les clefs du temple de Junon, comme pour y faire un sacrifice à la déesse avant que de s'en retourner. S'étant ainsi moqué des Argiens & d'Antigonus par cette plaisanterie, (b) & ayant fait son sacrifice au-dessous du temple qui étoit fermé, il ramena son armée à Phlionte; delà il chassa les troupes qui gardoient Ologonte (c), & descendit le long d'Orchomene, ayant non-seulement relevé le courage & l'audace de ses citoyens, mais tiré de ses ennemis mêmes cette louange, qu'il étoit un excellent général, & très-digne & très-capable de conduire les affaires les plus grandes & les plus difficiles. Car avec les forces d'une seule ville, d'avoir résisté à la fois à toute la puissance des Macédoniens, à tout le Péloponese, & aux fonds immenses fournis par le roi, & de n'avoir pas seulement conservé la Laconie entière & hors d'insulte, mais encore d'être entré dans les terres des ennemis, de les avoir fourragées & de leur avoir pris de si grosses villes, ce n'est pas un exploit d'une médiocre habileté dans l'art militaire, ni d'une magnanimité commune.

(a) *Envoya des hérauts à la ville demander les clefs du temple de Junon.* En effet il ne pouvoit mieux faire voir qu'il méprisoit Antigonus, que d'envoyer demander les clefs de ce temple en présence de cet ennemi qui occupoit toutes les hauteurs des environs. Car d'envoyer demander ces clefs, c'étoit agir

en vainqueur.

(b) *Et ayant fait son sacrifice au-dessous du temple.* Cela me paroît remarquable. Cléomene fait un sacrifice à Junon devant son temple, qui étoit fermé. La religion l'empêchoit d'en forcer les portes.

(c) *Petite ville d'Arcadie: Polybe l'appelle Ologyrus.*

Mais

Mais celui qui a dit le premier que l'or & l'argent étoient les nerfs des affaires, semble l'avoir dit par rapport à la guerre principalement. Et l'orateur Demadès, comme les Athéniens ordonnoient un jour qu'on équipât des galeres & qu'on s'embarquât, quoiqu'ils n'eussent point d'argent, dit fort bien, *qu'avant que de penser à s'embarquer, il falloit penser à pétrir*. On dit aussi que l'ancien Archidamus, un peu avant le commencement de la guerre du Péloponese, les alliés le pressant de régler ce que chacun devoit contribuer pour sa part, répondit, *que la guerre ne se nourrissoit pas avec des fonds arrêtés & fixes*. Car, comme les athletes qui se sont long-tems exercés terrassent à la longue & surmontent ceux qui n'ont en partage que l'adresse & l'agilité, de même Antigonus, se présentant à cette guerre avec tous les fonds nécessaires pour la soutenir, fatigua & défit enfin Cléomene qui ne payoit que bien petitement & avec peine la solde à ses soldats étrangers, & l'entretien à ses propres troupes. Car du reste le tems étoit entièrement pour Cléomene, les affaires d'Antigonus se trouvant en si mauvais termes dans son royaume, qu'elles le rappelloient chez lui.

En effet les Barbares, profitant de son absence, couroient & ravageoient toute la Macédoine; sur-tout les Illyriens y étoient descendus des hautes parties du nord avec une grosse armée, & inondoient tout le pays de sorte que les Macédoniens, au désespoir de

se voir faccager, envoyèrent presser Antigonus de venir les défendre. Et l'on peut presque assurer que, si ces couriers fussent arrivés un moment avant le combat & lui eussent rendu leurs lettres, il se feroit retiré sur l'heure & auroit laissé là les Achéens. Mais la fortune, qui décide des plus grandes affaires, (a) & qui en décide souvent par un seul petit instant qui étant manqué produiroit des événemens tout contraires, marqua en cette occasion quel est le poids & la force d'un seul moment. (b) Car d'abord après la bataille de Sellasie, & sur le moment que Cléomene venoit d'être défait & de perdre sa ville, on vit arriver les couriers qui venoient rappeler Antigonus. Et c'est ce qui rendit encore plus pitoyable le malheur de Cléomene; car s'il eût attendu deux jours

(a) *Et qui en décide souvent par un seul petit instant, qui étant manqué.* Cet endroit est assez difficile dans l'original; j'ai tâché d'en rendre le sens. Plutarque enchérit ici sur une réflexion que Polybe lui a fournie.

(b) *Car d'abord après la bataille de Sellasie.* Cette bataille est parfaitement décrite par Polybe, liv. II. Antigonus étoit entré dans la Laconie avec vingt-huit mille hommes de pied, & douze cents chevaux. Cléomene n'avoit que vingt mille hommes; mais il suppléa à cette grande infériorité par l'avantage des postes; il se posta sur deux

montagnes presque inaccessibles, séparées seulement par un chemin fort étroit, qui alloit le long d'une rivière jusqu'à Sparte; & il avoit fortifié encore ces deux montagnes par un bon fossé & de bons remparts, de sorte qu'Antigonus après l'avoir reconnu, ne jugea pas à propos de l'attaquer, & se contenta de camper près de lui. Cléomene, qui apparemment manquoit de vivres & d'argent, fit enfin la faute de consentir à la bataille, & il fut battu. Il y a beaucoup de profit à faire pour les gens de guerre dans le détail que Polybe a fait de ce combat.

seulement, & qu'il eût amusé Antigonus en éludant le combat, il n'eût pas eu besoin de tirer l'épée, & après la retraite des Macédoniens il auroit réduit les Achéens à traiter avec lui aux conditions qu'il auroit voulu. Mais, comme je l'ai déjà dit, le manque d'argent l'ayant obligé de mettre toutes ses espérances dans les armes, il fut forcé de combattre avec vingt mille hommes, comme Polybe l'a écrit, contre trente mille.

Dans ce grand danger, Cléomene se montra un capitaine digne d'admiration. Il fut aussi merveilleusement secondé par ses citoyens qui firent paroître un grand courage, & il n'eut pas sujet de se plaindre de ses troupes étrangères qui combattirent très-vaillamment; mais il fut défait par l'armure des ennemis beaucoup meilleure que celle de ses troupes, & par l'impétuosité & le poids de la phalange des Macédoniens.

Phylarque ajoute qu'il y eut aussi de la trahison, & que ce fut ce qui ruina le plus les affaires de Cléomene; car Antigonus avoit donné ordre à ses Illyriens & à ses Acarnaniens d'environner secrètement & d'envelopper une des ailes de Cléomene, qui étoit commandée par son frere Euclidas, pendant qu'il rangeroit en bataille ses autres troupes. Cléomene, qui observoit tout de dessus la montagne où il étoit, ne voyant nulle part les armes des Illyriens & des Acarnaniens, se douta qu'Antigonus s'en servoit pour quelque stratagème semblable; faisant donc ap-

pellier Damotelès qui commandoit un corps pour veiller à la garde du camp, & pour empêcher les embûches & les surprises, il lui commanda de bien voir & de bien examiner en quel état étoient les derrieres de l'armée, & de visiter le tour du camp. Damotelès, qui, à ce que l'on dit, avoit déjà été corrompu par argent, lui dit, *qu'il n'avoit que faire de se mettre en peine de ses derrieres, que tout y alloit bien, & qu'il pensât seulement à ceux qu'il avoit en tête pour les bien repousser.*

Cléomene, rassuré par ce rapport, marcha tête baissée contre Antigonus. Ses Spartiates firent une charge si vigoureuse, que les Macédoniens furent forcés de reculer jusqu'à cinq stades (a), & qu'il les menoit battant & avec grand meurtre; mais en même tems il vit sur l'autre montagne son frere enveloppé par les Acarnaniens & les Illyriens. A cette vue il s'arrête, & comprenant bien le danger où étoit cette aile, il s'écrie : (b) *tu es perdu,*

(a) Six cens vingt-cinq pas.

(b) *Tu es perdu, mon cher frere, tu es perdu; mais tu meurs en vaillant homme.* Il mourut en effet en vaillant homme; mais s'il fit le devoir de soldat, il ne fit pas celui de capitaine. Polybe nous apprend qu'il ne se servit pas de l'avantage de son poste, car au lieu de tomber de ces lieux hauts sur les ennemis, de mettre le désordre dans leurs rangs, & de se retirer ensuite sur ses hauteurs quand la nécessité l'y oblige-

roit, il fit tout le contraire, comme s'il eût dû remporter la victoire sans rien faire; il se tint ferme sur le sommet de sa montagne, dans la pensée qu'il y devoit attendre l'ennemi, afin qu'après sa défaite il eût plus de peine à s'enfuir par ces lieux pechans & difficiles. Mais le contraire arriva, comme cela étoit bien vraisemblable, car ne s'étant laissé derrière lui aucun espace libre pour se retirer quand les cohortes des Illyriens lui tombèrent sur les bras, il ne

mon cher frere , tu es perdu ; mais tu meurs en vaillant homme , & ta vertu fera éternellement l'exemple que nos jeunes gens se proposeront , & le sujet des éloges & des chants de nos femmes de Sparte.

Tout ce corps que commandoit Euclidas , ayant donc été passé au fil de l'épée avec lui , ceux qui les avoient défaits tournerent leurs armes contre Cléomene qui , voyant ses gens dans un tel désordre , & si effrayés , qu'ils n'avoient plus le courage de faire ferme , se sauva par la fuite. On dit que la plupart des troupes étrangères périrent à cette bataille , & que , de six mille Lacédémoniens , il ne s'en sauva que deux cens.

Cléomene , arrivé à Sparte , conseilla à ses citoyens de recevoir Antigonus , & leur dit , *que , si en vivant ou en mourant il pouvoit faire quelque chose qui fût utile à Sparte , il le feroit avec un très-grand plaisir.* Et voyant que les femmes couroient au-devant de ceux qui s'étoient sauvés avec lui , qu'elles prenoient leurs armes , & qu'elles leur présentoient des coupes de vin , il entra dans sa maison. Une jeune esclave qu'il avoit prise à Mégalo polis , qui étoit de condition libre , & qui le servoit depuis la mort de sa femme , courut à lui selon sa coutume , & voulut le rafraîchir & le délasser , le voyant encore tout échauffé & tout fatigué du combat. Mais il ne voulut ni boire , quoiqu'il eût grand soif , ni s'asseoir ,

put soutenir leur effort , parce qu'il n'avoit pas de terrain pour se rallier.

quoiqu'il fût très-las ; & s'appuyant tout armé sur une colonne , la tête sur le coude , après qu'il se fut reposé quelques momens , en repassant dans sa tête tous les divers partis qu'il pouvoit prendre , tout-d'un-coup il sortit & alla avec ses amis au port de Gythium , & s'étant embarqué sur des vaisseaux qu'il avoit fait préparer , il fit voile.

Il étoit à peine parti , qu'Antigonus arriva dans Sparte dont il s'empara ; & après avoir traité les Spartiates avec toute sorte de douceur & d'humanité , sans fouler aux pieds la fierté & la dignité de Sparte , & sans lui insulter , mais au contraire en lui rendant ses loix & son gouvernement ; & après avoir sacrifié aux dieux de la ville , il s'en retourna le troisième jour , sur les nouvelles qu'il reçut que la guerre étoit allumée dans la Macédoine , & que les Barbares faisoient un dégât horrible dans tout le pays. Il étoit même déjà attaqué d'une grande maladie qui dégénéra enfin en une phthisie totale par un catarre général sur tout son corps. Il ne se laissa pourtant point abattre au mal , mais il lui résista & trouva encore en lui des forces pour subvenir à de nouveaux combats dans son propre royaume , & pour mourir plus glorieusement après une grande victoire & un grand meurtre des Barbares. Phylarque écrit , & cela est bien vraisemblable , que , dans la bataille qu'il gagna contre les Illyriens dans la Macédoine , il cria tant & avec si grand effort , qu'il se rompit une veine.

(a) Et dans les écoles on entendoit dire publiquement qu'après sa victoire, criant de joie, ô la belle, ô l'heureuse journée! il jetta une grande quantité de sang, & que ce symptome fut suivi d'une fièvre continue très-violente dont il mourut. Et voilà pour ce qui regarde Antigonus.

Quant à Cléomene, étant parti de l'isle de Cythere (b), il aborda à une autre isle appelée Ægialie (c); & comme il étoit sur le point de passer delà à Cyrene, un de ses amis, appelé Thérécion, homme qui avoit témoigné beaucoup d'audace & de courage dans toutes les actions de la guerre, & marqué beaucoup de fierté & de hauteur dans tous ses discours, le tirant en particulier, lui dit: *Roi de Sparte, nous avons tous deux fui la plus belle de toutes les morts, qui est de mourir dans le combat. Cependant tout le monde nous a entendu dire que jamais Antigonus ne vaincroit le roi des Spartiates, qu'après l'avoir tué. Nous avons encore en notre pouvoir une autre mort qui, après celle-là, est la seconde en gloire & en vertu. Où est-ce que nous navigeons sans propos & sans dessein? Pourquoi fuir une mort qui est près de nous, pour en aller chercher une qui est loin? Car, s'il n'est pas honteux à*

(a) Et dans les écoles on entendoit dire publiquement.) Car dans les écoles on faisoit publiquement des discours, des déclamations sur les actions des grands hommes. Dans un manuscrit, au lieu

de σχολαίς il y a λέσχαις, c'est-à-dire, dans les lieux où l'on s'assembloit pour discuter & pour parler de nouvelles.

(b) Isle au bas de la Laconie.

(c) Isle à l'orient de Cythere.

des descendans d'Hercule d'être soumis aux descendans de Philippe & d'Alexandre, épargnons-nous cette longue navigation, en nous remettant entre les mains d'Antigonus qui vraisemblablement est autant au-dessus de Ptolemée, que les Macédoniens sont au-dessus des Egyptiens. Que, si nous dédaignons d'obéir à ceux qui nous ont vaincus par la force des armes, pourquoi reconnoîtrions-nous pour maître celui qui ne nous a pas vaincus? Et pouvant ne nous montrer qu'inférieurs à un seul, pourquoi nous montrer inférieurs à deux; à Antigonus que nous fuyons, & à Ptolemée à qui nous allons faire la cour? Disons-nous que nous allons en Egypte à cause de la reine votre mere qui y est en ôtage? Vraiment ce sera un spectacle bien beau pour elle, & qui lui fera grand plaisir, quand elle montrera aux femmes de Ptolemée son fils devenu fugitif & prisonnier, de roi qu'il étoit! Pendant que nous sommes donc encore maîtres de nos épées, & que nous avons encore le bonheur de voir la Laconie de nos propres yeux, délivrons-nous de cette infortune, & justifions-nous par-là auprès de ceux qui sont morts dans les champs de Sellasie pour la liberté de Sparte, à moins que nous n'aimions mieux nous tenir lâchement en Egypte pour y apprendre que Antigonus aura laissé à Sparte pour son satrape & son lieutenant.

Thérýcion ayant ainsi parlé, Cléomene lui répondit : *Méchant & lâche que tu es, tu crois donc que parce que tu poursuis la mort qui est*

la plus aisée de toutes les choses humaines , & celle qui est toujours en notre pouvoir , tu es magnanime & généreux , & tu ne vois pas que tu fuis d'une fuite encore plus honteuse que la première. On a déjà souvent vu des gens qui valoient mieux que nous , céder à leurs ennemis , ou trompés par la fortune , ou accablés par le nombre. Mais celui qui cede aux travaux , aux fatigues , aux louanges ou aux blâmes des hommes , celui-là est vaincu par sa propre foiblesse & par sa seule lâcheté ; (a) car il faut que la mort que l'on choisit ne soit pas la fuite d'une action , mais une action , n'y ayant rien de plus honteux que de ne vivre & de ne mourir que pour soi-même. Et c'est pourtant à cela que tu nous exhortes , en nous pressant de nous délivrer de nos malheurs présents sans rien faire de beau ni d'utile. Je suis d'un avis bien différent , je crois que ni toi ni moi ne devons abandonner l'espérance d'être encore utiles à notre patrie. Quand cette espérance nous manquera , alors il nous sera aisé de mourir si nous en avons tant d'envie.

Thérycion ne repliqua point ; mais à la première occasion favorable qu'il trouva pour s'éloigner de Cléomene , il s'écarta sur le rivage & se tua de sa propre main. Et Cléomene , partant de ce même rivage , aborda en Afrique , & escorté par les officiers du roi , il

(a) Car il faut que la mort que l'on choisit , ne soit pas la fuite d'une action.) Voilà un précepte admirable , & qui est tiré de la plus profonde philosophie. C'est la seule pierre de touche dont on doit se servir pour juger des morts , qui sont ou glorieuses ou honteuses.

arriva à Alexandrie. Quand il fut le roi pour la première fois, il en reçut un accueil fort ordinaire & fort commun sans aucune distinction marquée. Mais, quand il eut donné des preuves de son grand sens, qu'il se fut montré homme sage, qu'il eut fait voir dans sa conversation ordinaire la franchise & la simplicité Laconique, assaisonnée d'une grace pleine d'une honnête liberté & d'une fierté noble qui l'empêchoit de déshonorer la grandeur de sa naissance, & de plier sous les coups de la fortune, & que par cette conduite il eut paru plus agréable que les courtisans qui ne cherchoient qu'à plaire par leurs flatteries, & par leurs bassesses, alors Ptolémée fut saisi de honte & de repentir d'avoir négligé un si grand personnage, & de l'avoir abandonné à Antigonus qui par sa défaite avoit acquis beaucoup de réputation, & augmenté infiniment sa puissance. Il tâcha donc de consoler & de relever Cléomène par toutes sortes d'honneurs & de caresses, le rassura & l'encouragea en lui promettant qu'il le renverroit en Grece avec une flotte & de l'argent, & qu'il le rétablirait sur le trône. Il lui assigna une pension de vingt-quatre talens par an, dont il s'entretint & entretenit ses amis très-simplement & très-sobrement, épargnant tout le reste pour l'employer à subvenir aux nécessités de ceux qui se retiroient de Grece en Egypte.

Mais le vieux Ptolémée mourut (a) avant

(a) Il mourut la dernière année de l'olympiade cxi,

qu'il eût pu accomplir la promesse qu'il avoit faite à Cléomene de le renvoyer ; & la nouvelle cour étant tombée dans le dernier débordement , & s'étant livrée à tous les excès & du vin & des femmes , les affaires de Cléomene s'en allerent à l'abandon. Car le roi lui-même étoit si corrompu par ces infames débauches , que lorsqu'il étoit le plus sobre & du sens le plus rassis , il passoit son tems à célébrer des fêtes & des sacrifices , & à courir dans son palais en battant le tabourin pour assembler son monde , & laissoit gouverner ses affaires les plus importantes par une courtisane , nommée Agathocléa , qui étoit sa maîtresse , par la mere de cette courtisane , & par un infame , nommé Oenantes , qui étoit le ministre de ses plaisirs.

Cependant dans le commencement de son regne il ne laissa pas de se servir de Cléomene ; car , comme il craignoit son frere Magas qui , à cause de sa mere avoit beaucoup de crédit & de pouvoir parmi les gens de guerre , il approcha de lui Cléomene & l'admit dans ses conseils les plus secrets , où il cherchoit les moyens de se défaire de son frere. Mais , quoique tous les autres fussent d'avis qu'il devoit le faire mourir , Cléomene seul s'y opposa , disant : (a) *Qu'il vaudroit encore*

l'an 219 avant l'ere chrétienne.

(a) *Qu'il vaudroit encore mieux , s'il étoit possible , donner plusieurs autres freres au roi.*) Cléomene parle en

homme vertueux , qui est persuadé qu'un roi ne sauroit avoir des ministres plus affectionnés à son service & plus obligés de l'aider à porter le pesant fardeau de la royauté ,

mieux , s'il étoit possible , donner plusieurs autres freres au roi pour plus grande sûreté de sa personne , & pour partager entr'eux les affaires du gouvernement , qui en seroient mieux administrées. Sur cela , Sosibius , celui des amis du prince , qui avoit le plus de pouvoir , ayant dit , qu'on ne pouvoit nullement s'assurer de la fidélité des soldats étrangers pendant que Magas seroit en vie , Cléomene lui répondit : Qu'à cet égard il n'avoit qu'à être en repos , parce que parmi cette milice étrangere il y avoit plus de trois mille soldats du Péloponese , qui dépendoient entièrement de lui , & qui , au premier signal qu'il leur donneroit , ne manqueroient pas d'accourir avec leurs armes , tout prêts à exécuter ce qu'il ordonneroit.

Ce discours persuada sur l'heure de la sincérité de son affection pour le roi , & donna une grande idée de sa puissance. Mais bientôt après, la foiblesse de Ptolemée augmentant sa timidité & sa défiance , & comme il arrive d'ordinaire à ceux qui n'ont point de sens , que le parti le plus sûr leur paroît toujours de craindre tout & de se défier de tout , ce même discours le rendit redoutable à toute la

que ses propres freres. Cela devoit être , mais l'histoire de ces tems-là fait assez voir que l'expérience a démenti ce beau principe , & que les freres de presque tous ces rois ont été leurs ennemis les plus dangereux , & qu'il n'y avoit rien de plus ordinaire

dans les maisons royales que les meurtres des freres. Plutarque nous dit dans la vie de Démétrius , que ce meurtre des freres étoit dans la politique ce qu'est en géométrie un axiome que tout le monde reçoit , & que personne ne conteste.

cour, comme un homme qui avoit beaucoup de pouvoir & d'autorité sur les soldats étrangers. Il y avoit même plusieurs de ces courtisans qui disoient que Cléomene étoit un lion parmi ce troupeau de brebis. En effet il paroissoit tel dans toutes ses manieres à tous ces courtisans, car il les regardoit de travers avec un air ferme & intrépide, & épioit avec soin tout ce qui se passoit.

Enfin il se laissa de demander des vaisseaux & des troupes; mais ayant eu nouvelles qu'Antigonus étoit mort, que les Achéens étoient engagés dans une grande guerre contre les Etoliens, & que les affaires le demandoient & l'appelloient, tout le Péloponese étant en trouble & en combustion; alors il demanda qu'on le renvoyât seul avec ses amis, & c'est ce qu'il ne put obtenir. Il ne put même avoir audience du roi qui passoit les jours & les nuits avec ses femmes en débauches, en bacchanales & en mascarades. Sosibius, qui étoit le principal ministre, & en qui le prince se reposoit du soin de toutes ses affaires, voyoit bien que Cléomene, retenu contre sa volonté, seroit dangereux & redoutable, & que renvoyé il devoit être fort suspect; car on devoit tout craindre de son audace & de son ambition qui le portoient à tout entreprendre, & de la connoissance qu'il avoit de la foiblesse & de la maladie du gouvernement. Car il n'y avoit ni présens ni largesses qui pussent adoucir ce naturel; mais, comme on dit que le bœuf sacré que

les Egyptiens adorent sous le nom d'Apis , au milieu de la plus abondante pâture , & lorsqu'il semble le plus vivre dans les délices , n'oublie pourtant point la vie qui lui est naturelle , & desire de courir & de bondir dans les campagnes , & fait visiblement connoître qu'il est très-mécontent d'être retenu entre les mains du prêtre qui a le soin de le garder & de le servir ; Cléomene de même ne prenoit aucun plaisir à la vie molle & délicate qu'il menoit ; mais , comme Homere dit d'Achille , *il se laissoit dévorer à la tristesse , en demeurant dans son quartier sans action , & soupiroit après les alarmes & les combats.*

Les affaires de Cléomene étant en cet état, Nicagoras le Messénien arrive à Alexandrie. C'étoit un homme qui haïssoit mortellement Cléomene , mais il faisoit semblant d'être de ses amis. Il lui avoit autrefois vendu une jolie maison de campagne , & n'en avoit pas été payé , soit que Cléomene eût manqué d'argent , soit qu'il n'eût pas eu le tems d'acquitter cette dette , ou qu'enfin les guerres qui survinrent l'en eussent empêché. Cléomene le vit comme il débarquoit ; car il se promenoit alors par hasard sur le quai qui bordoit le rivage , & il le salua avec amitié & lui demanda *quelles affaires l'amenoient en Egypte.* Nicagoras , lui ayant rendu son salut avec de grandes marques d'affection , lui répondit , *qu'il venoit au roi de très-beaux chevaux de guerre.* Cléomene , se prenant à rire , lui dit : *Il vaudroit mieux pour toi que tu lui*

eusses amené des baladines , des chanteuses & de beaux mignons , car voilà les choses dont le roi est présentement le plus curieux.

Nicagoras sourit alors à ce mot de Cléomene ; mais quelques jours après il le fit souvenir de la petite maison qu'il lui avoit vendue , & le pria de lui en donner le prix sans autre délai , l'assurant , *qu'il ne l'importuneroit pas s'il n'avoit fait une perte considérable dans la vente de ses marchandises.*

Cléomene lui répondit qu'il ne lui restoit pas la moindre chose de la pension que le roi lui donnoit. Nicagoras , affligé & fâché de ce refus , alla sur l'heure rapporter à Sosibius le brocard de Cléomene. Sosibius le reçut avec grand plaisir , mais cherchant un sujet plus grave & plus capable d'irriter le roi , il persuada à Nicagoras d'écrire en partant une lettre au roi contre Cléomene pour lui donner avis qu'il avoit résolu , s'il lui donnoit des vaisseaux & des troupes , de se rendre maître de Cyrene. Nicagoras écrivit cette lettre & s'embarqua en même tems. Quatre jours après son départ , Sosibius porta au roi Ptolemée cette lettre , comme s'il ne venoit que de la recevoir ; & ayant par-là mis ce jeune prince en fureur contre Cléomene , il lui conseilla de l'enfermer dans une grande maison , & de lui fournir toujours le même entretien , mais de lui ôter tout moyen de sortir & de s'échapper.

Ce traitement affligea extrêmement Cléomene , mais il conçut encore de plus mauvai-

ses espérances pour l'avenir sur une aventure qui lui arriva. Ptolemée, fils de Chrysermus, un des grands amis du roi, avoit toujours fort bien traité Cléomene ; ils avoient lié entr'eux un fort grand commerce, & ils vivoient ensemble avec beaucoup de familiarité. Cléomene l'ayant envoyé prier de le venir voir, il y alla, lui parla avec assez de modération & de douceur, tâchant de calmer ses soupçons, & de justifier la conduite du roi à son égard. Quand il sortit, il ne prit pas garde que Cléomene le suivoit jusqu'à la porte de la prison ; & il gronda très-fortement les gardes, *de ce qu'ils gardoient avec beaucoup de négligence une bête féroce comme celle-là, & qu'on auroit bien de la peine à reprendre si elle échappoit.*

Cléomene, ayant entendu cela de ses oreilles, se retira promptement avant que Ptolemée pût s'appercevoir qu'il l'avoit suivi & alla conter à ses amis son aventure. D'abord ils perdirent tous l'espérance qu'ils avoient conçue en arrivant ; & pleins de colere ils résolurent de repousser par les armes l'injustice & l'insolence de Ptolemée, de mourir d'une maniere digne de Sparte, & de ne pas attendre, comme des victimes engraisées, qu'on vînt les immoler ; car ils trouvoient très-indigne & très-honteux que Cléomene, qui avoit dédaigné de s'accommoder avec Antigonus, grand homme de guerre, & vaillant de sa personne, se tint là les bras croisés, attendant le loisir d'un roi bâteleur &

farceur , jusqu'à ce qu'il lui plût de quitter son tabourin , & de finir ses débauches & ses mascarades pour venir ordonner sa mort.

Cette résolution prise , & le roi étant allé ce jour-là à Canope , les amis de Cléomene firent courir le bruit par toute la ville que le prince avoit résolu de le tirer de sa prison : en conséquence de ce bruit , comme c'est la coutume des rois d'Egypte , quand ils veulent élargir un prisonnier , de lui envoyer la veille un bon souper & de grands présens , les amis de Cléomene avoient eu soin de préparer un festin & des présens qu'ils lui envoyèrent en trompant les gardes & en leur faisant accroire que c'étoit le roi qui les envoyoit. Cléomene , mettant donc des chapeaux de fleurs sur sa tête , fit un sacrifice aux dieux , envoya à ses gardes de bonnes portions de ce sacrifice , & se mettant à table fit grande chere avec ses amis.

On dit qu'il commença l'entreprise plutôt qu'il n'avoit résolu , parce qu'il s'aperçut qu'un des domestiques , qui savoit tout le projet , étoit parti & étoit allé voir une femme dont il étoit amoureux. Craignant donc d'être découvert , & voyant qu'il étoit déjà près de midi , & que les gardes étoient encore endormis de leur débauche de la nuit , il prit sa cotte-d'armes dont il découfut la manche du bras droit , & sortit l'épée à la main avec ses amis équipés de même , au nombre de treize.

Hippotas, qui étoit boiteux, & un de ces treize, sortit avec eux, & marcha d'abord assez délibérément; mais voyant qu'ils alloient moins vite pour l'attendre, il les pria *de le tuer & de ne pas manquer leur entreprise pour un homme foible qui ne pouvoit être d'aucun secours*. Par bonne fortune ils rencontrèrent près de la porte un homme d'Alexandrie qui menoit un cheval; ils le prirent, & ayant fait monter Hippotas, ils coururent dans toutes les rues, exhortant & encourageant le peuple à la liberté. Mais tout ce peuple n'avoit de force & de courage que pour louer & admirer l'audace de Cléomene, & pas un d'eux n'osa le suivre ni lui donner le moindre secours. Ptolemée, fils de Chrysermus, sortant du palais, fut attaqué par trois de la troupe qui le tuèrent. Un autre Ptolemée, à qui la garde de la ville d'Alexandrie étoit commise, étant sorti contre eux sur son char, environné de ses domestiques & de ses gardes, ils allèrent à sa rencontre, écartèrent d'abord la foule qui l'accompagnoit, & l'ayant tiré de son char, ils le tuèrent sur la place; ensuite ils prirent le chemin de la citadelle dans le dessein d'enfoncer les portes de la prison, & de se servir d'un grand nombre de prisonniers qui y étoient détenus. Mais les geoliers & les gardes les avoient prévenus, & avoient bien muni & barricadé les portes, de sorte que Cléomene, déchu de cette espérance, alla errant çà & là par toute la ville, sans que personne se présentât pour le suivre ni pour le combattre;

mais ils prenoient tous la fuite , saisis de frayeur.

Alors Cléomene vit bien qu'il falloit renoncer à son entreprise ; se tournant donc vers ses amis , il leur dit : *Mes amis , il ne faut pas s'étonner que des femmes commandent ici à des hommes qui fuient la liberté ,* & les exhorta tous à mourir généreusement & d'une manière qui répondit à la grandeur des choses qu'ils avoient faites. Hippotas fut tué le premier à sa prière par un des plus jeunes de la compagnie ; tous les autres ensuite se tuerent généreusement eux-mêmes , à l'exception de Pantéus qui le premier avoit pris la ville de Mégalopolis. C'étoit un jeune homme très-beau , très-bien fait , à la fleur de son âge , & plus heureusement né qu'aucun des autres jeunes gens pour la discipline Laconique , & ses grandes qualités avoient donné au roi Cléomene une grande passion pour lui. Ce prince lui ordonna que , quand il le verroit tombé mort , & tous les autres avec lui , alors il se tuât lui-même le dernier. Tous les autres s'étant donc passé l'épée au travers du corps , & étant étendus par terre , Pantéus les alla visiter l'un après l'autre , & les sondant avec la pointe de son épée , il voulut s'assurer s'il n'y en avoit pas quelqu'un qui fût encore en vie. En piquant Cléomene au talon il aperçut quelque contorsion sur son visage , il le baïsa , s'assit auprès de lui , attendit qu'il fût expiré , & après l'avoir embrassé il se tua sur son corps. Ainsi finit Cléomene , après avoir

regné seize années à Sparte , & être devenu aussi grand homme que nous venons de le représenter.

Dès que le bruit de sa mort fut répandu dans la ville , Cratésicléa sa mere, quoique femme d'un grand courage, ne conserva pas sa magnanimité contre ce grand coup de la fortune ennemie ; & embrassant les deux enfans de Cléomene, elle se mit à déplorer ses malheurs. L'ainé s'étant débarrassé de ses mains, monta sur le toit , & sans que personne s'en doutât, il se jetta en bas la tête la premiere, dont il fut tout brisé ; mais il n'en mourut pas , on le releva malgré ses cris & malgré la fureur où il étoit de ce qu'on l'empêchoit de mourir.

Le roi Ptolemée, informé de cette aventure, ordonna qu'on mît en croix le corps de Cléomene, après l'avoir enveloppé de peaux pour le garantir des bêtes, & qu'on fît mourir ses enfans avec sa mere, & toutes les femmes qui l'accompagnoient. La femme de Pantéus étoit de ce nombre ; c'étoit une dame d'une excellente beauté & d'une taille majestueuse. Son mari & elle étoient encore nouveaux mariés, & dans les premiers feux de leur amour, lorsqu'ils tomberent dans cette infortune.

Quand Pantéus partit de Sparte avec Cléomene, & qu'elle voulut s'embarquer avec lui, ses parens l'en empêcherent, & l'ayant renfermée malgré elle, ils la gardoient soigneusement. Mais peu de jours après ayant trouvé

le moyen d'avoir un cheval & quelque peu d'argent, elle s'enfuit une nuit, gagna à toute bride le port de Ténare, s'embarqua sur le premier vaisseau, alla trouver son mari en Egypte, & là elle partagea tranquillement & gaïement avec lui la vie malheureuse qu'il menoit dans cette terre étrangère.

Quand les soldats menerent Cratéficléa au supplice, elle la soutenoit & lui portoit elle-même la robe pour l'aider à marcher; en l'exhortant à montrer en cette occasion toute sa fermeté & sa constance, quoiqu'elle ne demandât d'autre grace, sinon qu'on la fît mourir avant ses enfans. Malgré ses prières, quand on fut arrivé au lieu où l'on avoit accoutumé de faire ces exécutions, les exécuteurs égorgerent d'abord ses petits-fils à ses yeux, & l'égorgerent ensuite, sans que jamais dans cette affreuse extrémité elle prononçât d'autre parole que celle-ci : *ah mes enfans, où êtes-vous venus ?*

La femme de Pantéus, qui étoit grande & forte, ceignant ses robes sans proférer une seule parole & sans marquer le moindre trouble, prit soin avec les linges qu'elle avoit, d'accommoder & d'ensevelir toutes ces femmes à mesure qu'elles étoient exécutées. Et quand son tour vint de mourir après toutes les autres, elle s'ajusta elle-même, baissa ses robes sans permettre qu'aucun autre l'approchât, ni la vît même que l'exécuteur, & mourut ensuite avec un courage héroïque, sans avoir besoin que personne lui rendît ce

dernier office d'envelopper & de couvrir son corps après sa mort, tant elle fut soigneuse de garder dans la mort même la pudeur & l'honnêteté, & de munir & de remparer son corps de la même décence qu'elle avoit conservée toute sa vie. Ainsi Lacédémone, dans cette sanglante tragédie où les femmes entrèrent en lice contre les hommes, & disputèrent avec eux à qui supporteroit plus courageusement la mort, fit voir par cet exemple sensible & mémorable qu'il n'est jamais au pouvoir de la fortune d'outrager la vertu.

(a) Quelques jours après, ceux qui gardoient le corps de Cléomène sur la croix, (b) virent un grand serpent entortillé autour de sa tête & qui lui couvroit tout le visage, de sorte qu'aucun oiseau carnassier ne pouvoit

(a) *Quelques jours après, ceux qui gardoient le corps de Cléomène sur la croix.*) Comme c'étoit la coutume, on mettoit des gardes pour garder les corps de ceux qu'on avoit exécutés, & pour empêcher qu'on ne les enlevât pour les enterrer. *Miles qui cruces asservabat ne quis ad sepulturam corpora detraheret,* dit Pétrone dans sa *Matrone d'Ephèse*. C'est dans cet esprit que les princes des prêtres & des pharisiens dirent à Pilate, après qu'on eut crucifié Jésus-Christ : *Ordonnez que le sépulcre soit gardé jusqu'au troisième jour, de peur que ses disciples ne viennent la nuit dérober son corps,* &c. Matth. XXVII, 64.

Cette remarque est de M. de Thou, je l'ai trouvée écrite de sa main à la marge de son exemplaire.

(b) *Virent un grand serpent entortillé autour de sa tête, & qui lui couvroit tout le visage.*) Le serpent étoit autour de sa tête & lui couvroit tout le visage, parce qu'il n'y avoit que cette partie qui fût découverte, le reste étant tout couvert de peaux. C'est ce qui faisoit le prodige, & c'est cela même qui devoit le détruire. Car il n'étoit pas mal aisé de juger que c'étoit un serpent qui s'étoit glissé sur la croix, & qui s'étoit attaché à la tête & au visage, comme aux seules parties découvertes.

en approcher. Ce prodige jetta la superstition & la frayeur dans l'esprit du roi, & donna occasion aux femmes de la cour de faire des sacrifices d'expiation & de purification, ne doutant point qu'on n'eût fait mourir un homme aimé des dieux, & un homme d'une nature supérieure à la nature humaine. Tout le peuple d'Alexandrie courut même en foule sur le lieu; & pour apaiser les mânes de Cléomene, il l'invoquoit en l'appelant héros & fils des dieux, jusqu'à ce que des gens plus éclairés dans les causes naturelles vinrent calmer leur superstition & leur crainte, en leur enseignant (a) que, comme des bœufs, quand ils sont corrompus, s'engendrent les abeilles, (b) des chevaux, les guêpes, & des ânes, quand ils sont aussi pourris, naissent les

(a) Que comme des bœufs, quand ils sont corrompus, s'engendrent les abeilles, &c.) C'est ce que toute l'antiquité a cru. Varron l'enseigne comme une chose connue & éprouvée: *primum apes nascuntur partim ex apibus, partim ex bululo corpore putrefacto*. Icaque Archelaus in epigrammate ait eas esse, Βοὺς ἐδαμένους πεπρωμένους τέλειαι. Idem Ἰπποὺν μὲν σφῆκους γενεα, μέγιστον δὲ μέλισσαι, lib. III. de re rust. cap. 26. Virgile a suivi cette fable, & l'a détaillée admirablement dans son quatrième livre des Géorgiques. Ovide a aussi rapporté dans son quinzième livre des Métamorphoses ces générations miraculeuses.

— Deleños maclatos ol' rue tauros,
Cognita res usu, de putri viscere passum
Florigeræ nascuntur apes.

(b) Des chevaux, les guêpes.) dit, Ἰπποὺν μὲν σφῆκους γενεα, & C'est ce qu'Archelaüs avoit d'après lui Ovide,

Pressus homo bellator equus crabronis origo.

264 AGIS ET CLÉOMENE.

escargots; (a) de même du corps des hommes, quand la liqueur qui compose la moëlle du dos est arrêtée & figée, il s'en engendre des serpens. Et c'est sur cette expérience que les anciens ont choisi sur tous les animaux le serpent pour l'appropriier à l'homme.

(a) *De même du corps des hommes.*) Nous apprenons des paradoxe d'Antigonus, qu'Archélaüs avoit écrit en vers sur cette matiere au roi Ptolemée; c'est dans une de ses épigrammes qu'il dit :

Ἀφ' ὧν γὰρ κοίτης ἐκ μυελῶ ῥαίεται.

Δενὶς γένει' ὄφει, νέκυος δειλαῖο σαπέντος.

De la moëlle d'un homme s'engendre un terrible serpent après que le corps est pourri.

Et il y a bien de l'apparence que ce Ptolemée, à qui ces vers étoient adressés, étoit ce même Ptolemée Philopator, & que ces générations prodigieuses furent imaginées par ce poëte pour consoler ce

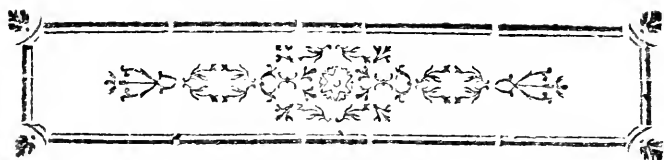
prince, & pour calmer ses frayeurs. Car il n'y a rien qu'on ne persuade aux princes sur les matieres qu'ils ignorent, sur-tout quand ce qu'on leur dit va à les rassurer & à les soulager du pesant fardeau d'une conscience chargée de crimes. C'est après cet Archélaüs qu'Ovide a dit :

*Sunt qui, cùm clauso putrescenda est spina sepulcro,
Mutari credant humanas angue medullas.*

Fin de la vie d'Agis & de Cléomene.



TIBÉRIUS



TIBÉRIUS ET CAIUS GRACCHUS.

APRÈS avoir donné la vie des Grecs Agis & Cléomene , nous ne trouvons pas de moins grandes calamités à exposer dans la vie des deux Romains, Tibérius & Caius , que nous devons leur opposer. (a) Ils étoient fils de Tibérius Gracchus qui , ayant été censeur & deux fois consul , & ayant eu deux fois l'honneur du triomphe , tiroit encore plus de lustre & d'éclat de sa vertu seule , que de toutes ses dignités. C'est cette haute vertu qui , après la mort du grand Scipion , vainqueur d'Annibal , le rendit digne d'épouser sa fille Cornélie , quoiqu'il n'eût jamais été ami de son pere , & qu'au contraire il lui eût toujours été très-opposé.

On dit qu'un jour il trouva dans son lit deux serpens ; (b) que les devins , après avoir

(a) Ils étoient fils de Tibérius Gracchus , qui ayant été censeur & deux fois consul , &c.) Tibérius Gracchus , petit-fils de Publius Sempromius , fut deux fois consul & censeur & grand-augure , homme très-sage & un des meilleurs citoyens. C'est l'élo-

ge que lui donne Cicéron dans le premier livre de la Divination.

(b) Que les devins , après avoir considéré ce prodige , ne lui permirent ni de les tuer tous deux , ni de les laisser échapper tous deux.) Cicéron rapporte cette histoire dans

considéré ce prodige , ne lui permirent ni de les tuer tous deux , ni de les laisser échapper tous deux ; qu'ayant fait leur pronostic sur l'un & sur l'autre , ils assurèrent que la mort du mâle hâteroit la mort de Gracchus , & que celle de la femelle avanceroit la mort de Cornélie ; que Gracchus qui aimoit éperduement sa femme , & qui trouvoit qu'il étoit plus raisonnable qu'il mourût le premier. parce qu'il étoit déjà âgé , & que Cornélie étoit encore jeune , (a) tua le mâle sans balancer , & laissa aller la femelle ; & qu'il mourut peu de tems après , laissant douze enfans qu'il avoit eus de Cornélie.

Cette dame , après la mort de son mari , prit ses douze enfans & la conduite de sa maison , & se montra si sage , si bonne & si tendre pour ses enfans , & si pleine de magnanimité & de courage , qu'il parut que Gracchus n'avoit pas pris le mauvais parti de choisir de mourir plutôt que de laisser mourir une telle femme. Le roi Ptolemée voulut lui faire part de son diadème , & envoya la demander en mariage , mais elle le refusa. Dans son veuvage elle perdit presque tous ses enfans , il ne lui resta qu'une seule fille qu'elle maria au jeune Scipion , & deux fils , Tibérius & Caius ,

son premier livre de la Divination , d'après les mémoires de Caius Gracchus , fils de ce Publius , & ce qu'il y a de plaisant , il ne la rapporte que pour prouver la certitude de cet art des augures , & pour faire voir la grande foi

qu'il faut y ajouter.

(a) *Tua le mâle sans balancer.* Mais pourquoi le tuer ? n'auroit-il pas mieux fait de le laisser vivre & de les garder tous deux pour vivre avec sa femme Cornélie ? Il semble que cela auroit été plus sensé.

qu'elle éleva avec tant de soin que , quoiqu'ils fussent généralement reconnus pour être nés avec le plus heureux naturel & les meilleures dispositions du monde , ils paroissoient avoir été encore mieux élevés à la vertu , qu'ils n'y étoient nés , & avoir reçu plus de secours de l'éducation que de la nature. Mais , comme dans les portraits & dans les statues des deux jumeaux Castor & Pollux , au travers de la ressemblance de leurs traits on ne laisse pas de remarquer la différence qui se trouve naturellement entre un athlète né pour les combats du ceste , & un autre athlète né pour combattre à cheval ; de même au travers de la ressemblance de ces deux jeunes hommes , pour tout ce qui regardoit la force , la tempérance , la libéralité , la magnanimité & l'éloquence , on ne laissoit pas de voir paroître & éclater certaines dissemblances dans toutes leurs actions & dans leur maniere de gouverner la république. Et il me semble qu'il ne fera pas mal fait de les exposer ici avant que d'entrer dans le détail de leur vie.

Premièrement , pour ce qui est des traits du visage , du regard , de la démarche & de tous les mouvemens , Tibérius étoit plus doux & plus posé , & Caius plus vif & plus véhément ; de sorte que , quand ils parloient en public , le premier ne bougeoit de la même place où il se tenoit avec une contenance sage & rassise ; (a) & l'autre fut le premier

(a) Et l'autre fut le premier se promener dans la tribune des Romains qui commença à aux harangues.) Cicéron ,

des Romains qui commença à se promener dans la tribune, à aller d'un bout à l'autre, & à rejeter sa robe de dessus ses épaules, comme on dit de Cléon l'Athénien, qu'il fut le premier des orateurs qui en haranguant rejetta son manteau & frappa sa cuisse. De plus la parole de Caius étoit terrible & véhémence jusqu'à l'excès, & celle de Tibérius étoit douce & plus propre à émouvoir à compassion. La diction de celui-ci étoit pure & extrêmement travaillée, & celle de Caius étoit persuasive, fleurie & riante. La même différence se remarquoit dans leur table & dans leur dépense ordinaire. Tibérius étoit simple & frugal, & Caius, comparé aux autres Romains, étoit tempérant & sobre ; mais en comparaison de son frere, il étoit curieux & somptueux comme un jeune homme, & donnoit dans le superflu, comme Drusus lui reprocha un jour (a) qu'il avoit acheté des

dans le troisième livre de l'Orateur, rapporte un endroit d'une oraison de ce Caius Gracchus après la mort de Tibérius, qui marque la force & la vivacité de son éloquence, & l'action avec laquelle il prononçoit. *Quid fuit in Graccho, quam tu, Cato, melius meministi, quod me puero tantopere ferretur? Quo me miser conferam? quo vertam? In capitolium ne? At fratris sanguine replebitur. An domum? Matrem ne ut miseram, lamentantemque videam & abjectam? Quæ*

sic ab illo acta esse constabat, oculis, voce, gestu inimici ut lacrymas tenere non possent. Les gestes véhémens & outrés, qui distinguent encore aujourd'hui les orateurs de ce pays-là d'avec ceux des autres pays, ont donc une origine bien ancienne.

(a) *Qu'il avoit acheté des tables de Delphes.* Il y a dans le grec, *ἀργύρας ἀπυρρὰς*, des dauphins d'argent. On appelloit ainsi certaines machines de guerre dont on se servoit sur les vaisseaux, ce qui ne peut avoir lieu ici.

tables de Delphes toutes d'argent & d'un ouvrage si exquis (a) qu'il en avoit payé fix cens vingt-cinq drachmes du marc.

Leurs mœurs n'étoient pas moins différentes que leur langage. Tibérius étoit doux, modéré & poli, & Caius étoit rude, violent & emporté, jusques-là que souvent au milieu de ses harangues, tout-d'un-coup contre son dessein il s'abandonnoit à des mouvemens excessifs de colere, haussait la voix, disoit des injures, & brouilloit & confondoit tout dans son discours; ces fréquentes rechûtes l'obligerent à chercher un remede à ces écarts. Il avoit un esclave, nommé Licinius, qui n'étoit pas dépourvu d'entendement, (b) &

Il faut lire *Δελφικάς*, des tables de Delphes; on appelloit ainsi des tables rondes à trois pieds, & de la figure du trépied de Delphes.

(a) Qu'il en avoit payé fix cens vingt-cinq drachmes du marc. Il y a dans le texte, douze cens cinquante drachmes par livres, c'est-à-dire, six cens vingt-cinq livres, ce qui est un prix excessif. La livre n'étoit que de douze onces, & la livre d'argent ne valoit que cinquante francs. Il est inoui que le travail l'ait renchérie de cinq cens soixante-quinze livres. Aujourd'hui le travail le plus exquis n'approche pas de ce prix-là. Car c'est deux cens quatre-vingt-sept livres dix sols de façon par marc de six onces.

(b) Et qui savoit se servir

de cet instrument de musique.)

C'étoit une espece de flageolet d'ivoire, comme nous l'apprenons de Cicéron qui dit, dans son troisième livre de l'Orateur : *Itaque idem Gracchus, quod potes audire, Catule, ex Licinio, cliente tuo, litterato homine, quem servum sibi ille habuit ad manum, cum eburneola solitus est habere fistula, qui staret occulte post ipsum, cum concionaretur, peritum hominem, qui inflaret celeriter eum sonum, quo illum aut remissum excitaret, aut à contentione revocaret.* Cela étoit assez plaisant de voir dans une assemblée un joueur de flageolet marquer le ton à l'orateur, & l'obliger à le hausser ou à le baisser. Et Crassus dit fort bien dans la suite, *Sed fistulatores domi*

qui favoit se servir de cet instrument de musique avec lequel on régle la voix & on enseigne à hauffer & à baisser le ton. Toutes les fois que Caius parloit en public, ce Licinius se tenoit derriere lui; & quand il sentoît à l'éclat de sa voix qu'il s'emportoît & qu'il étoit maîtrisé par la colere, il lui souffloit un ton doux (a) sur lequel Caius, relâchant tout aussi-tôt la violence de sa passion & la véhémence de sa voix, s'adoucissoit tout-à-coup & se laissoit ramener.

Voilà les différences qui étoient entr'eux; du reste la valeur contre les ennemis, la justice envers ceux qui étoient soumis à leur conduite, l'application & l'exactitude à se bien acquitter de leur devoir dans les fonctions de leurs charges, & la tempérance dans les voluptés, étoient égales dans l'un & dans l'autre. Mais Tibérius étoit plus âgé de neuf ans que son frere. De-là vint que leur autorité fut séparée par des tems considérables, & c'est ce qui contribua le plus à ruiner toutes leurs entreprises & tous leurs desseins, parce qu'ils

relinquetis, sensum hujus consuetudinis vobiscum ad forum deferetis. « Mais vous laisserez » le flûteur à la maison, & » vous apporterez au barreau » le goût que vous aurez tiré » de l'habitude à force d'entendre ses leçons ».

(a) *Sur lequel Caius relâchant tout aussi-tôt la violence de sa passion.* Il paroît par tout ce que Plutarque dit ici, que ce flageolet ne servoît pas

seulement à régler la voix de l'orateur, mais encore, qu'en agissant sur les passions, il le portoit à modérer ses emportemens, & à adoucir ses termes. Cela pouvoit être fort bon pour des orateurs qui parloient sur le champ. Mais des discours préparés auroient-ils pu obéir au flageolet, & auroit-on pu en changer les termes?

ne fleurirent pas ensemble, & qu'ils ne purent unir leur puissance qui seroit devenue très-grande & peut-être même invincible par cette union. Il faut donc écrire séparément la vie de l'un & de l'autre, & commencer par celle de l'ainé.

Tibérius, au sortir de l'enfance, se rendit si célèbre & si recommandable, qu'on le jugea digne d'être associé au college des augures, bien plus à cause de sa vertu qu'à cause de sa grande naissance. Une marque bien éclatante de sa réputation, c'est le glorieux témoignage que lui rendit Appius Claudius qui avoit été consul & censeur, qui à cause de sa dignité avoit été déclaré prince du sénat, & qui en grandeur d'ame & en prudence surpassoit tous les Romains de son tems. Ce grand personnage, un jour à un festin des augures, adressa toujours la parole au jeune Tibérius, lui fit toutes sortes de caresses, & lui offrit sa fille en mariage. Tibérius ayant reçu avec grande joie cette proposition, & les paroles étant données de part & d'autre, Appius s'en retourna chez lui. Dès qu'il fut sur le seuil de la porte, il appella sa femme & lui cria : *Antistia, je viens de promettre notre fille Claudia.* Antistia étonnée & surprise : *Pourquoi ce grand empressement & cette grande hâte,* lui dit-elle, *à moins que vous n'ayez trouvé à lui donner Tibérius Gracchus pour mari ?* (a) Je n'ignore pas que quelques

(a) Je n'ignore pas que cette histoire à Tibérius, pere quelques auteurs appliquent des Gracques, & à Scipion

auteurs appliquent cette histoire à Tibérius pere des Gracques, & à Scipion l'Africain, mais la plupart l'écrivent comme je la rapporte ici. Et Polybe lui-même écrit qu'après la mort de Scipion l'Africain, les parens assemblés choisirent sur tous les autres ce Tibérius, pere des Gracques, pour lui donner Cornélie que son pere avoit laissée sans l'établir.

Ce jeune Tibérius, faisant la guerre en Afrique sous le jeune Scipion qui avoit épousé sa sœur; vivoit dans la même tente avec son général dont il eut bientôt connu le naturel qui produisoit tous les jours plusieurs grandes & belles choses, très-capables d'exciter dans l'ame le zele & l'amour de la vertu, & un violent desir de l'imiter. D'abord il surpassa tous les autres jeunes gens en valeur, en obéissance & en attachement pour la discipline. Il monta le premier sur la muraille d'une place des ennemis, comme le rapporte Fannius (a), qui assure même qu'il monta avec lui, & qu'il partagea avec lui la gloire de cette action. Pendant qu'il fut à l'armée il eut l'amitié de toutes les troupes, & quand il en partit, il laissa un très-grand regret dans tous les cœurs.

Cette guerre finie, il fut élu questeur, & il

l'Africain.) Du nombre de ces auteurs est Tite-Live, livre XXXVIII, 57. Mais il fait entendre en même tems qu'il y avoit sur cela différentes traditions. Et le témoignage de Polybe confirme suffisam-

ment celle que Plutarque a suivie.

(a) Fannius, gendre de Lælius. Il avoit composé une histoire & des annales dont Brutus fit un abrégé.

lui échut par sort d'aller contre les Numantins avec l'un des consuls, Caius Mancinus (a), qui ne manquoit pas de courage, mais qui fut le plus malheureux de tous les généraux ; & ce furent justement tous ces accidens imprévus & toutes ces affaires si malheureuses qui firent la prudence & le courage de Tibérius ; mais ce qui est plus admirable, le respect & l'honneur qu'il portoit à son général, que ses malheurs avoient tellement étonné qu'il ne se reconnoissoit plus lui-même, & qu'il ne savoit plus s'il étoit général ; car ayant été battu en plusieurs grandes batailles, il tâcha de s'enfuir la nuit en abandonnant son camp. Les Numantins, avertis de sa retraite, s'emparèrent d'abord du camp ; & courant ensuite après les fuyards, ils donnerent sur la queue, passèrent au fil de l'épée tous les derniers ; & enveloppant l'armée. ils la poussèrent dans des lieux difficiles d'où elle ne pouvoit se tirer.

Mancinus, désespérant de s'ouvrir un chemin par la force, leur envoya un héraut pour demander quelque composition. Les Numantins répondirent qu'ils n'auroient créance qu'en Tibérius seul, & demandèrent qu'on le leur envoyât. Cette grande affection qu'ils avoient pour lui venoit de la réputation de ce jeune homme ; car toute l'armée retentissoit du bruit de son nom & de ses vertus. Mais elle venoit aussi du souvenir qu'ils

(a) Qui étoit consul avec l'an de Rome 616, 125 ans
M. Æmilius Lépidus. C'étoit avant l'ère chrétienne.

confervoient de son pere qui , ayant fait autrefois la guerre en Espagne , & subjugué plusieurs nations , avoit accordé la paix à Numance , & l'avoit maintenue & conservée depuis avec toute sorte de justice & de religion , après l'avoir fait confirmer & ratifier par le peuple. Tibérius fut donc envoyé ; il s'aboucha avec les principaux officiers des Numantins , & par son éloquence & par ses douces persuasions , ayant fait ajouter des conditions plus favorables à celles qu'on lui accordoit d'abord , il conclut avec eux un traité , & sauva visiblement vingt mille citoyens Romains , outre les esclaves & tous ceux qui suivoient l'armée. Toutes les richesses qui étoient dans le camp des Romains demeurèrent aux Numantins qui les pillèrent.

Parmi le butin se trouverent les registres de Tibérius , où étoient tous les comptes de la recette & de la dépense de sa charge de questeur. Comme c'étoit pour lui une affaire très-importante de les recouvrer , il quitta l'armée qui étoit déjà en marche , & alla à Numance , accompagné seulement de trois ou quatre de ses amis. Quand il fut aux portes , il appella les commandans de la place , & les pria de lui rendre ses papiers , afin qu'il ne donnât point à ses ennemis un prétexte de le calomnier quand ils le verroient hors d'état de se défendre & de rendre compte de son administration. Les Numantins , ravis de cette aventure qui l'obligeoit à recourir à eux , le prièrent d'entrer dans leur ville. Comme il ne

bougeoit , consultant en lui-même ce qu'il devoit faire , les Numantins s'approcherent , l'embrasserent & le conjurerent de ne plus les regarder comme ennemis , mais de se servir d'eux comme de ses amis très-fideles , & d'avoir une entiere confiance en eux. Tibérius crut qu'il devoit faire ce qu'ils vouloient , tant par l'envie de retirer ses registres , que de peur de les offenser & de les aigrir , s'il témoignoit quelque défiance. Dès qu'il fut entré , ils lui firent servir à dîner , & le prièrent très-instamment de s'asseoir & de manger avec eux ; après quoi ils lui rendirent ses registres & le presserent de prendre tout ce qu'il voudroit parmi tout le butin. Mais il ne prit que l'encens qu'il n'employa que pour les sacrifices publics , & reprit le chemin de l'armée , après avoir embrassé ces officiers & leur avoir fait toutes sortes d'amitiés & de caresses.

Quand il fut de retour à Rome , la paix qu'il avoit faite fut regardée comme indigne & honteuse pour les Romains , & il en fut ouvertement repris & blâmé. Les parens & les amis de ceux qui avoient servi à cette guerre , faisant la plus grande partie du peuple , s'assemblerent autour de Tibérius , criant que c'étoit à lui seul qu'on avoit l'obligation de la vie de vingt mille citoyens , & rejettant sur le général seul tout ce qu'il y avoit de honteux dans ce traité.

D'un autre côté , ceux qui étoient indignés de ce qu'on avoit fait , vouloient à toute force

qu'on imitât leurs ancêtres. (a) Car autrefois en cas pareil ils renvoyèrent tout nuds aux Samnites les généraux qui s'étoient trouvés très-heureux d'échapper de leurs mains par une composition ignominieuse. Et ils renvoyèrent non-seulement les généraux, mais encore tous ceux qui avoient eu part à ce traité & qui y avoient consenti, comme les questeurs & les tribuns, faisant tomber ainsi sur leur tête toute la haine des sermens violés & de la paix rompue. Ce fut sur-tout en cette occasion que le peuple fit paroître l'affection & la faveur qu'il portoit à Tibérius; car ils ordonnerent que le consul Mancinus seroit livré aux Tarentins, nud & chargé de chaînes, & ils pardonnerent à tous les autres pour l'amour de Tibérius.

Il y a bien de l'apparence que Scipion, qui étoit en ce tems-là le plus grand des Romains, & qui avoit le plus d'autorité & de puissance, lui aida en cette rencontre. Mais il ne laissa pas d'être blâmé de ce qu'il n'avoit pas sauvé aussi le consul, & fait confirmer le traité conclu avec les Numantins, & dont Tibérius, son ami & son allié avoit été l'auteur. Mais il me paroît que ces plaintes venoient pour la plupart d'un côté de l'ambition même de

(a) Car autrefois en cas pareil, ils renvoyèrent tout nuds aux Samnites, &c. : Il parle des Romains passés sous le joug aux Fourches Caudines cent quatre-vingt-deux ans auparavant, c'est-à-dire, l'an

317 avant l'ère chrétienne. Les Romains pour effacer la honte de ce traité, renvoyèrent aux Samnites les généraux, c'est-à-dire, les consuls Veturius Calvinus & Posthumius Albinus.

Tibérius, & de l'autre du zele de ses amis, & de quelques philosophes qui le vantoient & qui l'élevoient jusqu'au ciel. Elles n'aboutirent pourtant à rien de fâcheux, ne produisirent aucun désordre, & ne brouillèrent pas Tibérius avec Scipion. On peut dire même que Tibérius auroit évité les malheurs où il tomba si Scipion avoit été à Rome quand il publia ses édits; (a) mais il étoit déjà devant Numance où il faisoit la guerre, quand il entreprit de les faire passer. En voici l'occasion.

Toutes les fois que les Romains avoient conquis des terres sur leurs voisins, ils avoient accoutumé d'en vendre une partie, d'ajouter les autres au domaine de la république, & de donner les dernières aux plus pauvres des citoyens pour les faire valoir, à condition qu'ils en payeroient tous les ans une petite rente au trésor public. Mais les riches ayant commencé à enchérir sur eux & à porter beaucoup plus haut ces rentes, & à chasser par ce moyen les pauvres de leurs possessions, on fit une loi qui portoit qu'aucun citoyen ne pourroit posséder que jusqu'à cinq cens arpens de terre. Cette loi refréna pendant quelque tems l'avarice des riches, & secourut fort à propos les pauvres qui, en vertu de cette loi, demeurèrent dans le pays sur les terres qu'ils tenoient à ferme, & continuèrent de cultiver chacun la portion qui lui étoit échue

(a) C'étoit l'an de Rome 620, 131 avant l'ere chrétienne.

dès le commencement. Mais dans les suites les voisins riches ayant trouvé le moyen de se faire transporter la ferme de ces terres sous des noms empruntés, & enfin les tenant ouvertement eux-mêmes, les pauvres qui en étoient dépossédés ne se présentoient plus volontiers pour aller à la guerre, & ne se soucioient plus de nourrir des enfans, de sorte que toute l'Italie étoit en danger de se voir au plutôt dépeuplée d'habitans libres, & toute remplie d'esclaves & de Barbares dont les riches se servoient pour cultiver ces terres d'où ils avoient chassé les citoyens.

Caius Lælius, l'ami particulier de Scipion, tâcha de remédier à ce désordre; mais les riches s'y étant opposés, il craignit une sédition & renonça à son entreprise, (a) ce qui lui fit donner le surnom de *sage* ou de *prudent*; car c'est ce que signifie proprement le mot Romain *sapiens*. Mais Tibérius, plus hardi, n'eut pas été plutôt nommé tribun du peuple, qu'il se jeta à corps perdu dans le même dessein. La plupart disent que ce fut à l'instigation de Diophane le rhéteur, & de

(a) Ce qui lui fit donner le surnom de Sage. Je crois que Plutarque a suivi ici de faux mémoires, ou qu'il n'a pas finement entendu ce qu'il lisoit; car Lælius ne fut pas appelé Sage pour avoir renoncé à l'entreprise de faire partager les terres, mais parce qu'il méprisoit les délices & les voluptés. En voici un bon

témoin. Cicéron, dans le second livre de fin. bon. & mal. dit: *Nec ille qui Diogenem Stoicum adolescens, post autem, Panatium audierat, Lælius, eo dictus est sapiens, quod non intelligeret quid suavisimum esset, nec enim sequitur, ut cui cor sapiat, ei non sapiat palatum, sed qui parvi id duceret.*

Blossius le philosophe, dont le premier étoit un banni de Mitylene, & l'autre étoit de l'Italie même, natif de la ville de Cumes, ami particulier d'Antipater de Tarse, qu'il connut à Rome, & qui lui fit l'honneur de lui dédier quelques-uns de ses traités de philosophie.

Il y a quelques auteurs qui leur ajoutent pour complice & pour aide sa mere même Cornélie qui reprochoit tous les jours à ses deux fils, *que les Romains ne l'appelloient que la belle-mere de Scipion, & qu'ils ne l'appelloient pas encore la mere des Gracques.* D'autres assurent que celui qui donna le plus de lieu à cette entreprise, ce fut un certain Spurius Posthumius, camarade de Tibérius, & son rival en éloquence; car Tibérius, à son retour de l'armée, l'ayant trouvé fort avancé au-dessus de lui en réputation, en crédit & en puissance, admiré & respecté de tout le monde, il en conçut une telle jalousie qu'il résolut de le surpasser en entreprenant cette action très-hazardeuse, & qui excitoit une grande attente dans le public.

Son frere Caius, dans un petit mémoire qu'il a laissé, écrit que Tibérius, allant à Numance, traversa la Toscane; que là il vit les terres désertes, & ne trouva d'autres laboureurs ni d'autres pâtres, que des esclaves venus des pays étrangers, & des Barbares; & que dès ce moment il conçut le dessein de cette entreprise qui leur causa tant de maux. Mais ce qui enflamma le plus en lui cette

ardeur & cette ambition, ce fut le peuple qui, par des écriteaux affichés sur les portiques, sur les murailles & sur les tombeaux, l'exhortoit tous les jours à faire rendre aux pauvres les terres de la république.

Il ne fit pourtant pas cette loi de sa tête seulement, mais il la communiqua aux premiers de Rome en réputation & en vertu, & prit leur conseil. De ce nombre étoit Crassus, souverain pontife, le jurisconsulte Mucius Scévola, alors consul, & Appius Claudius même, le beau-pere de Tibérius. Et il semble que jamais loi plus douce ni plus humaine ne fut donnée contre une si grande injustice & contre une avarice si énorme; car, au lieu que ces avares possesseurs devoient être punis de leur désobéissance, & être chassés avec amende des terres dont ils jouissoient contre les loix, il se contenta d'ordonner qu'ils en sortiroient après avoir reçu du public le prix de ces terres qu'ils retenoient si injustement; & que les citoyens qui avoient besoin d'être soulagés y entreroient en leur place.

Cependant, quoique cette réforme fût si gracieuse & si douce, le peuple oublia le passé, & se contenta qu'on ne lui fît à l'avenir aucune injustice; mais les riches & ceux qui possédoient les terres, haïssant par avarice la loi, & par dépit & par opiniâtreté celui qui l'avoit rendue, tâchoient d'en dégoûter le peuple, & de lui persuader que Tibérius ne propoisoit ce nouveau partage des terres, que pour susciter de grands troubles dans la répu-

blique , & pour la mettre en combustion. Mais ils ne gagnèrent rien par ces menées ; car Tibérius, soutenant sa cause qui d'elle-même étoit honnête & juste , avec une éloquence qui auroit pu en faire passer une mauvaise , paroissoit terrible & invincible ; & il n'y avoit personne qui pût lui résister , lorsque tout le peuple étant assemblé autour de la tribune , il venoit à parler en faveur des pauvres , & à déduire ses raisons : *Les bêtes sauvages qui sont répandues dans les montagnes & dans les forêts de l'Italie , disoit-il , ont chacune leurs forêts & leurs tanieres pour s'y retirer ; mais ces braves Romains , qui combattent & qui s'exposent à la mort pour la défense de l'Italie , ne jouissent que de la lumière & de l'air qu'on ne peut leur ravir , & n'ont autre chose au monde ; sans maisons , sans retraites , ils errent dans les campagnes avec leurs femmes & leurs enfans. Et leurs généraux mentent & les trompent , lorsque dans les combats ils les exhortent à combattre pour leurs tombeaux & pour leurs dieux domestiques , & à repousser l'ennemi. Car , parmi tout ce grand nombre de Romains , il n'y en a pas un seul qui ait ni un autel paternel , ni un tombeau de ses ancêtres ; & ils ne font la guerre & ne meurent que pour entretenir le luxe & pour augmenter les richesses des autres ; & on a l'effronterie de les appeller les maîtres de l'univers , lorsqu'effectivement ils n'ont pas un seul pouce de terre qui leur appartienne.*

A ces paroles qu'il prononçoit avec un

enthousiasme plein de courage & d'une véritable passion, & qui frappoit extrêmement le peuple, il n'y avoit aucun de ses adversaires qui osât rien opposer. Abandonnant donc le parti de lui répondre, ils s'adressent à Marcus Octavius, l'un des tribuns, jeune homme grave dans ses mœurs & plein de modération & de sagesse, & d'ailleurs collègue de Tibérius, & son ami particulier. C'est pourquoi, par considération pour lui, il refusa d'abord de s'opposer à son ordonnance; mais la plupart des plus puissans de Rome le pressant & le conjurant de les seconder, enfin, comme entraîné par cette violence, il s'éleva contre Tibérius & s'opposa à sa loi.

Or parmi les tribuns l'opposition est toujours ce qui l'emporte; tous les autres ont beau être d'accord & consentir à un édit, s'il y en a un seul qui s'y oppose. ils n'avancent rien, & l'opposition a lieu. Tibérius, irrité de cet obstacle, retira sa loi qui étoit pleine d'humanité, & en proposa une autre qui étoit plus favorable aux pauvres, & plus sévère contre les riches; car elle ordonnoit, *que tous ceux qui possédoient plus de terres que les anciennes loix ne permettoient, les déguerpissent sur l'heure.*

Il avoit donc tous les jours de nouveaux combats à soutenir contre Octavius dans la tribune; & dans tous ces combats, quoiqu'ils parlassent avec la dernière véhémence & la plus opiniâtre contention, on assure cependant qu'ils ne dirent pas la moindre chose

fâcheuse l'un contre l'autre , & qu'il ne leur échappa pas un seul mot que la colere eût dicté ; tant il est vrai que , d'être heureusement né & d'avoir été bien élevé , cela modere l'esprit , le retient dans des bornes honnêtes , le régle & l'adoucit (*a*) non-seulement dans les excès de la débauche , mais encore dans les plus grands emportemens de la colere , & dans la plus grande ardeur des disputes qu'excitent l'ambition & la jalousie d'honneur.

Tibérius voyant donc que sa loi touchoit particulièrement Octavius , parce qu'il possédoit quantité de terres , il le pria de se relâcher de son opposition , & lui offrit de lui payer le prix de ses terres de ses propres deniers , quoiqu'il ne fût pas des plus riches. Mais Octavius n'ayant pas voulu écouter cette offre , alors il proposa un édit par lequel il défendoit à tous les magistrats de faire aucun exercice de leurs charges , jusqu'à ce que par les suffrages on eût ou reçu ou rejeté sa loi. Il ferma même les portes du temple de Saturne , & les cacheta de son cachet , afin que les questeurs ne pussent en rien ôter ni y rien porter , & condamna à de grosses amendes

(*a*) *Non-seulement dans les excès de la débauche.*) Il y a dans le grec , ἐν βαρχειμασίῳ. Et Xylander a fort bien remarqué que par ce seul mot Plutarque fait allusion à ce

passage des Bacchantes d'Euripide , où Tirésias dit à Pen-thée , que la femme , qui est naturellement sage , ne se corrompra point dans les excès des Bacchanales.

καὶ γὰρ ἐν βαρχειμασίῳ ,
ἥτις ἔστι σωφροσύνη , ἢ διαφθορά.

ceux des prêteurs qui feroient rebelles & défobéiffans; de sorte que tous les magiftrats, fans exception, craignant d'encourir cette peine, abandonnerent leur miniftère & cefserent toutes leurs fonctions.

Cette ceffation de la juftice & des affaires fit que les riches qui poffédoient les terres, changerent de robe, & parurent fur la place avec une contenance morne & dans un état d'abaillement & d'humiliation; mais en fecret ils drefserent des embûches à Tibérius, & lui apoftèrent des meurtriers pour l'affaffiner. Il en eut le vent; & au vu & au fu de tout le monde, il prit fous fa robe un poignard dont fe fervent les brigands (a) & que les Romains appellent *dolons*.

Quand le jour marqué pour l'afsemblée fut venu, & que Tibérius eut appelé le peuple pour venir donner fes fuffrages, (b) les riches enleverent les urnes, ce qui caufa une grande

(a) *Et que les Romains appellent dolons.* Virgile a employé ce mot,

Pila manu sævosque gerunt in bella dolones.

Le *dolon* étoit un bâton dans lequel il y avoit une lame de poignard cachée, & on l'appelloit *dolon* du mot *dolus*, tromperie, parce qu'il trompoit; on le croyoit un bâton, & c'étoit une arme très-dangereufe.

(b) *Les riches enleverent les urnes.* Les urnes où le peuple devoit jeter fes fuffrages. Les Romains avoient deux fortes d'urnes pour les fuffrages. Les

premieres étoient appellées *ciftæ*, *ciftellæ*, dont l'ouverture étoit large, où l'on mettoit les balotes & les tablettes pour les distribuer au peuple; afin qu'il donnât fon fuffrage, & les autres appellées *fitellæ*, dont l'ouverture étoit étroite, & où le peuple jettoit fon fuffrage. C'étoient ces dernieres que les riches enleverent, afin que les fuffrages ne puffent être donnés.

confusion , & alloit être suivi d'un grand désordre ; car les partisans de Tibérius , étant les plus forts en nombre , alloient l'emporter par la force , & pour cet effet ils s'assembloient déjà autour de lui. Mais Mallius & Fulvius , hommes consulaires , se jetterent à ses pieds , & lui embrassant les genoux & lui prenant les mains , ils le conjuroient avec larmes de se déporter de son entreprise. Tibérius , qui comprenoit les affreux inconvéniens qui alloient arriver de ce désordre , & qui d'ailleurs étoit plein de respect pour ces deux personnages , leur demanda ce qu'ils vouloient donc qu'il fît. Ils lui répondirent qu'ils n'étoient pas suffisans pour lui donner conseil sur une affaire de si grande conséquence , & le presserent avec de grandes instances de s'en remettre au sénat , ce qu'il leur accorda sur l'heure. Mais quand il vit que le sénat assemblé ne déterminoit rien à cause des riches qui y avoient le plus de crédit & d'autorité , alors il prit un parti qui n'étoit ni honnête ni juste , c'est de déposer Octavius de sa charge de tribun , désespérant de pouvoir jamais faire autoriser sa loi par une autre voie.

Mais avant que de se porter à cette extrémité , il eut recours à la douceur. Il le pria donc ouvertement , & employa les paroles les plus touchantes dont il put s'aviser , lui serrant les mains & le conjurant *de se départir de son opposition , & d'accorder cette grace au peuple qui ne demandoit que des choses toutes pleines de justice , & qui en les obtenant ne recevroit*

même qu'une légère récompense de tant de peines , de travaux & de dangers qu'il effuyoit pour la république.

Octavius rejetta toutes ses prieres. Alors Tibérius dit à haute voix : *Que , puisqu'ils étoient tous deux tribuns du peuple & d'une égale autorité , & qu'ils se trouvoient en différend sur des affaires de si grande importance , il n'étoit pas possible qu'on en vînt autrement que par les armes à une décision ; qu'il ne voyoit d'autre remède à ce grand malheur , que de les déposer l'un ou l'autre de leur charge ; & ordonna en même tems à Octavius de faire opiner le peuple sur lui-même tout le premier , ajoutant , qu'il étoit prêt à se démettre & à devenir simple particulier si cela étoit agréable au peuple.* Comme Octavius refusoit cet expédient , il lui déclara qu'il feroit opiner sur lui , s'il ne se désistoit , après avoir eu le tems de prendre conseil , & sur cela il congédia l'assemblée.

Le lendemain , le peuple étant assemblé , Tibérius monta sur la tribune , & tâcha encore par belles paroles de gagner Octavius : mais voyant qu'il étoit d'une opiniâtreté invincible , il proposa l'édit qui le destituoit de sa charge , & appella le peuple à venir donner ses suffrages. Il y avoit trente-cinq tribus. Dix-sept avoient déjà donné leurs voix contre Octavius , & il n'en falloit plus qu'une , après laquelle il étoit absolument déposé , & n'étoit plus qu'un simple particulier , lorsque Tibérius ordonna qu'on s'arrêtât. En même tems il recommença

à le prier , l'embrassa devant tout le peuple , & lui fit toutes sortes de caresses , le suppliant & le conjurant de ne pas s'exposer lui-même à cet affront d'être démis de sa charge par la voix du peuple , & de ne pas lui attirer à lui le reproche d'avoir été l'auteur d'un édit si sévère & si cruel. --

On dit qu'Octavius ne put entendre ces prières sans en être ému & attendri , que ses yeux parurent baignés de larmes , & qu'il garda le silence pendant un assez long tems ; mais enfin ayant jetté ses regards sur les riches & sur ceux qui possédoient les terres & qui étoient en grand nombre autour de lui , il y a de l'apparence qu'il eut honte , qu'il craignit d'en être méprisé & mal voulu , & qu'il aima mieux s'exposer à tout ce qu'il y avoit de plus terrible. C'est pourquoi il cria généreusement à Tibérius , *qu'il n'avoit qu'à passer outre & à faire tout ce qu'il voudroit.*

Sa déposition ayant donc passé , Tibérius ordonna sur le champ à un de ses affranchis de l'arracher de la tribune , car il se servoit de ses affranchis pour licteurs. Cela rendit ce spectacle encore plus pitoyable de voir Octavius traîné si indignement & avec tant d'outrages. Le peuple voulut encore se jeter sur lui. Les riches coururent à son secours , & s'opposèrent à leurs efforts ; ainsi Octavius se sauva à grande peine de la fureur du peuple ; mais un de ses esclaves des plus fideles , qui s'étoit toujours tenu au-devant de lui pour le garantir & pour parer les coups , y eut les

deux yeux crevés. Cela causa un grand déplaisir à Tibérius qui , ayant entendu le tumulte & appris ce qui venoit d'arriver , courut à grand hâte pour empêcher les suites.

La loi du partage des terres fut donc confirmée , & on nomma trois commissaires (a) pour en faire la recherche & la distribution ; Tibérius lui-même , son beau-pere Claudius Appius , & son frere Caius qui étoit alors absent ; car il servoit actuellement au siege de Numance sous Scipion.

Tibérius étant venu à bout de cette grande affaire assez tranquillement , sans que personne osât s'opposer à lui , il nomma un autre tribun à la place d'Octavius , & il ne le prit point parmi les nobles , mais il choisit un de ses cliens , nommé Mucius. Les nobles offensés de ce choix , & redoutant l'accroissement de sa puissance , lui firent dans le sénat tous les affronts dont ils purent s'aviser ; car sur ce qu'il demanda qu'on lui fournît aux dépens du public une tente , comme c'étoit la coutume , afin qu'il s'en servît à camper pendant qu'il vaqueroit à ce partage , ils la lui refuserent , quoiqu'on l'eût toujours accordée à des gens même qui alloient pour de moindres commissions.

Ils firent plus encore , ils ne lui ordonnerent pour sa dépense que neuf oboles par jour , à l'instigation de Publius Nasica qui se déclara son ennemi sans aucun ménagement , car il possédoit beaucoup de terres du public , & il

(a) Ils furent appelés *triumviri dividendis agris*.

supportoit avec peine d'être forcé à les abandonner. Tout cela ne faisoit qu'irriter & enflammer davantage le peuple.

Sur ces entrefaites il arriva qu'un ami particulier de Tibérius mourut subitement, & qu'il parut sur son corps des marques fâcheuses. Le peuple ne manqua pas de crier d'abord qu'il avoit été empoisonné, courut chez lui pour son convoi, chargea son lit & assista à son bûcher. (a) Là il se confirma dans le soupçon qu'il avoit eu ; car le cadavre creva tout-d'un-coup, & il en sortit une si grande quantité d'humeurs corrompues, qu'elle éteignit le feu ; on en apporta d'autre qui ne prit pas non plus, jusqu'à ce qu'on l'eût transporté en un autre endroit ; & là après beaucoup de tentatives on eut encore bien de la peine à allumer le bûcher & à faire brûler le corps. Sur cela Tibérius, pour aigrir davantage le peuple, prit la robe noire, & menant ses enfans sur la place, il les recommanda au peuple, & le conjura d'avoir soin de ces pauvres malheureux & de leur mere, comme

(a) Là il se confirma dans le soupçon qu'il avoit eu, car le cadavre creva tout-d'un-coup.) Deux choses confirment le peuple dans ce soupçon, que le mort avoit été empoisonné. La première, que le cadavre creva tout-d'un-coup, & rendit quantité d'humeurs corrompues. Mais cela arrive tous les jours à des cadavres qui n'ont point été empoisonnés. Et

la seconde, que ces humeurs éteignirent le feu, & qu'on eut bien de la peine à le rallumer ; comme si le poison pouvoit jamais produire cet effet, & comme si un mort empoisonné ne brûloit pas aussi facilement & plus facilement même qu'un autre. Mais quand le peuple est une fois imbu d'une opinion, quelque folle qu'elle soit, tout l'y confirme.

désespérant de pouvoir sauver sa vie, & n'attendant que la mort.

Dans ce tems-là (a) Attalus Philopator étant venu à décéder, Eudémus de Pergame apporta à Rome le testament de ce prince, qui avoit institué le peuple Romain son héritier. La lecture de ce testament faite, Tibérius saisit cette occasion, & haranguant sur le champ le peuple, il proposa une loi qui portoit: *Que tout l'argent comptant de la succession de ce prince seroit distribué aux pauvres citoyens, afin qu'ils eussent de quoi s'emménager dans leurs nouvelles possessions, & se pourvoir des outils nécessaires à l'agriculture.* Il ajouta que, quant aux villes & aux terres qui étoient de la domination d'Attalus, il n'appartenoit pas au sénat d'en ordonner, & qu'il en laissoit la disposition au peuple.

Par-là il offensa encore davantage le sénat; & un des sénateurs, nommé Pompéius, s'étant levé, dit: *Qu'il étoit proche voisin de Tibérius, que par le moyen de ce voisinage il savoit de toute certitude qu'Eudamus de Pergame lui avoit apporté secrètement le diadème & la robe de pourpre, comme à celui qui devoit regner à Rome.* Quintus Métellus se leva après lui & reprocha à Tibérius que son pere étant censeur, toutes les fois qu'après avoir soupé en ville il se retiroit tard, tous

(a) Attalus Philopator étant venu à décéder.) C'est Attalus III, fils d'Eumenes II & de Stratonice, & le dernier roi de Pergame. Mais

il n'étoit pas nommé Philopator; son surnom étoit Philométor. Et c'est ainsi qu'on lit dans le manuscrit de Saint Germain.

les citoyens qui étoient avec lui éteignoient leurs torches , de peur qu'il ne parût qu'ils avoient été dans les compagnies & dans les festins plus long-tems qu'il ne convenoit , & que pour lui il n'avoit pas tant de pudeur & ne suivoit pas cet exemple ; car toutes les nuits il se faisoit éclairer par les plus séditieux & les plus nécessaireux des citoyens. Et Titus Annius qui n'étoit d'ailleurs ni honnête homme ni homme sage , mais qui passoit pour l'homme du monde le plus subtil & le plus fort dans la dispute , soit à cauteleusement interroger , ou à finement répondre , le défia un jour devant tout le monde , lui déféra même le serment , & lui soutint qu'il avoit déshonoré son collègue qui étoit saint & inviolable par les loix.

Sur cela le peuple s'émut , & Tibérius s'avancant l'appelle à son secours , & ordonne qu'on amene Annius qu'il veut accuser & faire condamner sur l'heure. Annius , qui se sentoît inférieur en dignité & en éloquence , eut recours à son fort , & pria Tibérius qu'avant que de parler il voulût lui répondre seulement à une petite question. Tibérius lui ayant permis de lui faire cette question , voilà d'abord un grand silence qui regne dans l'assemblée ; alors Annius lui demanda tout haut : *Si vous vouliez me faire un affront & me maltraiter devant tout le monde , que j'appellasse à mon secours un de vos collègues , que ce collègue accourût à mon aide , & que vous en fussiez fâché , trouveriez-vous que ce fût-là un juste sujet de le déposer de sa charge ?*

On dit qu'à cette demande Tibérius fut si confus & si défermé, que, quoiqu'il fût l'homme du monde le plus prêt à parler sans préparation, & le harangueur le plus hardi & le plus déterminé, il demeura muet, ne répondit pas une seule parole, & congédia l'assemblée sur le champ. Mais sentant bien que, de tout ce qu'il avoit fait dans sa charge, la déposition d'Octavius étoit ce qui avoit le plus offensé non-seulement les nobles, mais le peuple même, parce qu'il sembloit avoir ravalé & avili la dignité des tribuns qui jusqu'à ce jour-là avoit été conservée dans toute la fleur de sa beauté & de ses honneurs, il fit un grand discours au peuple, & il ne sera pas hors de propos d'en rapporter ici quelques endroits pour faire voir quelle étoit la force de son éloquence & la vive persuasion dont il l'animoit. Il dit donc : *Que le tribun étoit véritablement un magistrat saint & inviolable, parce qu'il étoit dévoué à la protection du peuple pour soutenir ses intérêts. Mais, ajouta-t-il, si venant à changer sa destination, il fait tort au peuple, au lieu de le protéger, qu'il affoiblisse sa puissance, & qu'il l'empêche de donner ses suffrages, alors il se prive lui-même des droits & des honneurs qui lui ont été accordés, parce qu'il ne fait pas les choses pour lesquelles seules il les a reçus ; car autrement il faudroit souffrir qu'un tribun démolît le capitolé, & qu'il brûlât nos arsenaux ; encore même en ce faisant seroit-il tribun, mauvais sans doute, mais toujours*

tribun. Au lieu que , quand il détruit & renverse l'autorité & la puissance du peuple , il n'est plus tribun. Et n'est-ce pas une chose bien étrange & bien terrible qu'un tribun ait le droit , quand bon lui semble , de traîner en prison un consul , & que le peuple n'ait pas celui d'ôter à un tribun toute son autorité , quand il ne s'en sert que contre celui qui la lui a donnée ? Car c'est le peuple qui choisit également & le consul & le tribun. La royauté même , outre qu'elle renferme en elle-même toute l'autorité & toute la puissance des autres magistrats qui émanent d'elle , elle a encore cet avantage qu'elle est consacrée par des cérémonies augustes & religieuses , qui l'approchent en quelque sorte de la divinité ; cependant Rome ne laissa pas de chasser Tarquin à cause de son injustice. L'insolence d'un seul homme fut cause que cette puissance souveraine , non-seulement la plus ancienne de cet empire , mais celle qui donna la naissance à Rome , fut entièrement abolie. Qu'y a-t-il de plus sacré & de plus vénérable dans Rome , que ces saintes vierges qui veillent incessamment à conserver le feu sacré ? Mais si quelqu'une d'elles vient à faire une faute , elle est enterrée toute vive sans miséricorde ; car en péchant contre les dieux , elles ne conservent plus ce caractère inviolable qu'elles n'ont qu'à cause des dieux. De même , quand un tribun pèche contre le peuple , il n'est plus juste qu'il conserve un caractère qu'il n'a reçu qu'à cause du peuple , car il détruit lui-même cette puissance qui fait toute

son autorité. En effet, s'il a été justement élu tribun, quand la plupart des tribus lui ont donné leurs suffrages, comment ne sera-t-il pas encore plus justement privé de sa charge quand toutes les tribus auront donné leurs suffrages pour le déposer? Il n'y a rien de si saint & de si inviolable que les choses qui ont été consacrées aux dieux; cependant jamais personne n'a empêché le peuple de s'en servir, de les changer de place, & de les transporter à son gré. Il lui est donc permis de regarder le tribunal comme une de ces choses consacrées, & de le transférer à qui il veut. Et une preuve certaine que cette charge n'est ni inviolable ni immuable, c'est que très-souvent ceux qui en ont été pourvus s'en sont démis d'eux-mêmes, & ont prié qu'on les en déchargeât.

Voilà les principaux chefs de la justification de Tibérius. Mais ses amis voyant les menées des nobles, & les menaces qu'ils faisoient contre lui, crurent qu'il étoit nécessaire pour la sûreté de sa personne qu'il demandât d'être continué tribun pour l'année suivante; ce qu'ayant obtenu il recommença à se concilier de plus en plus la faveur du peuple par de nouvelles loix où il abrégéoit les années du service qu'ils devoient rendre à la guerre, leur accordoit le droit d'appeller au peuple de tous les jugemens des autres magistrats, méloit parmi tous les juges qui alors étoient tous pris dans le corps des sénateurs, un pareil nombre de chevaliers, & rabaissoit & détruisoit en toutes manières la force & l'au-

torité du sénat, plutôt par un esprit de contention & de colere, que par aucun égard à la justice & au bien du gouvernement.

Mais, quand on vint à recueillir sur cela les suffrages, Tibérius & tout son parti, voyant qu'ils n'étoient pas les plus forts, parce que tout le peuple n'étoit pas présent, se mirent d'abord à s'emporter & à dire des injures aux autres tribuns pour gagner du tems, & enfin il congédia l'assemblée en ordonnant qu'on se rassemblât le lendemain. Tibérius s'étant donc rendu sur la place en robe de deuil & dans l'état de la plus grande humiliation, & le visage baigné de larmes, il conjura le peuple de le prendre sous sa protection, lui disant, *qu'il craignoit que ses ennemis ne vinssent la nuit abattre sa maison & le poignarder.* Par ce discours il émut tellement le peuple, qu'il y en eut plusieurs qui allerent camper & passer la nuit autour de sa maison pour lui servir de gardes.

Le lendemain au point du jour, (a) l'officier qui avoit soin de garder les poulets dont les Romains se servent pour la divination, les porta sur la place, & leur jetta à manger devant eux. De tous ces poulets il n'y en eut

(a) *L'officier qui avoit le soin de garder les poulets dont les Romains se servent pour la divination.* Les Romains gardoient dans des cages des poulets dont ils se servoient pour la divination. Ils jettoient de la pâture devant leur cage, & quand ces

poulets mangeoient, ils observoient s'il tomboit quelque chose de leur bec, qui fût du bruit en tombant à terre. Ce qu'ils appelloient *tripudium solistimum*. Voyez Cicéron dans le second livre de la Divination, sect. 24.

qu'un seul qui sortit de sa cage , encore ne fut-ce qu'après que l'officier l'eut long-tems secouée ; mais il ne toucha point à la mangeaille , & ne fit que lever l'aile gauche & étendre la cuisse , après quoi il se retira dans sa cage.

Cette aventure fit ressouvenir Tibérius d'un autre présage qui lui étoit arrivé. Il avoit un casque dont il se servoit dans les combats , qui étoit orné magnifiquement , & remarquable sur tous les autres ; deux serpens allèrent faire leurs œufs dans ce casque sans qu'on s'en apperçût , & les firent éclore ; & ce souvenir fit qu'il fut encore plus troublé du présage des poulets. Cependant il ne laissa pas de sortir quand on l'eut averti que le peuple étoit assemblé au capitolé.

En sortant il se heurta le pied contre le seuil de la porte , & le coup fut si rude que l'ongle du gros doigt du pied en fut fendu , & que le sang sortit au travers du soulier. En marchant il apperçut à sa gauche sur les tuiles d'une maison des corbeaux qui se battoient ; & quoiqu'il fût accompagné d'une grosse troupe de gens , comme cela est vraisemblable , à cause de sa dignité , une pierre poussée par un de ces corbeaux tomba justement auprès de son pied ; cela l'étonna & arrêta les plus hardis de ses partisans. Mais Blossius de Cumes , qui le suivoit , lui représenta : *Que ce seroit une grande honte & une lâcheté insigne que Tibérius , fils de Gracchus , petit-fils de Scipion l'Africain , & le protecteur du peuple ,*

pour la crainte d'un corbeau , refusât d'obéir à ses citoyens qui l'appelloient à leur secours ; que ses ennemis ne tourneroient pas cette indignité en risée , mais qu'ils iroient semant parmi le peuple que c'étoit-là le trait d'un tyran déjà tout formé qui leur insultoit & les traitoit avec arrogance.

En même tems il reçut plusieurs messagers que ses amis qui étoient au capitolé , envoioient au-devant de lui pour le presser de se hâter , & pour l'assurer que tout alloit bien pour lui. En effet , tout parut très-favorable & très-honorable à son arrivée ; car du plus loin qu'on le vit , le peuple jetta un grand cri de joie pour marque de son affection ; & quand il fut monté , il le reçut avec de grands honneurs , prenant grand soin que personne ne l'approchât qui ne fût connu. Là Mucius ayant commencé à appeller les tribus pour venir donner leurs suffrages , on ne put rien faire de tout ce qui se pratiquoit dans ces occasions à cause du tumulte qu'exciterent les derniers qui étant poussés repoussèrent ceux qu'on renversoit sur eux , & entroient pêle-mêle les uns dans les autres. Dans ce désordre , Fulvius (a) Flaccus , un des sénateurs , monta sur un lieu éminent d'où il pouvoit être vu de toute l'assemblée ; & voyant qu'à cause du bruit il ne pourroit se faire entendre , il fit signe de la main qu'il avoit quelque chose à dire en particulier à Tibérius. Celui-ci

(a) C'est ainsi qu'il faut lire , des Flaccus n'étoit pas appelée & non pas *Flavius* , La famille *Flavia* , mais *Fulvia*.

ordonna en même tems au peuple de s'ouvrir pour lui donner passage ; & Fulvius s'étant approché avec peine , l'avertit que le sénat étant assemblé, les nobles & les riches avoient fait tous leurs efforts pour attirer le consul (a) dans leur parti ; & que n'ayant pu en venir à bout , ils avoient résolu de le tuer eux-mêmes sans le secours du consul ; & que pour cet effet ils avoient déjà assemblé grand nombre de leurs amis & de leurs esclaves tous armés.

Tibérius ayant communiqué sur le champ cet avis à ses amis qui étoient autour de lui , ils ceignirent d'abord leurs robes ; & rompant les baguettes des licteurs avec lesquelles ils rangent la foule , ils en prirent les tronçons comme pour s'en servir à repousser ceux qui viendroient les attaquer. Ceux qui étoient les plus éloignés & qui n'avoient pas entendu ce que Tibérius avoit dit , étonnés de ces mouvemens dont ils ne comprenoient pas la cause , demandoient tous ce que c'étoit. Alors Tibérius porta sa main à sa tête pour leur faire connoître par ce geste le danger dont il étoit menacé , puisqu'il ne pouvoit faire entendre sa voix. (b) Ses ennemis voyant ce geste ,

(a) Le consul P. Mutius Scevola ; son collègue Calpurnius Piso étoit en Sicile.

(b) Ses ennemis voyant ce geste , coururent promptement au sénat lui annoncer que Tibérius demandoit ouvertement le diadème.) *Indè cum in capitolium profugisset , ple-*

benque ad defensionem salutis suæ , manu caput tangens , hortaretur , præbuit speciem regnum sibi & diadema poscentis. Florus , liv. III , chap. 14. C'étoit donner une explication bien maligne à un geste très-innocent. Mais cette calomnie fut d'autant mieux

coururent promptement au sénat lui annoncer que Tibérius demandoit ouvertement le diadème, alléguant pour preuve qu'il avoit touché sa tête avec la main. Voilà d'abord une grande rumeur & une grande émotion dans la compagnie. Nafica pressa sur le champ le consul de secourir la ville & de détruire le tyran ; mais le consul répondit doucement : *Qu'il ne commenceroit point à user de violence, qu'il ne feroit mourir aucun citoyen qu'il n'eût été jugé dans les formes, & que, si le peuple persuadé ou forcé par Tibérius, venoit à ordonner quelque chose d'injuste, il s'y opposeroit de tout son pouvoir, & l'empêcheroit de passer.*

Alors Nafica se levant avec colere : *Puisque le souverain magistrat trahit & livre la ville, s'écria-t-il, que ceux qui ont le courage de secourir les loix me suivent.* Prononçant ces paroles, & se couvrant la tête du pan de sa robe, il sortit & marcha droit au capitolé. Ceux qui le suivoient s'entortillèrent leurs robes autour du bras pour repousser ceux qu'ils rencontroient sur leur chemin. Peu de gens osoient s'opposer à leur passage à cause de leur dignité ; ils fuyoient tous & se renversoient les uns sur les autres ; de maniere qu'ils étoient foulés aux pieds. Ceux qui suivoient ces sénateurs avoient apporté de leurs maisons de gros bâtons & des leviers ; & eux

reçue, que le sénateur Pompéius avoit déjà répandu le bruit qu'Eudémus de Pergame avoit apporté à Tibérius le diadème & la robe bordée

de pourpre. Il n'en falloit pas davantage pour accréditer l'explication que l'on donnoit à son geste.

faissant les pieds & les débris des sièges que la foule du peuple avoit rompus en fuyant , ils se faisoient jour pour joindre Tibérius , & frapportoient à droite & à gauche tous ceux qui étoient devant lui. Tout prend la fuite , & il y en eut plusieurs de tués. Comme Tibérius lui-même s'enfuyoit , quelqu'un le retint par sa robe ; il la laissa entre les mains de celui qui le retenoit , & se mit à fuir en tunique. Mais en courant il broncha & tomba sur d'autres qui étoient tombés devant lui. Dans le moment qu'il se relevoit , Publius Saturéius , un de ses collègues , le frappa le premier , & lui donna un grand coup sur la tête avec le pied d'un banc ; le second coup lui fut donné par Lucius Rufus qui s'en glorifioit comme d'un grand exploit de guerre. De tous les autres il y en eut plus de trois cens qui furent assommés à coups de bâtons & à coups de pierres , & il n'y en eut pas un qui fût tué avec l'épée.

Les historiens assurent que ce fut à Rome la première sédition qui , depuis qu'on en eut chassé les rois , fut terminée par le meurtre & par le sang des citoyens ; toutes les autres qui s'étoient élevées auparavant , & qui n'étoient ni petites ni pour des sujets légers , avoient été calmées par les partis mêmes qui cédoient les uns aux autres , le sénat par la crainte du peuple , & le peuple par le respect qu'il portoit au sénat. Il semble même qu'en cette occasion Tibérius se seroit aussi relâché sans beaucoup de peine , si on l'avoit pris par

la douceur, & qu'on lui eût fait des remontrances ; encore même auroit-il plutôt cédé si on fût venu l'attaquer sans meurtre & sans effusion de sang ; car il n'avoit autour de lui, qu'environ trois mille hommes. Mais il paroît que cette sanglante exécution fut plutôt l'effet de la colere des riches & de la haine personnelle qu'ils avoient pour lui, que des raisons qu'ils alléguoient pour prétexte. Et ce qui le prouve, c'est la cruauté & l'inhumanité qu'ils exercèrent sur son corps ; car ils refuserent à son frere, malgré ses ardentes prieres, la permission de l'enlever & de l'enterrer la nuit, & ils le jetterent dans le Tibre avec tous les autres morts. Ce ne fut pas même encore là la fin, ils envelopperent tous ses amis dans son infortune ; car, sans aucune forme de procès, ils bannirent tous ceux qu'ils ne purent prendre, & firent mourir tous ceux qui tomberent entre leurs mains. Du nombre de ces derniers fut Diophanes le rhéteur. Un certain Caius Billius fut enfermé dans un tonneau avec des serpens & des viperes. (a) Blossius de Cumes fut mené devant les

(a) *Blossius de Cumes fut mené devant les consuls, & là étant interrogé sur tout ce qui venoit de se passer.* Lélius, dans le traité de Cicéron qui porte son nom, conte la chose autrement. Il dit que ce Blossius, après que Tibérius eut été tué, l'alla trouver comme il étoit enfermé à déli-
 libérer sur l'état présent des

choses avec les deux consuls Popilius Lænas & P. Rupilius, & qu'il le prioit instamment de lui pardonner, disant pour toute excuse qu'il avoit tant d'estime pour Tibérius, qu'il se croyoit obligé de faire tout ce qu'il vouloit. Eh quoi, lui repliqua Lélius, s'il avoit voulu que tu eusses brûlé le capitolé, l'aurois-tu fait ?

consuls ; & là étant interrogé sur tout ce qui venoit de se passer , il avoua qu'il avoit fait tout ce que Tibérius lui avoit ordonné. *Mais* , lui dit Nasica , *s'il t'avoit ordonné de mettre le feu au capitolé ?* A cela Blossius répondit d'abord en rejetant cette proposition , & en disant que Tibérius n'étoit pas capable de lui donner un tel ordre ; & tous les autres s'opiniâtrant à lui faire toujours la même question , il répondit enfin : *Si Tibérius me l'eût commandé , j'aurois cru ne pouvoir mieux faire que de lui obéir , car jamais il ne me l'auroit commandé s'il n'avoit été utile pour le peuple.* Il se sauva pourtant de ce grand danger , & peu de tems après (a) il se retira en Asie auprès d'Aristonicus ; mais les affaires de ce prince étant absolument ruinées , il se tua lui-même.

Le sénat , pour calmer & appaiser le peuple en lui donnant satisfaction , ne s'opposa plus

Oh , répondit Blossius , *c'est ce qu'il n'auroit jamais voulu. Mais s'il l'avoit voulu , je l'aurois fait.* Vous voyez , reprend Lélius , *quelle parole atroce. Et il a fait comme il le dit , ou plus même qu'il ne dit ; car il n'a pas obéi à la témérité de Tibérius Gracchus , & ne s'est pas rendu le complice de sa fureur , mais il l'a excité & s'est mis à la tête.* Dans ce passage de Lélius , cela n'a nullement l'air d'un interrogatoire juridique comme dans Plutarque.

(a) *Il se retira en Asie auprès d'Aristonicus.* Aristonicus étoit frere bâtard d'Attalus. Indigné que son frere eût donné son royaume aux Romains , il voulut s'en mettre en possession par les armes , & s'empara de plusieurs villes. Les Romains envoyèrent contre lui le consul P. Licinius Crassus , la seconde année après la mort de Tibérius. Crassus fut battu & pris par Aristonicus. L'année suivante on envoya contre lui le consul Perpenna , qui le battit & le fit prisonnier.

au partage des terres , (*a*) & lui suggéra de nommer un autre commissaire à la place de Tibérius. On en vint aux suffrages , & on élut Publius Crassus , allié de Tibérius , car sa fille Licinnia étoit mariée à son frere Caius. Cependant Cornélius Népos écrit que ce n'étoit pas la fille de Crassus que Caius avoit épousée , que c'étoit celle de Brutus qui avoit triomphé des Lusitaniens. Mais la plupart des historiens le rapportent comme nous.

Comme le peuple étoit fort aigri de la mort de Tibérius , & que l'on voyoit évidemment qu'il n'attendoit qu'une occasion de la venger , & que même il menaçoit d'appeller en justice Nasica , le sénat , allarmé pour ce personnage , résolut , quoique sans aucune nécessité , de l'envoyer en Asie , car dans toutes les occasions le peuple ne cachoit point son ressentiment ; mais par-tout où il le rencontroit , il s'emportoit contre lui comme contre un maudit , un tyran & un scélérat , qui avoit souillé du sang d'un magistrat sacré & inviolable , le plus saint , le plus auguste & le plus respectable des temples de Rome.

Nasica fut donc obligé de sortir de l'Italie , quoiqu'il fût revêtu du plus grand de tous les sacerdoces , car il étoit souverain pontife. Il fut quelque tems à errer çà & là hors de sa

(*a*) *Et lui suggéra de nommer un autre commissaire.*) Il y a dans le texte , & lui suggéra de nommer Titus commissaire.

Mais on a bien vu que ce mot Titus , Titus , est corrompu. J'ai suivi les manuscrits qui ont écrit , un autre.

patrie , accablé de chagrin & d'inquiétude , & au défefpoir de fon état ; & bientôt après il mourut près de Pergame. Et il ne faut pas s'étonner que le peuple eût conçu une haine fi violente contre lui , puifque Scipion l'Africain même , qui étoit un des hommes du monde que les Romains paroiffent avoir le plus aimé , & avec plus de juftice , fe vit fur le point de perdre toute cette affection & cette bienveillance ; parce que , lorsque la nouvelle de la mort de Tibérius lui fut portée devant la ville de Numance , il prononça à haute voix ce vers d'Homere : (a) *Périffe comme lui quiconque imitera fes actions.* En-fuite Caius & Fulvius lui ayant demandé en pleine afsemblée ce qu'il penfoit de la mort de Tibérius , il fit une réponfe qui donnoit à entendre qu'il n'approuvoit pas ce que ce tribun avoit fait. Cette réponfe offensa tellement le peuple , que depuis ce tems-là il lui rompoit toujours en viſiere , & l'interrompoit quand il vouloit haranguer , ce qu'il n'avoit jamais fait auparavant ; & que lui de fon côté il s'emporta jufqu'à dire des injures au peuple : mais c'est de quoi nous avons écrit en détail dans la vie de Scipion.

Quant à Caius Gracchus , d'abord après la mort de fon frere , foit qu'il craignît encore ſes ennemis , ou qu'il voulût attirer ſur eux la haine publique , il commença à ſe retirer des

(a) *Périffe comme lui quiconque imitera ſes actions.* le premier livre de l'Odyſſée à Jupiter , qui venoit de parler des crimes d'Egiſte , v. 47. C'est ce que Minerve dit dans

assemblées & à vivre en repos dans son particulier, comme un homme qui se trouvoit dans un état d'humiliation & de bassesse, & qui ne pensoit désormais qu'à passer sa vie sans se mêler du gouvernement. De sorte que par-là il donna lieu à quelques-uns de semer de lui des discours défavantageux, & de le décrier comme un homme qui abhorroit & détestoit la conduite de son frère. Il étoit encore fort jeune, car il avoit neuf ans entiers moins que Tibérius, & celui-ci n'en avoit pas encore trente quand il fut tué. Mais après que, par la suite du tems, il eut fait connoître peu-à-peu que ses mœurs étoient très-éloignées de la paresse, de la mollesse, des débauches & de l'amour du gain, & qu'il travailloit à se former à l'éloquence, & à se faire par-là comme des ailes pour s'élever au gouvernement, on vit évidemment qu'il ne meneroit pas une vie retirée & oisive. En effet il défendit en jugement un de ses amis, nommé Vettius, qui avoit été appelé en justice; & le peuple fut si ravi & si transporté d'aise & de plaisir de l'entendre, qu'il en paroissoit forcené. Aussi Caius fit-il voir en cette occasion que les autres orateurs n'étoient que des enfans auprès de lui. Ce grand succès le rendit suspect & redoutable aux nobles qui dirent entr'eux qu'il falloit prendre toutes sortes de mesures pour l'empêcher de parvenir au tribunat.

Sur ces entrefaites, il arriva par hazard qu'il fut élu questeur, (a) & qu'il lui échut

(a) Et qu'il lui échut par sort d'aller en Sardaigne en

par fort d'aller en Sardaigne en cette qualité avec le consul Oreste. Cela fit un très-grand plaisir à ses ennemis, & ne lui fut pas désagréable ; car aimant naturellement la guerre, & ne s'étant pas moins exercé aux armes qu'à l'éloquence ; d'ailleurs ayant quelque sorte d'horreur pour la tribune & pour les affaires, & ne se sentant pas assez de force pour résister au peuple & à ses amis qui l'y appelloient, il fut ravi de ce voyage. Cependant c'est presque l'opinion générale qu'il étoit entièrement livré au peuple, & plus déterminé encore que son frere à tout sacrifier pour lui plaire & pour parvenir par son moyen. Mais cela est faux, & il paroît au contraire que ce fut plutôt la nécessité que le choix qui l'obligea à se jeter dans le gouvernement. Cicéron lui-même écrit que, comme il fuyoit les charges avec grand soin, & qu'il étoit résolu de passer sa vie en repos sans se mêler d'aucune affaire, son frere lui apparut une nuit en songe, & lui dit : *Caïus, pourquoi diffères-tu si long-tems ? il t'est impossible d'échapper. Une même vie & une même mort nous ont été marquées par le Destin. Il a dit que nous nous sacrifierions pour le peuple.*

Caïus, étant arrivé en Sardaigne, y donna toutes sortes de preuves de son courage. Il se distingua au-dessus de tous les jeunes gens en

cette qualité avec le consul Oreste.) L. Aurélius Oreste fut consul avec Æmilius Lépidus, l'an de Rome 627, cent vingt-quatre ans avant l'ere chrétienne, & six ans après la mort de Tibérius Gracchus. Caïus alla donc questeur en Sardaigne à l'âge de vingt-sept ans.

valeur contre les ennemis , en équité & en justice envers ceux qui dépendoient de lui , & en affection , obéissance & respect pour son général ; mais en tempérance , en simplicité , sobriété & amour pour le travail , il surpassa même tous ceux qui étoient au-dessus de son âge.

Il arriva cette année-là que l'hiver fut très-rude & très-mal sain en Sardaigne. Le général envoya demander aux villes des habits pour ses soldats. Les villes députerent en même tems au sénat pour le prier de les décharger de cette imposition trop onéreuse. Le sénat reçut leur requête , & ordonna au général de chercher ailleurs de quoi habiller ses troupes. Comme le général ne trouvoit aucun moyen de fournir à cette dépense , & que cependant les troupes souffroient beaucoup, Caius s'avisa d'aller de ville en ville , (a) & il fit si bien par son éloquence , qu'il leur persuada à toutes d'envoyer d'elles-mêmes des habits , & de secourir les Romains dans une extrémité si grande.

Cette nouvelle étant portée à Rome , (b) ce

(a) *Et il fit si bien par son éloquence , qu'il leur persuada à toutes d'envoyer d'elles-mêmes des habits.*) Voilà un effet bien surprenant de l'éloquence. Des villes refusent une imposition , elles s'en font décharger par le sénat , & l'éloquence les force à faire de leur pur mouvement ce qu'elles avoient refusé à l'autorité ,

& dont elles avoient été déchargées.

(b) *Ce grand service parut un essai & un prélude de Caius pour gagner l'affection du peuple.*) Rien ne marque mieux combien le sénat & les nobles étoient jaloux & soupçonneux , que les deux exemples que Plutaque rapporte ici , l'un de la manière

grand service parut un essai & un prélude de Caius pour gagner l'affection du peuple, & troubla fort le sénat. Cela alla même si loin que des ambassadeurs, arrivés en même tems à Rome de la part du roi Micipsa, ayant déclaré au sénat que le roi leur maître, pour l'amour de Caius, envoyoit en Sardaigne au général Romain une grande provision de bled, ils s'emportèrent contr'eux & les chasserent. (a) Ils ordonnerent ensuite par un decret qu'on enverroit relever les soldats de cette armée, & que leur général seroit continué, ne doutant point que Caius ne restât auprès de lui à cause de sa charge. Mais il n'eut pas plutôt appris ces nouvelles, que plein de colere il s'embarqua; & ayant paru à Rome contre l'attente de tout le monde, il fut blâmé non-seulement de ses ennemis, mais aussi du peuple même qui trouva fort étrange qu'un questeur fût revenu avant son général. Il fut accusé & cité devant les censeurs. Là il

dont ils expliquèrent le grand service que Caius venoit de rendre au public en sauvant les troupes, & l'autre de la maniere dont ils reçurent la libéralité de Micipsa dans un pressant besoin.

(a) *Ils ordonnerent ensuite par un decret qu'on enverroit relever les soldats de cette armée.* Le sénat persuadé que les soldats de l'armée d'Oreste étoient entièrement à la dévotion de Caius, parce qu'il les avoit sauvés en les faisant habiller, crut qu'il se venge-

roit de lui en les retirant & en envoyant au consul de nouveaux soldats qui, n'ayant pas la même obligation à Caius, ne lui seroient pas si dévoués. Mais ces soldats, qu'on faisoit revenir, ne pouvoient-ils pas être aussi utiles à Caius dans Rome, qu'à l'armée? Il semble que cette politique du sénat n'est pas bien entendue. Apparemment le sénat voyoit un mal présent, au lieu que l'autre paroïssoit encore éloigné. Et en cela sa prudence fut trompée.

demanda audience pour se défendre, & parla si bien qu'il changea l'esprit de tous ses auditeurs, qu'il fut absous à pur & à plein, & déclara qu'on lui avoit fait une grande injustice. Il dit : (a) *Qu'il avoit fait la guerre douze ans, quoique les loix n'en exigeassent que dix ; (b) qu'il avoit servi trois ans de questeur à son général, quoique la loi permît au questeur de se retirer après un an de service ; qu'il étoit le seul de cette armée qui avoit emporté sa bourse pleine d'argent, & qui la rapportoit vuide ; & que tous les autres avoient bu le vin qu'ils avoient emporté dans des cruches, & qu'ils rapportoient ces mêmes cruches pleines d'or & d'argent.*

Après cette affaire on lui en fit encore d'autres, & on intenta contre lui divers chefs d'accusation encore plus graves ; car on l'accusa d'avoir sollicité les alliés de quitter le parti des Romains & d'avoir eu part au soulèvement qui étoit arrivé à Fregelles (c). Mais il répondit si bien à toutes ces charges,

(a) Il parla ainsi l'an de Rome 629. Il étoit donc allé à la guerre à dix-sept ans.

(b) *Qu'il avoit servi trois ans de questeur à son général.* Aulugelle nous a conservé la plus grande partie du discours de Caius dans le douzième chapitre de son quinzième livre, & là Caius dit lui-même, *Biennium enim fui in provincia*, J'ai été deux ans en Sardaigne. Il est question de savoir quel texte doit être

corrigé, ou celui de Plutarque, ou celui d'Aulugelle. A mon avis il faut lire, comme dans Plutarque, *trois ans*, & non pas *deux*, comme dans Aulugelle, car Caius avoit été questeur les années 627, 628 & 629, puisqu'il n'étoit revenu à Rome que sur la fin de 629.

(c) Qui s'étoit révoltée : L. Opimius, préteur, la réduisit & la rasa l'an de Rome 629.

qu'il détruisit tous ces soupçons ; & après s'en être lavé, il se mit à poursuivre le tribunat. Tous les nobles & les riches généralement s'opposèrent à lui dans cette poursuite ; mais le peuple le favorisa tellement, (a) que de toute l'Italie il vint comme une inondation de gens qui se jetterent dans la ville pour assister à son élection, & que la foule y fut si grande, qu'une infinité ne purent trouver de logement, & que le champ de Mars s'étant trouvé trop petit pour contenir toute cette multitude, ils donnerent leur suffrage à haute voix de dessus les toits & les tuiles des maisons.

Tout ce que les nobles purent obtenir du peuple, & rabâtre de l'ambition & des grandes espérances de Caius, c'est qu'au lieu d'être le premier des tribuns, comme il s'en flattoit, il ne seroit que le quatrième. Mais ils ne gagnèrent pas beaucoup par-là ; car il ne fut pas plutôt installé dans cette charge, qu'il fut le premier. Outre qu'il avoit une éloquence à laquelle toute autre cédoit, l'accident qui étoit arrivé à sa maison lui donnoit une grande liberté de parler, & un moyen sûr de toucher en déplorant la mort de son frere ; car quelque matiere qu'il traitât, il en revenoit toujours là, & ramenoit le peuple sur cette idée, les faisant ressouvenir

(a) *Que de toute l'Italie il vint comme une inondation de gens qui se jetterent dans la ville pour assister à son élection.*) Peut-on douter que les soldats qu'on avoit retirés de

Sardaigne, ne fissent le plus grand nombre, & qu'ils ne se hâtassent de marquer leur reconnoissance à leur questeur, auquel ils avoient tant d'obligation ?

de tout ce qui s'étoit passé, & leur représentant la conduite bien différente de leurs ancêtres : *Vos ancêtres*, leur disoit-il, *déclarerent autrefois la guerre aux Falisques pour venger Genucius*, tribun du peuple, qu'ils avoient maltraité en paroles seulement; & ils condamnerent à la mort un *Caius Veturius*, parce qu'un des tribuns passant par la place, il avoit été le seul qui eût refusé de se retirer pour le laisser passer. *Au lieu*, continua-t-il, *que ces gens*, en montrant les nobles, *ont assommé devant vos yeux à coups de bâtons mon frere Tibérius*; que son corps a été traîné au travers de la ville depuis le capitole jusqu'au Tibre où on l'a jetté; & que tous ses amis qui sont tombés entre leurs mains, ont été mis à mort sans aucune forme de justice. *Cependant c'est une coutume de tout tems observée à Rome*, lorsqu'un homme avoit un procès criminel qui alloit à la mort, s'il refusoit d'obéir aux sommations qui lui étoient faites le jour qu'on devoit le juger, on envoyoit dès le matin à la porte de sa maison un officier l'appeller à son de trompe; & jamais avant que cette cérémonie eût été faite, les juges ne donnoient leur voix contre lui, tant ces hommes sages avoient de retenue & de précaution dans leurs jugemens quand il s'agissoit de la vie d'un citoyen.

Après qu'il eut bien ému & excité le peuple par ces discours, car il avoit la voix si grande & si forte qu'il pouvoit se faire entendre aisément de toute une multitude,

il propofa deux édits, l'un qui portoit, *que tout magiftrat que le peuple auroit déposé ne pourroit plus être reçu à aucune charge. Et l'autre qui ordonnoit que le magiftrat qui auroit banni un citoyen fans lui avoir fait fon procès dans les formes, feroit jugé par le peuple en dernier reffort.*

La premiere de ces loix notoît & dégradoit nommément le tribun Marcus Octavius que Tibérius avoit déposé; & l'autre tomboit fur Popilius qui, étant préteur, avoit banni les amis de Tibérius fans aucune forme de justice. Pour Popilius, il ne voulut pas s'exposer à ce jugement du peuple, & abandonna l'Italie. Et Caius cassa de lui-même fon premier édit, & déclara publiquement qu'il donnoit Octavius aux prieres de fa mere Cornélie qui lui avoit demandé cette grace. Le peuple en fut ravi & consentit volontiers à cette révocation; car il honoroit Cornélie autant en confidération de fes deux fils, que pour l'amour de fon pere, comme cela parut bientôt après par une statue de bronze qu'on lui éleva, (a) & fur laquelle on mit cette infcription, *Cornélie, mere des Gracques.*

On rapporte plusieurs bons mots de Caius qui les dit publiquement au fujet de fa mere à un de fes ennemis : *Quoi, lui dit-il, tu oses médire de Cornélie qui a mis au monde*

(a) Et fur laquelle on mit cette infcription, *Cornélie, mere des Gracques.*) Quelle grandeur dans cette simpli-

cité! quel éloge pour Cornélie, & quel éloge pour les Gracques! & tout cela en trois mots.

Tibérius ? Et comme ce médisant étoit extrêmement décrié pour un vice infame : *Sur quoi fondé*, lui dit-il, *as-tu l'audace de te comparer à Cornélie ? as-tu enfanté comme elle ? Tous les Romains savent pourtant qu'elle a couché plus souvent sans mari, (a) que toi sans homme.* Tel étoit le sel de ses discours ; & l'on pourroit rassembler beaucoup de traits semblables de tous ses écrits.

Parmi les édits qu'il proposa pour relever la puissance du peuple, & pour rabaisser celle du sénat, il y en eut un qui regardoit les colonies, & qui donnoit aux pauvres les terres des villes où on les envoyoit pour les repeupler ; un autre en faveur des troupes, qui ordonnoit qu'on leur fourniroit les habits sans rien retrancher pour cela de leur solde, & qu'on n'enrôleroit point de soldat qui n'eût dix-sept ans accomplis ; un troisième en faveur des alliés, qui donnoit à tous les peuples d'Italie le droit de suffrage tel que l'avoient les propres citoyens ; un quatrième pour diminuer aux pauvres le prix du bled ; & un cinquième enfin qui concernoit la justice, par lequel il retranchoit la plus grande partie de l'autorité du sénat ; car les sénateurs étoient les seuls juges de tous les procès, ce qui les rendoit très-redoutables aux chevaliers & au peuple. (b) Il mêla donc aux trois cens

(a) *Que toi sans homme.*) maniere dont je l'ai mis ;
 Le grec dit, *que toi qui es un*) quoique ce soit le même sens.
homme. Mais il m'a paru qu'il
 y avoit plus de sel dans la
 (b) *Il mêla donc aux trois*
cens sénateurs qu'il y avoit

sénateurs qu'il y avoit alors, un pareil nombre de chevaliers, & fit que les jugemens de toutes les causes appartenrent également à ces six cens juges.

En proposant cette loi, il n'oublia rien de tout ce qui la pouvoit faire passer, mais il s'avisa sur-tout d'une chose très-bien pensée : jusques-là tous ceux qui haranguoient le peuple se tournoient toujours vers le sénat, & vers le lieu qu'on appelloit le comice ; & lui en haranguant il affecta de se tourner vers l'autre bout qui étoit la place publique, & en usa toujours de même depuis ce moment-là ; (a) de sorte que par un léger changement

alors, un pareil nombre de chevaliers.) Dans l'Építome de Tite-Live, LX, il est porté qu'il mêla six cens chevaliers aux trois cens sénateurs. Mais peut-être que le passage doit être expliqué de cette manière, que Caius allia au sénat les six cens chevaliers qui étoient à Rome ; mais tantôt les uns, & tantôt les autres, de sorte qu'il y avoit toujours autant de chevaliers que de sénateurs, & jamais davantage. Ce sens semble même déterminé par ce que Plutarque dit ensuite, que le peuple donna à Caius le droit de choisir les chevaliers qu'il vouloit établir pour juges. Mais le savant Paul Manute dans son excellent traité des loix, a fait voir que Plutarque s'est trompé en cet endroit, & que Caius n'associa

pas les chevaliers au sénat pour le jugement des procès, mais qu'il l'ôta entièrement au sénat, & le donna aux chevaliers qui jouirent de ce droit pendant seize ou dix-sept ans jusqu'au consulat de Servilius Cæpio qui associa le sénat. Les chevaliers furent ensuite rétablis dans ce droit, ensuite il fut encore partagé entre les chevaliers & les sénateurs jusqu'au tems de Sylla, qui en priva les chevaliers ; ce qu'il prouve par l'autorité de Velléius, d'Aiconius, d'Appian, de Tite-Live, & de Cicéron même. Ruauld a aussi traité cette matière dans son *animadv.* XXVI.

(a) *De sorte que par un léger changement de situation & de vue.*) Ce changement de situation & de vue paroît en effet très-léger & très-peu

de situation & de vue , il introduisit un changement très-considérable dans l'état , & fit que le gouvernement devint en quelque sorte démocratique d'aristocratique qu'il étoit auparavant , en faisant voir aux orateurs qu'ils devoient adresser leurs discours , non au sénat , mais au peuple. Et comme le peuple ne reçut pas seulement cette loi , mais lui donna encore à lui-même le droit de choisir les chevaliers qu'il voulut établir pour juges , il se trouva tout-d'un-coup revêtu d'une puissance souveraine & monarchique. Le sénat même souffrit qu'il assistât à ses délibérations , & qu'il lui donnât ses conseils , & il ne lui conseilloit jamais que ce qui lui étoit séant & utile. Tel fut , par exemple , l'avis qu'il ouvrit sur quelques bleds que Fabius , qui commandoit en Espagne à la place du préteur , avoit envoyés , avis très-moderé , très-beau & très-juste ; car il persuada au sénat de faire vendre ces bleds , d'en envoyer l'argent aux villes qui les avoient fournis , & de faire à Fabius une sévère reprimande de ce qu'il rendoit la puissance Romaine odieuse & insupportable aux Espagnols.

Cela lui acquit dans les provinces une très-

important ; mais il étoit très-considérable , & ne pouvoit pas manquer d'avoir l'effet qu'il eut. Un orateur qui en parlant se tournoit du côté du sénat , reconnoissoit l'autorité du sénat , au lieu qu'en se tournant du côté du peuple , il reconnoissoit l'autorité du peuple , & rien n'est plus

conforme à la nature & à la raison , & tel a toujours été l'usage de tous les pays. Encore aujourd'hui , parmi nous , celui du côté duquel on se tourne en parlant en public , ou à qui on adresse la parole , est reconnu pour le maître & le plus puissant.

O ij

grande réputation avec la bienveillance de tous les peuples. Il fit aussi des ordonnances pour envoyer des colonies dans les villes désertes pour faire des grands chemins , pour bâtir des greniers publics , & il se chargea lui-même de l'intendance & de la conduite de ces grands ouvrages , sans jamais succomber sous le travail , & sans paroître ni accablé ni embarrassé de tant & de si grandes entreprises , mais au contraire les exécutant toutes avec une aussi admirable célérité , & avec autant de soin , que si chacune eût été la seule dont il fût chargé ; de sorte que ceux qui le haïssoient , ou qui le craignoient , étoient surpris de son activité & de sa diligence. Le peuple étoit ravi de le rencontrer & de le voir toujours suivi d'une foule d'entrepreneurs , d'ouvriers , d'ambassadeurs , d'officiers , de soldats , de gens de lettres , avec lesquels il s'entretenoit familièrement avec beaucoup de douceur , conservant toujours sa gravité & sa dignité au milieu de cette humanité & de cette politesse , s'accommodant au génie des uns & des autres , & disant à chacun ce qui leur convenoit. En quoi faisant il décrédoit & faisoit paroître fâcheux & injustes les calomnieux qui vouloient le faire passer pour un homme incommode , terrible & emporté. Car il se montroit encore plus populaire dans le commerce , & dans toutes les actions de la vie civile , que dans les fonctions de son ministère & dans ses discours publics.

L'ouvrage qu'il prit le plus à cœur , & auquel il s'appliqua avec le plus de soin , c'est à faire & à dresser les grands chemins publics qu'il avoit ordonnés ; & en s'attachant particulièrement à la commodité , il ne négligea ni la beauté ni la grace. Il poussa ces chemins en droite ligne au travers des terres , les pava de belles pierres de taille par-tout où il en étoit besoin , les assurant & les affermissant ailleurs par des monceaux de sable qu'il faisoit battre & lier comme du ciment. Toutes les fondrières & tous les ravins que les torrens ou les eaux croupies avoient creusés , il les faisoit combler , ou il en joignoit les bords par des ponts solides , de sorte que les deux côtés étant d'une hauteur égale & parallèle , tout l'ouvrage étoit également uni & très-agréable à la vue. De plus il partagea tous ces chemins par espaces égaux qu'ils appellent milles , & le mille est à-peu-près de huit stades ; & pour marquer ces milles , il fit planter de grands piliers de pierre. Il y ajouta une chose d'une grande commodité , c'est qu'aux deux côtés des chemins il fit planter de belles pierres debout à une moindre distance l'une de l'autre , (a) afin qu'elles aidassent les voyageurs à monter à cheval sans le secours de personne.

(a) *Afin qu'elles aidassent les voyageurs à monter à cheval sans le secours de personne.* C'est ce que signifie ἀναβλητές μὴ διεμείναι. Ἀναβλητής étoit un homme , un

valet qui aidait son maître à monter à cheval. Ceux qui ont expliqué *sans étrières* se sont trompés ; car en ce tems-là les étrières n'étoient point encore connus.

Pour toutes ces choses le peuple l'élevoit jusqu'au ciel par ses louanges, & témoignoît qu'il étoit prêt à lui donner toutes les marques les plus essentielles de son affection. Caius, pour profiter de cette bienveillance, lui dit un jour en le haraguant, *qu'il lui demandoit une seule grace qui lui tiendrait lieu de toutes les récompenses, s'il l'obtenoit, & du refus de laquelle il ne se plaindrait jamais.* A ces mots il n'y eut personne qui ne crût (a) qu'il alloit demander le consulat & le tribunat ensemble. Mais le jour de l'élection des consuls étant venu, & tous les esprits étant dans l'attente de ce qu'il alloit faire, on le vit arriver sur la place, menant par la main, Caius Fannius, briguant & sollicitant pour lui avec tous ses amis. Cette sollicitation fut d'un grand poids pour Fannius, car il fut élu consul; & lui il fut nommé pour la seconde fois tribun, sans qu'il briguât ni qu'il demandât, par là seule faveur du peuple. Mais, comme il vit que le sénat étoit son ennemi déclaré, & que le consul Fannius, malgré le grand service qu'il venoit de lui rendre, étoit extrêmement refroidi, il recommença à s'attacher de plus en plus le peuple par de nouveaux édits; car il ordonna qu'on meneroit des colonies à Tarente & à Capoue, & que le droit de citoyen seroit étendu sur tous les

(a) *Qu'il alloit demander le consulat & le tribunat ensemble.* Mais ces charges n'étoient pas compatibles & ne pouvoient être possédées

ensemble par le même magistrat. Il faut donc entendre qu'on croyoit qu'il les demanderoit pour deux années différentes.

peuples Latins. Sur cela le sénat , craignant que son autorité ne vînt à tel point qu'il feroit invincible , résolut de tenter un moyen très-nouveau & très-inouï de détourner cette faveur excessive, en flattant & en caressant le peuple à l'envi , & en cherchant à lui complaire en tout , contre toute sorte de raison , d'honnêteté & de justice.

Parmi les collegues de Caius au tribunat , il y en avoit un , nommé Livius Drusus , qui étoit aussi heureusement né , & avoit été aussi bien élevé qu'aucun autre des Romains , & qui , en éloquence & en richesses , pouvoit le disputer à ceux qui étoient les plus puissans & qui avoient le plus de réputation. Les premiers de Rome s'adressèrent à lui & le pressent de s'opposer à Caius & de se liguier avec eux contre lui , non en violentant le peuple , ni en résistant à ses volontés , mais au contraire , en faisant tout ce qui pouvoit lui être agréable , & en lui accordant des choses par le refus desquelles il auroit été bien plus honnête d'encourir sa haine , & de s'exposer à toute sa fureur. Livius Drusus se livre donc au sénat ; & prostituant son ministère à ne servir que ses desirs , il rend des édits qui n'avoient rien de beau ni d'utile , mais dont le seul but étoit de surpasser Caius , & d'entrer en lice avec lui à qui feroit plus de plaisir au peuple , (a) ni plus

(a) *Ni plus ni moins que ceux qui sont jouer devant lui des comédies pour le divertir.* Car en Italie comme en Grece , les poètes , qui faisoient jouer leurs piéces , tâchoient de se surpasser les uns & les autres pour attirer

ni moins que ceux qui font jouer devant lui des comédies pour le divertir.

Par-là le sénat fit connoître bien évidemment qu'il n'étoit point du tout fâché des ordonnances de Caius, mais que dans tout ce qu'il faisoit il n'avoit en vue que de le ruiner & de l'abattre. En effet, lorsque Caius ordonna d'envoyer seulement deux colonies, & de choisir les plus honnêtes gens des citoyens, le sénat ne manqua pas de s'élever & de crier qu'il accabloit & fouloit le peuple; & quand Livius Drusus ordonna d'en envoyer douze, & de choisir pour chacune trois mille des plus pauvres citoyens, il le favorisa de tout son pouvoir. Si Caius distribuoit aux pauvres des terres, en les chargeant chacun de payer une rente annuelle au trésor public, le sénat le détestoit comme un homme qui flattoit & gâtoit le peuple; & quand Livius déchargeoit les pauvres de cette rente, & qu'il leur laissoit ces terres franches & quittes, le sénat le louoit & en étoit ravi. Bien plus, Caius ayant fait accorder le droit de suffrage aux peuples Latins, le sénat en murmura & en fut affligé; & lorsque Livius ordonna que les généraux n'auroient pas la liberté de faire fouetter de verges un soldat Latin, le sénat applaudit & lui aida à faire passer sa loi. Aussi Livius dans les harangues qu'il faisoit en proposant ses édits, ne manquoit jamais de dire, *qu'il les proposoit de l'avis même du sénat qui*

la faveur du peuple; & les entroient dans cette sorte
magistrats qui les achetoient d'ambition.

avoit soin du peuple. Et c'étoit la seule chose qu'il y avoit d'utile dans ses édits & dans ses discours. Car le peuple en devint plus doux envers le sénat ; & au lieu qu'auparavant il haïssoit tous les principaux de cette compagnie , & les avoit pour suspects , Livius adoucit & éteignit entièrement cette ancienne animosité & ces défiances , en lui persuadant que c'étoit du consentement , & à la suscitation même des sénateurs , qu'il se portoit à lui complaire & à lui faire toutes sortes de plaisirs.

Mais ce qui assuroit le plus le peuple de l'affection de Livius & de sa grande droiture , c'est que , dans tout ce qu'il propoisoit , il n'y avoit jamais rien qui le regardât personnellement , ni qui favorisât le moins du monde ses intérêts ; car tous ces emplois d'aller rebâtir des villes & mener des colonies , il les faisoit tomber à d'autres , & ne voulut jamais avoir le maniement de l'argent ; au lieu que Caius retenoit toujours pour lui la plupart de ces commissions , & toujours les plus importantes. Rubrius , un de ses collègues , ayant ordonné par un édit qu'on iroit rebâtir Carthage qui avoit été détruite par Scipion , & le sort ayant nommé Caius à cet emploi , il s'embarqua pour aller mener cette colonie en Afrique. Alors Drusus , profitant de son absence , s'éleva plus hautement contre lui , & travailla de plus en plus à gagner le peuple & à se concilier sa faveur , sur-tout en accusant ouvertement Fulvius.

Ce Fulvius étoit l'ami particulier de Caius, & il avoit été élu avec lui commissaire pour le partage des terres. C'étoit un esprit séditieux, ouvertement haï de tout le sénat, & suspect à tous les Romains, comme un homme qui ne cherchoit qu'à allumer une guerre civile, & qui excitoit secrètement les peuples d'Italie à se révolter. Ces bruits couroient sourdement sans aucun indice & sans aucune preuve certaine, mais il les rendoit vraisemblables par sa conduite, en ne prenant jamais aucun parti sage, & en se déclarant toujours contre celui de la paix.

C'est ce qui contribua le plus à la ruine de Caius; car toute la haine qu'on avoit pour Fulvius retomba sur lui. Mais après que Scipion l'Africain eut été trouvé sans vie dans son lit, sans qu'il eût paru aucune cause de mort, & qu'on eût cru appercevoir sur son corps quelques marques de coups & de violence, comme nous l'avons écrit dans sa vie, alors la plupart des gens accuserent ouvertement Fulvius qui étoit son ennemi déclaré, & qui ce jour-là même s'étoit emporté contre lui dans la tribune, & en termes très-offensans. On eut aussi quelque soupçon contre Caius; cependant cet horrible attentat commis contre le premier & le plus grand homme de la république, ne fut ni puni ni recherché; car le peuple s'y opposa & empêcha le jugement, de crainte qu'il n'y eût des indices contre Caius, & qu'il ne fût trouvé coupable de ce crime, si on l'approfondissoit;

mais cela arriva quelque tems auparavant (a).

Pendant que Caius étoit en Afrique, occupé à rebâtir & à repeupler Carthage (b) dont il changea le nom, qu'il appella *Junonia*, c'est à-dire, *la ville de Junon*, on dit que les dieux lui envoyèrent plusieurs signes funestes pour le détourner de cette entreprise. Car le bâton de la premiere enseigne fut rompu par la violence d'un vent impétueux qui se leva tout-à-coup, & qui faisoit de grands efforts pour l'enlever, & par la résistance du porte-enseigne qui s'efforçoit de son côté de la retenir; les entrailles des victimes qui étoient déjà sur l'autel furent emportées & dispersées par ce tourbillon, & jetées bien loin au-delà des palissades dont on avoit marqué l'enceinte de la nouvelle ville; des loups survenant arracherent ces palissades & les emporterent fort loin.

Malgré tous ces présages sinistres, Caius ayant réglé & ordonné toutes choses dans l'espace de soixante-dix jours en tout, se

(a) Cela étoit arrivé l'an de Rome 624, sept ans avant l'année dont il parle ici: Caius n'avoit alors que vingt-quatre ans.

(b) Dont il changea le nom, & qu'il appella *Junonia*.)
Voici Carthage nommée *Ju-*

nonia, *la ville de Junon*, par Caius, près de cent ans avant que Virgile travaillât à son *Enéide*; & par conséquent ce n'est pas par une fiction poétique que Virgile a dit de cette ville-là,

*Quam Juno fertur terris magis omnibus unam
Posthabita coluisse Samo.*

Æn. I. 20.

On voit qu'il a suivi une tradition reçue. & la même qui avoit porté Caius à chan-

ger l'ancien nom de Carthage en celui de *la ville de Junon*.

rembarqua & revint à Rome, parce qu'il apprit que Fulvius y étoit extrêmement pressé par Drusus, & que les affaires avoient grand besoin de sa présence; (a) car Lucius Hostilius qui étoit fort porté pour l'oligarchie, & qui avoit beaucoup de crédit dans le sénat, ayant brigué l'année précédente le consulat, avoit été refusé par la protection que Caius avoit donnée à Fannius, & par les brigues qu'il avoit faites en sa faveur. Mais il y avoit toute apparence qu'à la première élection il seroit reçu à cause de la quantité de gens qui le favorisoient; & on ne doutoit point que, dès qu'il seroit en charge, il ne vînt à bout de détruire Caius dont la puissance commençoit à baisser & à se flétrir, le peuple étant déjà saoul de ses ordonnances flatteuses, parce que tout étoit plein de gens qui ne cherchoient qu'à lui complaire, & que le sénat même les laissoit faire très-volontiers.

Dès que Caius fut de retour à Rome, la première chose qu'il fit ce fut de changer d'habitation; car, au lieu qu'il logeoit au mont Palatin, il alla loger au-dessous de la place, ce qui étoit beaucoup plus populaire, parce que c'étoit-là le quartier de la plus vile populace & des plus pauvres des citoyens. Ensuite il proposa le reste de ses loix comme

(a) *Car Lucius Hostilius.* Il n'y a point de Lucius Hostilius qui ait brigué le consulat cette année-là; Arétinus & Sigonius ont fort bien vu qu'il falloit lire *Lucius Opimius*.

Car c'est Opimius qui, ayant brigué inutilement le consulat pour l'an 631, fut nommé consul pour l'année suivante avec Q. Fabius Maximus.

pour les faire autoriser par les suffrages du peuple. Comme une grande foule accouroit de tous les environs , & se rangeoit autour de lui , le sénat persuada au consul Fannius de chasser tout ce peuple qui n'étoit point habitant de Rome , & de ne laisser que les Romains naturels. On publia donc à son de trompe cette défense jusqu'alors inouïe & très-étrange , qu'aucun des alliés & des amis de Rome ne se trouvât dans la ville pendant les jours de l'élection. Mais en même tems Caius fit mettre par-tout des affiches pour se plaindre de cette proclamation si injuste du consul , & pour promettre main-forte à tous les alliés qui resteroient dans Rome. Il ne tint pourtant pas sa parole ; car voyant un de ses amis & de ses hôtes même traîné en prison par les officiers du consul , il passa outre , & ne lui donna aucun secours , soit qu'il craignît de faire voir que son pouvoir étoit déjà fort diminué , soit , comme il le dit lui-même , qu'il ne voulût pas donner à ses ennemis un prétexte de prendre les armes , prétexte qu'ils auroient embrassé avec joie pour faire éclater leurs mauvais desseins.

Il arriva en même tems qu'il se brouilla extrêmement avec ses collègues ; & en voici le sujet. Le peuple devoit assister à un combat de gladiateurs qu'on lui préparoit dans la place publique. La plupart des magistrats firent dresser tout autour de la place des échafauds pour les louer. Caius leur fit commandement de les abattre , afin que les pauvres

eussent ces places pour voir ce spectacle sans payer. Comme personne n'obéissoit à son commandement, il attendit la nuit qui précéda ces jeux ; & prenant avec lui tous les charpentiers & tous les ouvriers qu'il avoit en sa disposition, il fit abattre lui-même tous ces échafauds, & le lendemain matin il montra aux pauvres la place vuide pour les recevoir. Cette action le fit regarder du peuple comme un homme de résolution & de courage ; mais ses collègues en furent très-mécontents, & le regarderent comme un homme violent & d'une témérité outrée. Il sembla même que cela fit qu'on lui refusa le troisième tribunat qu'il poursuivoit. Ce n'est pas qu'il n'eût la pluralité des suffrages ; mais on prétend que ses collègues, par un esprit de vengeance, prévariquerent très-injustement dans le rapport qu'ils en firent. Il est vrai que cela ne fut pas bien avéré dans le tems, & demeura douteux.

Caius supporta fort impatiemment ce refus, & l'on assure que, voyant ses ennemis rire de son malheur, il leur dit, avec une insolence trop outrée, *qu'ils rioient d'un ris Sardonien, ne voyant point dans quelles ténèbres il les précipitoit par ses ordonnances.*

Lucius Opimius ayant été élu consul, il commença à casser plusieurs de ses loix & à rechercher le nouvel établissement qu'il avoit fait à Carthage, le tout à dessein de l'irriter, afin que par ses emportemens, il mît en colere quelqu'un des citoyens, & donnât lieu de le tuer. Caius supporta d'abord tous ces affronts

avec patience ; mais ses amis , & sur-tout Fulvius l'aiguillonnèrent si fort qu'il assembla de nouveau des gens pour s'opposer au consul. On prétend que sa mere même entra dans cette espece de conjuration , & le seconda dans cette entreprise , ayant secrettement loué des étrangers , & les ayant envoyés à Rome déguisés en moissonneurs ; car c'est ainsi qu'on le trouve écrit en paroles couvertes dans les lettres qu'elle écrivoit à son fils. D'autres assurent que cela se passa non-seulement sans la participation de Cornélie , mais contre son gré , & qu'elle en fut très-fachée.

Le jour donc que le consul Opimius devoit casser les loix de Caius , ils s'emparerent tous deux du capitolé dès le matin ; & le consul Opimius ayant fait son sacrifice , un de ses officiers , nommé Quintus Antyllius , qui emportoit les entrailles des victimes , dit à Fulvius & à ceux qui étoient en grand nombre autour de lui : *méchans citoyens que vous êtes , faites place & laissez passer les gens de bien.* Quelques-uns ajoutent qu'en prononçant ces paroles (a) il leur montra le bras nud avec une posture fort deshonnête pour leur faire affront ; ce qui les irrita tellement , qu'Antyllius fut tué sur la place à coups de poignons

(a) Il leur montra le bras nud avec une posture fort deshonnête , pour leur faire affront.) C'est ce que signifient , à mon avis , ces mots *εἶναι, ἡφ' ἧς ἔχει σχηματίζοντα* , ce qui semble marquer toute autre chose qu'une menace. Mais il n'est pas nécessaire de rechercher ce qu'il vouloit marquer par cette posture très-indécente.

de tablettes qu'on dit qu'ils avoient fait faire exprès.

Tout le peuple fut fort troublé de ce meurtre, mais les deux chefs se trouverent dans des sentimens bien opposés; car Caius fut très-fâché de cette aventure, & s'emporta contre ses gens, leur reprochant qu'ils avoient donné prise sur eux à leurs ennemis qui ne cherchoient depuis long-tems qu'un prétexte. Opimius, au contraire, regardant cette occasion comme un prélude favorable, s'éleva & excita le peuple à la vengeance; mais il survint une grosse pluie qui les obligea de se séparer.

Le lendemain dès le matin, le consul assembla le sénat, & pendant qu'il expédia les affaires au-dedans, d'autres, selon que cela avoit été concerté entr'eux, ayant mis le corps d'Antyllius tout nud sur un lit, le porterent au travers de la place jusqu'au sénat avec de grands cris & des lamentations, d'autant plus grandes qu'elles étoient affectées. Opimius savoit fort bien ce que c'étoit, mais il faisoit semblant de l'ignorer, & contrefaisoit l'étonné; de sorte que tous les sénateurs sortirent pour voir ce que ce pouvoit être. Le lit posé au milieu de la place, les uns se mirent à pousser des regrets infinis & à mener un grand deuil comme sur un malheur épouvantable; mais cette vue fit un effet tout contraire sur l'esprit du peuple, & ne servit qu'à lui faire haïr & détester davantage cette faction des nobles qui avoient massacré dans le capitolé

Tibérius Gracchus , tribun du peuple , & avoient jetté son corps dans le Tibre , & lorsqu'un malheureux sergent , comme Antyllius , qui peut-être n'avoit pas mérité son malheur , mais qui se l'étoit attiré du moins par son imprudence , étoit exposé sur la place , non-seulement ils environnoient son lit & l'arrosoient de leurs larmes , mais ils conduisoient en pompe le convoi de cet homme mercenaire , pour exciter par-là les Romains à se défaire encore du seul personnage qui restoit de tous ceux qui protégeoient & défendoient le peuple.

Le sénat étant entré ensuite , fit un decret par lequel il ordonna au consul Opimius de se servir de tout son pouvoir pour empêcher la république de recevoir aucun dommage & pour détruire les tyrans. Sur cela le consul ordonna à tous les sénateurs de prendre les armes , & à tous les chevaliers de venir le lendemain matin chacun avec deux domestiques bien armés. Fulvius se prépara de son côté à s'opposer à leurs efforts , & rassembla une grande foule de peuple.

Caius , en s'en retournant de la place , s'arrêta près de la statue de son pere , la regarda long-tems sans dire une seule parole ; & après avoir versé quelques larmes & poussé quelques soupirs , il continua son chemin. Cela toucha de compassion le peuple qui le vit ; & tous ensemble se reprochant leur lâcheté de ce qu'ils abandonnoient & trahissoient un tel personnage , ils le suivent chez lui & passent

la nuit devant la porte de sa maison dans un état bien différent de celui où étoient ceux qui gardoient la maison de Fulvius ; car ceux-ci la passerent à se réjouir , à boire , à ivroguer , à mener grand bruit & à faire des rodomontades , Fulvius lui-même leur donnant l'exemple , s'enivrant tout le premier , & disant & faisant beaucoup de choses très-indécentes & peu convenables à son âge & à sa dignité ; au lieu que ceux qui gardoient Caius la passerent dans un grand silence , comme dans une calamité publique , s'entretenant de ce qui pouvoit arriver de ce désordre , & se relevant tour à tour pour se reposer.

Le lendemain au point du jour , les gens de Fulvius l'éveillent avec beaucoup de peine , l'ivresse rendant son sommeil plus profond , & s'arment des dépouilles qui étoient dans sa maison , & qu'il avoit prises sur les Gaulois qu'il avoit défaits dans son consulat , & se mettent en marche avec de grands cris & de grandes menaces pour aller se saisir du mont Aventin. Pour Caius il refusa de prendre ses armes , & sortit en robe , comme il alloit sur la place , s'étant muni seulement d'un petit poignard. Comme il sortoit , sa femme l'arrêta & se jeta à ses genoux sur le seuil de la porte ; & le prenant d'une main & tenant son fils de l'autre , elle lui dit : *Mon mari , je ne vous vois point partir de votre maison à votre ordinaire pour aller à la tribune proposer des édits comme législateur & comme tribun , ni pour aller à la guerre , environné d'honneur ,*

& en état, si le sort des armes me privoit de votre chere vie, de me laisser un deuil horrible & sans consolation, mais au moins plein de gloire. Vous allez vous exposer aux meurtriers de votre frere Tibérius ; & vous y allez sans armes, plus prêt à tout souffrir qu'à rien attendre vous-même. En quoi je loue votre générosité ; mais vous allez mourir, sans que votre mort puisse être utile à votre patrie. Déjà le mauvais parti triomphe, la violence & le fer décident dans tous les jugemens. Si votre frere avoit été tué devant Numance, les loix de la guerre par une treve nous auroient fait rendre son corps ; au lieu que présentement je vais peut-être moi-même être réduite à courir toute éplorée les rivières & les mers pour les supplier de me montrer enfin votre corps qu'elles auront long-tems gardé dans leur sein. Car désormais que peut-on attendre des loix & des dieux mêmes, après qu'à leur vue Tibérius a été si cruellement massacré ?

Licinnia ayant fait ces tristes regrets le visage couvert de larmes, Caius se débarrassa doucement d'entre ses bras, & marcha dans un profond silence environné de ses amis. Sa femme voulant s'avancer & le suivre pour le retenir par sa robe, tomba sur le pavé où elle demeura long-tems sans voix & sans sentiment, jusqu'à ce que ses domestiques, la voyant évanouie, l'enleverent & l'emportèrent chez son frere Crassus.

Quand les gens de Caius & de Fulvius furent assemblés sur l'Aventin, Fulvius, à la-

sollicitation de Caius, envoya à la place le plus jeune de ses enfans avec un caducée à la main. C'étoit un jeune garçon d'une beauté singuliere. Dès qu'il fut arrivé à la place, se tenant dans une posture pleine de pudeur & de modestie, & le visage baigné de pleurs, il fit au consul & au sénat des propositions d'accommodement. La plupart des sénateurs écoutoient assez volontiers ces propositions; mais le consul Opimius, prenant la parole, dit, *que ce n'étoit point par des hérauts que ces rebelles devoient persuader le sénat; qu'ils devoient descendre de leur asyle comme des prévenus, venir subir le jugement, & se livrant eux-mêmes, demander grace en cet état, & désarmer la colere du sénat irrité de leur révolte.* En même tems il ordonna à ce jeune homme de s'en retourner & de revenir avec l'acceptation de ces articles qu'il leur marquoit, ou de ne plus revenir.

Le jeune homme ayant fait son rapport, Caius, dit-on, voulut descendre & aller faire ses efforts pour persuader & ramener le sénat; mais tous les autres s'y étant opposés, Fulvius renvoya encore son fils à la charge pour faire les mêmes propositions. Mais Opimius, qui ne demandoit qu'à décider l'affaire par la voie des armes, impatient d'en venir aux mains, fit prendre le jeune Fulvius; & l'ayant donné en garde à des gens sûrs, il marcha contre la troupe de Fulvius avec une bonne infanterie & des archers Crétois, qui, tirant sur eux & en blessant plusieurs, les mirent

bientôt en désordre. Dans un moment la déroute fut générale. Fulvius se retira dans un bain public qui étoit abandonné, où il fut trouvé peu de momens après, & égorgé avec l'aîné de ses enfans.

Pour Caius, personne ne le vit combattre ni tirer l'épée, mais très-affligé de tout ce qui se passoit, il se retira dans le temple de Diane. Là il voulut se servir de son poignard pour se tuer lui-même; mais il en fut empêché par les plus fideles de ses amis Pomponius & Licinnius, qui, l'ayant suivi, lui ôterent son poignard, & le porterent à prendre la fuite. On dit qu'avant que de sortir il se jetta à genoux; & levant les mains vers la déesse, il pria que le peuple Romain, en punition de son ingratitude & de sa noire trahison, ne sortît jamais de la dure nécessité à laquelle il couroit volontairement. car la plupart l'avoient abandonné sur la premiere publication de l'amnistie qu'on leur promit.

Comme Caius s'enfuyoit, ses ennemis qui le suivoient de près l'atteignirent près du pont de bois. Ses deux amis qui ne l'avoient point abandonné le forcerent de gagner les devans pendant qu'ils s'opposeroient seuls à ceux qui le poursuivoient; & se jettant en même tems l'épée à la main au-devant du pont, ils combattirent avec tant de courage qu'aucun d'eux ne put passer jusqu'à ce qu'ils eussent été tués sur la place. Caius n'avoit avec lui qu'un esclave nommé Philocrate. Tous les autres l'exhortoient & l'encourageoient comme on

fait dans les combats de lice , mais personne ne le secouroit ; & il avoit beau demander un cheval à tous ceux qu'il trouvoit sur son passage , tout le monde le lui refusoit , car les ennemis étoient à leurs trouffes. Il les devança pourtant d'un moment, (a) & gagna un bois qui étoit consacré aux Furies. Là il fut tué de la main de son esclave qui , après lui avoir rendu ce service , se tua lui-même. D'autres disent qu'ils furent pris tous deux en vie par leurs ennemis , & que Philocrate embrassa si étroitement Caius , & le couvrit si bien de son corps , qu'aucun d'eux ne put le frapper que l'esclave ne fut percé auparavant de tous les coups qu'on portoit à son maître , & tombé mort à ses pieds. On dit qu'un soldat coupa la tête de Caius , & qu'il la portoit au consul , mais qu'un des amis d'Opimius , nommé Septimuléius , la lui en-

(a) *Et gagna un bois qui étoit consacré aux Furies.* C'est ainsi que Plutarque explique fort bien ce que les Romains appelloient *lucum Furinæ* , le bois de la déesse Furine. Car cette déesse étoit *Εφύρις* , *Furina*. Son bois étoit près du pont Sublicius. Aurélius Victor , dans son traité *des Homme illustres* , éclaircit tout cet endroit , & nomme les deux amis de Caius , qui , pour lui donner le tems de se sauver , s'opposèrent généreusement à ceux qui le poursuivoient. *Pomponio amico apud portam Trigeminam , P. Lætorio in ponte Sublicio*

persequentibus resistente in lucum Furinæ pervenit. Cette déesse Furina avoit un grand-prêtre appelé *Flamen Furinalis* , & une fête appelée *Furinalia*. Varron , dans le cinquième livre de la langue latine , *Furinalia & Furina , quod ei deæ feriæ publicæ dies is , cujus deæ honos apud antiquos , nam ei sacra instituta annua & Flamen attributus , nunc vix nomen notum paucis.* Festus en fait aussi mention , *Furinalia , sacra Furinæ quam deam dicebant.* Et dans le calen lier sa fête est marquée le 25 de Juillet. *Fur. N. P. Ludi.*

leva en chemin ; car avant le combat on avoit fait publier à son de trompe que ceux qui apporteroient les têtes de Caius & de Fulvius auroient pour récompense autant d'or pesant. Septimulélius porta au consul Optimius cette tête traversée au bout d'une pique. On fit apporter des balances , & il se trouva qu'elle pesoit dix-sept livres huit onces ; Septimulélius ayant ajouté la fraude au crime , car il ôta toute la cervelle de cette tête , & mit à la place du plomb fondu. Ceux qui apportèrent la tête de Fulvius n'eurent rien , parce que c'étoient des gens peu considérables.

Les corps de Caius & de Fulvius , & ceux de tous les autres qui avoient été tués furent jettés dans le Tibre au nombre de trois mille. Tous leurs biens furent confisqués ; on fit défenses à leurs femmes de les pleurer & d'en porter le deuil , & Licinnia fut privée de sa dot. Le plus jeune des enfans de Fulvius fut traité très-inhumainement, quoiqu'il n'eût fait aucune résistance & qu'il ne se fût pas trouvé au combat ; car ayant été envoyé auparavant pour proposer un traité , il fut retenu prisonnier, & après le combat on le fit mourir contre toute sorte de justice. Mais le peuple ne fut ni si offensé ni si affligé de toutes ces indignités, que de l'insolence qu'eut Optimius de bâtir le temple de la Concorde. Car il paroissoit par-là qu'il se glorifioit , qu'il s'enorgueillissoit de ce qu'il venoit de faire , & qu'il regardoit en quelque sorte comme un grand sujet de triomphe, le meurtre de tant

de citoyens. C'est pourquoi la nuit qui suivit la dédicace de ce temple , quelqu'un écrivit au-dessous de l'inscription : *ce temple de la Concorde est l'ouvrage de la Fureur.*

Cet Opimius fut le premier qui dans le consulat usurpa toute l'autorité du dictateur , & qui , sans aucune forme de justice , fit mourir trois mille citoyens , outre Caius Gracchus & Fulvius Flaccus , dont celui-ci avoit été consul & avoit eu les honneurs du triomphe ; & l'autre surpassoit tous ceux de son âge en vertu & en réputation. Mais cet Opimius si fier (a) ne put s'empêcher de commettre un vol public ; car envoyé en ambassade à la cour de Jugurtha , roi de Numidie , il se laissa corrompre par argent ; & ayant été condamné juridiquement pour une action si infame , il vieillit dans le mépris , il fut haï & bafoué du peuple qui véritablement d'abord après les actions cruelles de ce consul étoit tombé dans l'humiliation & dans l'abattement , mais qui se releva & reprit courage bientôt après ; & fit voir tout le regret qu'il avoit de la mort des Gracques ; car ayant fait faire leurs statues , il eut l'audace de les exposer en public , il consacra les lieux où ils avoient été tués , & il y alloit offrir les prémices des fruits de toutes les saisons. Plusieurs même y faisoient tous les jours des sacrifices , y ado-

(a) Ne put s'empêcher de commettre un vol public.) Cela est assez remarquable. Plutarque appelle *vol public* , de s'être laissé corrompre par

argent pour trahir les intérêts de sa patrie. Et en effet il n'y a pas de plus grand vol que celui-là.

roient & y faisoient leurs prieres à genoux tout comme dans les véritables temples.

Leur mere Cornélie supporta son malheur avec beaucoup de constance & de magnanimité ; & l'on écrit qu'en parlant des chapelles qu'on avoit bâties sur les lieux où ses enfans avoient été tués, elle dit seulement , *ils ont les tombeaux qu'ils méritent*. Elle passa le reste de ses jours dans une maison de campagne près du mont de Misene , sans rien changer à sa maniere de vivre. Comme elle avoit beaucoup d'amis & qu'elle aimoit à recevoir les étrangers, elle avoit toujours une bonne table ; sa maison étoit toujours pleine de Grecs & de gens de lettres ; les rois mêmes se faisoient un honneur de recevoir d'elle des présens & de lui en envoyer. Tous ceux qui étoient reçus chez elle prenoient un singulier plaisir à lui entendre raconter les particularités de la vie de son pere Scipion l'Africain , & sa maniere de vivre. Mais on l'admiroit surtout quand , sans donner aucune marque de douleur & sans verser une seule larme , elle faisoit l'histoire de tout ce que ses enfans avoient fait & souffert , comme si elle eût parlé de quelques anciens personnages qui lui auroient été entièrement étrangers.

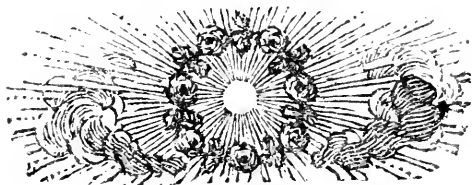
Cela paroissoit si extraordinaire que la plupart croyoient que la vieillesse lui avoit affoibli l'esprit, ou que la grandeur de ses maux & de ses malheurs lui avoit ôté le sentiment. Mais c'étoit eux-mêmes qu'on pouvoit accuser d'être privés & de sentiment & d'esprit, de

ne pas reconnoître quels grands remèdes fournissent aux hommes contre la douleur & la tristesse l'heureuse naissance & la bonne éducation ; & d'ignorer (a) que , si dans la prospérité la fortune triomphe souvent de la vertu dans ceux qui ont été le mieux élevés , & qui sont le plus attachés à tout ce qui est beau & honnête , dans l'adversité elle ne leur ôte pas la force de supporter constamment leurs malheurs.

(a) *Que si dans la prospérité la fortune triomphe souvent de la vertu dans ceux qui ont été le mieux élevés.*) C'est ce que l'expérience fait voir assez souvent. Un homme vertueux qui dans la prospérité n'a pu se défendre

contre la fortune , résiste souvent à tous ses coups les plus rudes dans l'adversité. Et il n'est pas mal-aisé d'en trouver la raison ; la prospérité amollit & relâche , au lieu que l'adversité resserre & endurecit.

Fin de la vie de Tibérius & Caius Gracchus.



COMPARAISON

D'AGIS ET DE CLÉOMENE

A V E C

TIBÉRIUS ET CAIUS GRACCHUS.

APRÈS avoir fini le récit des actions de ces personnages, nous n'avons qu'à contempler leurs vies ensemble en les comparant. Pour ce qui est des deux Gracques, tous ceux qui en ont le plus mal parlé & qui ont eu pour eux la haine la plus outrée, n'ont jamais osé dire qu'ils n'eussent pas été plus heureusement nés à la vertu, que tous les Romains de leur tems, & que cette heureuse naissance n'eût pas été secondée & fortifiée par la plus excellente éducation & par les instructions les plus solides. Mais dans Agis & dans Cléomene, la nature paroît avoir été encore plus forte que dans ces deux Romains, en ce que n'ayant pas eu le bonheur d'être bien élevés, & ayant été nourris dans des coutumes & dans des manieres de vivre qui avoient corrompu ceux qui avoient été avant eux, ils se rendirent pourtant des modeles de vertu, de simplicité & de tempérance.

D'ailleurs les Gracques ayant vécu dans le tems où Rome étoit la plus florissante, & où l'éclat des vertus relevoit davantage sa gloire

& sa dignité, ils auroient eu honte d'abandonner la succession de cette vertu paternelle qui leur étoit transmise par leurs ancêtres; au lieu qu'Agis & Cléomene, nés de peres qui avoient des sentimens bien différens, & ayant trouvé leur patrie toute corrompue & toute malade, ne ralentirent pourtant en rien l'ardeur qu'ils avoient naturellement pour tout ce qui est beau & honnête.

Il est vrai qu'une très-grande marque du désintéressement des Gracques, & du mépris qu'ils avoient pour l'argent, c'est qu'ayant été dans les plus grandes charges & dans les emplois les plus considérables, ils ont toujours conservé leurs mains pures, & n'ont jamais effuyé aucun reproche d'avoir pris la moindre chose injustement. Mais Agis se feroit mis dans une véritable colere, si quelqu'un l'avoit loué de n'avoir rien pris du bien des autres, lui qui donna à ses citoyens son propre bien qui consistoit en six cens talens d'argent comptant sans les meubles & autres biens très-considérables. Quel grand mal n'auroit donc point paru un gain injuste à celui qui regardoit comme une avarice horrible de posséder plus que les autres, quoique justement?

Que si l'on considère la hardiesse & l'audace de leurs entreprises & des innovations qu'ils firent dans l'état, celles d'Agis l'emportent de beaucoup par leur grandeur & par leur importance. Car, des deux Romains, Caius ne s'appliqua principalement qu'à faire de

grands chemins & à repeupler des villes par des colonies ; & le trait le plus hardi & le plus éclatant de leur politique , ce fut pour Tibérius le partage des terres ; & pour Caius le changement qu'il fit dans les tribunaux de la justice , (a) en mêlant parmi les sénateurs un pareil nombre de chevaliers. Au lieu que le changement qu'Agis & Cléomene firent dans leur état , fut tout autre chose ; car voyant bien que de vouloir corriger par le menu les petites fautes , & retrancher peu-à-peu ce qu'il y avoit de défectueux , (b) c'étoit , comme dit Platon , couper les têtes de l'hydre : ils introduisirent dans les affaires un changement qui pouvoit chasser tout-d'un-coup tous les maux & y rétablir l'ordre. Peut-être même est-ce parler plus véritablement de dire qu'ils proscrivirent & cassèrent le changement qu'on avoit introduit avant eux , & qui avoit causé tous ces maux ; & que par-là ils ramenerent & rétablirent

(a) *En mêlant parmi les sénateurs un pareil nombre de chevaliers.*) Il devoit plutôt dire , en ôtant aux sénateurs les jugemens des procès , & en les transportant aux chevaliers.

(b) *C'étoit , comme dit Platon , couper les têtes de l'hydre.*) Le passage de Platon est du quatrième livre de la République, tom. II, pag. 426, & il convient parfaitement ici , car Platon parle des législateurs qui croient par de petites loix en détail déraciner

les vices de leur république. Voici comme il s'en moque : *Ce sont de merveilleux personnages , ces législateurs qui font les loix dont je viens de parler , & qui sont toujours après à réformer l'état , croyant avoir trouvé par là le moyen de mettre fin à toutes les fraudes & malversations qui se commettent dans le commerce , & sur les choses dont je viens de parler , ne s'apercevant pas qu'ils ne font autre chose que couper la tête de l'hydre.*

leur ville dans l'état qui lui étoit propre , & qui étoit celui de sa fondation.

On peut dire aussi qu'à tout ce que les Gracques voulurent exécuter dans le gouvernement , tous les plus grands des Romains s'y opposèrent : au lieu que tout ce qu'Agis entreprit & que Cléomene acheva , étoit fondé sur l'autorité la plus grande , la plus authentique & la plus respectable , qui leur servit de modele , je veux dire sur les rhetres ou anciennes loix de leur patrie touchant la tempérance & l'égalité , dont les unes avoient été établies par Lycurgue , & les autres avoient Apollon même pour auteur & pour fondateur.

Mais ce qui est encore plus considérable , c'est que par toutes les nouveautés que les Gracques introduisirent , Rome ne s'agrandit jamais & n'acquit pas un pouce de terrain ; au lieu que , par celles de Cléomene , la Grece vit en peu de tems Sparte devenir maîtresse du Péloponese , & combattre contre les peuples les plus puissans ; ce grand & glorieux combat pour la principauté , combat dont l'unique but étoit de délivrer la Grece entiere des armes des Illyriens & des Gaulois , & de la remettre sous le juste & honorable gouvernement des descendans d'Hercule.

Je trouve aussi que la mort de tous ces personnages marque quelque différence dans leur vertu ; car les Gracques combattirent contre leurs citoyens , & ensuite ayant pris la fuite , ils périrent malheureusement. Au lieu

que , des deux Grecs , Agis mourut presque volontairement pour ne faire mourir aucun citoyen ; & Cléomene , forcé par les mépris & par les outrages qu'il essuya , prit enfin les armes pour se venger ; mais l'occasion n'ayant pas favorisé son courage , il se tua généreusement.

Que , si on les regarde les uns & les autres par un autre côté , on trouvera qu'Agis n'a jamais fait aucune action de grand capitaine ; car il fut tué avant que d'avoir pu donner des marques de son habileté & de son courage , & qu'à toutes les grandes & belles victoires de Cléomene , qui sont en grand nombre , on peut opposer l'éclatante action de Tibérius , lorsqu'à la prise de Carthage il monta le premier sur la breche , ce qui ne fut pas un médiocre exploit ; & le sage traité qu'il fit à Numance , par lequel il sauva vingt mille Romains qui n'avoient aucune autre espérance de salut. Pour Caius , & dans cette guerre de Numance & dans la Sardaigne , il donna de grandes marques de valeur : de sorte que ces deux freres auroient été comparables aux plus grands capitaines Romains , s'ils n'avoient pas été tués si jeunes.

Pour ce qui est de leur maniere de gouverner , il semble qu'Agis se conduisit avec trop de lenteur & de mollesse ; car il se laissa surprendre par Agésilas , il trompa ses citoyens en n'exécutant pas le partage des terres qu'il leur avoit promis ; & pour tout dire , en un mot , par une timidité qui procédoit de sa

grande jeunesse, il laissa inutiles & imparfaites toutes les grandes entreprises qu'il avoit faites, & qui avoient excité l'attente du public. Cléomene, au contraire, se porta avec trop de violence & d'emportement à changer le gouvernement de la république, en tuant, contre toute sorte de raison & de justice, les éphores qu'il lui auroit été très-facile d'attirer dans son parti, puisqu'il étoit le plus fort; ou de les chasser de la ville, comme on en chassa quantité d'autres que l'on bannit. Car, d'avoir recours au fer sans la dernière nécessité, cela n'est ni du grand médecin ni du grand politique, & fait voir au contraire dans l'un & dans l'autre une grande ignorance de l'art. Et il y a de plus dans le politique, que cette ignorance est accompagnée d'injustice & de cruauté. Mais aucun des deux Gracques ne commença le premier à verser le sang de ses citoyens; & on rapporte que Caius attaqué de tous côtés & en butte à tous les traits de ses ennemis, ne prit pas le parti de se défendre, & qu'autant qu'il étoit brave & déterminé dans les batailles, autant il fut froid & lent dans la sédition. Car premièrement il sortit de sa maison & sans armes; ensuite, pendant que l'on combattoit, il se tint toujours à l'écart, & on le vit toujours plus occupé à se retenir & à ne rien faire, qu'à s'empêcher de rien souffrir. C'est pourquoi il est plus juste de regarder leur fuite comme un effet de leur précaution, que comme une marque de leur lâcheté; car il n'y avoit point de milieu, ou il falloit céder

par la fuite à ceux qui les poursuivoient , ou en les attendant , se mettre en défense & repousser la force par la force.

Quant aux reproches qu'on peut faire aux uns & aux autres, le plus grand dont on puisse noircir la mémoire de Tibérius , c'est d'avoir déposé son collègue & d'avoir brigué un second tribunat. Mais c'est injustement qu'on a imputé à Caius la mort d'Antyllius , car il fut tué contre sa volonté & à son grand regret. Au lieu que Cléomene , sans rapporter ici le meurtre des éphores , affranchit tous les esclaves , & regna en effet tout seul pendant qu'il faisoit semblant de regner en second , ayant appelé au trône , pour sauver les apparences , son frere Euclidas qui n'étoit pas d'autre maison que lui. Il écrivit bien à Archidamus , à qui seul il appartenoit de regner conjointement avec lui , parce qu'il étoit de l'autre maison , & lui persuada de quitter Messene & de venir à Sparte. Mais Archidamus ayant été tué d'abord après son arrivée , Cléomene ne fit aucune recherche pour venger sa mort , & confirma par-là le soupçon que l'on en avoit que c'étoit lui-même qui l'avoit fait tuer , en cela bien différent de Lycurgue qu'il faisoit semblant d'imiter ; car Lycurgue rendit librement & volontairement au jeune Charilaüs , fils de son frere , le royaume qui lui avoit été confié ; & dans la crainte où il étoit que si cet enfant venoit à mourir de maladie ou autrement , on ne l'accusât d'y avoir contribué , il se bannit lui-

même de son pays, & n'y retourna qu'après que son neveu Charilais eut un fils pour succéder à la couronne. Mais parmi tous les Grecs en trouvera-t-on un seul qu'on puisse comparer à Lycurgue ?

Nous avons montré que le gouvernement de Cléomene a été marqué par de plus grandes nouveautés & par de plus grandes injustices. Aussi ceux qui blâment les mœurs des uns & des autres, reprochent à Agis & à Cléomene qu'ils ont eu dès le commencement un esprit tyrannique & porté à la guerre. Au lieu que les envieux de la gloire des Gracques ne leur reprochent qu'un excès d'ambition ; & ils avouent tous qu'emportés par la chaleur des contestations & par la colere, contre leur propre naturel, comme par des vents impétueux, ils avoient passé les bornes & porté le gouvernement à ces excès qu'on ne peut excuser.

En effet, qu'y avoit-il de plus beau & de plus juste que leur premier dessein, si les riches & les nobles, en opposant la force & la puissance pour les empêcher de faire passer leur loi, ne les eussent jettés tous deux dans la nécessité de prendre les armes, l'un pour défendre sa vie, & l'autre pour venger son frere qui avoit été mis à mort sans aucune forme de jugement & sans aucun arrêt préalable ?

Vous voyez (a) donc assez vous-même la différence qui est entr'eux. Que, s'il faut les

(a) Il parle à Sénécion, à qui il adresse ces vies.

caractériser chacun en particulier , je trouve que Tibérius est au-dessus des trois autres par la vertu ; que le jeune Agis a fait moins de fautes ; & que Caius est fort au-dessous de Cléomene , soit en courage pour entreprendre , soit en audace pour exécuter.

*Fin de la comparaison d'Agis & de Cléomene
avec Tibérius & Caius Gracchus.*





DÉMOSTHÈNE.

(a) CELUI qui a composé l'éloge d'Alcibiade sur la victoire qu'il remporta à la course des chars aux jeux Olympiques, que ce soit Euripide, comme c'est la plus commune opinion, ou que ce soit un autre, dit *que la première chose nécessaire au bonheur d'un homme, c'est, mon cher Sosius Sénécion, d'être né dans une ville célèbre.* Pour moi je pense tout autrement, & je suis persuadé que pour celui qui doit jouir d'un bonheur véritable & solide, qui consiste principalement dans les mœurs & dans la disposition de l'esprit, il n'y a nulle différence qu'il soit né dans une ville obscure & pauvre, ou d'une mere laide & petite. Car il est ridicule de s'imaginer que la petite ville de Julis, qui n'est qu'une très-petite partie de l'isle de Céos, qui n'est pas elle-même fort grande, & que l'isle d'Egine, dont un Athénien disoit autrefois *qu'il la falloit ôter comme une paille de l'œil du Pirée*, peuvent porter de bons comédiens & de grands poètes, & qu'elles

(a) Celui qui a composé l'éloge d'Alcibiade sur la victoire qu'il remporta à la course des chars aux jeux Olympiques.) Ces victoires des jeux

Olympiques étoient regardées comme si glorieuses, que les poètes les célébroient par leurs vers, comme nous le voyons par les odes de Pindare.

ne fauroient porter un homme juste , ferme , content de son état , & plein de magnanimité & de sagesse. Car , au contraire , il est très-vraisemblable que tous les autres arts qui n'ont été inventés que pour le gain , pour la réputation , ou pour le plaisir , se flétrissent & dépérissent entièrement dans les petites villes inconnues & peu fréquentées ; (a) mais que la vertu , comme une plante forte & généreuse , prend racine dans toute sorte de terroirs où elle rencontre une bonne nature & une ame ferme & qui aime le travail. C'est pourquoi aussi nous-mêmes , quand nous manquons de sagesse , & qu'il nous arrive de ne pas vivre comme il faut , nous n'en rejettons pas la faute sur la petitesse & sur l'obscurité de notre patrie , nous nous en accusons justement nous-mêmes comme seuls coupables de nos fautes & de nos excès.

(b) Mais ce qui est très-véritable , c'est

(a) *Mais que la vertu , comme une plante forte & généreuse , prend racine dans toute sorte de terroirs où elle rencontre une bonne nature.*) Cela ne peut être contesté. Mais il n'est pas moins vrai qu'une ville célèbre peut être d'un grand secours ; car une nature foible ou corrompue ne se corrigera pas facilement dans une ville obscure , au lieu que dans une grande ville elle trouvera de grands modèles qui pourront servir à la redresser.

véritable , c'est que pour un homme qui a entrepris de rassembler des faits & d'écrire une histoire.) Cela est vrai en tout point pour un homme qui écrit , en quelque genre qu'il écrive , il a besoin d'être dans une grande ville. Là il trouve le secours des bibliothèques , des gens savans , & des gens de bon goût. Et les deux derniers manquent plus ordinairement dans les petites villes , que le premier ; car dans le plus méchant bourg on peut avoir des livres.

(b) *Mais ce qui est très-*

que pour un homme qui a entrepris de rassembler des faits, & d'écrire une histoire composée de choses & d'aventures qui ne sont ni sous sa main, ni arrivées dans son pays, mais étrangères, diverses & dispersées çà & là dans plusieurs différens écrits, la première chose dont il a effectivement besoin, c'est d'être dans une grande ville bien peuplée, & qui aime ce qui est beau & honnête. Il en a besoin, afin qu'ayant quantité de livres en sa disposition, & que s'instruisant par la conversation de toutes les particularités qui ont échappé aux écrivains, & qui s'étant conservées dans la mémoire des hommes, deviennent plus vraisemblables & plus croyables par cette espèce de tradition, il ne fasse pas un ouvrage imparfait & qui manque de ses principales parties. (a) Pour moi qui suis né dans une ville fort petite, & qui pour l'empêcher de devenir encore plus petite, prends plaisir à m'y tenir, & qui, pendant mon séjour à Rome & dans les autres villes d'Italie, n'ayant pas eu le tems d'apprendre la langue Latine, à cause des affaires publiques dont

(a) *Pour moi qui suis né dans une ville fort petite, & qui pour l'empêcher de devenir encore plus petite, prends plaisir à m'y tenir.* Car il étoit de Chéronée, petite ville de Béotie. Plutarque, après les voyages qu'il avoit faits en Italie depuis le commencement du règne de Vespasien jusques vers la fin de

celui de Domitien, se retira enfin & renonça à toute l'ambition qu'il auroit pu satisfaire ailleurs, pour se tenir à Chéronée, & pour empêcher cette ville de devenir plus petite qu'elle n'étoit, car un seul homme sage, un seul homme de réputation, empêche une ville de dépérir, & la rend toujours considérable.

j'étois chargé, & de la quantité de gens qui venoient tous les jours chez moi pour s'entretenir de la philosophie, n'ai commencé que fort tard & déjà fort avancé en âge, à lire les écrits des Romains, il m'est arrivé une chose assez étonnante, & pourtant très-vraie; c'est (a) que les termes de cette langue n'ont pas tant servi à me faire entendre les faits, que la légère connoissance que j'avois déjà des faits m'a conduit à entendre les termes. Pour ce qui est de sentir la beauté de l'expression latine, sa précision, ses métaphores, ses autres figures, son harmonie, & toutes ses autres qualités, qui font la force, l'énergie & l'agrément de la diction, je suis très-persuadé que cela est très-agréable, & fait un très-grand plaisir; mais cela demande une étude & un exercice qui ne sont pas fort aisés, & qui ne peuvent être entrepris que par ceux qui ont plus de loisir, & à qui l'âge permet cette application si ambitieuse. C'est pourquoi ayant résolu d'écrire dans ce traité, qui est le cinquième de mes paralleles, la vie de Démosthene & celle de Cicéron, nous examinerons leur naturel, leurs mœurs & la disposition de leur esprit, par leurs actions &

(a) *Que les termes de cette langue n'ont pas tant servi à me faire entendre les faits, que la légère connoissance que j'avois déjà des faits, m'a conduit à entendre les termes.* Cela arrive d'ordinaire à ceux qui n'ont pas étudié les langues à fond & par principes. Les

faits dont ils sont instruits, leur font entendre les termes. Mais cela est souvent sujet à caution. Et Plutarque lui-même en est une preuve, car il s'est quelquefois trompé, comme je l'ai déjà remarqué en quelques endroits de cet ouvrage.

par leur conduite dans le gouvernement, (a) & nous n'entreprendrons point de montrer lequel des deux étoit l'orateur le plus éloquent & le plus agréable ; car , comme dit le poète Ion, (b) *la force du dauphin est sur son rivage*. (c) Cécilius , écrivain très-présumptueux en toutes choses , ayant ignoré cette maxime , a eu la témérité de donner une comparaison de Démosthène & de Cicéron. Mais peut-être faut-il dire sur cela , que si ce précepte , *Connois-toi toi-même* , étoit d'un usage fort commun , & qu'il dépendît de tous les hommes de le pratiquer , ce ne seroit pas

(a) *Et nous n'entreprendrons point de montrer lequel des deux étoit l'orateur le plus éloquent.*) Plutarque savoit assez de latin pour lire Cicéron , & pour l'entendre passablement. Cependant il se garde bien de juger de son éloquence pour la comparer à celle de Démosthène. Voilà une grande sagesse qui n'a pas toujours été imitée.

(b) *La force du dauphin est sur son rivage.*) C'est comme nous disons aujourd'hui par forme de proverbe , *le coq sur son pailler*. Le Grec est fort dans son grec , le Latin dans son latin. Ni l'un ni l'autre ne doivent passer leurs bornes , à moins que par une longue étude ils ne se soient fait naturaliser dans le pays qui n'est pas le leur. Le dauphin qui quitte son rivage pour s'écarter dans les terres , est perdu.

(c) Cécilius , écrivain très-présumptueux en toutes choses , ayant ignoré cette maxime , a eu la témérité de donner une comparaison de Démosthène & de Cicéron.) Cécilius étoit un célèbre rhéteur Sicilien , qui vivoit sous Auguste. Il avoit fait un traité du Sublime dont parle Longin. Il a été loué par les plus célèbres rhéteurs. Un des plus savans , nommé Lyfimachides , lui avoit dédié son ouvrage des dix rhéteurs Attiques. Il savoit sa langue latine , il vivoit du tems qu'elle étoit la plus florissante ; cependant Plutarque l'accuse de témérité d'avoir voulu juger de l'éloquence de Cicéron. Notre siècle nous a fourni des écrivains plus présomptueux & plus téméraires. Il n'y a d'autre réponse à leur faire que celle que Plutarque fait ici.

un précepte si divin , & il n'auroit pas fallu qu'un Dieu vînt nous le donner. Pour moi il me semble que Dieu voulant fondre , pour ainsi dire , ces deux orateurs dans le même moule , a jetté d'abord dans leur naturel des ressemblances très-parfaites , comme la même ambition & le même amour de la liberté dans toute leur conduite , le même défaut de courage dans les guerres & dans les dangers , & qu'il y a mêlé encore beaucoup de choses qu'on attribue à la fortune. Car je ne crois pas qu'il soit possible de trouver ailleurs deux autres orateurs qui , de petits & obscurs qu'ils étoient , soient devenus si grands & si illustres , qui aient heurté des rois & des tyrans , qui aient perdu leurs filles , qui aient été bannis de leur patrie , qui y aient été rappelés avec gloire , qui s'en soient enfuis encore , qui aient été repris par leurs ennemis , & qui en expirant aient vu expirer avec eux la liberté de leur patrie. De sorte que s'il étoit possible que la Nature & la Fortune entraissent en dispute sur leur sujet , comme deux ouvriers qui contestent sur leur ouvrage , il seroit difficile de juger laquelle des deux les a rendus plus semblables , ou la Nature dans leurs mœurs , ou la Fortune dans leurs aventures & dans tous les accidens de leur vie. Mais il faut commencer par le plus ancien.

(a) Démosthène , pere de l'orateur Démosthène ,

(a) *Démosthène , pere de l'orateur Démosthène , étoit un des plus honnêtes hommes* & des premiers citoyens de la ville.) C'est ce que signifie , ἢ μὲν τῶν καλῶν καὶ ἀγαθῶν

thene, étoit un des plus honnêtes hommes & des premiers citoyens de la ville. Théopompe écrit qu'on l'appelloit le *Fourbisseur*, parce qu'il avoit un atelier où il faisoit travailler plusieurs esclaves à faire des épées & d'autres armes. (a) Et l'orateur Eschine dit que sa mere étoit fille d'un certain Gylon, qui avoit été banni de la ville pour crime de trahison, & d'une mere barbare. Mais nous ne saurions dire si c'est une vérité, ou une satire, & une calomnie.

Démosthène perdit son pere à l'âge de sept ans (b), & demeura avec un bien fort considérable, car son pere lui laissa près de quinze talens; mais il fut ruiné par l'injustice de ses tuteurs qui lui en volerent une partie, & laisserent dépérir l'autre, jusques-là qu'ils ne payerent pas à ses maîtres le salaire qui leur étoit dû. Cela fut apparemment cause qu'il ne fut pas élevé dans les sciences qui conviennent à un enfant de bonne maison. Outre

ἀνδρῶν. Ce qui va non-seulement aux mœurs, mais à la naissance. Car Eschine même lui rend ce témoignage, *Démosthène le pere, du bourg de Pæane, étoit d'une naissance libre, car il ne faut pas mentir.*

(a) Et l'orateur Eschine dit que sa mere étoit fille d'un certain Gylon, qui avoit été banni de la ville pour crime de trahison. Ce Gylon fut accusé d'avoir livré aux ennemis une ville de Pont, appelée Nymphée, qui appartenoit

aux Athéniens. Ce reproche l'obligea à s'exiler. Il alla en Scythie où il épousa une femme du pays, dont il eut deux filles; l'une fut mariée à Philocharès, & l'autre appelée Cléobule, à Démosthène à qui elle porta en dot cinquante mines, c'est-à-dire, deux mille cinq cens livres. Démosthène l'orateur naquit de ce mariage.

(b) La seconde année de l'olympiade CI, l'an 337 avant l'ere chrétienne.

que la foiblesse & la délicatesse de son tempérament empêcherent sa mere de le porter au travail, & ses maîtres de le presser & de le contraindre; car dans son enfance il étoit fort maigre & fort infirme, (a) & l'on prétend que c'est cette foiblesse & cette infirmité qui portèrent ses camarades à lui donner par moquerie le surnom de *Batalus*, qui étoit un surnom fort décrié. Car, selon les uns, *Batalus* étoit un joueur de flûte, fort efféminé, contre lequel le poëte Antiphane fit une petite comédie; selon d'autres, c'étoit un poëte qui ne faisoit des vers que pour la mollesse & la débauche. Il paroît aussi que dans ce tems-là *Batalus* étoit dans l'Attique le nom d'une partie du corps que la pudeur ne permet pas de nommer. Pour ce qui est d'*Argas*, autre surnom qu'on donna aussi à Démosthène, on prétend qu'il lui fut donné à cause de la férocité & de la rudesse de ses mœurs, (b) car il y a des poëtes qui appellent de ce nom un

(a) *Et l'on prétend que c'est cette foiblesse & cette infirmité qui portèrent ses camarades à lui donner par moquerie le surnom de Batalus.*) Mais ce surnom ne convient nullement à un homme qui est foible & infirme, mais à un homme mou & efféminé; car on dit que Démosthène dans sa jeunesse étoit un peu débauché, qu'il alloit en masque déguisé en femme, & qu'il aimoit les festins. C'est ce qui lui attira le surnom de *Batalus*, qui signifioit un infame, un

débauché, comme Hesychius l'explique : *Βάταλος*, dit-il, *καταπύγων καὶ ἀνδρόγυνος, κίναιδος, ἑκλιντος.*

(b) *Car il y a des poëtes qui appellent de ce nom un serpent.*) Non-seulement les poëtes, mais Hippocrate lui-même parle d'un serpent nommé *Argas*, ou *Argès*. C'est dans le cinquième livre des *Epidem.* Un jeune homme, dit-il, après avoir beaucoup bu dormoit sur le dos dans une tente. Un serpent, nommé *Argès*, lui entra dans la bouche, &c.

serpent ; ou à cause du fiel & de l'amertume de ses discours , qui affligeoient toujours ceux qui les entendoient , car *Argas* étoit le nom d'un poëte qui faisoit des chansons pleines de malignité & de médifance. Mais en voilà assez sur cet article.

Quant à son application à l'étude de l'éloquence , voici l'occasion qui y donna lieu : (a) l'orateur *Callistrat* devoit plaider en pleine audience la cause de la ville d'*Oropus*. Cette cause avoit excité une grande attente dans le public , qui attendoit avec impatience le jour de cette plaidoierie , tant pour l'excellence de l'orateur , dont la réputation étoit alors très-florissante , que pour l'importance de l'affaire dont il s'agissoit , & qui faisoit le sujet de l'entretien de tout le monde. *Démosthène* ayant ouï dire que tous les maîtres & tous les gouverneurs de la jeunesse se préparoient à aller à ce jugement , pria son précepteur de le mener aussi avec lui ; ce précepteur , qui avoit quelque familiarité avec les huissiers qui ouvroient la salle de l'audience , obtint d'eux une place où son jeune

(a) *L'orateur Callistrat devoit plaider en pleine audience la cause de la ville d'Oropus.*) *Oropus* étoit une ville entre l'Attique & Tanagre sur l'Euripe. *Chabrias* ayant porté les Athéniens à marcher au secours des Thébains qui étoient fort pressés , ils y coururent & les délivrèrent. Les Thébains , oubliant ce grand service , enleverent

aux Athéniens la ville d'*Oropus* , qui étoit sur leurs frontières , & *Chabrias* même fut soupçonné d'être complice & accusé de trahison , & l'orateur *Callistrat* plaida contre lui. Cette cause étoit grande & bien digne d'exciter la curiosité. *Démosthène* en parle dans son oraison contre *Midias*. Il étoit dans sa seizième année quand cette cause fut plaidée.

disciple pût entendre les avocats sans être vu. Callistrate eut un succès qui lui attira l'admiration de tout le monde. Démosthène, frappé de cette gloire si éclatante, en devint comme jaloux; voyant cet orateur reconduit honorablement par tout le peuple, & comblé de louanges & de bénédictions, il en admira davantage la force de l'éloquence qui peut s'assujettir toutes choses & les manier à son gré. Dès ce moment il quitta toutes les autres sciences, & tous les exercices dont on occupoit les enfans, & s'exerça à composer des harangues pour parvenir un jour à être du nombre des orateurs.

Le premier maître d'éloquence auquel il s'attacha, ce fut le rhéteur Isée, quoique Isocrate tint alors publiquement son école, soit, comme quelques-uns disent, qu'étant un orphelin ruiné (a) il n'eût pas le moyen de payer à Isocrate le salaire qu'il prenoit ordinairement, qui étoit de dix mines, (b) ou

(a) *Il n'eût pas le moyen de payer à Isocrate le salaire qu'il prenoit ordinairement, qui étoit de dix mines.* Car ces rhéteurs avoient chacun un prix fait, qu'ils prenoient de leurs disciples, comme cela paroît par Platon. Mais la raison que Plutarque donne ici de ce que Démosthène ne put pas aller à l'école d'Isocrate, n'est pas recevable; si ce qu'il dit dans la vie du rhéteur Isée est vrai, qu'Isée quitta son école pour aller instruire Démosthène pour le

prix de dix mille drachmes, c'est-à-dire, de cinq mille livres, qui étoit dix fois le prix d'Isocrate.

(b) *Ou plutôt qu'il préférât l'éloquence d'Isée, comme plus subtile & plus propre à l'action.* Cette raison est la seule véritable. La manière d'Isocrate étoit trop douce & trop fleurie, & celle d'Isée étoit plus animée & plus forte, & il fut le premier qui tourna son style au maniement des affaires; ce qui parut plus propre à Démosthène.

plutôt qu'il préférât l'éloquence d'Isée comme plus subtile & plus propre à l'action, & qu'il l'eût choisie pour la mettre véritablement en pratique.

Hermippus écrit qu'il a trouvé dans quelques mémoires, sans nom d'auteur, (a) que Démosthène étudia aussi sous Platon, & que le commerce de ce philosophe lui servit beaucoup à former son éloquence; & il rapporte que Ctésibius disoit que, par le moyen de Callias de Syracuse & de quelques autres,

thene pour le dessein qu'il se proposoit. Le rhéteur Isée forma son style sur celui de Lyfias.

(a) *Que Démosthène étudia aussi sous Platon.* C'est ce que Cicéron confirme dans son Brutus. « On dit que » Démosthène lut assidu- » ment Platon, & qu'il fut » même son disciple, & cela » paroît par la grandeur & par » la majesté de son style ». *Lectitavisse Platonem studiose, audivisse etiam, Demosthenes diciunt, idque apparet ex genere & granditate verborum.* Il dit encore dans l'orateur. *Quod idem de Demosthene existimari potest, cujus ex epistolis intelligi licet quàm frequens fuerit Platonis auditor.* « On peut penser la même » chose de Démosthène par » les lettres duquel il paroît » avec quelle assiduité il alla » entendre Platon ». Cicéron a égard ici sur-tout à cette lettre que Démosthène écrivit à Héracléodore : *Mais voyant*

que vous aviez beaucoup de crédit & d'autorité & une grande érudition, & que vous aviez embrassé sur-tout la doctrine de Platon, qui est véritablement très-éloignée de toute avarice, de toute violence, & de toutes ces sortes de tours & de finesse, qu'on employe dans ces occasions, & qui porte en tout à ce qui est très-beau & très-juste. Celui qui a été une fois imbu de cette doctrine, grands dieux ! comment pourroit-il ne pas suivre la vérité, & ne pas avoir un cœur généreux & bien-faisant pour tous les hommes. Voilà un assez bel éloge de la philosophie de Platon, & qui marque assez que Démosthène l'avoit étudiée. Il y a encore une autre raison, c'est que Démosthène s'étant attaché à Isée, & Isée étant parfaitement semblable à Lyfias, qui étoit très-inférieur à Platon, il est très-vraisemblable qu'il alla chercher dans ce dernier ce qui manquoit aux deux autres.

Démofthene avoit eu en fecret les traités de rhétorique d'Ifocrate & ceux du rhéteur Callidamas, & qu'il en avoit beaucoup profité.

(a) Dès qu'il fut en âge, il commença à faire un procès à fes tuteurs, & à les pourfuivre en juftice. Ceux-ci, comme bons chicaneurs, trouvant toujours de nouvelles remifes, & obtenant tous les jours de nouveaux délais, donnerent bien de l'exercice à Démofthene, qui fut obligé de parler fouvervent; de forte que s'étant façonné, dit Thucydide, par ce travail continuel, il vint à bout de fon affaire, non fans beaucoup de peine & de danger. Mais, quoiqu'il eût gagné, il ne put pourtant retirer qu'une petite partie de fes biens paternels. Le plus grand gain qu'il fit dans cette pourfuite, c'est qu'il acquit la hardieffe & l'habitude de parler en public, & qu'ayant une fois tâté de l'honneur, de l'autorité & du crédit que donne le talent de la parole, il effaya de fe pouffer ou de fe mêler des affaires publiques. Et comme on dit de Laomédon d'Orchomene, que par les confeils de fes médecins il s'exerça à de longues courfes pour remédier à de grands maux de rate dont il étoit travaillé; & après s'être rétabli & fortifié par cet exercice, il entreprit de paroître dans les combats où l'on gagne des couronnes, & fe rendit un des plus

(a) *Dès qu'il fut en âge il commença à faire un procès à fes tuteurs.* Il perdit fon pere à fept ans; il fut dix ans fous fes tuteurs: il commença donc à les plaider à l'âge de dix-huit ans; mais ce ne fut que pour fes affaires particulières, ce que la loi ne défendoit point.

forts athletes dans la course du double stade. La même chose arriva à Démosthène. D'abord il s'exerça à plaider pour rétablir ses propres affaires ; après quoi , ayant acquis par ce travail continuel beaucoup d'habileté & de force dans l'art de parler , il se jetta dans les affaires publiques comme dans les jeux où l'on se propose des prix , & surpassa bientôt tous les orateurs qui tenoient le premier rang.

Cependant la première fois qu'il parla devant le peuple , on fit un si grand bruit qu'il eut de la peine à se faire écouter , & on se moquoit ouvertement de son style qui paroissoit fort étrange , étant très-confus & très-embrouillé par la longueur de ses périodes , & si forcé (a) par la quantité d'enthymemes & autres argumens qu'il entassoit , qu'on ne pouvoit le suivre. D'ailleurs il avoit la voix foible , une grande difficulté de langue , & l'haleine si courte , qu'elle empêchoit d'entendre ce qu'il disoit , parce qu'elle l'obligeoit à couper souvent ses périodes avant que le sens fût achevé. Cela le rebuta tellement , qu'il renonça aux assemblées du peuple & se retira au port du Pirée. Un jour qu'il se promenoit tout rêveur & fort découragé ,

(a) *Par la quantité d'enthymemes.* L'enthymeme est un syllogisme parfait dans l'esprit & dans le sens , mais imparfait dans l'expression , parce que l'on y supprime une des propositions comme trop claire & trop connue , & comme naturellement sup-

plée par l'esprit de ceux à qui on parle. Ce syllogisme a plus de grace & plaît davantage qu'un syllogisme parfait , mais il ne doit pas être trop fréquent , car l'esprit de l'auditeur se lasse d'avoir toujours à suppléer ce que l'on supprime.

Eunomus

Eunomus de Thriasie, qui étoit déjà vieux, le rencontra en cet état, & le gronda très-sérieusement de ce qu'ayant une maniere de parler entièrement semblable à celle de Périclès, il s'abandonnoit & se trahissoit pourtant lui-même par lâcheté & par foiblesse, & qu'il n'avoit ni le courage de soutenir le bruit & le tumulte d'une populace, ni la force de former & d'endurcir son corps à ces combats de la tribune; & que par une mollesse inexcusable il se laissoit abâtardir & flétrir sans s'en mettre en peine. Une autre fois ayant mal réussi & ayant été sifflé, comme il s'en retournoit chez lui la tête couverte pour cacher sa honte, & au désespoir de ce mauvais succès, il fut suivi par un comédien nommé Satyrus, qui étoit de ses amis, & qui entra avec lui. Démosthène commença à faire en sa présence des lamentations de ce qu'étant celui de tous les orateurs qui prenoit le plus de peine & qui travailloit le plus, jusques-là qu'il avoit presque ruiné sa santé à ce travail, il ne pouvoit pourtant trouver le moyen de plaire au peuple; (a) que de simples matelots très-ignorans, & presque toujours dans la crapule, étoient écoutés & occupoient la tribune, & que lui il étoit méprisé; & on ne daignoit pas l'entendre. Vous

(a) Que de simples matelots très-ignorans, & presque toujours dans la crapule, étoient écoutés, & occupoient la tribune.) Car à Athens, comme dans toute démocratie, les artisans étoient écoutés tout comme les orateurs les plus habiles. Et cela étoit très-bon. Quand il s'agissoit d'une affaire de marine, ou de la construction des vaisseaux, qui auroit-on plutôt dû écouter que des matelots, des charpentiers, &c.

dites vrai , Démonsthenes , lui répondit Satyrus ; mais moi je guérirai bientôt ce qui cause tout ce mal , si vous voulez seulement me réciter par cœur quelques scènes d'Euripide ou de Sophocle. Démonsthenes le fit sur l'heure ; & Satyrus répétant après lui les mêmes endroits , les prononça si bien & les accommoda tellement aux mœurs & à l'état de celui qu'il représentoit , que Démonsthenes même les trouva tout autres ; & que convaincu de l'ornement , de la grace & de la force que la prononciation & l'action donnent au discours , il regarda comme très-peu de chose , ou comme presque rien de s'exercer à bien parler , si on néglige la prononciation & l'action qui conviennent aux choses que l'on dit. Ce fut ce qui l'obligea à se faire sous terre un cabinet , qui étoit conservé encore de notre tems , où il alloit tous les jours s'exercer à déclamer & à former sa voix , & où il passoit souvent des deux & trois mois entiers en se faisant raser la moitié de la tête , afin que si la tentation le prenoit de sortir , il en fût empêché par la honte de paroître en cet état.

Quand il sortoit pour aller voir ses amis , ou que ses amis le venoient voir , tout ce qui se passoit dans ces conversations , tout ce qu'il entendoit & tous les faits qu'on rapportoit , il les prenoit pour autant de sujets de s'exercer , & il ne les avoit pas plutôt quittés , qu'il se retiroit dans ce cabinet souterrain , où il répétoit tout de suite les affaires dont on lui avoit parlé , & tout ce qu'on avoit dit pour &

contre ; & s'il avoit assisté à quelque discours public , il tâchoit de le retenir , (a) & le réduisoit ensuite en certains lieux communs & en périodes bien travaillées , qu'il gardoit pour s'en servir dans l'occasion. Souvent il s'occupoit à corriger , & à expliquer & étendre ce que les autres lui avoient dit , ou ce qu'il avoit dit lui-même aux autres. Cela le fit passer pour un homme d'un esprit pesant , qui n'avoit pas la conception vive , & dont toute la force & l'éloquence n'étoient que l'effet du travail , sans aucun naturel , & on alléguoit comme une grande preuve , que jamais personne n'avoit entendu Démosthène parler sur le champ , que même il étoit souvent arrivé qu'étant assis dans l'assemblée , le peuple l'appellant par son nom , & le pressant de parler , il n'avoit jamais voulu y entendre , à moins qu'il n'eût médité ce qu'il avoit à dire , & qu'il ne fût préparé. La plupart des autres orateurs en faisoient des railleries ; & Pythéas lui dit un jour en se moquant , *que son travail sentoit la lampe. Oui , vraiment , Pythéas* , lui repartit Démosthène en repoussant cette raillerie par une raillerie plus aigre & plus piquante , *mais c'est que la lampe & la mienne ne nous éclairent pas tous deux pour les mêmes*

(a) Et le réduisoit en certains lieux communs , & en périodes bien travaillées.) Il faisoit ce que Cicéron appelle *Theses politicas* , & que Cicéron faisoit lui-même , comme

il nous l'apprend dans sa quatrième lettre du neuvième livre à Atticus , & sur ces sujets il composoit des exordes , pour les avoir tout prêts dans l'occasion.

travaux. Il ne répondoit rien aux autres ; & bien loin de se défendre , il avouoit *que véritablement il n'avoit pas toujours écrit tout ce qu'il disoit , mais qu'il ne parloit jamais sans avoir écrit.* Il soutenoit même que celui qui prépare ses discours , est homme populaire , car cette préparation est une marque qu'il fait sa cour au peuple & qu'il veut lui plaire , au lieu que de ne pas se soucier ni se mettre en peine de ce que le peuple pensera des discours qu'on lui fait , c'est le propre d'un homme qui penche vers l'oligarchie , & qui employeroit plus volontiers la force , que la persuasion.

Pour ce qui est de sa timidité à parler sur le champ , on en rapporte une preuve qui n'est pas équivoque ; c'est qu'un jour étant troublé & désorienté par le bruit du peuple , Demadès se leva & parla sur le champ pour appuyer ses raisons , & que jamais Démosthène ne fit la même chose pour Demadès. Mais , dira quelqu'un , d'où vient donc qu'Eschine vante si fort l'audace de Démosthène dans ses discours , & qu'il l'appelle un homme très-étonnant & très-admirable ? (a) Comment

(a) *Comment se peut-il que sur le champ Démosthène se soit opposé à Python de Byzance , qui s'emportoit contre les Athéniens.* Ceci ne se passa pas à Athènes , mais dans le conseil des Béotiens. Après la prise d'Elatie , Philippe menaçant de marcher contre Athènes , les Athéniens envoyèrent de-

mander du secours aux Béotiens. L'alliance faite & leurs troupes assemblées à Chéronée , Philippe envoya à la communauté des Béotiens des ambassadeurs , dont ce Python , qui passoit pour l'orateur le plus éloquent , étoit le principal. Ce Python fit un très-beau discours , où il s'emporta furieusement contre

se peut-il que sur le champ Démosthène se soit opposé à Python de Byzance , qui s'emportoit contre les Athéniens , & qui marchoit contre eux comme un torrent capable de tout entraîner ? Comment se peut-il que Lamachus , du bourg de Myrrhene , ayant composé un panégyrique des rois Alexandre & Philippe , dans lequel il maltraitoit extrêmement les Thébains & les Olynthiens , & l'ayant lu dans l'assemblée des jeux olympiques , Démosthène se soit élevé contre lui ; & qu'en déduisant sur le champ , & prouvant par des faits historiques , & par les démonstrations les plus fortes , les grands biens que les Thébains & les Chalcidiens avoient faits à la Grece , & au contraire les grands maux que les flatteurs des Macédoniens lui avoient causés , il ait tellement ramené tous les assistans , déjà séduits par l'éloquence de Lamachus , que ce sophiste , craignant l'émeute du peuple , ait été obligé de se dérober secrètement de l'assemblée ?

Mais il n'est peut-être pas difficile d'accorder ces choses qui paroissent des contradictions. Pour moi il me semble que Démosthène , qui avoit pris Périclès pour son modele , ne

les Athéniens. Démosthène lui répondit sur le champ , & le surpassa ; & il s'applaudit si fort de cette victoire , qu'il en parle & s'en glorifie dans une de ses harangues. Et voici ses termes , auxquels Plutarque a fait allusion :
 Τὸτ' ἔγω μὲν τῷ Πύθωνι ἀπαμει-

μένα καὶ πολλὰ ῥέντι κατ' ἡμῶν ἐχ' ὑπερχάρσα. Alors je ne cédaï point à Python de Byzance , qui s'emportoit furieusement contre nous , & qui rouloit les flots de son éloquence , comme un torrent qui menaçoit de tout entraîner.

s'attacha pas tant à l'imiter dans ses autres parties, que dans sa prononciation & dans son geste, & sur-tout dans la sage résolution de ne parler ni promptement, ni sur le champ, sur toutes sortes de sujets, persuadé que c'étoit par cette prudente conduite qu'il étoit devenu si grand. Cependant il ne se refusoit pas toujours à la gloire qui revient quelquefois de parler sans préparation, quand la nécessité le demandoit, mais il vouloit que l'on ne commît pas souvent à la fortune son éloquence & toute sa réputation.

(a) Cela est si vrai, que l'on remarquoit plus de hardiesse & d'audace dans les discours que Périclès avoit prononcés sans préparation, que dans ceux qu'il avoit écrits, s'il en faut croire Eratosthene, Démétrius de Phalere, & les poëtes comiques. Car Eratosthene écrit que dans ses discours faits sur le champ, il étoit quelquefois comme un possédé; & Démétrius nous apprend qu'un jour, dans une de ses harangues, il fit ce serment en vers, comme transporté par une espece d'enthou-

(a) *Cela est si vrai, que l'on remarquoit plus de hardiesse & d'audace*) Plutarque va prouver les deux choses qu'il vient d'avancer. La première, que Périclès parloit quelquefois sur le champ, & la seconde, que cette maniere est quelquefois glorieuse, mais qu'elle est aussi dangereuse assez souvent, & il le prouve par les discours mêmes que Périclès avoit faits sans prépa-

ration. On y remarquoit plus d'audace que dans les autres; car la préparation rend plus sage & plus retenu, & l'impromptu rend plus hardi; il se sent de l'effort que fait l'imagination, & qui l'empêche de se tenir dans les bornes. La hardiesse & l'audace de Périclès ne réussissent pas toujours, comme on le voit par les railleries qu'elles lui attirèrent.

flafme : *J'en jure la terre , les fontaines , les fleuves & les mers.* Et des poëtes comiques , (a) l'un l'appelle *Ropoperperethras* , & l'autre , pour fe moquer du fréquent ufage qu'il faisoit de ce qu'on appelle en rhétorique *les contraires* ou *opposés* , dit de lui , *il a repris comme il a pris.* (b) Car Périclès a aimé à employer ce mot. A moins qu'on ne veuille dire que le poëte Antiphane dans ce mot a plaisanté sur ce que Démosthène dit dans sa harangue sur l'isle d'Halonefe , où il confeille aux Athéniens (c) *de ne pas la prendre de Philippe , mais de la reprendre.* Tout le monde tomboit pourtant d'accord que Démadès , lorsqu'il s'abandonnoit à son naturel fans aucune préparation , étoit invincible , & que ses discours faits sur le champ furpaffoient infiniment les discours de Démosthène les plus médités &

(a) *L'un l'appelle Ropoperperéthras.*) C'est-à-dire , *vendeur de vieille ferraille.* Ce surnom ne convient guère à l'idée que Plutarque veut donner de l'éloquence de Périclès comme d'un homme possédé & emporté par son enthousiasme. Mais le poëte qui lui donne ce surnom , a voulu se moquer par-là de ce serment emphatique , & des tours de l'éloquence de Périclès , comme de tours déjà usés & frivoles , & qu'il compare fort bien par cet endroit à la vieille ferraille.

(b) *Car Périclès a aimé à employer ce mot.*) J'ai mis

Périclès au lieu de *Démosthène* , qui est dans le texte , & qui s'y est glissé , à mon avis , par une négligence de copiste. Il est question là de Périclès , & non pas de Démosthène. Il me semble que cela est évident , à moins qu'on ne dise qu'il s'agit d'un mot que Démosthène avoit imité de lui. Mais cela seroit déplacé.

(c) *De ne pas la prendre de Philippe , mais de la reprendre.*) C'est-à-dire , de ne pas la prendre , la recevoir de Philippe comme une concession , mais de la reprendre comme une chose qui leur appartenoit.

les plus travaillés. Ariston de Chio rapporte un jugement de Théophraste sur les orateurs. Il dit qu'étant interrogé quel orateur lui paroïsoit Démosthène, il répondit, *un orateur digne de sa ville*. Et comme on lui demanda ensuite ce qu'il pensoit de Démadès, il dit que *c'étoit un orateur bien au-dessus de sa ville*. Le même philosophe raconte que Polyeuctus le Sphettien, un de ceux qui gouvernoient alors Athenes, disoit que *Démophile étoit un très-grand orateur*, mais que Phocion étoit un orateur *très-éloquent*, parce qu'il renfermoit beaucoup de sens en très-peu de paroles. Et sur cela on rapporte que Démosthène même, toutes les fois que Phocion se levoit pour plaider contre lui, avoit accoutumé de dire, (a) *Voici la hache de mes discours qui se leve*. Mais il seroit difficile de dire si Démosthène parloit ainsi par rapport à la force de l'éloquence de Phocion, ou par rapport à la grande réputation qu'il avoit acquise par sa grande sagesse, comme étant convaincu de cette vérité, qu'une seule parole, un seul clin-d'œil, un seul signe de tête.

(a) *Voici la hache de mes discours qui se leve.*) Pour dire que l'éloquence de Phocion étoit si forte, qu'elle alloit mettre en pièces la sienne, & la rendre entièrement inutile. Voilà un grand éloge pour Phocion. On pourroit peut-être croire aussi que Démosthène appelloit Phocion la hache de ses discours, pour faire entendre que cet

orateur par sa brièveté & par sa précision, lui enseignoit à retrancher toute parole inutile ou superflue, & à se resserrer en n'employant que ce qui étoit absolument nécessaire pour donner de la force & de l'énergie au discours, & en rejetant tout le reste. Le second sens que Plutarque donne paroît forcé.

d'un homme accrédité par la grande idée qu'il a donnée de sa vertu, font plus que les grandes périodes d'un autre.

Quant à ses défauts corporels, qui étoient un grand obstacle à l'éloquence, voici les remèdes qu'il y apporta, comme l'écrivit Démétrius de Phalere, qui disoit l'avoir ouï dire à Démosthène lui-même déjà vieux. Premièrement, pour son bégaiement & sa difficulté de langue, il les corrigea en remplissant sa bouche de petits cailloux, & en prononçant ainsi la bouche pleine plusieurs tirades de vers ou de prose. Et sa voix qui étoit petite & foible, il l'exerça & la forma en fournissant de grandes courses, & en montant des lieux fort hauts & fort escarpés, pendant qu'il prononçoit tout d'une haleine des endroits de quelques harangues, ou de quelques poésies qu'il savoit par cœur. Il avoit chez lui un grand miroir, devant lequel il prononçoit ce qu'il avoit composé. On dit qu'un homme l'étant allé trouver un jour pour lui demander son secours, lui raconta comment il avoit été insulté & chargé de coups. Démosthène lui répondit : *mon ami, il n'est pas vrai que tu aies été battu.* Alors cet homme haussant la voix : *Quoi, Démosthène, s'écria-t-il, je n'ai pas été battu ?* Oh présentement, repliqua Démosthène, *j'entends la voix d'un homme qui a été véritablement insulté & battu ;* tant il étoit persuadé que le ton & le geste de celui qui parle, sont nécessaires pour rendre croyable tout ce qu'il dit.

Sa prononciation & son action plaisoient infiniment au peuple ; mais les fins connoisseurs les trouvoient basses, ignobles, & pleines de mollesse, & de ce nombre étoit Démétrius de Phalere. Hermippus rapporte qu'Esion, interrogé sur les anciens orateurs & sur ceux qui étoient alors, répondit *qu'il n'y avoit personne qui entendant les anciens haranguer le peuple avec tant de gravité, de dignité & de décence, ne fût ravi en admiration ; mais que quand on lisoit les oraisons de Démosthène, on les trouvoit beaucoup plus travaillées & plus fortes.*

Et l'on voit assez, sans qu'on le dise, que ses harangues qu'il a écrites ont beaucoup d'austere & de piquant. Mais dans les rencontres qui lui venoient quelquefois sur le champ, il ne laissoit pas de chercher le plaisant & le ridicule. Par exemple Démadès lui ayant dit un jour, *Démosthène veut m'enseigner ; c'est, comme dit le proverbe, la truie qui enseigne Minerve.* Oui, répondit Démosthène, *(a) mais l'autre jour cette Minerve fut surprise en adultère dans le bourg de Colytte.* Et une autre fois à un voleur qui avoit le surnom de *Chalcus (b)*, & qui se mêloit de railler sur ses veilles, & sur ce

(a) Mais l'autre jour cette Minerve fut surprise en adultère dans le bourg de Colytte.) Si tous les bons mots de Démosthène avoient été de ce caractère & de cette vivacité, Longin n'auroit pas porté de lui ce jugement,

que quand il s'efforce d'être plaisant, il se rend ridicule plutôt qu'il ne fait rire, & qu'il s'éloigne d'autant plus du plaisant, qu'il tâche d'en approcher. Chap. xxviii.

(b) C'est à-dire, airain.

qu'il composoit la nuit : *Je sais bien*, lui dit-il, *que tu es fâché de ce que j'ai une lampe allumée toute la nuit. Mais pour vous, hommes Athéniens, ne soyez pas surpris de tous les vols qui ont été faits ces jours-ci, car nous avons des voleurs d'airain & des murs de terre. Nous pourrions rapporter beaucoup d'autres exemples semblables, mais nous en demeurerons-là; aussi est-il juste d'examiner sa conduite & ses mœurs, sur ses actions & sur sa manière de gouverner.*

(a) Démosthène commença à se jeter dans les affaires du gouvernement pendant la guerre sacrée, autrement appelée la guerre Phocique, comme il le dit lui-même, & comme il est aisé de le recueillir de ses oraisons contre Philippe, dont les dernières furent prononcées après cette guerre finie, & les premières touchent beaucoup de particularités qui se passèrent dans cette guerre même.

(b) On voit aussi très-clairement qu'il pro-

(a) *Démosthène commença à se jeter dans les affaires du gouvernement pendant la guerre sacrée.* Cette guerre commença la seconde année de l'olympiade CVI, 533 ans avant l'ère chrétienne. Démosthène étoit alors dans sa vingt-septième année, & alors il n'avoit pas encore commencé à se mêler du gouvernement & des affaires publiques, comme il le dit lui-même dans son oraison pour la couronne : *ὅτι γὰρ δὲ ἔγωγε ἀπολιτεύεμαι πάντες*, car alors

je ne m'étois pas encore mêlé du gouvernement. Il faut avertir que quelques auteurs avancent de deux années le commencement de cette guerre sacrée ou Phocique, & qu'ils le rapportent à la dernière année de l'olympiade CV.

(b) *On voit aussi très-clairement qu'il prononça son oraison contre Midias à l'âge de trente-deux ans accomplis, lorsqu'il n'avoit encore aucun crédit.* Comment Plutarque peut-il dire cela après ce qu'il vient de dire, que Démosthène se

nonça son oraison contre Midias à l'âge de trente-deux ans accomplis, lorsqu'il n'avoit encore aucun crédit dans la république, ni aucune réputation. Et ce fut, à mon avis, la principale raison qui l'obligea à renoncer pour de l'argent à l'inimitié qu'il avoit pour cet homme qu'il avoit maltraité; car *de son naturel il n'étoit ni doux ni facile à appaiser*, (a) comme Homere le dit d'Achille, mais implacable dans son ressentiment, & âpre & ardent à repousser l'injure. Mais voyant que ce n'étoit pas une petite entreprise, ni l'entreprise d'un homme d'aussi peu d'autorité que lui, de prétendre venir à bout d'un personnage comme Midias, appuyé par d'immenses richesses, protégé par des amis puissans, & redoutable même par son éloquence, il donna son ressentiment aux amis qui intercédèrent pour Midias. Car d'ailleurs il ne faut pas s'imaginer que trois mille drachmes eussent été capables d'appaiser Démosthène, & de calmer son ressentiment, s'il eût pu se flatter de l'espérance

jetta dans les affaires du gouvernement pendant la guerre sacrée? D'ailleurs il est certain qu'à l'âge de vingt-sept ans, il avoit déjà fait les oraisons contre Androtion, contre Timocrate, & contre Aristocrate. Il est vrai qu'il ne les avoit pas prononcées, & qu'il les avoit faites pour d'autres. Mais n'avoit-il pas fait & prononcé l'oraison contre Eschine? Il étoit donc connu & avoit du crédit & de la réputation avant son

oraison contre Midias. Le savant Pere Scot, qui a fait la vie de Démosthène, année par année, avec beaucoup d'érudition, a relevé le premier cette contradiction qui paroît sensible. Mais peut-être que Plutarque a voulu dire seulement que Démosthène n'avoit pas alors autant de crédit & de réputation qu'il en eut dans la suite.

(a) C'est un passage d'Homere du vingtième livre de l'Iliade.

de remporter la victoire sur son ennemi.

Il trouva une occasion bien glorieuse de se mêler du gouvernement , ce fut la nécessité de défendre contre le roi Philippe les intérêts & la liberté de la Grece ; & il s'en acquitta si dignement , & combattit si bien pour elle par son éloquence , qu'il acquit bientôt un grand renom , & qu'il se rendit très-célebre par la force de son art , & par cette audace de parler franchement & librement sans rien ménager & sans rien craindre. De sorte qu'il fut admiré de toute la Grece , honoré & recherché par le grand roi , que Philippe lui-même faisoit plus de cas de lui que de tous les autres orateurs ensemble , & que ses ennemis avouoient (a) qu'ils avoient à combattre un homme d'une très-grande réputation , & un athlete très-redoutable ; car c'est ce que disoient ses plus grands adversaires Eschine & Hypéride , dans les accusations mêmes qu'ils intentoient contre lui. De-là vient que je ne saurois comprendre comment

(a) *Qu'ils avoient à combattre un homme d'une très-grande réputation , & un athlete très-redoutable.* C'est à quoi s'accorde parfaitement le jugement qu'en porte Longin , qui dit que Démosthène avoit rassemblé en lui toutes les qualités d'un orateur véritablement né au sublime , qu'il avoit une force & une véhémence dont jamais personne n'a su approcher , & que par ces

qualités divines (car il n'est pas permis de les appeller humaines) il a effacé tout ce qu'il y a eu d'orateurs célèbres dans tous les siècles , les laissant comme abattus & éblouis de ses tonnerres & de ses éclairs ; & il ajoute qu'il est plus aisé d'envisager fixement & les yeux ouverts les foudres qui tombent du ciel , que de n'être point ému des violentes passions qui regnent en foule dans ses ouvrages.

Théopompe s'est avisé d'écrire que Démosthene étoit inconstant de son naturel , & incapable de se tenir long-tems aux mêmes gens & aux mêmes affaires ; car au contraire il paroît qu'il persévéra jusqu'à la fin dans le même parti qu'il avoit embrassé , & dans les mêmes affaires qu'il avoit entreprises dès sa première entrée dans l'administration de la république ; & que non-seulement il ne changea point en toute sa vie , mais que même il abandonna & perdit la vie pour s'empêcher de changer. Jamais il ne fit comme Démadès , qui , pour justifier son changement de parti dans le gouvernement , dit , *qu'il lui étoit souvent arrivé , dans les diverses conjonctures , de dire des choses contraires à ses premiers sentimens , mais qu'il n'en avoit jamais dit qui fussent contraires au bien de la république.* Et Ménalopus , qui étoit ordinairement opposé à Callistraté dans le gouvernement , & qui plusieurs fois s'étoit laissé gagner par lui à force d'argent , avoit accoutumé de dire au peuple : *Callistraté est toujours mon ennemi , mais pour cette fois je suis de son avis ; il faut que le bien de la république l'emporte.* Et Nicodème de Messène , qui d'abord s'étoit déclaré pour Antipater & qui embrassa ensuite le parti de Démétrius , dit publiquement , *qu'il ne se démentoit point en cette rencontre , parce qu'il étoit toujours utile de se soumettre à ceux qui étoient les plus puissans.* Nous ne pouvons pas dire la même chose de Démosthène , ni lui reprocher qu'il ait jamais

biaisé ni gauchi dans ses discours ni dans ses actions, car au contraire il alla toujours le même train dans les affaires, & persévéra toute sa vie dans ses mêmes maximes sans jamais s'en écarter, non plus que d'un formulaire invariable de gouvernement.

Le philosophe Panétius dit que la plupart de ses oraisons sont écrites sur ce grand principe, que le beau est seul éligible & préférable par lui-même, comme son oraison de la Couronne, celle des Immunités, & ses Philippiques, dans toutes lesquelles il ne mène pas ses citoyens à ce qui est le plus agréable, le plus facile & le plus avantageux; mais il leur prouve & leur démontre par-tout qu'il faut toujours préférer le beau & l'honnête à ce qui est le plus salutaire & le plus sûr. Si à cette noble ambition & à cette jalousie d'honneur qu'il témoignoit dans toutes ses actions, & à cette générosité & magnanimité qui éclatoient dans ses discours, il eût joint la valeur guerrière & le désintéressement, il n'auroit pas seulement été mis au nombre des grands orateurs, avec Myroclès, Polyeuète & Hypéride, mais il auroit mérité d'être mis beaucoup plus haut, avec les Cimon, les Thucydides & les Périclès. (a) Car même parmi ceux qui parurent après lui, Phocion, quoi-

(a) Car même parmi ceux qui parurent après lui, Phocion.) Phocion étoit contemporain de Démosthène. Plutarque veut donc marquer seulement par-là qu'il étoit plus jeune, &

qu'il ne commença à se mêler du gouvernement qu'après lui. Autrement il faudroit lire comme Wolfius, κατ' αὐτὸν, de son tems, au lieu de μετ' αὐτὸν, après lui.

qu'il fût à la tête du parti le moins loué, & qu'il parût favoriser les Macédoniens, cependant à cause de sa valeur & de sa justice, il fut toujours regardé comme un personnage qui n'étoit inférieur ni à Aristide, ni à Ephialte, ni à Cimon : au lieu que Démosthène, pour n'être pas homme bien franc du collier à la guerre, comme dit Démétrius, ni assez muni & assez fortifié contre les présens, & qui dans le tems qu'il se montroit inaccessible à tout l'or de Philippe & de la Macédoine, se laissoit prendre par celui de Suse & d'Ecbatane (a), étoit bien propre à louer les grandes actions de ses ancêtres, mais très-peu propre à les imiter. Il étoit pourtant plus homme de bien que tous les autres orateurs de son tems ; j'excepte toujours Phocion. Il paroît même qu'il parloit au peuple avec plus de franchise & de liberté que tous les autres, qu'il s'opposoit avec plus d'audace à ses cupidités, & qu'il reprenoit plus fortement ses fautes, comme on peut le recueillir de ses oraisons. Et sur cela Théopompe rapporte que les Athéniens voulant l'obliger d'accuser quelqu'un qu'ils vouloient perdre, il le refusa ; & comme ils faisoient beaucoup de bruit sur ce refus, il se leva & leur dit : *Hommes Athéniens, je vous donnerai toujours fidèlement mes avis dans tout ce qui sera pour votre bien, quand même vous ne le voudriez pas ; mais jamais je n'accuserai personne & ne ferai le métier de Sycophante, quand même vous le voudriez.*

(a) C'est-à-dire, par celui du roi Artaxerxe & de ses satrapes.

Ce qu'il fit contre Antiphon, marque combien il étoit porté pour l'aristocratie; (a) car cet Antiphon ayant été absous par le peuple d'une accusation très-grave, qui avoit été intentée contre lui, il l'entreprit, le mena au tribunal de l'Aréopage, & se souciant fort peu de déplaire au peuple & d'encourir son indignation, il le convainquit d'avoir promis à Philippe de brûler l'arsenal d'Athenes, & le fit condamner à mort. Il se rendit aussi accusateur contre la religieuse Théoris, qui commettoit beaucoup de malversations dans les fonctions de son ministère, & qui enseignoit aux esclaves à tromper leurs maîtres; & ayant conclu à la mort, il la fit condamner & exécuter.

(a) Car cet Antiphon ayant été absous par le peuple d'une accusation très-grave.) Démosthène raconte cette histoire dans son Oraison de la Couronne. Mais je m'en vais vous rafraîchir la mémoire de ce qu'Eschine a fait pour les ennemis, au vu & au su de tout le monde. Qui est-ce de vous qui ignore qu'Antiphon chassé de la ville avoit promis à Philippe de mettre le feu à votre arsenal? qu'il vint à ce dessein dans la ville? que moi-même l'ayant trouvé caché dans le Pirée, je le traînai à l'assemblée? que cet envieux se mit à crier que je faisois des choses terribles pour un état populaire, que j'insultois aux malheureux

citoyens, & que j'entrois par force dans les maisons, & fit tant par ses criminalités, que ce traître fut relâché sans aucun décret? Que si le sénat de l'Aréopage, informé de ce qui venoit de se passer & de la grande faute que vous aviez faite dans une conjoncture si délicate, n'eût fait rechercher ce malheureux, & que l'ayant fait prendre il ne l'eût ramené devant vous, il auroit échappé à la justice par l'aide & par le support de ce grave orateur, & auroit évité le supplice dû à son crime. Au lieu qu'après lui avoir fait donner la question, vous l'avez condamné à mort & fait exécuter comme il le méritoit.

On prétend aussi qu'il composa l'oraison qu'Apolodore prononça contre le général Timothée, par laquelle il le fit déclarer redevable au trésor de grandes sommes qu'il avoit détournées; & encore les deux oraisons pour Phormion & pour Stéphanus, ce qui fut une grande tache à sa réputation, & avec justice; car ce Phormion se servit de cette oraison de Démosthène contre Apollodore. Ainsi Démosthène fit le pour & le contre, ce qui est la même chose que s'il eût pris dans la même boutique deux épées, (a) & qu'il les eût vendues à deux ennemis pour s'entre-tuer.

Quant à ses oraisons publiques, celles qui sont contre Androtion, contre Timocrate & contre Aristocrate, il les composa pour d'autres, parce qu'il ne s'étoit pas encore mêlé du gouvernement, car il n'avoit alors que vingt-sept ou ving-huit ans. Mais il prononça lui-même celle qui est contre Aristogiton, & celle qui est pour les immunités, & qu'il fit en faveur de Ctésippe, fils de Chabrias, comme il le dit lui-même; d'autres prétendent qu'il la fit parce qu'il poursuivoit en mariage la mere de ce jeune homme, qui étoit veuve. Cependant il ne l'épousa point, mais il épousa une fille de Samos, comme l'écrit Démétrius dans son traité des synonymes. (b) Pour

(a) Plutarque fait allusion au métier du pere de Démosthène, qui étoit Fourbisseur.

(b) Pour ce qui est de son oraison contre Eschine.) C'est

l'oraison appelée *περὶ παραπροσβίαις*, de *falsa legatione*, comme Cicéron a traduit ce titre. Démosthène y accuse Eschine de plusieurs malversations capitales qu'il avoit

ce qui est de son oraison contre Eschine , où il l'accuse de malversation dans son ambassade , on ne fait pas certainement si elle fut prononcée , quoique Idomenée assure que l'absolution d'Eschine ne passa que de trente voix seulement. Mais il paroît que cela n'est nullement vrai , s'il en faut juger par ce que l'un & l'autre de ces deux orateurs disent dans leurs oraisons de la couronne ; car aucun des deux ne dit clairement & expressément que cette affaire eût été plaidée & poussée jusqu'à un jugement définitif. Mais quant à ce point nous le laissons décider à d'autres.

‡ Pendant que la paix duroit encore , & avant que la guerre avec Philippe commençât , il étoit aisé de voir quelle seroit la conduite que Démosthène tiendrait dans le gouvernement de la république ; car de tout ce que faisoit ce Macédonien , il ne laissoit rien passer sans le contrôler ; il s'élevoit contre toutes ses

commises dans cette ambassade où il avoit été envoyé pour faire jurer la paix à Philippe. La première, d'avoir été de l'avis de Philocrate, qui vouloit qu'on fit la paix sans y comprendre les peuples de la Phocide ; la seconde , de n'avoir pas exigé le serment des Thessaliens , alliés de Philippe ; la troisième , de s'être amusé exprès en chemin pour donner le tems à Philippe de faire son expédition contre la Phocide ; la quatrième d'avoir leurré les Athéniens de ces deux

fausses espérances , que les Thébains seroient perdus , & les Phociens conservés. Nous avons cette oraison de Démosthène , & la réponse d'Eschine. Puisque du tems de Plutarque il étoit encore incertain si ces deux oraisons furent prononcées , il nous seroit mal de vouloir décider cette question. Il suffit de savoir que si cette cause fut plaidée , elle ne le fut que la seconde année de l'olympiade CIX. Démosthène avoit alors trente-neuf ans.

actions, il allarmoît les Athéniens sur ses moindres démarches, & les enflammoit contre lui. C'est pourquoi dans la cour de Philippe on ne parloit que de Démosthene; & lorsqu'il alla lui dixième en ambassade en Macédoine, ce prince écouta tous ses collègues dans l'audience qu'il leur donna, & il répondit avec plus de soin & d'attention au discours de Démosthene. Mais dans la suite il ne lui fit ni les mêmes honneurs ni les mêmes caresses qu'aux autres; car il se familiarisa davantage avec Eschine & avec Philocrate, & les mit de tous ses plaisirs. C'est pourquoi ces deux ambassadeurs ne cessant de vanter Philippe, & de dire, *que c'étoit un prince très-éloquent, très-beau & très-grand buveur*, l'envie le porta à tourner ces louanges en brocards; car il dit, *que la première qualité étoit d'un sophiste, la seconde d'une femme, & la troisième d'une éponge, & que ce n'étoit pas là l'éloge d'un roi.*

Dès que les affaires furent tournées à la guerre, Philippe ne pouvant se tenir en repos, & les Athéniens étant excités par Démosthene, cet orateur porta le peuple à marcher au secours de l'Eubée, que les tyrans qui s'étoient saisis de villes avoient assujettie à Philippe. Et les Athéniens étant passés en Eubée sur le decret qu'il en dressa lui-même, ils en chasserent les Macédoniens. Ensuite il envoya du secours aux Byzantins & aux Périnthiens à qui Philippe faisoit la guerre; car ayant persuadé au peuple de renoncer au

ressentiment qu'il avoit contr'eux, & d'oublier les fautes que ces deux peuples avoient commises dans la guerre des alliés, il le porta à leur envoyer des troupes qui furent la cause de leur salut. Après cela il alla en qualité d'ambassadeur dans toutes les villes de Grece, parla à tous les Grecs, & les excitant par ses paroles, il les souleva tous excepté un très-petit nombre, & les ameuta contre Philippe; de sorte qu'on assembla une armée de quinze mille hommes de pied & de deux mille chevaux, sans compter les troupes des villes qui faisoient la guerre à leurs dépens; & qu'on fit sans peine les fonds nécessaires pour l'entretien & la solde des étrangers, chacun contribuant très-volontiers & avec joie. Théophraste écrit que ce fut en cette occasion que les alliés demandant avec instance que l'on réglât les contributions, l'orateur Crobylus dit tout haut, (a) *que la guerre ne se nourrissoit point avec une mesure fixe.*

La Grece étant donc toute soulevée & dans une grande attente de ce qui arriveroit, & les peuples & les villes ayant fait ensemble une ligue, les Eubéens, les Achéens, les Corinthiens, les Mégaréens, ceux de Leucade & ceux de Corcyre, le plus fort restoit encore à faire pour Démosthene, c'étoit d'attirer dans l'alliance les Thébains qui étoient

(a) *Que la guerre ne se nourrissoit point avec une mesure fixe.*) La guerre est un tyran. On ne peut donc pas la nourrir comme une esclave. Car, comme Wolfius l'a fort bien remarqué, Crobylus fait allusion à la nourriture des esclaves, qui étoit une mesure réglée.

voisins de l'Attique , qui avoient des troupes très-aguerries , & qui étoient alors ceux de tous les Grecs qui avoient le plus de réputation dans les armes. Mais il n'étoit pas aisé de faire changer les Thébains , tant à cause des grands services qu'ils avoient reçus encore tout récemment de Philippe pendant la guerre de la Phocide , & qui les avoient entièrement apprivoisés & gagnés , qu'à cause des différens & des petites guerres que le voisinage d'Athènes & de Thebes faisoit élever continuellement entre ces deux villes. Cependant , après que Philippe , enfié du grand succès qu'il avoit eu près de la ville d'Amphisse , se fut jetté tout-d'un-coup sur Elatée , qu'il se fut emparé de la Phocide , & que les Athéniens étant tout troublés de cette entreprise si soudaine , personne n'osoit plus monter à la tribune , & ne savoit quel conseil donner , & que l'abattement , l'incertitude & le silence regnoient dans l'assemblée , Démosthène eut seul le courage de s'avancer. Il conseilla aux Athéniens de ne rien négliger pour attirer les Thébains dans leur alliance ; & encourageant d'ailleurs le peuple par son discours , & le repaissant de grandes espérances , selon sa coutume , il fut lui-même envoyé en ambassade aux Thébains , avec quelques autres. Philippe , de son côté , comme dit Marfyas , y envoya aussi Amyntas & Cléarque , tous deux Macédoniens , (a) & il leur joignit Daochus , Theffalus

(a) Et il leur joignit Daochus, Theffalus & Thrasydée.) On a cru ce passage inutile , mutilé ou corrompu. Plutar-

& Thrasydée , pour s'opposer & pour répondre à tout ce que les ambassadeurs d'Athenes proposeroient. Les Thébains comprirent bien d'abord ce qui étoit pour eux le plus utile , chacun avoit encore devant les yeux les maux de la guerre , car les plaies qu'ils avoient reçues à la guerre de la Phocide saignoient encore. Mais la forte éloquence de Démosthene , comme dit Théopompe , soufflant dans leurs courages comme un vent impétueux , y ralluma l'ambition & chassa toutes les considérations contraires ; de sorte que bannissant de leur cœur la crainte , la prudence & la reconnoissance , ils furent transportés & ravis par son discours comme par une espece d'enthousiasme , & uniquement enflammés de l'amour du beau.

Cette action de Démosthene parut si grande & si éclatante , que Philippe envoya d'abord des ambassadeurs à Athenes pour demander la paix ; que toute la Grece , pour ainsi dire , se leva en pied , attentive à ce qui arriveroit ; que non-seulement tous les capitaines Athéniens obéissoient à Démosthene , mais encore tous les commandans des Béotiens ; & qu'il régloit tout à son gré dans les assemblées de Thebes comme dans celles d'Athenes , également aimé , respecté & autorisé dans ces deux villes , non sans cause , comme dit Théopompe , au contraire avec très-grande raison. (a) Mais

que ne parle point de Pyrrhon de Byzance , qui étoit
à la tête des ambassadeurs

que Philippe envoya.

(a) *Mais la Fortune , comme il semble.*) Le texte dit ,

la Fortune, comme il semble, ayant, par une certaine révolution d'affaires, marqué à ce tems-là le dernier terme de la liberté de la Grece, s'opposa à ses glorieux desseins, & donna plusieurs signes de ce qui devoit arriver. Parmi ces signes se trouverent de terribles prophéties de la Pythie, & cet ancien oracle des Sibylles dont tout le monde s'entretenoit : *Que je me trouve loin du combat qui va se donner dans la terre qu'arrose le Thermodon ; que je devienne un aigle pour contempler du haut des nues ce sanglant carnage où le vaincu pleurera ses pertes, & où le vainqueur périra.* (a) Car on dit que ce Thermodon est dans notre pays près de Cheronée un petit ruisseau qui se jette dans le Céphise. Mais pour nous présentement nous ne connoissons dans notre voisinage aucune riviere ni aucun ruisseau de ce nom. Nous conjecturons seulement que celui qu'on appelle *Æmon* étoit appelé autrefois *Thermodon*. Il coule le long des murs du temple d'Hercule, qui est justement l'endroit où les

quelque divine Fortune. Les anciens entendoient par *divine Fortune*, la Providence ou la manifestation des jugemens des dieux sur les hommes. On peut voir ce qui a été remarqué sur Hiérocès, qui a parfaitement expliqué ce mot.

(a) Car on dit que ce Thermodon est dans notre pays près de Cheronée un petit ruisseau.) Pausanias en mar-

que précisément la situation dans ses Béotiques. *Au-dessus de Glisante*, dit-il, *est une montagne, que les gens du pays appellent Hypate, c'est-à-dire, la haute. Sur cette montagne est le temple de Jupiter Hypate, c'est-à-dire, suprême, avec sa statue, & le ruisseau ou torrent qui passe au pied est appelé Thermodon.*

Grecs camperent ; (a) & il y a bien de l'apparence que le sang & les morts dont il fut rempli à cette bataille , donnerent lieu à ce changement de nom. L'historien Duris assure pourtant que *Thermodon* n'est pas le nom d'un ruisseau , mais que quelques soldats dressant une tente & creusant la terre tout autour trouverent une petite statue de marbre avec une petite inscription qui marquoit que c'étoit un officier nommé *Thermodon* , qui tenoit entre ses bras une Amazone blessée , & il rapporte un autre oracle qui courut alors & qui disoit : (b) *Oiseau noir , attends la bataille de Thermodon où les cadavres entassés te fourniront une ample pâture.* Mais sur cela il est bien difficile d'établir la vérité.

Pour Démonstheue , on dit que , plein de confiance dans les armes des Grecs , & merveilleusement encouragé & ranimé par le nombre , par la valeur & par l'ardeur de tant de troupes qui ne demandoient qu'à voir l'ennemi , il ne leur permettoit point de s'amuser à tous ces oracles , & de prêter l'oreille à ces prophéties. (c) Mais leur

(a) *Et il y a bien de l'apparence que le sang & les morts dont il fut rempli à cette bataille , donnerent lieu à ce changement de nom.*) Plutarque croit que le *Thermodon* fut appelé *Amon* , du mot *αἷμα* , sang , à cause du sang dont il fut rempli à la bataille de Chéronée. Et cela peut fort bien être , car il arrive souvent

que les événemens changent les noms des lieux & des rivières où ils se passent.

(b) *Oiseau noir , attends la bataille de Thermodon.*) Mais cet oracle ne prouve nullement que *Thermodon* ne fût pas un ruisseau , il prouve même le contraire. Cet oracle s'adresse aux corbeaux.

(c) *Mais leur donnant à*

donnant à entendre qu'il soupçonnoit la Pythie de *Philippiser*, il faisoit souvenir les Thébains de leur Epaminondas, & les Athéniens de leur Périclès, & leur représentoit que ces grands hommes prenant ces oracles & ces prophéties pour des couleurs & pour des prétextes dont on couvroit la crainte & la lâcheté, se servoient toujours de leur raison pour exécuter ce qu'il falloit faire.

Jusques-là Démosthène se montra très-homme de bien; mais à la bataille il ne fit rien de beau, ni qui répondit à ces belles paroles; car abandonnant son poste, il prit honteusement la fuite, & jetta ses armes sans avoir honte, comme dit Pythéas, de démentir si lâchement la belle devise qu'il avoit fait graver en lettres d'or sur son bouclier, à la *bonne Fortune*.

D'abord après la bataille, Philippe fut si transporté de joie pour cette grande victoire, qu'il commit une infinité d'insolences; & qu'après s'être enivré avec ses amis, il se transporta sur le champ de bataille; & là insultant à tous ces morts dont il étoit couvert, il mit en chant le commencement du decret que Démosthène avoit dressé pour exciter les Grecs à cette guerre, & chanta en battant la mesure, *Démosthène Pœanien, fils de Démosthène, a dit.* (a) Mais bientôt

entendre qu'il soupçonnoit la Pythie de philippiser.) Démosthène avoit trop d'expérience pour ne pas savoir que

tous ces oracles étoient d'ordinaire suggérés par la passion ou par l'intérêt.

(a) *Mais bientôt après, re-*

après , revenu de son ivresse , & considérant dans son esprit le grand danger qu'il avoit couru & qui l'environnoit encore , il frissonna , & les cheveux lui dressèrent à la tête au seul souvenir de la force & de la véhémence de cet orateur qui l'avoit forcé de mettre au hazard d'un seul combat , & de faire dépendre d'une très-petite partie d'une journée & sa vie & ses états.

La gloire de cette grande action de Démosthène alla jusqu'au roi de Perse qui écrivit à ses lieutenans & à ses satrapes de lui donner tout l'or qu'il voudroit , de n'avoir d'attention que pour lui , & de le distinguer sur tous les autres , comme le seul homme capable de donner beaucoup d'affaires au roi de Macédoine , & de le tenir embarrassé & garroté dans les troubles & dans les guerres des Grecs. Tout cela fut découvert dans la suite par Alexandre qui trouva à Sardis quelques lettres de Démosthène , & les registres des lieutenans du roi , où étoient marquées les sommes qu'ils lui avoient fournies. Mais alors , après ce grand échec arrivé à la Grece , les orateurs qui étoient opposés à Démosthène commencèrent à s'élever contre lui & à l'appeller en justice pour lui faire son procès. Le peuple ne se contenta pas de le renvoyer absous de toutes leurs charges & accusations , il le

venu de son ivresse.) Et averti par l'orateur Démadès qui étoit du nombre des prisonniers , & qui lui dit avec une liberté héroïque : Seigneur ,

la Fortune vous a donné le rôle d'Agamemnon , & vous ne rougissez pas de faire les actions d'un Thersite.

combla encore de plus d'honneurs , & le rappella au maniement des affaires , comme celui qui étoit le plus affectionné & le plus zélé pour le bien public. Jusques-là que les os de ceux qui avoient été tués à la bataille de Cheronée ayant été rapportés à Athenes pour y être inhumés, le peuple le choisit pour faire l'éloge de ces vaillans hommes ; montrant par-là , comme l'écrivit Théopompe , (a) qui relève cet acte en termes très-magnifiques , que non-seulement il ne supportoit pas ce malheur avec bassesse & avec pusillanimité, mais que même , puisqu'il honoroit & distinguoit si fort celui qui avoit conseillé cette guerre , il ne se repentoit en aucune maniere d'avoir suivi ses conseils.

Démosthene prononça donc l'oraison funebre ; mais dans les décrets qu'il proposa dans la suite , il ne mit point son nom à la tête , il les mit tous sous le nom de ses amis qu'il prit l'un après l'autre pour éluder par-là son propre Démon & sa mauvaise Fortune , qui s'opiniâtroient à le persécuter , jusqu'à ce qu'il reprit courage par la mort de Philippe qui mourut peu de tems après (b) qu'il eut remporté cette grande victoire à Cheronée. Et c'est ce qui paroît avoir été manifestement

(a) *Qui relève cet acte en termes très-magnifiques.*)
Et avec grande raison , car voilà la plus grande marque de la magnanimité d'un peuple , de ne pas se repentir d'avoir suivi un conseil

qui lui avoit été si funeste ; & d'honorer même celui qui l'avoit donné. Il y a bien des ressources dans un peuple qui pense si noblement.

(b) Deux ans après.

prédit à la fin de l'oracle des Sibylles , où il est dit , *que le vaincu pleurera ses pertes , & le vainqueur périra.*

Démosthène fut secrètement averti de cette mort de Philippe ; & pour disposer par avance les Athéniens à reprendre courage & à bien espérer de l'avenir , il alla au conseil avec un visage où la joie étoit peinte , & dit que la nuit précédente il avoit eu un songe qui promettoit quelque grand bonheur aux Athéniens ; & peu de tems après on vit arriver les couriers qui apportoit la nouvelle de la mort de Philippe. Les Athéniens se mirent d'abord à faire des sacrifices pour remercier les dieux de cette bonne nouvelle , & par un decret ils décernerent une couronne à Pausanias qui l'avoit tué.

En même tems Démosthène parut en public avec une couronne de fleurs sur la tête , & vêtu très-magnifiquement , quoique ce ne fût que le septième jour de la mort de sa fille , comme le rapporte Eschine qui le maltraite fort sur cela , & qui lui reproche qu'il est un pere dénaturé. Mais c'est à lui-même qu'il faut reprocher sa lâcheté & sa mollesse , si prenant les plaintes & les regrets pour les marques d'une ame tendre & pleine d'amour pour ses enfans , il condamne le courage qui fait supporter constamment & doucement ces accidens de la Fortune. (a) Pour moi je ne

(a) Pour moi je ne saurois & encore moins qu'ils aient jamais approuver que les Athéniens aient pris des couronnes , offert des sacrifices.) Ce passage est corrompu dans toutes

faurois jamais approuver que les Athéniens aient pris des couronnes , & encore moins qu'ils aient offert des sacrifices pour la mort d'un prince qui avoit usé de sa victoire avec tant de douceur, d'humanité & de clémence , & qui les avoit si bien traités dans leur malheur. Car avec la dureté qui attire ordinairement la vengeance du ciel , il y avoit encore de la bassesse à avoir honoré ainsi un prince pendant sa vie , jusqu'à l'avoir fait même leur citoyen ; & après qu'il eut été défait & tué par un autre , à n'avoir pu contenir ni modérer leur joie ; à avoir , pour ainsi dire , foulé aux pieds son cadavre , & fait sur sa mort des hymnes & des chants de victoire , comme si c'étoient eux-mêmes qui l'eussent vaincu. Mais je ne saurois m'empêcher de louer Démosthène qui laissant aux femmes de sa maison à pleurer & à lamenter son malheur domestique, continua de faire ce qu'il jugeoit utile à la république. Je regarde comme l'acte

les éditions, & dit le contraire de ce que Plutarque a dû dire , & qu'il a dit. Au lieu de καλῶς ἐν δὲ καὶ θέναι, &c. il faut lire comme dans un manuscrit, καλῶν εἶχε, καὶ θέναι. Car Plutarque ne se contente pas de blâmer ces sacrifices, il blâme aussi ces couronnes. Et ce sentiment doit lui faire grand honneur. Mais il auroit pu le pousser plus loin. Il y a de la dureté & de la bassesse à se réjouir de la mort d'un ennemi , & non-seulement d'un ennemi humain & clément ,

mais d'un ennemi cruel & injuste. Je m'étonne que Plutarque n'ait pas profité en cette occasion de ce beau passage du vingt-deuxième livre de l'Odyssée : *Après qu'Ulysse eut tué tous les poursuivans , Euryclée se mit à jeter de grands cris de joie. Mais Ulysse la retint , & lui dit : Euryclée , renfermez votre joie dans votre cœur , & ne la faites pas éclater davantage. Il y a de l'impiété à se réjouir du malheur des hommes , & à les insulter après leur mort.*

d'une ame généreuse & née pour le gouvernement, de ne se laisser jamais abattre, d'être toujours debout pour l'intérêt du public ; & en soumettant toujours ses afflictions & ses affaires particulières aux affaires publiques, de conserver toujours sa dignité & le caractère dont on est revêtu avec autant & plus de soin encore que les comédiens qui jouent les rôles des rois & des tyrans dans les tragédies ; car nous voyons tous les jours que ces acteurs ne pleurent ni ne rient jamais selon leurs affections particulières, mais selon que le demandent les passions & les mouvemens des personnages qu'ils représentent, & selon ce qui convient au sujet.

Mais sans toutes ces raisons, si l'on ne doit pas abandonner le malheureux dans son affliction sans lui donner les consolations qui lui sont nécessaires, mais qu'on doive lui tenir les discours les plus capables d'alléger sa douleur & de faire diversion en portant ses pensées à des sujets plus agréables, comme on en use avec ceux qui ont mal aux yeux, en leur ordonnant de détourner leur vue des couleurs trop éclatantes qui leur sont contraires, & de la porter sur les couleurs vertes & douces qui leur sont amies ; d'où peut-on tirer une plus grande consolation dans ses malheurs domestiques, (a) que des bonheurs

(a) *Que des bonheurs même de sa patrie.* Il y a une faute grossière dans le texte, ἢ πατρίδος ἀτυχεύουσιν, que des malheurs de sa patrie. Cela fait un sens très-faux. Il faut lire comme dans un manuscrit, ἢ πατρίδος εὐτυχεύουσιν.

même de sa patrie , en faisant de sa calamité particulière avec la félicité publique un mélange qui cache ce qu'il y a de mauvais sous ce qu'il y a de bon ? Nous nous sommes laissé entraîner à faire ces réflexions , parce que nous avons vu qu'Eschine attendrit & amollit l'ame de la plupart des gens par ce discours en les portant à s'abandonner à une affliction & à des lamentations lâches & efféminées.

Toutes les villes de la Grece , excitées encore par Démosthène , se liguerent de nouveau ; & les Thébains , se jettant sur la garnison que les Lacédémoniens avoient dans leur ville , en tuerent une grande partie avec les armes que Démosthène trouva le moyen de leur fournir. Pendant que les Athéniens se préparoient à soutenir avec eux cette guerre , Démosthène étoit tous les jours à la tribune haranguant le peuple , & écrivoit lettres sur lettres aux lieutenans du roi en Asie pour susciter dans ce pays-là une guerre à Alexandre , (a) qu'il appelloit un *enfant* & un *autre Margitès*.

(a) *Qu'il appelloit un enfant & un autre Margitès.*) Margitès étoit un homme qui savoit beaucoup & qui savoit tout mal. Homere avoit fait contre lui un poëme , où il le disoit comme un homme inutile à tout , parce qu'il manquoit de cette sagesse qui met à profit toutes les bonnes qualités qu'on peut avoir. On

n'a qu'à voir le second Alcibiade de Platon. Démosthène ne pouvoit pas employer une comparaison plus propre que celle-là pour faire mépriser Alexandre. Mais ces lieutenans du roi en Asie savoient-ils ce que c'étoit que Margitès ? Oui , car Homere étoit aussi connu en Asie qu'en Grece.

Mais après qu'Alexandre , ayant réglé les affaires de son royaume , fut venu en personne avec toutes ses forces au milieu de la Béotie , alors la fierté des Athéniens diminua extrêmement , & cette véhémence de Démosthène s'amortit tout-à-coup. Les Thébains abandonnés furent forcés à se défendre seuls , & perdirent leur ville. Voilà un grand trouble & un grand effroi parmi les Athéniens. Démosthène est d'abord élu pour aller ambassadeur avec quelques autres vers Alexandre. Mais Démosthène ne fut pas plutôt arrivé au mont Cytheron , que redoutant la colere de ce prince , il s'en retourna & abandonna l'ambassade. Incontinent Alexandre envoie à Athenes demander qu'on lui livre dix des orateurs , comme le rapporte Idomenée & Duris. Mais la plupart des historiens & les plus dignes de foi n'en mettent que huit , que voici ; Démosthène , Polyeuète , Ephialte , Lycurgue , Myroclès , Damon , Callisthène & Charideme. Ce fut en cette occasion que Démosthène conta au peuple la fable des loups & des chiens , qui dit , *que les loups demanderent un jour aux brebis que , pour avoir la paix avec eux , elles leur livrassent les mâtins qui les gardoient.* Par - là Démosthène se comparoit , & comparoit avec lui les autres orateurs aux chiens qui veillent & qui combattent pour le troupeau , & il comparoit Alexandre au loup. Il leur dit de plus : *Comme nous voyons dans les marchés les marchands porter dans une écuelle une montre de leur bled ,*

Et par le moyen de cette montre vendre tout le bled qu'ils ont chez eux, vous de même vous ne vous appercevez pas qu'en nous livrant nous comme la montre, vous vous livrez tous sans réserve à votre ennemi. C'est ainsi que l'écrit Aristobule de Cassandrie.

Les Athéniens étant donc assemblés au conseil, & ne sachant quelle résolution prendre, Démadès prit cinq talens de tous les ambassadeurs qui avoient été nommés, & se chargea seul de l'ambassade & de la commission d'aller intercéder pour eux auprès du roi; soit qu'il se confiât en l'amitié dont ce prince l'honorait, soit qu'il s'attendit à le trouver déjà saoul de vengeance, comme un lion déjà rassasié de meurtre & de sang. Quoi qu'il en soit, il persuada aux Athéniens de l'envoyer; & il réussit si bien, qu'il obtint d'Alexandre le pardon de ces orateurs, & reconcilia avec lui leur ville.

Dès qu'Alexandre s'en fut retourné, la réputation & le crédit de Démadès & des autres orateurs augmentèrent infiniment, & Démosthène fut fort ravalé. Il commença pourtant à se relever un peu sur ce qu'Agis, roi de Lacédémone, se mit en campagne avec une grosse armée; mais il retomba tout aussitôt, les Athéniens n'ayant pas voulu entrer dans cette ligue, & les Lacédémoniens ayant été défaits en bataille par Antipater, & Agis tué.

(a) En ce tems-là fut renouvelée l'affaire

(a) En ce tems-là fut renouvelée l'affaire de la couronne.)

de la couronne contre Ctésiphon. (a) Elle avoit été commencée sous l'archonte Charondas, un peu avant la bataille de Chéronée, mais elle ne fut jugée que dix ans après sous l'archonte Aristophon. Ce fut la cause la plus célèbre qui ait jamais été plaidée, tant à cause de la grande réputation des orateurs qui parlèrent, qu'à cause de la magnanimité des juges qui, quoique les accusateurs de Démosthène fussent très-puissans & appuyés du crédit des Macédoniens, ne donnerent pas leur voix contre lui, & se déclarerent si hautement en sa faveur, (b) qu'Eschine n'eut pas la cinquième partie des suffrages. Il eut tant de honte de ce mauvais succès, que sur l'heure même il sortit de la ville & se retira à Rhodes dans l'Ionie où il passa le reste de ses jours à enseigner la rhétorique.

Démosthène ayant rebâti à ses frais les murailles d'Athènes, le peuple, pour lui témoigner sa reconnoissance, l'honora d'une couronne d'or sur le decret qu'en dressa Ctésiphon. Eschine, jaloux de cette gloire de son rival, attaqua ce decret de Ctésiphon. L'affaire fut plaidée avec grand apparat. Démosthène l'emporta par son éloquence. Nous avons son oraison intitulée de la *Couronne*, qui est le chef-d'œuvre le plus parfait.

(a) Elle avoit été commencée sous l'archonte Charondas, un peu avant la bataille de Chéronée.) Avant la bataille, mais la même année qui étoit

la troisième de Polympiade CX, & la quarante-quatrième de l'âge de Démosthène : elle fut jugée la troisième année de Polympiade CXII, huit années entières après qu'elle eut été commencée. Ainsi il faut corriger le texte de Plutarque, & lire *huit ans* au lieu de *dix*.

(b) Qu'Eschine n'eut pas la cinquième partie des suffrages.) Ce qui étoit très-ignominieux ; il falloit que l'accusateur eût la moitié des voix & un cinquième de l'autre moitié, autrement il étoit condamné à l'amende de mille drachmes, c'est-à-dire, de cinq cens livres.

(a) Peu de tems après, Harpalus vint d'Asie à Athenes, & quitta le service d'Alexandre, car il se sentoît coupable de plusieurs malversations où l'avoient précipité son luxe & son immense prodigalité; & il vouloit se mettre à couvert de la fureur de ce prince qui par sa cruauté s'étoit déjà rendu redoutable à ses meilleurs amis & à ses plus fideles serviteurs. Il se refugia donc auprès du peuple & se livra à lui avec toutes ses richesses & ses vaisseaux. D'abord tous les autres orateurs, éblouis de l'éclat de son or, commencerent à parler pour lui, & à conseiller aux Athéniens de recevoir ce suppliant & de le prendre sous leur protection; mais Démosthene leur conseilla sans balancer de le renvoyer & de se donner bien de garde de jetter leur ville dans une guerre pour un sujet très-injuste & sans aucune nécessité.

Quelques jours après, Harpalus, comme on faisoit l'inventaire de ses biens, s'étant apperçu que Démosthene prenoit plaisir à

(a) *Peu de tems après, Harpalus vint d'Asie à Athenes, & quitta le service d'Alexandre, car il se sentoît coupable de plusieurs malversations.*) Alexandre avoit confié la garde de ses trésors & des revenus de Babylone à cet Harpalus, qui se flattant que ce prince ne reviendroit jamais, se mit à mener une vie très-débordée, & à faire une dépense excessive, souillant de ses impudicités les meilleures familles de la ville, & se plon-

geant dans toutes sortes de dissolutions. Après qu'il eut consumé à ses infames débauches la plus grande partie des richesses qui lui avoient été confiées, il apprit qu'Alexandre, revenu de son voyage des Indes, châtoit sévèrement ses lieutenans qui avoient abusé de leurs charges. Pour se mettre donc à couvert, il ramassa cinq mille talens, c'est-à-dire, quinze millions, assembla six mille hommes de guerre, & se retira dans l'Attique.

considérer une coupe du roi , & qu'il en admiroit la figure & la beauté de l'ouvrage , il le pria de la prendre & de la soupeser pour juger lui-même du poids de l'or. Démosthène , l'ayant prise , fut étonné du poids qui étoit considérable , (a) & demanda *de combien elle pouvoit être ?* Harpalus lui répondit en souriant , *elle est bien de vingt talens*. Et dès que la nuit fut venue , il lui envoya vingt talens avec la coupe ; car Harpalus étoit d'une habileté & d'une sagacité admirable pour connoître à la mine un homme épris de l'amour de l'or , & pour juger de ses mœurs par la gaieté & par la vivacité des regards qu'il jettoit dessus. En effet , Démosthène ne résista point ; mais frappé de ce présent , (b) comme s'il avoit reçu garnison chez lui , il passa tout-d'un-coup dans le parti d'Harpalus , & dès le lendemain matin , le cou bien enveloppé de laine & de

(a) *Et demanda de combien elle pouvoit être ? Harpalus lui répondit en souriant , elle est bien de vingt talens.*) Cet endroit a dans le grec une grace qu'il est bien difficile de conserver dans le françois. Cette grace consiste dans le mot *ἀγχι* , qui est le terme propre des balances , & qui signifie *peser*. *Cela pèse tant*. Et en même tems *ἀγχι* est un terme ordinaire qui signifie *contenir*. J'ai tâché de conserver cette équivoque par le mot *être* , car en notre langue *cette coupe est de vingt talens* peut signifier , *elle est du poids de vingt talens* , &

elle peut contenir vingt talens , comme on dit , qu'un tonneau est de tant de pintes , & qu'un vaisseau est de tant de tonneaux.

(b) *Comme s'il avoit reçu garnison chez lui.*) Ce mot est fort beau. Avant Plutarque , Epictète avoit dit que nos desirs sont une garnison que nos maîtres entretiennent dans notre cœur comme dans une citadelle pour nous assujettir. Ce qui est dit de nos desirs , Plutarque l'a pu fort bien dire de l'objet de nos desirs , quand nous l'avons une fois reçu chez nous.

bandelettes, il se rendit à l'assemblée. Le peuple lui ordonna de se lever & de parler ; mais il le refusa , faisant signe qu'il avoit une extinction de voix. Des gens d'esprit qui se trouverent présens, le brocardant sur cette feinte maladie , dirent tout haut que leur orateur avoit été surpris la nuit , non d'une esquinancie , (a) mais d'une *argyrancie* , pour faire entendre que c'étoit l'argent d'Harpalus qui lui avoit éteint la voix.

Le lendemain le peuple ayant été informé du présent qu'il avoit reçu , lorsqu'il voulut se défendre & se justifier, refusa de l'écouter, & commença à faire beaucoup de bruit & à se mettre véritablement en colere ; sur quoi quelque plaissant s'étant levé dit : (b) *Quoi, hommes Athéniens, quoi, vous refuserez d'entendre celui qui a en main la coupe ?* Alors le peuple chassa Harpalus de la ville ; mais craignant qu'on ne leur demandât compte des richesses que les orateurs avoient pillées, ils en firent une recherche fort vive & fort exacte ,

(a) *Mais d'une argyrancie.*) Comme ces plaijans d'Athènes forgerent ce mot ἀργυρανχία sur le mot σπράγχν, il a fallu aussi forger le mot argyrancie sur celui d'esquinancie.

(b) *Quoi, hommes Athéniens, vous refuserez d'entendre celui qui a en main la coupe ?*) Cela est pris de la coutume qu'on avoit dans les festins ; la coupe passoit à la ronde de l'un à l'autre, & celui qui l'avoit chantoit les chansons qu'on appelloit sco-

lies. C'étoient des chansons d'amour, & souvent des préceptes de morale. Celui qui avoit la coupe en main devoit être écouté avec un grand silence sans être interrompu. Cette coutume étoit marquée à la marge de quelques manuscrits en ces termes : ἢ γὰρ τοῖς συμπόσις τὸν κυλινδρον ἔχοντα τὰ λεγόμενα σκόλια. Dans les festins ceux qui a oient la coupe en main chantoient les chansons appelées scolies.

envoyant fouiller dans toutes les maisons , excepté dans celle de Calliclès , fils d'Arrhénidas ; car , comme il venoit de se marier , sa maison fut la seule qu'ils exempterent de cette recherche par respect pour la nouvelle mariée qui y étoit , comme l'écrivit Théopompe.

Démosthène , allant de même pied , & voulant prouver son innocence , proposa un decret qui ordonnoit que le sénat de l'aréopage informeroit de cette affaire , & que tous ceux qu'il trouveroit atteints & convaincus de cette corruption seroient punis. Et en conséquence il se présenta en jugement ; mais il fut le premier que l'aréopage trouva coupable , & il le condamna à une amende de cinquante talens pour le payement desquels il fut constitué prisonnier. Mais la honte de cette condamnation & la foiblesse de son corps , qui ne pouvoit supporter la prison , le forcèrent à chercher les moyens de s'échapper ; il s'enfuit donc trompant la moitié de ses gardes , & les autres lui procurant eux-mêmes la facilité de les tromper. Il n'étoit pas encore fort loin de la ville , qu'il apperçut quelques-uns de ses ennemis qui le poursuivoient. D'abord il voulut chercher un lieu pour se cacher ; mais eux l'appellant par son nom & le joignant bientôt , ils le prièrent de recevoir quelque secours pour son voyage , lui présentèrent l'argent qu'ils avoient apporté exprès , & lui dirent que la seule raison qui les avoit portés à le suivre , c'étoit pour l'obliger à le recevoir. En même tems ils l'exhorterent à avoir bon

courage, & à ne pas supporter impatiemment le malheur qui lui étoit arrivé. (a) Mais sur cela Démosthène se mit à faire de plus grands regrets & de plus grandes lamentations, & dit : *Comment seroit-il possible que je ne supportasse pas impatiemment le malheur d'être obligé de quitter une ville où l'on trouve des ennemis si généreux & si charitables, qu'à peine trouve-t-on dans les autres des amis qui les égalent?* Il supporta donc son exil avec beaucoup de foiblesse, passant la plupart du tems à Egine & à Trezene; & toutes les fois qu'il jettoit ses regards sur l'Attique, son visage étoit baigné de larmes, & il laissoit

(a) *Mais sur cela Démosthène se mit à faire de plus grands regrets.* Ceci a été attribué à Eschine, & d'une manière qui feroit encore plus d'honneur à Démosthène; car on raconte qu'après qu'Eschine eut succombé dans l'affaire de la Couronne, qu'il eut perdu sa cause, n'ayant pas même eu la cinquième partie des suffrages pour lui, & qu'il sortit d'Athènes pour aller à Rhodes, Démosthène le suivit à cheval; qu'Eschine le voyant se crut perdu, mais que Démosthène l'ayant joint, lui parla en ami généreux, & lui donna un talent pour l'aider dans sa retraite, & qu'alors Eschine lui dit ces belles paroles, *Comment seroit-il possible*, &c. Je voudrois pour l'amour de Démosthène que cela fût vrai,

car il est bien plus glorieux de faire une belle action, que de dire un beau mot. Mais si cela étoit, Plutarque ne l'auroit pas oublié. Cette particularité n'est fondée sur aucune autorité digne de foi. On ne la trouve que dans le recueil de Photius: or ces faiseurs de recueils sont sujets à caution; & faute de mémoire ou autrement, ils joignent des choses qui sont séparées. Il est vrai que dans les vies des dix orateurs, qui sont dans les opuscules, Plutarque écrit que Démosthène suivit Eschine lorsqu'il se retiroit, qu'il le consola, & qu'il lui donna un talent; mais il n'en dit pas davantage. Et comme Plutarque n'en fait ici aucune mention, cela me persuade que ces vies des dix orateurs sont d'une autre main.

échapper des paroles qui n'étoient point d'un homme constant & ferme, & qui répondoient peu aux choses hardies & généreuses qu'il avoit faites dans son administration. Car on dit qu'en abandonnant la ville il tendit les mains vers la citadelle, & dit: *Déesse Minerve, patronne de cette ville, comment pouvez-vous prendre plaisir à ces trois bêtes si méchantes & si dangereuses, à la chouette, au dragon & au peuple (a)?* Et tous les jeunes gens qui venoient le voir & converser avec lui, il les détournoit toujours de s'entre-mettre des affaires de la république, leur disant: *Que, si dès le commencement on lui eût proposé deux chemins, celui des assemblées & de la tribune, & celui de la mort, & qu'il eût su par avance tous les maux qui accompagnent le gouvernement, les craintes, les envies, les calomnies, les dangers, les combats & les travaux continuels, il n'auroit pas balancé d'un seul moment, & se seroit jeté tête baissée dans celui de la mort.*

Mais pendant qu'il étoit dans cet exil, Alexandre vint à mourir (b). A cette nouvelle la Grece se souleva encore, Léoſthene faisant de grands exploits d'armes, & ayant environné de bons retranchemens Antipater dans la ville de Lamia où il le tenoit assiégé. L'orateur Pythéas, & Callimedon furnommé

(a) Lachonette & le dragon étoient consacrés à Minerve, & elle étoit la patronne des Athéniens.

(b) La première année de l'olympiade CXIV. Démosthène avoit alors cinquante-huit ans.

Carabus, tous deux bannis d'Athenes, se déclarerent pour Antipater; & allant par toutes les villes avec ses amis & ses ambassadeurs, ils empêchoient les Grecs de quitter son parti & de se joindre aux Athéniens. Mais Démosthene, s'étant joint aux ambassadeurs d'Athenes, les seconda merveilleusement, & les aida de tout son pouvoir à faire en sorte que les villes prissent les armes pour courir sus aux Macédoniens & pour les chasser de la Grece. Phylarchus assure même que dans une ville d'Arcadie, Pythéas & lui se prirent de paroles en plein conseil, l'un parlant pour les Macédoniens, & l'autre pour les Grecs; & l'on rapporte que Pythéas dit: *Comme nous sommes persuadés qu'une maison est malade quand on y porte du lait d'ânesse, de même c'est une marque infailible qu'une ville est en mauvais état quand on y voit entrer une ambassade des Athéniens; & que Démosthene tourna la comparaison à son avantage, en disant: Que, comme on ne portoit le lait d'ânesse dans une maison que pour y rétablir la santé, de même une ambassade des Athéniens n'entroît jamais dans une ville que pour y guérir les malades.*

(a) Le peuple d'Athenes ravi de la vivacité de cette repartie si honorable pour lui, fit sur

(a) Le peuple d'Athenes ravi de la vivacité de cette repartie si honorable pour lui, fit sur le champ un decret pour le rappeler de son exil. Voilà comme étoit

ce peuple: un bon mot dit à propos & qui le flattoit, avoit plus de pouvoir sur lui que les meilleures actions & les plus grands services.

le champ un decret pour le rappeler de son exil, & ce fut Damon le Pæanien, cousin germain de Démosthene, qui le dressa. On lui envoya à Egine une galere à trois rangs de rames. Quand il fut entré au port du Pirée, il n'y eut ni magistrats ni prêtres qui restassent dans la ville; tous les citoyens sortirent en foule pour aller au-devant de lui, & le reçurent avec toutes les démonstrations d'affection & de joie. Démétrius de Magnésie écrit qu'il fut si ravi des honneurs qu'on lui faisoit, que, levant les mains vers le ciel, il se félicita d'une journée si glorieuse, comme revenant de son exil plus honorablement qu'Alcibiade n'étoit revenu du sien; car ses citoyens le recevoient de leur pur mouvement & de leur bon gré, au lieu qu'ils n'avoient reçu Alcibiade que par force.

Mais l'amende à laquelle il avoit été condamné subsistoit encore; car il n'étoit pas permis de la remettre par faveur, ils chercherent donc un moyen de frauder la loi en lui obéissant; & voici l'expédient qu'ils trouverent: ils avoient accoutumé toutes les années, à la fête de Jupiter Sauveur, de donner une certaine somme à celui qui étoit chargé du soin de préparer & d'orner l'autel de ce dieu pour le sacrifice. Ils donnerent alors cette charge à Démosthene, & lui firent compter pour ces frais cinquante talens qui étoient justement la somme à laquelle ils l'avoient condamné. Mais à son retour il ne jouit pas long-tems de sa patrie; car les affaires des

Grecs furent entièrement ruinées bientôt après. En effet, ils perdirent la bataille du Cranon (a) au mois de Septembre; au mois d'Octobre (b) de la même année, la garnison de Macédoniens entra dans le fort de Mynychia, & la mort de Démosthène arriva au mois de Novembre (c). Et voici de quelle maniere il mourut.

Sur la nouvelle qu'Antipater & Cratere s'avançoient vers Athenes, Démosthène & ceux de son parti se hâtèrent de sortir de la ville avant qu'ils y fussent arrivés, & le peuple les condamna à la mort sur le decret que Démadès en dressa lui-même. Tous ces malheureux s'étant donc dispersés de côté & d'autre pour se sauver plus facilement, Antipater envoya après eux des gens pour les reprendre, & mit à leur tête un certain Archias, surnommé *Phygadotheras* (d). On dit qu'il étoit originaire de Thurium, qu'il avoit joué autrefois des tragédies, & que le comédien Polus d'Egine, cet excellent acteur qui surpassoit infiniment tous les autres dans son art, avoit été son disciple. Mais Hermippus compte cet Archias parmi les disciples du rhéteur Lacritus, & Démétrius assure qu'il avoit été à l'école d'Anaximene. Cet Archias ayant trouvé à Egine l'orateur Hypéride, Aristonicus de Marathon, & Himerée, frere

(a) Où ils furent battus par Cratere & par Antipater, au mois Métagitnion.

(b) Au mois Boedromion.

(c) Au mois Pyanepsion,

la troisième année de l'olympiade CXIV. Il avoit soixante ans accomplis.

(d) C'est-à-dire, le limier des fuyards.

de Démétrius de Phalere , qui tous trois s'étoient refugiés dans le temple d'Ajax , les arracha de leur asyle , & les envoya à Antipater qui étoit alors à Cléones où il les fit mourir ; on dit même qu'il fit couper la langue à Hypéride. Ayant appris que Démosthène , retiré dans l'isle de Calaurie , s'étoit rendu suppliant dans le temple de Neptune , il y passa sur des esquifs ; & étant descendu à terre avec quelques soldats de Thrace , il alla dans le temple ; & là il conseilloit à Démosthène de se lever & de venir avec lui vers Antipater , l'assurant qu'il ne lui feroit fait aucun mal. Mais il étoit arrivé par hazard que Démosthène avoit eu la nuit précédente un songe assez étrange. Il lui sembla qu'il étoit entré en lice contre Archias à qui joueroit le mieux une tragédie , qu'il réussissoit admirablement , qu'il avoit pour lui le théâtre & qu'il l'emportoit infiniment pour l'action , mais qu'il étoit vaincu par la somptuosité des habits & par la magnificence des décorations. Voilà pourquoi , comme Archias lui parloit avec beaucoup de douceur & d'humanité , il leva les yeux sur lui ; & assis comme il étoit & sans se lever , il lui dit : *O Archias ! comme tu ne m'as pas vaincu cette nuit par ton action , tu ne me vaincras pas aujourd'hui par tes promesses.* Sur cela Archias se mit à le menacer avec de grands emportemens : *Oh présentement ,* lui dit Démosthène , *tu parles comme véritablement inspiré par le trépied de inacédoine. Auparavant tu parlois un langage de*

comédien ; mais attends un peu que j'aie écrit à ceux de ma maison pour leur donner mes derniers ordres.

En disant ces paroles, il entra dans l'intérieur du temple ; & prenant ses tablettes comme pour y écrire, il mit le poinçon à sa bouche, & le mordant, comme il avoit accoutumé de faire quand il méditoit & qu'il composoit, il l'y tint assez long-tems ; après quoi se couvrant de son manteau, il pencha la tête. Les soldats qui étoient à la porte, le voyant, se moquoient de lui comme d'un homme que la crainte de la mort tenoit dans ces tranfes, & l'appelloient lâche & mou. Archias, s'approchant en même tems, le pressoit de se lever, & lui répétant les mêmes discours qu'il lui avoit déjà tenus, il lui promettoit qu'il feroit sa paix avec Antipater. Alors Démosthène, qui sentoit que le venin s'étoit déjà incorporé & rendu le maître. se découvrit ; & regardant Archias entre deux yeux, il lui dit : (a) *Tu peux désormais, quand tu voudras, jouer le rôle de Créon dans la tragédie, & jeter dehors ce cadavre sans lui rendre les honneurs de la sépulture. Pour moi, continua-t-il, en se tournant du côté de l'autel, Neptune, mon doux protecteur, je sors encore vivant de votre saint temple sans l'avoir profané ; mais Antipater & les Macé-*

(a) *Tu peux désormais, quand tu voudras, jouer le rôle de Créon dans la tragédie.*) Démosthène fait allusion ici à ce que Créon dit dans l'An-

tigone de Sophocle, où il défend qu'on enterre Polynice, & ordonne qu'on le jette dehors & qu'on l'expose aux chiens & aux oiseaux.

doniens n'ont pas eu ce respect pour votre sanctuaire , ils l'ont souillé par ma mort.

En finissant ces mots , il demanda qu'on le soutînt , parce qu'il trembloit & chanceloit ; & comme il marchoit & qu'il passoit le long de l'autel il tomba & rendit l'ame en poussant un profond soupir. Ariffon dit qu'il avoit sucé ce venin du poinçon qu'il avoit mis dans sa bouche & qu'il avoit mordu. Un certain Pappus , sur les mémoires duquel Hermippus a composé son histoire , rapporte que , quand il fut tombé on trouva sur ses tablettes le commencement d'une lettre dont il n'avoit écrit que la suscription , *Démosthene à Antipater.*

Comme on étoit fort étonné & fort surpris d'une mort si soudaine , les soldats qui étoient à la porte dirent qu'ils avoient vu qu'ayant tiré quelque chose d'un petit linge , il l'avoit porté à sa bouche , que c'étoit sans doute du poison , mais qu'ils avoient cru que c'étoit de l'or qu'il avoit avalé pour le sauver de leurs mains. Une petite esclave qui le servoit , interrogée par Archias , déclara qu'il y avoit long-tems qu'il portoit sur lui ce petit nouet de linge comme un préservatif. Eratosthene écrit qu'il avoit toujours du poison dans une petite boîte d'or qu'il portoit à son bras comme une plaque de bracelet.

Il n'est pas nécessaire de rapporter ici toutes les différentes manieres dont les autres historiens , qui sont en très-grand nombre , racontent sa mort. Il ne faut pourtant pas

oublier ce qu'a écrit Démocharis , ami particulier de Démosthène ; il dit qu'il est persuadé qu'il ne mourut nullement de poison , mais que ce fut une providence & une faveur particulière des dieux qui voulurent le soustraire à la cruauté des Macédoniens , en lui envoyant une mort si prompte & si douce.

Il mourut (a) le seizième du mois de Novembre , qui est justement le jour auquel les femmes célèbrent la plus triste & la plus funeste journée de la fête des Thesmophores , & qu'assises à terre dans le temple de Cérès autour de la statue de la déesse , elles jeûnent depuis le matin jusqu'au soir. Mais peu de tems après les Athéniens lui rendant l'honneur qu'il avoit mérité , lui éleverent une statue de bronze , & ordonnerent par un decret que d'âge en âge l'ainé de sa famille seroit nourri dans le Prytanée aux dépens du public ; & au bas de la statue ils firent graver cette inscription qui étoit conçue en deux vers élégiaques : *Démosthène , si tu eusses eu autant de courage que de force de sens , jamais Mars le Macédonien , n'auroit triomphé de la Grece.*

(a) Le seizième du mois de Novembre , qui est justement le jour auquel les femmes célèbrent la plus triste & la plus funeste journée de la fête des Thesmophores.) Les femmes Athéniennes célébroient tous les ans en l'honneur de Cérès une fête appelée les Thesmophores , qui duroit cinq jours. Elle

commençoit le 14 Novembre , Pyanepsion , & finissoit le 18. Le jour du milieu , qui étoit le trois de la fête , & par conséquent le seize du mois étoit le jour le plus triste , les femmes le passoient dans le jeûne depuis le matin jusqu'au soir. Et c'est de ce troisième jour que Plutarque parle.

Ceux

Ceux qui assurent que ce fut Démosthène lui-même qui fit ces deux vers dans l'isle de Calaurie avant que d'avaler le poison, ne disent que des folies indignes de notre attention.

Mais voici une aventure qui arriva de mon tems. Quelques jours avant que j'allasse à Athenes, un soldat appelé devant le juge par son capitaine, en passant devant la statue de Démosthène, avoit pris quelque argent qu'il avoit sur lui, & l'avoit mis entre les mains de la statue, qui étoient jointes, & les doigts entrelacés. Tout auprès il étoit né un petit platane dont les feuilles, soit que le vent les y eût portées par hazard, ou que le soldat lui-même les y eût mises pour couvrir son or, étoient si heureusement placées sur ces mains, qu'elles avoient caché pendant long-tems l'or qui y étoit en dépôt. Quand le soldat en repassant eut retrouvé son or, & que le bruit de cette aventure se fut répandu, plusieurs des beaux esprits d'Athenes, profitant de cette occasion, firent des vers à qui mieux mieux sur ce sujet, pour exalter la fidélité & le désintéressement de Démosthène. Pour ce qui est de Démadès, il ne jouit pas long-tems de la gloire qu'il avoit nouvellement acquise; car la Justice divine qui vouloit venger la mort de Démosthène le mena en Macédoine, afin qu'il y fût puni justement par ceux qu'il avoit flattés avec tant de honte & de bassesse. Il leur étoit déjà suspect & odieux, mais alors il tomba dans une faute

horrible qui le perdit. On surprit des lettres par lesquelles il sollicitoit Perdiccas de se jeter sur la Macédoine , & de délivrer la Grece *qui ne tenoit plus* , disoit-il , *qu'à un filet , & à un filet déjà pourri* , désignant par-là Antipater. Dinarchus lui soutint que ces lettres étoient véritablement de lui ; & Cassandre en fut si irrité , qu'il poignarda son fils entre ses bras , & qu'il ordonna ensuite qu'on le tuât lui-même. Ainsi Démadès apprit par ses propres malheurs qui furent des plus grands qui pussent arriver à l'homme , que les traîtres se vendent toujours les premiers , ce qu'il n'avoit jamais voulu croire de la bouche de Démosthène qui l'en avoit souvent averti. Voilà , mon cher Sossius , la vie de Démosthène telle que je l'ai recueillie de tout ce que j'ai lu dans les livres , ou appris dans la conversation.

Fin de la vie de Démosthène.





C I C É R O N.

ON dit que la mere de Cicéron s'appelloit Helvia (a), qu'elle étoit issue d'une maison noble, & que la sagesse de sa vie répondit à la noblesse de son extraction. Mais pour son pere on en parle fort diversement ; & en bien & en mal, on ne garde aucunes bornes. (b) Les uns disent qu'il naquit & qu'il fut élevé dans la boutique d'un foulon, & les autres rapportent son origine (c) à Tullus Attius qui

(a) La famille des Helviens étoit une maison noble. Les Cinna en étoient.

(b) *Les uns disent qu'il fut élevé dans la boutique d'un foulon.* C'étoit une calomnie de Q. Calénus. Dion, liv. XLVI. Cicéron, dans le 11^e liv. des loix, écrit que son pere, M. Tul'ius, étant d'une santé fort infirme, passa sa vie à sa maison de campagne d'Arpinum dans l'étude des lettres. Cicéron avoit quarante-trois ans quand il le perdit. Il naquit du vivant encore de son ayeul M. Tul'ius Cicero, dont il dit dans le troisième livre des loix, que c'étoit un homme d'une singuliere vertu, & qu'il s'opposa toujours à M. Grati'lius dont il avoit épousé la sœur.

C'est lui qui dit ce bon mot que Cicéron rapporte dans le second livre de l'Orateur : *Nos gens, dit-il, sont semblables aux Syriens qu'on expose en vente : celui qui fait le plus de grec est le plus méchant.* Comment peut-on s'imaginer que le fils d'un tel homme eût été élevé dans la boutique d'un foulon ?

(c) *Tullus Attius, qui regna avec beaucoup d'éclat sur les Vol'sques.* C'est ainsi qu'il faut lire, & non pas *Tullius Appius*, comme les critiques l'ont bien vu. Ce Tullus Attius est le même roi des Vol'sques, auprès duquel Coriolan s'étoit retiré près de quatre cens ans avant la naissance de Cicéron. Cette dernière ligne, & qui la guerre aux

regna avec beaucoup d'éclat sur les Volsques, & qui fit la guerre aux Romains avec d'assez grandes forces. Ce qu'il y a de certain, c'est que le premier de cette race qui porta le surnom de Cicéron, paroît avoir été un personnage considérable. C'est pourquoi ses descendants ne rejetterent pas ce surnom & le porterent avec plaisir, quoique la plupart des gens s'en moquassent, parce que *cicer* en latin signifie un pois chiche, & que celui qui le porta le premier avoit au bout du nez une petite excrescence de chair comme une verrue qui ressembloit à un pois, ce qui lui fit donner ce surnom.

Cicéron, celui dont nous écrivons la vie, la première fois qu'il brigua une charge, & qu'il commença à vouloir s'entremettre du gouvernement, comme tous ses amis étoient d'avis qu'il devoit quitter ce surnom & le changer, il n'en voulut rien faire, & leur dit, avec une hardiesse pleine de fierté, *qu'il feroit tous ses efforts pour rendre ce nom de Cicéron plus glorieux & plus celebre que celui des Scouras & des Catulus.* Etant questeur en Sicile, il offrit aux dieux une offrande qui étoit un vase, ou une statue d'argent, où il fit graver tout du long ses deux premiers noms, *Marcus Tullius*; mais pour le troisième, il ordonna par plaisanterie au graveur de mettre, au lieu de *Cicero*, un pois chiche. Voilà ce qu'on rapporte sur son nom.

Romains, &c. ie l'ai suppléée au texte, καὶ πικρῆσαιτο
sur un manuscrit, qui ajoute Ὁ ρωμαῖος ἐκ ἀπινάτου.

On dit que sa mere accoucha de lui sans aucune peine & sans la moindre douleur, (a) le troisieme jour de Janvier, (b) auquel jour les magistrats de Rome font aujourd'hui des prieres solemnelles & des sacrifices pour le salut de l'empereur. On assure qu'un esprit s'apparut à sa nourrice, & lui dit qu'elle nourrissoit un enfant qui feroit un jour le salut de Rome. Ces sortes de prédictions passent ordinairement pour des sottises & pour des rêveries ; mais dès qu'il fut en âge de s'appliquer aux lettres, il fit voir très-promptement que c'étoit une prédiction très-véritable, tant il brilla d'abord par son excellent naturel, & tant il acquit de réputation parmi ses camarades ; de sorte que les peres de tous ces jeunes enfans alloient aux écoles pour le voir & pour être eux-mêmes témoins de la vivacité de son esprit & de sa grande force de sens, qui étoient si fort vantées ; & que les plus grossiers d'entr'eux s'emportoient

(a) *Le troisieme jour de Janvier.*) C'est ainsi qu'il faut expliquer, ἡμέρα Τρίτη Τῶν νέων Καλανδῶν. *Le troisieme jour des nouvelles calendes*, c'est-à-dire, *le troisieme jour de Janvier*. Plutarque compte à sa maniere, & non pas à la maniere des Romains. Cicéron dit lui-même qu'il étoit né *ante diem III nonas Januarii*, *Le trois des nones de Janvier*, c'est-à-dire, le 3 de Janvier : car les nones étoient le 5. Cicéron naquit l'an DCXLVII

de Rome, 104 avant l'ere chrétienne. Pompée naquit la même année.

(b) *Auquel jour les magistrats de Rome font aujourd'hui des prieres solemnelles & des sacrifices pour le salut de l'empereur.*) C'est pourquoy ce jour fut appelé *vota*, les vœux. Capitolin, dans la vie de Pertinax, *Denique ante tertium nonarum diem votis ipsis, milites Maternum Laetivium, Senacorem nobilem, ducere in castra voluerunt.*

tous les jours contre leurs enfans en voyant que dans les rues ils mettoient toujours Cicéron au milieu de leur troupe pour lui faire honneur. (a) Il étoit né tel que Platon demande un naturel philosophe & amoureux des sciences, car il étoit très-capable d'embrasser toutes les bonnes disciplines, & il ne dédaignoit aucun genre de littérature & d'érudition ; mais il se porta d'abord plus ardemment à la poésie, (b) & l'on conserve encore de lui un petit poëme en vers tétramètres, qui a pour titre *Pontius Glaucus*. En croissant il cultiva encore davantage cette sorte d'étude, (c) & fit des ouvrages de différente espece, avec tant de succès, qu'il passa non-seulement pour le premier des orateurs de son

(a) *Il étoit né tel que Platon demande un naturel philosophe & amoureux des sciences.*) Le passage de Platon, que Plutarque a en vue, est du cinquième livre de la république, où Socrate conclut, ἔχων καὶ τὸν φιλόσοφον σοφίας θέσμεν ἐπιθυμίην εἶναι, ἢ τῆς μίας, τῆς δὲ ἕ, ἀλλὰ πάσης. Nous dirons donc que le philosophe est desirieux de la science, non d'une seule, de celle-ci & non de celle-là, mais de toute science.

(b) *Et l'on conserve encore de lui un petit poëme en vers tétramètres, qui a pour titre Pontius Glaucus.*) Eschyle avoit fait une tragédie sur le même Glaucus qui étoit un célèbre pêcheur, & qui, un jour ayant mangé d'une cer-

taine herbe, se jeta dans la mer, & devint un dieu marin. Cicéron avoit traité le même sujet en vers tétramètres. Cet ouvrage, qui existoit encore du tems de Plutarque, est perdu.

(c) *Et fit des ouvrages de différente espece.*) Il traduisit Aratus en vers à l'âge de dix-sept ans. Il fit un poëme pour célébrer les actions de Marius ; & ce poëme étoit si estimé, que Scevola disoit qu'il vivroit une infinité de siècles, *canescet sæclis innumerabilibus*, en quoi il s'est trompé ; car il y a plusieurs siècles que ce poëme est perdu. Il fit aussi un autre poëme en trois livres sur son consulat, & ce poëme est encore perdu.

tems , (a) mais aussi pour le plus excellent des poètes. (b) Sa grande réputation pour l'éloquence dure encore aujourd'hui malgré les grands changemens qui sont arrivés dans sa langue ; mais celle de sa poésie est entièrement tombée , (c) car elle a été effacée & éclipsée par l'éclat des grands poètes qui sont venus après lui.

Au sortir de ses études , il s'attacha à Philon , philosophe académique , & celui de tous les disciples de Clitomachus , que les Romains admiroient le plus pour son éloquence , & qu'ils aimoient le plus pour la douceur & pour la sagesse de ses mœurs. En même tems il alla écouter Mucius Scevola , grand jurisconsulte & le premier du sénat , &

(a) *Mais aussi pour le plus excellent des poètes.*) Cet éloge est renfermé dans les bornes du tems de Cicéron même ; & il ne faut pas l'étendre au-delà , car jamais Cicéron n'a été préféré ni même égalé à Plaute , à Térence , à Afranius , ni à d'autres encore. Pour ce qui est des poètes ses contemporains , il faudroit avoir vu ses poèmes pour juger s'il a mérité d'être préféré à Catulle , à Varron , à Lucrece. Il ne nous reste qu'un fragment de quatorze ou quinze vers de son poème de Marius , un autre de soixante ou quatre-vingt vers du poème sur son consulat. Celui dont il nous reste le plus , c'est son poème d'Aratus. Mais cela

ne suffit pas pour nous mettre en état de prononcer sûrement sur la préférence. Il suffit que ceux de son tems la lui donnoient.

(b) *Sa grande réputation pour l'éloquence dure encore , malgré les grands changemens qui sont arrivés dans sa langue.*) Mais ces changemens étant de bien en mal , loin d'empêcher que son éloquence ne fût toujours estimée , ils devoient au contraire la faire briller davantage par l'opposition de celle qui lui succéda.

(c) *Car elle a été effacée.*) La poésie de Cicéron ne pouvoit pas tenir contre celle de Virgile , d'Horace , de Gallus , de Varius , d'Ovide.

il profita beaucoup avec lui dans l'étude des loix. (a) Il porta aussi quelque tems les armes sous Sylla dans la guerre des Marses. Ensuite voyant que Rome étoit tombée dans des séditions & dans des guerres civiles, & que ces guerres civiles l'avoient jettée dans une véritable monarchie absolue & sans bornes, il quitta les affaires, s'attacha entièrement à la vie philosophique & contemplative, fréquenta les Grecs les plus savans, & s'adonna aussi aux mathématiques, jusqu'à ce que Sylla étant devenu le maître, la ville parût reprendre quelque état de consistance.

(b) En ce tems-là Sylla faisant vendre à l'encan le bien d'un citoyen qui avoit été tué comme proscrit, (c) & l'ayant fait adjuger à

(a) *Il porta aussi quelque tems les armes sous Sylla dans la guerre des Marses.*) Cette guerre commença l'an de Rome 663. Cicéron y servit l'année suivante à l'âge de dix-huit ans, sous le consulat de C. Pompéius Strabo & L. Porcius Cato. *C. Pompeius Sex. F. consul me présente*, dit il dans la douzième Philipp. *cum essent tiro in ejus exercitu, cum Pub. Vettio Catone duce Marforum inter bina castra collocutus est.*

(b) *En ce tems-là Sylla faisant vendre à l'encan le bien d'un citoyen qui avoit été tué comme proscrit.*) C'est ainsi que ce passage doit être traduit. Ceci se passa l'an de Rome 673. Cicéron étant entré dans sa vingt-septième

année sous le consulat de Corn. Sylla II, & de Q. Cæcilius Métellus Pius. Le tems de la proscription étoit passé, ceux qui lui avoient échappé revenoient, & ce fut alors que Sylla fit tuer Roscius le pere, & mettre son bien à l'encan. Voilà pourquoi Plutarque dit fort bien, *qu'il avoit été tué comme proscrit.*

(c) *Et l'ayant fait adjuger à Chryfogonus son affranchi pour la somme de deux mille drachmes.*) Voilà une injustice bien atroce, un bien qui valoit deux cens cinquante talens, c'est-à-dire, deux cens cinquante mille écus, Sylla le fit adjuger à son affranchi pour deux mille drachmes, c'est-à-dire, pour mille livres. C'est ainsi que Cicéron lui-

Chryfogonus , son affranchi , pour la somme de deux mille drachmes, Roscius, fils & héritier du mort , en fut très-affligé, & fit voir que ce bien valoit au moins deux cens cinquante talens. Sylla, qui se voyoit par-là convaincu d'une injustice affreuse , s'emporta excessivement ; & à la sollicitation & suggestion de Chryfogonus , il fit à Roscius une affaire criminelle , l'accusant d'avoir tué son pere de ses propres mains.

Personne ne se présentoit pour secourir ce pauvre malheureux , chacun évitant de se charger de cette affaire par la crainte qu'on avoit de la cruauté de Sylla. Ce jeune homme , se voyant abandonné de tout le monde , eut recours à Cicéron. Les amis de cet orateur le presserent vivement d'entreprendre cette affaire , lui représentant qu'il ne trouveroit jamais une ouverture plus belle ni plus brillante pour se faire une grande réputation. Cicéron, s'étant donc chargé de cette défense, & ayant eu un succès très-éclatant , fut admiré de tout le monde ; mais pour se mettre à couvert du ressentiment de Sylla, il s'éloigna,

même l'écrivit dans son oraison pour Sextus Roscius Amérinus, fils de ce Roscius : *Bona patris hujusce Sexti Roscii , quæ sunt sexagies , quæ de L. Sylla duobus millibus nummum sese dicit emisit L. Cornelius Chryfogonus.* Plutarque a fort bien rendu ces deux sommes. *Sexagies* , c'est deux cens cinquante

mille écus ; & *duobus millibus nummum* , c'est deux mille drachmes : car *nummus* chez les Latins est souvent la même chose que *drachma* chez les Grecs. Et c'est inutilement que Scaliger a voulu corriger ce passage qui n'est nullement corrompu. On peut voir Ruault, *animad.* XXVII.

alla voyager en Grece , & fit courir le bruit que c'étoit pour rétablir sa fanté qui étoit fort infirme. En effet , il étoit maigre & décharné , la débilité de son estomac l'obligeant à manger peu & à ne manger que fort tard. Il avoit pourtant la voix bonne & forte , mais dure & peu formée encore ; & comme il parloit avec beaucoup de véhémence & de passion , s'élevant toujours jusqu'aux tons les plus hauts , cela faisoit craindre que son corps n'en souffrît quelque incommodité considérable.

Dès qu'il fut arrivé à Athenes , il entendit Antiochus d'Ascalon , & fut enchanté de sa maniere de parler , qui étoit douce , coulante & pleine de grace ; mais il n'approuvoit pas les nouvelles opinions qu'il avoit introduites dans la philosophie ; (a) Car Antiochus avoit déjà abandonné la nouvelle académie & la secte de Carnéade , (b) soit qu'il eût été

(a) Car Antiochus avoit déjà abandonné la nouvelle académie & la secte de Carnéade.) Antiochus s'étoit rejeté dans les sentimens de la vieille académie , & avoit abandonné Carnéade qui étoit attaché à la nouvelle , & grand ennemi des Stoïciens , qu'il combattoit en toute rencontre. Ce passage de Plutarque est éclairci par un endroit de Cicéron , dans le premier livre des questions académiques. Brutus lui dit , *Mais qu'est-ce que j'entends dire de vous ? Sur quoi , dis-je ? Que vous avez déjà quitté la vieille académie , & que*

vous suivez la nouvelle. Comment donc ! repliquai-je ; Pourquoi aura-t-il été plutôt permis à Antiochus notre ami de quitter son nouveau domicile pour retourner à son ancien gîte , qu'à moi de quitter la vieille secte pour me jeter dans la nouvelle ?

(b) Soit qu'il eût été désabusé par l'évidence des choses & par le rapport des sens.) Car cette nouvelle académie dont Arcésilas étoit le premier auteur , rejettoit tout rapport des sens , & soutenoit qu'il n'y avoit rien de certain , *nihil esse certi quod aut sensibus aut animo percipi possit*

désabusé par l'évidence des choses & par le rapport des sens , soit , comme quelques-uns le prétendent , que la jalousie & l'envie contre les disciples de Clitomachus & de Philon l'eussent porté à quitter les sentimens de la nouvelle académie (a) pour embrasser la plupart de ceux du portique. Or Cicéron aimoit cette nouvelle académie , & s'attachoit de plus en plus à ses sentimens , faisant déjà son plan que , si jamais il quittoit entièrement les affaires , il abandonneroit le barreau & les assemblées du peuple , & viendrait s'établir à Athenes pour y passer sa vie tranquillement dans le sein de la philosophie.

Mais ayant reçu la nouvelle de la mort de Sylla , & voyant que son corps fortifié par les exercices étoit devenu d'une complexion assez vigoureuse , que sa voix entièrement formée avoit joint à la force l'agrément & la douceur , & répondoit suffisamment à la complexion de son corps , & d'ailleurs ses amis de Rome lui écrivant & le pressant vivement d'un côté , & Apollonius l'exhortant fortement de l'autre à s'entremettre des affaires publiques , il recommença à travailler sérieusement à former son éloquence comme un instrument dont il avoit besoin , & réveilla toutes les

Cicéron dans le troisième livre de l'Orateur. Or il ajoute de lui , *aspernatumque omne animi sensusque judicium.*

(a) Pour embrasser la plupart de ceux du portique.)
Car les sentimens des Stoï-

ciens étoient pour la plupart conformes à ceux de la vieille académie. Voilà pourquoi quelques-uns prétendoient qu'Antiochus les avoit embrassés par envie & par jalousie contre Clitomachus & Philon qui les combattoient.

grandes qualités qu'il avoit pour la politique. Il s'exerça tous les jours à composer & à haranguer, & hanta les orateurs les plus célèbres.

Ce fut cela même qui l'obligea de passer en Asie & à Rhodes. En Asie il conversa avec les rhéteurs Xénoclès d'Adramyte, Dionysius de Magnésie & Ménippe le Carien; & à Rhodes il étudia sous le rhéteur Apollonius, fils de Molon (a), & sous le philosophe Posidonius. On dit qu'Apollonius, n'entendant pas la langue latine, pria Cicéron de composer & de haranguer en grec, ce que Cicéron fit très-volontiers, persuadé que par ce moyen ses fautes seroient mieux corrigées. Un jour, après qu'il eut harangué, tous ses auditeurs furent ravis en admiration & se mirent à l'envi à le combler de louanges, mais Apollonius ne donna aucune marque de satisfaction & de joie pendant qu'il parla; & quand il eut fini il demeura long-tems tout pensif sans dire une seule parole; & comme Cicéron témoignoit la peine & le dépit que cela lui faisoit, Apollonius lui dit tout haut : *Cicéron, je vous loue & je vous admire; mais je déplore le malheur de la Grece, voyant que les seuls avantages qui nous restoient, l'érudition & l'éloquence, vont par votre moyen être transportés aux Romains.*

Cicéron étoit donc rempli d'espérances, & alloit sur les ailes de l'ambition se jeter tête baissée dans les affaires du gouvernement;

(a) Il devoit dire Apollonius Molon.

mais il fut un peu refroidi par un oracle qu'il reçut à Delphes ; car ayant demandé au dieu par quelle voie il pourroit se rendre très-glorieux , la Pythie lui répondit , (*a*) *que ce seroit en prenant pour guide de sa vie son propre naturel , & non pas l'opinion du peuple.* C'est pourquoi , quand il fut arrivé à Rome (*b*) , il se conduisit d'abord avec beaucoup de réserve , ne faisoit que rarement sa cour aux magistrats ; & lorsqu'il alloit les voir il n'en étoit pas fort considéré , & (*c*) il avoit le déplaisir de s'entendre appeller *Grec* & *écolier* , (*d*) qui sont des termes injurieux que la populace de Rome & les plus vils artisans ont ordinairement dans la bouche. Mais , comme il étoit ambitieux , & d'ailleurs aiguillonné par son pere & par ses amis , il s'adonna entièrement à plaider pour les uns & pour les autres , & il ne s'éleva pas insen-

(*a*) *Que ce seroit en prenant pour guide de sa vie son propre naturel , & non pas l'opinion du peuple.*) Cet avis de la Pythie étoit fort sage. L'opinion du peuple ne peut qu'égarer. On va voir plus bas l'explication de cet oracle.

(*b*) Il y arriva l'an de Rome 676 , dans sa trentième année.

(*c*) *Il avoit le déplaisir de s'entendre appeller Grec & écolier.*) Le peuple disoit cela sur ce qu'il haranguoit en grec , & qu'il étudioit encore sous les philosophes Grecs à l'âge de trente ans. Le peuple croit qu'il n'y a que les en-

fans qui doivent étudier. J'ai cru que ce σχολαστικός étoit mieux rendu par écolier que par *sainéant* , quoique Cicéron même ait mis *otiosus* pour *scholasticus*.

(*d*) *Qui sont des termes injurieux.*) Et c'est par-là qu'il faut expliquer le prétendu oracle qu'il avoit reçu de la Pythie , qui lui ordonnoit de suivre son propre naturel , & nullement l'opinion du peuple. Car s'il avoit suivi l'opinion du peuple , qui lui marquoit son mépris par ses injures , il se seroit rebuté & n'auroit rien fait. Cela méritoit d'être expliqué.

siblement & par degrés au premier rang; mais il parvint tout-d'un-coup à une réputation très-brillante, & se distingua par-dessus tous les autres orateurs. On dit pourtant qu'il avoit naturellement les mêmes défauts que Démofthene pour la prononciation & pour l'action; mais il les corrigea (a) en prenant avec grand soin des leçons de Roscius, excellent acteur pour le comique, & d'Esopus, acteur aussi merveilleux pour le tragique.

A propos d'Esopus, on raconte de lui que, jouant un jour le rôle d'Atrée, lorsqu'il fut à la scène où ce prince délibère quelle vengeance il prendra de son frère Thyeste, un de ses domestiques étant venu à passer inconsiderément devant lui dans le moment que la violence de sa passion l'avoit mis hors de lui-même, il lui donna un si grand coup de son sceptre, qu'il l'étendit mort à ses pieds. Il est certain que la grace de la prononciation & du geste de Cicéron ne contribuoit pas peu à donner à ses paroles la force de persuader. Aussi pour se moquer de ces orateurs qui n'ont d'autre secret pour toucher que de crier beaucoup, il disoit, *que la foiblesse les obli-*

(a) *En prenant avec grand soin des leçons de Roscius, excellent acteur pour le comique, & d'Esopus, acteur aussi* *merveilleux pour le tragique.)* C'est cette différence de caractère qu'Horace a marquée par deux épithetes différentes,

Quæ gravis Æsopus, quæ doctus Roscius egit.

Jamais comédien n'a eu plus grands éloges; il parle tant de réputation que Roscius. Cicéron lui donne les aussi honorablement d'Esopus.

geoit à crier , parce qu'ils ne pouvoient parler , comme les boiteux vont à cheval , parce qu'ils ne sauroient aller à pied. Quant à ces brocards & à ces plaifanteries qui consistent en des rencontres fines & agréables , ils paroissent convenir parfaitement à la plaidoierie , & y jetter de la vivacité & de la gaieté ; mais l'usage trop fréquent que Cicéron en faisoit laissoit & attristoit ses auditeurs , & il en acquit la réputation d'homme médifant & malin.

Il fut élu questeur (a) pendant une grande cherté , & la Sicile lui étant échue en partage , dans le commencement il parut fort dur & fort incommode aux Siciliens , parce qu'il étoit forcé d'envoyer des bleds à Rome ; mais dans la suite , apres qu'ils eurent connu par expérience ses soins , son application , sa douceur & sa justice , (b) ils l'honorèrent & l'aimèrent plus qu'aucun préteur qu'ils eussent jamais eu. Dans ce tems-là il y eut

(a) L'an de Rome 678. Il avoit trente-deux ans.

(b) *Ils l'honorèrent & l'aimèrent plus qu'aucun préteur qu'ils eussent jamais eu.*) C'est le témoignage qu'il se rend à lui-même dans son oraison pour Plancius , où il dit qu'il ne craint point que personne ose avancer qu'en Sicile la questure d'aucun autre préteur ait été ni plus agréable , ni plus éclatante que la sienne ; que dans une grande cherté il avoit envoyé à Rome une grande

quantité de bled ; que tout le monde généralement avoit été si charmé de sa douceur , de sa justice , de sa libéralité & de son désintéressement , & l'avoit toujours trouvé si disposé à faire plaisir en toute occasion , que les Siciliens avoient inventé en sa faveur des honneurs inouis , si bien qu'il étoit persuadé qu'on ne s'entretenoit à Rome que de sa questure. Il en parle encore dans sa seconde & dans sa troisième Verrine.

plusieurs jeunes Romains des plus nobles maisons, & des mieux faits, qui, ayant été accusés de ne s'être pas acquittés de leur devoir à la guerre, & d'avoir violé la discipline, furent envoyés en Sicile au préteur. Cicéron les reçut avec bonté, entreprit hautement leur défense, & parla si bien pour eux, qu'il les justifia & les sauva. Enflé de tous ses succès, il s'en retourna à Rome; & ce fut à ce retour qu'il lui arriva une aventure assez plaisante, qu'il nous apprend lui-même. (a) Il dit qu'en traversant la Campanie, il trouva sur son chemin un des plus considérables citoyens de Rome, & qu'il croyoit de ses amis; il lui demanda *ce que l'on disoit à Rome de tout ce qu'il avoit fait, & ce qu'on y pensoit de de lui*, comme ne doutant point que la ville ne fût pleine du bruit de son nom & de sa réputation. L'autre lui répondit : *Eh ! où*

(a) *Il dit qu'en traversant la Campanie, il trouva sur son chemin.* C'est dans l'oraison pour Plancius que Cicéron fait ce conte immédiatement après le passage dont je viens de parler. Mais il est un peu différent, & il paroît plus plaisant encore. *Etant parti dans ce tems-là de Sicile, après ma questure, dit-il, & continuant ma route, j'arrivai à Putéoli, où quantité de nos meilleurs citoyens & des plus magnifiques ont accoutumé de passer quelque tems. Je vous avoue, Messieurs, que je fus très-mortifié & découragé quand un de ces hommes im-*

portans me demanda, quel jour j'étois sorti de Rome, & s'il n'y avoit rien de nouveau? Je lui répondis, que je revenois de ma province. Ah, oui, repartit-il, & je pense que c'est d'Afrique. Eh non, c'est de Sicile, lui repliquai-je brusquement avec un ton de colere mêlé de dédain. Alors un autre, comme sachant tout ce qui se passoit, Quoi, lui dit-il, est-ce que vous ne savez pas qu'il étoit questeur à Syracuse? A ces mots je cessai de me mettre en colere, & fis comme si j'étois du nombre de ceux qui étoient venus pour les eaux.

avez-vous donc été, Cicéron, pendant tout ce tems-ci.

Ce mot lui abattit extrêmement le courage, en lui faisant voir que le bruit de son nom étoit tombé dans sa ville comme dans une mer immense où il s'étoit perdu sans avoir rien produit de solide & de réel pour sa gloire. Mais depuis, s'étant fait sur cela une sorte de raison, il retrancha beaucoup de cette avidité de gloire, car il vit qu'il travailloit pour une réputation qui est une chose infinie, sans bornes, & dont on ne peut atteindre le bout. Cependant il ne put jamais se guérir si bien, que toute sa vie il ne fût sensible au plaisir de s'entendre louer, & très-passionné pour la réputation & pour la gloire. Et ce fut même cette passion qui déranger & troubla souvent en lui beaucoup de bons & sages raisonnemens.

Comme il se jeta dans les affaires publiques avec beaucoup d'ardeur & d'envie de se pousser, il trouva d'abord qu'il étoit honteux que les plus vils artisans qui ne se servent pour leur métier que d'instrumens & d'outils inanimés, sachent pourtant le nom de chacun, ses propriétés, ses usages & les lieux où on les fait, & qu'un homme d'état dont les fonctions publiques ne peuvent se faire que par le moyen des hommes, ses seuls instrumens, soit négligent & paresseux à connoître ses citoyens. C'est pourquoi il s'accoutuma non-seulement à retenir les noms des plus considérables, mais encore à savoir leur de-

meure, les terres qu'ils possédoient, les amis & les voisins qu'ils avoient. De sorte qu'en quelque endroit de l'Italie que Cicéron passât, il pouvoit sans hésiter nommer & montrer les terres & les maisons de ses amis.

Il avoit un petit bien, mais un bien honnête, & qui suffisoit à sa dépense ; & c'est ce qui le faisoit encore plus admirer, de ce que n'étant pas riche, il ne prenoit pourtant aucun salaire de ses plaidoeries, & ne recevoit pas le moindre présent. Ce désintéressement parut sur-tout avec éclat quand il se chargea de l'accusation de Verrès. Ce Verrès avoit été préteur en Sicile où il avoit commis des crimes & des exactions horribles. Les Siciens étant venus à Rome pour le poursuivre, Cicéron le fit condamner non en plaidant contre lui, mais, pour ainsi dire, en ne plaidant point ; car la plupart des préteurs favorisant ce scélérat, (a) & par des délais infinis ayant fait remettre la cause au dernier jour des audiences, Cicéron qui vit que ce jour-là ne suffiroit pas pour la plaidoerie, & que par ce moyen la cause ne seroit jamais jugée, se leva

(a) *Et par des délais infinis ayant fait remettre la cause au dernier jour des audiences.* Ceci se passa l'an de Rome 683. Cicéron étant entré dans sa trente-huitième année. Ceux qui favorisoient Verrès vouloient gagner du tems par tous ces délais, afin que la cause ne fût plaidée que sous les consuls de l'année suivante. G. Hor-

rensius & G. Cæcilius Métellus Creticus. Cicéron éluda tout cela, & fit condamner Verrès, non en plaidant contre lui, mais en ne plaidant point, car c'est le sens de ces paroles, εἶλεν ἔκ εἰπόν, ἀλλ' ἐξ αὐτῶν Τρέπων Τινὲς Τῷ μὴ εἰπεῖν, que de savans hommes ont voulu corriger sans nécessité.

& dit qu'il n'étoit pas besoin de plaider; & produisant en même tems les témoins sur chaque article, il conclut, & obligea les juges à donner leurs suffrages. Cependant on rapporte plusieurs bons mots qu'il dit dans cette cause. Les Romains appellent *verrès* un pourceau qui n'est point châtré; (a) comme donc un affranchi, nommé Cæcilius, qui étoit accusé d'être de la religion des Juifs, se présenta pour faire ôter aux Siciliens la commission d'accuser Verrès, & pour se la faire donner, comme une commission qui lui appartenoit de droit par les raisons qu'il expliquoit, Cicéron lui dit, *que peut avoir à démêler un Juif (b) avec un veriat?* Verrès avoit un fils qui étoit entré dans l'âge de puberté, & qui avoit la réputation de ne pas user fort sagement de la fleur de sa beauté & de sa jeunesse. Un jour donc que Verrès voulut railler Cicéron, & lui reprocher qu'il étoit mou & efféminé: *Ce sont, lui répondit Cicéron, des reproches qu'il faut faire à ses enfans, les portes bien fermées.*

L'orateur Hortensius n'osa pas prendre ouvertement la défense de Verrès; mais il se laissa persuader de se trouver au jugement quand il s'agiroit de l'amende à laquelle il devoit être condamné; & pour prix de cette

(a) Comme donc un affranchi, nommé Cæcilius, qui étoit accusé d'être de la religion des Juifs.) Quintus Cæcilius Niger, Sicilien, qui avoit été questeur de Verrès

en Sicile. Il prétendoit que c'étoit lui qui devoit accuser Verrès. Mais Cicéron le réfuta très-fortement.

(b) On sait que les Juifs ont en abomination le pourceau.

démarche il eut un petit sphinx d'ivoire qui étoit une figure d'une grande réputation. Cicéron lui en jetta en passant quelque mot à double entente. Sur quoi Hortensius lui ayant dit, *qu'il n'entendoit pas les énigmes ; (a) Tu as pourtant chez toi le sphinx*, lui repartit vivement Cicéron.

(b) Verrès ayant été condamné, & Cicéron

(a) *Tu a pourtant chez toi le sphinx.*) On pourroit dire que ce mot n'est pas entièrement juste, sur ce que le sphinx proposoit des énigmes, & ne les expliquoit point. Mais ce seroit une chicane. Le sphinx qui proposoit des énigmes, devoit être fort habile à les expliquer.

(b) *Verrès ayant été condamné, & Cicéron lui-même ayant conclu à une amende de sept cens cinquante mille drachmes, il fut accusé d'avoir pris de l'argent.*) L'accusation auroit été très-bien fondée, car Verrès en auroit été quitte à bon marché, s'il n'avoit été condamné qu'à cette amende, qui n'est que de trois cens soixante-quinze mille livres. Il auroit donné plus de deux cens mille écus à Cicéron, pour l'obliger à donner des conclusions si douces & si modérées. Verrès étoit accusé d'avoir emporté de Sicile plus de cinq millions de livres, comme Cicéron le dit dans la seconde Verr. *tum præterea quadragenties HS. ex Sicilia abstulisse.* Or ceux qui étoient

concussions, devoient payer le double & souvent le double & demi. Et c'est pourquoi Cicéron, dans la première oraison contre Verrès, qui est appelée *la Divination*, lui demande, non le double, qui seroit *oðingenties HS.* dix millions, mais le double & demi, c'est-à-dire, *millies HS.* qui font douze millions cinq cens mille livres. *Sicilia tota*, dit-il, *si una voce loqueretur, hoc diceret, quod argenti, quod auri, quod ornamentorum in meis urbibus, sedibus, delubris fuit, quod in unaquaque re beneficio senatus populi Romani juris habui, id mihi tu, C. Verres, eripuisti atque abstulisti ; quo nomine abs te HS. millies ex lege repeto.* Quelle apparence donc qu'après avoir si publiquement déclaré que la Sicile redemandoit à Verrès douze millions cinq cens mille livres, il eût conclu ensuite à cette amende si modique de cent vingt mille écus? Mais ce n'est pas une raison de corriger le texte de Plutarque ; car en le corrigeant il faudroit retrancher ce qu'il

lui-même ayant conclu à une amende de sept cens cinquante mille drachmes , il fut accusé d'avoir pris de l'argent pour ne conclure qu'à une somme si modique. Cependant les Siciens , pour lui marquer leur reconnoissance quand il fut fait édile , lui amenerent de leur îlle plusieurs choses pour ses jeux , & lui apporterent quantité de magnifiques présens dont il ne voulut nullement profiter ; & il ne se servit de la générosité de ce peuple que pour faire diminuer à Rome le prix des denrées qui étoit excessif.

Il avoit une belle maison de campagne dans le territoire d'Arpi ; une terre au voisinage de Naples , & une autre près de la ville de Pompéia , qui n'étoient pas fort considérables. Sa femme Térentia lui avoit apporté en dot six vingt mille drachmes ; & il eut une succession dont il en retira environ quatre-vingt-dix mille. Avec ce peu de bien il vécut fort honnêtement & fort sagement , ayant toujours avec lui un certain nombre de Grecs & de Romains savans dans les lettres. Il se mettoit rarement à table avant le coucher du soleil , moins à cause de ses occupations , qu'à cause de la foiblesse de son estomac qui ne lui permettoit pas de manger de meilleure heure. Il étoit aussi très-exact & très-régulier dans tout ce qui regardoit le soin de son corps , jusques-là qu'il avoit ses frictions & ses pro-

ajoute du reproche qu'on fit à Cicéron. Il vaut mieux dire que cet historien a suivi de faux mémoires , qui l'ont trompé. On peut voir Ruauld, *animad.* xxx.

menades réglées; & en formant ainsi son tempérament, il le rendit assez sain & assez fort pour fournir & pour résister à tous les grands travaux & à toutes les grandes actions qu'il eut à soutenir dans la suite.

Il céda à son frere Quintus la maison paternelle, & alla demeurer près du mont Palatin, afin que ceux qui venoient le voir & lui faire la cour ne fussent pas fatigués en venant le chercher si loin. Car tous les matins il n'y avoit pas moins de monde à sa porte qu'à celle de Crassus, qu'on recherchoit à cause de ses richesses, & qu'à celle de Pompée dont on briguoit la faveur à cause de l'autorité qu'il avoit dans les armées, & qui tous deux étoient les plus grands des Romains, & ceux qu'on honoroit & qu'on admiroit davantage. Pompée lui-même faisoit la cour à Cicéron dont le secours & l'entremise lui servirent infiniment à augmenter sa gloire & son crédit.

Lorsque Cicéron brigua (a) la préture, il avoit beaucoup de concurrens très-considérables, cependant il fut élu & nommé le premier. Et dans tous les jugemens qu'il rendit dans l'exercice de cette charge, il se conduisit avec beaucoup de droiture & d'intégrité. (b) On dit que Licinius Macer qui avoit

(a) Deux ans après son édité, l'an de Rome 685. Il avoit quarante ans.

(b) On dit que *Licinius Macer.*) C. Licinius Macer, accusé de péculat, fut jugé par Cicéron. Il étoit intime

ami & même proche parent de Crassus, qui avoit beaucoup d'autorité. Cependant Cicéron le condamna. Cicéron parle de cette affaire dans la troisième lettre du premier livre à Atticus: *Nos hic in-*

beaucoup d'autorité par lui-même, & qui étoit encore appuyé de toute celle de Crassus, étant jugé devant lui pour une accusation de vol, eut tant de confiance en son crédit & dans les fortes sollicitations qu'on faisoit en sa faveur, que, lorsque les juges furent sur le point d'aller aux opinions, il courut promptement chez lui, se rasa la tête, prit un habit blanc, comme s'il avoit déjà été absous, & reprit le chemin de la place. Mais Crassus, étant allé au-devant de lui, & l'ayant rencontré comme il sortoit de sa cour, lui dit qu'il avoit été condamné par toutes les voix, dont il fut si frappé qu'il rentra chez lui, se coucha & mourut. Cette affaire fit beaucoup d'honneur à Cicéron, comme à celui qui avoit tenu la main à ce que tout se passât dans les regles.

Il y avoit un autre homme, nommé Vatinus, très-insolent, qui dans ses plaidoyers portoit peu de respect aux juges, & qui avoit le cou plein d'écrouelles : un jour il aborda Cicéron sur son tribunal, & lui demanda une grace. Comme Cicéron ne la lui accordoit pas sur le champ, mais consultoit en lui-même un assez long tems, il lui dit, *pour moi je ne balancerois pas tant si j'étois préteur.* Alors

credibili ac singulari populi voluntate de C. Macro transigimus, cui cum æqui fuisset, tamen multo majorem fructum ex populi existimatione illo damnato, cepimus, quam ex ipso, si absolutus esset, gratia cepissemus. Où il faut entendre qu'il retira plus de fruit de cette condamnation par la réputation d'équité qu'elle lui donna parmi le peuple, qu'il n'auroit tiré de profit de toute la faveur du coupable s'il l'avoit absous.

Cicéron, se tournant de son côté, lui répondit : *aussi n'ai-je pas le cou si gros que toi.*

Deux ou trois jours avant qu'il sortît de charge, quelqu'un traîna devant lui Manilius accusé d'avoir volé les deniers publics. Ce Manilius avoit la faveur & la protection du peuple, parce qu'on croyoit qu'il étoit persécuté à cause de Pompée dont il étoit l'ami particulier. L'accusé demanda un jour pour répondre aux charges, & Cicéron lui donna le lendemain, de quoi le peuple fut fort irrité, parce que c'étoit la coutume des prêteurs de donner dix jours au moins aux accusés. Le lendemain matin les tribuns citerent Cicéron devant le peuple, l'accusèrent d'avoir prévariqué, & le pressèrent de répondre. Cicéron, les ayant priés de l'entendre, leur dit : *Qu'il avoit toujours usé envers les accusés de toute la douceur & de toute l'humanité que les loix pouvoient permettre à un juge, & qu'il croiroit avoir commis une chose très-indigne & très-injuste s'il n'avoit pas fait la même faveur à Manilius; qu'il lui avoit donc donné le seul jour qui lui restoit & dont il étoit encore le maître; car de renvoyer le jugement de son affaire au prêteur qui lui succéderoit le lendemain, cela ne lui paroïssoit pas l'action d'un homme qui vouloit lui rendre service.*

Ces paroles produisirent dans le peuple un changement merveilleux; ils le comblèrent tous de bénédictions & de louanges, & le prièrent de se charger de la défense de Manilius, ce qu'il fit avec grand plaisir, principale-

ment

ment pour l'amour de Pompée qui étoit absent ; & s'étant présenté pour plaider , il reprit toute l'affaire & parla avec beaucoup de véhémence contre les partisans de l'oligarchie & contre les envieux de Pompée. Cependant il ne trouva pas moins de faveur & de protection auprès des nobles qu'auprès du peuple , pour s'élever au consulat. Les uns & les autres s'unirent & travaillèrent de concert pour lui faire obtenir cette dignité par rapport au bien public ; & voici quelle en fut l'occasion.

Le changement que Sylla avoit introduit dans la république avoit paru d'abord fort dur & fort étrange ; mais alors adouci par le laps du tems & par l'habitude , il paroissoit prendre un certain état de consistance dont on n'étoit point mécontent. Il y avoit pourtant encore des particuliers qui cherchoient à bouleverser & à changer cet état , non pour le rendre meilleur , mais pour satisfaire leur avarice particuliere. Pompée étoit alors attaché à faire la guerre aux rois dans le Pont & dans l'Arménie ; & il n'y avoit à Rome aucune puissance assez forte pour résister à ces brouillons qui suivoient un chef plein d'audace , capable des plus grandes entreprises , & si divers dans ses mœurs , qu'il pouvoit prendre aisément toutes sortes de caractères ; c'est Lucius Catilina. Par-dessus tous les grands crimes dont il s'étoit noirci , il étoit accusé d'avoir eu un commerce criminel avec sa propre fille , & d'avoir tué son frere ; & dans la crainte d'être

appelé en justice pour ce fratricide , il avoit prié Sylla de comprendre dans le nombre des pros crits ce frere mort , comme s'il eût été en vie. Ces scélérats ayant donc à leur tête un tel capitaine , s'engagerent leur foi par tous les moyens les plus capables de lier les hommes ; & pour mieux cimenter cette union , ils sacrifierent un homme & goûterent tous de sa chair.

Catilina avoit déjà corrompu la plus grande partie de la jeunesse de Rome , en lui procurant tous les jours des plaisirs & des festins , en lui produisant des femmes , & en lui fournissant sans aucune épargne tout l'argent nécessaire pour ces débauches continuelles. Déjà la Toscane branloit , prête à se révolter ; la plus grande partie des Gaules en deçà des Alpes alloit suivre son exemple , & Rome étoit en danger d'éprouver un grand changement à cause de l'inégalité qui étoit dans les biens , tous ceux des plus nobles maisons , & les plus distingués par leur dignité & par l'élévation de leur courage , étant ruinés en spectacles , en festins , en brigues pour les charges , en bâtimens , & toutes les richesses ayant passé entre les mains des hommes les plus abjects & des derniers du peuple. De sorte que les affaires étoient en un état qu'il ne falloit plus que très-peu de chose pour bouleverser sens dessus dessous le gouvernement , si malade déjà par lui-même , & que c'étoit l'ouvrage de quiconque auroit osé le tenter.

Cependant Catilina, peu content encore de cette disposition si favorable à ses desseins, voulut se faire de plus comme une place forte, & demanda le consulat. Toutes ses manières étoient d'un homme qui avoit de grandes & belles espérances qu'il feroit consul avec Caius Antonius, homme qui par lui-même n'étoit capable de se mettre à la tête d'aucun parti, ni pour le bien ni pour le mal, mais qui pouvoit augmenter considérablement la puissance de celui qui auroit voulu le conduire. La plupart des gens de bien, prévoyant ce grand danger, poussèrent Cicéron à demander le consulat; le peuple reçut avec grand plaisir sa demande, (a) de sorte que Catilina fut refusé, & Cicéron élu avec Caius Antonius, quoique de tous ces concurrens il fût le seul né d'un pere qui n'étoit que chevalier & qui n'étoit pas sénateur.

Toutes les menées de Catilinan'avoient pas encore éclaté & étoient inconnues au peuple. Et Cicéron, dès l'entrée de son consulat, se trouva sur les bras de grandes affaires qui furent comme les préludes de ce qui arriva depuis. D'un côté, ceux à qui les loix de Sylla avoient défendu d'avoir aucune magistrature, & qui n'étoient ni peu puissans ni en petit nombre,

(a) *De sorte que Catilina fut refusé, & Cicéron élu avec C. Antonius.* Ceci se passa l'an de Rome 689, sous le consulat de L. Julius César & de Figulus, Cicéron étant dans sa quarante-troi-

sième année, qui étoit l'âge légitime pour le consulat. Il fut nommé consul le premier pour l'année suivante, avec Caius Antonius qui ne l'emporta que de peu de voix sur Catilina.

se mirent à briguer les charges & à faire la cour au peuple ; & il faut avouer qu'ils alléguoient contre la violente tyrannie de Sylla beaucoup de choses très-véritables & très-justes ; mais ils ne prenoient pas bien leur tems ni la conjoncture pour remuer & pour changer le gouvernement. D'un autre côté , les tribuns propofoient des édits tendans au même but ; (a) car ils vouloient établir des commissaires appelés *décemvirs* , qui auroient tous une autorité souveraine ; qui , maîtres de toute l'Italie , de toute la Syrie & de tous les pays que les victoires de Pompée avoient ajoutés à l'empire , auroient le pouvoir de vendre & d'aliéner les terres publiques , de faire le procès à qui ils voudroient , de bannir qui il leur plairoit , de rebâtir & repeupler des villes , de prendre dans le trésor autant d'argent que bon leur sembleroit , de lever des troupes dont il ne limiteroit point le nombre , & de les entretenir & soudoyer tout le tems qu'ils jugeroient à propos. Cette puissance excessive fit que les plus considérables de Rome appuyerent cette loi , & que le consul Antonius lui-même la favorisa dans l'espérance qu'il seroit un de ces *décemvirs*. On croit aussi qu'il étoit informé des desseins de Catilina , & qu'il n'en étoit pas fâché , parce qu'il se trouvoit accablé de dettes , &

(a) Car ils vouloient établir dix commissaires appelés *décemvirs*.) C'étoit la loi *Agraria* que proposa P. Ser-

vilius Rullus , tribun du peuple , à la fin de l'année qui précéda le consulat de Cicéron.

qu'il ne voyoit que cette ressource pour lui ; & c'est ce qui augmentoit la frayeur des gens de bien.

D'abord Cicéron, pour prévenir ce malheur, fit décerner à Antonius le gouvernement de la Macédoine, & refusa celui des Gaules qu'on vouloit lui donner. Et par ce grand service il gagna tellement Antonius, qu'il fut assuré de l'avoir pour lui comme un second acteur qui le seconderoit toujours pour le bien de la patrie. Antonius étant donc gagné & adouci par ce moyen, Cicéron s'opposa avec plus d'audace & de confiance à toutes les menées secretes des séditieux. (a) Et ayant entrepris de blâmer & de combattre en plein sénat la nouvelle loi des tribuns, il en étonna tellement les auteurs par son éloquence, qu'ils n'osèrent lui répondre ni lui rien opposer.

Les tribuns ne se rebuterent pourtant point & firent une nouvelle tentative pour la faire passer. Pour cet effet ils appellerent les consuls devant le peuple, mais Cicéron ne s'en alarma point, au contraire il ordonna au sénat de le suivre ; & se présentant à la tête de son corps devant le peuple, non-seulement il fit rejeter cette loi de la création des décemvirs, mais encore il réduisit les tribuns à désespérer du succès des autres choses qu'ils avoient entreprises, tant il les abattit & subjugua par la

(a) Et ayant entrepris de blâmer & de combattre en plein sénat la nouvelle loi des tribuns,) Par la première oraison de lege Agraria contre

Rullus, & qui fut suivie de deux autres. Nous les avons encore toutes trois, mais la dernière est fort mutilée.

force de son éloquence. Car de tous les orateurs, c'est celui qui a le mieux montré aux Romains quel charme & quel puissant attrait l'éloquence ajoute à ce qui est beau & honnête, & combien ce qui est juste est invincible quand il est bien dit. Et il leur montra qu'il faut qu'un homme d'état qui veut bien faire son devoir & tenir bien sa patrie, préfère dans toutes ses actions l'utile & le beau à ce qui flatte & qui chatouille ; & que dans ses discours il tâche de rendre ce beau & cet utile agréables, en retranchant tout ce qui peut chagriner & affliger. Et une grande preuve de la grace & de la force de son éloquence & de la persuasion qui l'accompagnoit, c'est ce qu'il fit pendant son consulat pour les places aux spectacles. Avant lui les chevaliers n'avoient point de places marquées aux théâtres, ils étoient confondus avec le peuple, & regardoient les jeux pêle-mêle avec lui comme ils se rencontroient. (a) Othon, étant préteur, fut le premier qui, pour faire honneur aux chevaliers, les sépara du peuple, & leur donna une place distinguée qu'ils conservent encore aujourd'hui. Le peuple prit cette distinction des chevaliers pour une injure ; & un jour Othon étant entré dans le théâtre, il lui fit de grandes huées & le siffla ; les chevaliers au contraire le reçurent très-honorablement avec

(a) *Othon, étant préteur, fut le premier qui, pour faire honneur aux chevaliers, les sépara du peuple.*) Othon quatre ans auparavant, sous le consulat de Pison & de Glibrion ; mais il n'étoit pas préteur, il étoit tribun du peuple.

de grands battemens de mains ; le peuple de redoubler ses sifflets & ses huées , & les chevaliers leurs applaudissemens. De-là ils se tournent les uns contre les autres , en viennent aux injures , & tout le théâtre est plein de désordre & de confusion. Cicéron , averti de tout ce vacarme , se transporte sur le lieu & appelle le peuple au temple de Bellone. Là il le tance très-sérieusement , & lui fait de si sévères remontrances , que le peuple , s'en retournant sur l'heure au théâtre , bat des mains pour Othon , & dispute avec les chevaliers à qui lui fera de plus grands honneurs.

Cependant les complices de Catilina , qui d'abord avoient été alarmés & effrayés reprennent courage ; ils se rassemblent & s'exhortent à mettre la main à l'œuvre plus hardiment avant le retour de Pompée , qu'on disoit déjà en chemin pour retourner à Rome avec son armée. Mais ce qui hâtoit & qui excitoit le plus Catilina , c'étoient les vieilles bandes qui avoient fait la guerre sous Sylla , qui étoient dispersées dans toute l'Italie , & dont le plus grand nombre & les plus aguerris étoient repandus dans les villes de la Toscane. Tous ces vieux soldats se réjouirent jusques dans leurs songes , de l'espérance qu'ils auroient encore toutes les richesses de l'Italie à saccager & à piller ; & ayant à leur tête un officier , nommé Mallius , qui avoit servi avec beaucoup de distinction dans l'armée de Sylla , entrèrent dans la conjuration & se rendirent à Rome pour aider Catilina de leurs brigues ;

car il demandoit encore le consulat , après avoir comploté de tuer Cicéron dans le comice parmi le trouble & le désordre de l'élection.

Il sembloit que quelque dieu , par des tremblemens de terre , par des tonnerres & par des apparitions & des fantômes , avertissoit de ce qui se tramoit. Les indices qui pouvoient venir de la part des hommes étoient en grand nombre , & tous très-sûrs & très-véritables , mais ils n'étoient pas encore suffisans pour convaincre un homme noble & puissant comme Catilina. Voilà pourquoi Cicéron remit le jour de l'élection des consuls ; & ayant cité Catilina devant le sénat , il l'interrogea sur les dépositions que l'on avoit faites contre lui.

Catilina , persuadé qu'il y avoit dans le sénat bon nombre de ceux qui souhaitoient le changement , & en même tems voulant rassurer les conjurés par sa fermeté , en leur faisant voir que , bien loin de nier le fait , il s'en vantoit , il fit à Cicéron cette réponse : *Quel si grand mal fais-je , lui dit-il , si de deux corps dont l'un est maigre & languissant , mais avec une tête , & l'autre est sans tête , mais grand & fort , je prends le dernier pour lui donner la tête qui lui manque ?* Cicéron , comprenant bien que par cette énigme il désignoit le sénat & le peuple , sentit augmenter ses frayeurs. C'est pourquoi le jour de l'élection , il se munit d'une cuirasse ; & tous les principaux de Rome & la plupart des jeunes gens le conduisirent de sa maison dans

le champ de Mars. Là il laissa entrevoir exprès une petite partie de sa cuirasse , entr'ouvrant sa robe de dessus ses épaules , pour faire voir le danger auquel il s'exposoit. A cette vue le peuple s'irrite , murmure & se ferre autour de lui. Enfin , quand on vint à donner les suffrages , Catilina essuya un second refus , & on nomma consuls Silanus & Muréna.

Peu de tems après , les vieux soldats de la Toscane s'étant assemblés pour se rendre à point nommé auprès de Catilina , & le jour qu'ils avoient pris pour exécuter leur complot , étant déjà bien près , les trois premiers personnages de Rome , & les plus puissans , Marcus Crassus , Marcus Marcellus & Scipion Métellus , allèrent sur le minuit à la maison de Cicéron ; & ayant heurté à la porte , ils appellerent le portier & lui dirent qu'il allât promptement éveiller son maître & lui annoncer leur venue , dont voici le sujet. Après le souper le portier de Crassus lui avoit rendu des lettres qui lui avoient été apportées par un inconnu ; ces lettres étoient adressées à diverses personnes , & il y en avoit une pour Crassus , mais elle étoit sans nom. Crassus ne lut que celle qui s'adressoit à lui ; & voyant qu'elle l'avertissoit que bientôt Catilina devoit faire un grand meurtre dans Rome , & qu'elle le pressoit de sortir promptement de la ville , il n'ouvrit pas les autres ; mais il alla incontinent trouver Cicéron , en partie par la crainte du danger qui les menaçoit , & en partie aussi pour se laver du soupçon qu'on pouvoit avoir contre

lui, à cause de l'amitié dont il étoit lié avec Catilina. Cicéron, après avoir passé la nuit avec eux à délibérer, assembla le sénat dès le matin; là il rendit les lettres à ceux à qui elles étoient adressées, & leur ordonna de les lire tout haut. Elles étoient toutes semblables, & donnoient avis de la conspiration. Après que Quintus Arius, qui avoit été préteur, eut averti des attroupemens qui se faisoient dans la Toscane, & qu'on eut appris que Mallius, avec une bonne armée rodoit autour de ses villes, attendant la nouvelle de quelque remuement à Rome, le sénat fit un decret par lequel il remit toutes les affaires entre les mains des consuls, & leur donna l'autorité de prendre, comme ils l'entendroient, toutes les mesures nécessaires pour sauver la république & pour empêcher qu'il ne lui arrivât aucun échec. Le sénat ne donne pas souvent de ces decrets, mais dans les occasions pressantes, lorsque Rome est menacée de quelque danger éminent. Cicéron, se voyant donc revêtu de cette souveraine puissance, chargea Quintus Métellus des affaires du dehors, & retint pour lui le soin de la ville; & tous les jours il alloit dans les rues accompagné & gardé par un si grand nombre de citoyens, que, quand il entroit dans la place, elle pouvoit à peine contenir la foule qui le suivoit.

Catilina, voyant qu'il ne lui étoit plus possible de différer sans se perdre, résolut de se rendre promptement à l'armée de Mallius; & pendant qu'il se disposoit à partir, il aposta

un Marcius & un Céthégus (a), & leur ordonna d'aller le matin à la porte de Cicéron, comme pour le saluer, & là de se jeter sur lui & de le tuer. Une dame des plus considérables de Rome, nommée Fulvie, avertit Cicéron de ce complot, l'étant allé trouver la nuit, & l'exhorta sur-tout à se donner de garde de Céthégus & de son complice. Ces deux scélérats ne manquèrent pas de se trouver le lendemain au point du jour à la porte de Cicéron. Comme on leur en refusa l'entrée, ils se fâcherent & commencerent à crier & à faire beaucoup de bruit à la porte, ce qui les rendit encore plus suspects.

Cicéron étant parti, accompagné à son ordinaire, appella le sénat au temple de Jupiter, que les Romains appellent *Stator*, qui est à l'entrée de la rue sacrée, comme on monte au mont Palatin. Catilina s'y rendit avec les autres comme pour se justifier, mais aucun des sénateurs ne voulut s'asseoir avec lui, ils se leverent tous du banc où ils étoient assis. Catilina ayant commencé à parler, fut tellement interrompu, qu'il ne put jamais avoir audience; & Cicéron, s'étant levé, lui ordonna de vider la ville : *Car*, lui dit-il, *il faut qu'entre toi & moi il y ait des murailles qui nous séparent, attendu que je ne me sers que de la parole pour mon ministère, & que tu emploies de véritables armes pour le tien.*

(a) Salluste & Cicéron nomment le premier *C. Cornélius*, & le second est nom-

mé par Salluste *Verguntéius*, c'étoient deux chevaliers Romains.

Catilina sortit donc de Rome sur l'heure même avec trois cens hommes armés , & faisant d'abord marcher devant lui les faisceaux de verges & de haches , & précédé des enseignes Romaines , comme s'il eût été consul ou préteur. En cet équipage il alla trouver Manlius ; & après avoir assemblé une armée de vingt mille hommes , il parcouroit toutes les villes , les faisoit révolter & les attiroit dans son parti ; de sorte que la guerre étant par-là ouvertement déclarée , Antonius , collègue de Cicéron , fut envoyé pour le combattre.

Tous ceux que Catilina avoit corrompus , & qui étoient restés dans la ville , furent assemblés , encouragés par Cornélius Lentulus, surnommé Sura, homme d'une naissance illustre , mais que sa mauvaise vie & ses débauches avoient fait auparavant chasser du sénat , (a) & qui alors étoit préteur pour la

(a) *Et qui alors étoit préteur pour la seconde fois , comme cela se pratique par ceux , &c.)* Ce passage avoit été fort mal traduit par les interpretes ; il est pourtant fort considérable , car il nous confirme bien formellement un usage remarquable des Romains , & qu'il ne sera pas inutile d'expliquer ici , en faisant voir par quelles voies un sénateur , qui avoit été chassé du sénat , pouvoit recouvrer la place qu'il avoit perdue. Il ne pouvoit être rétabli que par une de ces cinq voies : ou retenu par un des

collegues du censeur qu'il avoit chassé ; ou rappelé par les censeurs suivans ; ou qu'après que par le jugement des commissaires qu'on lui donnoit , il s'étoit lavé des accusations intentées contre lui ; ou qu'après s'être fait absoudre par les suffrages du peuple ; ou enfin qu'après avoir repassé par les petites charges qu'il avoit déjà exercées , & s'être élevé à une des charges curules , qui seule le rétablissoit de droit. Mais sur cette dernière voie , voici la différence qui s'observoit :

seconde fois, comme cela se pratique par ceux qui se mettent en état de recouvrer la dignité de sénateur qu'ils ont perdue. Quant au surnom de Sura, il lui fut donné pour une telle occasion : pendant qu'il étoit questeur sous Sylla, il avoit consumé & dissipé en folles dépenses la plus grande partie des deniers publics. Sylla, irrité de cette malversation, lui demanda compte en plein sénat des finances qui lui avoient été remises. Lentulus se présenta avec une nonchalance & avec un dédain qui marquoient qu'il se mettoit peu en peine de cette demande, & dit, *qu'il n'avoit nul compte à rendre, mais qu'il présentait sa jambe* ; ce qui est une façon de

si le sénateur avant que d'être chassé avoit eu quelque charge curule, il n'étoit pas obligé de repasser par les petites charges, il suffisoit qu'il revînt à la charge curule qu'il avoit exercée, & il falloit qu'il la briguât & qu'il l'obtînt. Cela est confirmé par deux exemples célèbres, par celui de Salluste, & par celui de Lentulus dont Plutarque parle ici. Salluste, après n'avoir été que questeur, fut chassé du sénat par les censeurs Appius Claudius & Pison. Il brigua pour la seconde fois la questure, après quoi il fut rétabli dans le sénat, non pas en vertu de sa questure, car il n'y avoit que les charges curules qui donnassent ce droit, mais il obtint cette grace par la faveur & par le

crédit de César : au lieu que Lentulus, ayant été chassé du sénat après avoir été consul, ne fut point réduit à passer par les moindres charges qu'il avoit exercées, comme la questure, mais il suffit qu'il briguât & qu'il obtînt de nouveau la préture, qui de plein droit lui ouvrit l'entrée du sénat. C'est ce que Dion fait fort bien entendre lorsqu'il écrit, liv. XXXVII, que Lentulus, un des adhérens de Catilina, ayant été chassé du sénat après avoir été consul, étoit alors préteur pour recouvrer sa place de sénateur. Καὶ ὁ Λεϊτῦλος ὁ Πέπλιος, ὁ μετὰ τὴν ὑπατείαν ἐν τὴν γενομένης ἐκπέσαν. ἱσπατήγει γὰρ ὑπὸς τὴν Βουλὴν ἀναλαβὴν. Cela explique parfaitement bien ce passage de Plutarque.

parler proverbiale empruntée des enfans qui, lorsqu'ils avoient fait une faute en jouant à la paume, présentoient la jambe, pour dire qu'ils avoient failli. De-là il eut le surnom de *Sura*, car c'est ainsi que la jambe est appelée par les Romains. Une autre fois étant appelé en justice, il corrompit la plupart de ses juges ; & ayant été absous par deux voix seulement qu'il eut de plus, il dit, *que ce qu'il avoit donné à l'un de ces deux juges, étoit en pure perte, car il lui suffisoit d'être absous par une seule voix.*

Cet homme, étant donc tel de sa nature, fut d'abord ébranlé par les grandes promesses de Catilina ; (a) & les diseurs de bonne aventure, les faux devins & autres imposteurs venant par-dessus acheverent de lui gâter l'esprit & de le corrompre par les hautes espérances dont ils le leurroient en lui chantant des prophéties fabriquées exprès, & de prétendus anciens oracles tirés, disoit-on, des livres des Sibylles qui prédisoient, *que les destins avoient marqué trois Cornéliens pour monarques de Rome.* Ils ajoutoient : *Que deux avoient déjà rempli cette haute destinée, Cinna & Sylla, & qu'il étoit le troisième de ce nom à qui la Fortune venoit présenter la monarchie ; qu'il devoit la recevoir, & ne pas perdre un*

(a) *Et les diseurs de bonne aventure, les faux devins & autres imposteurs.* Il est arrivé souvent que les promesses & les fausses prédictions de ces sortes de char-

latans, ont poussé des hommes vains à des attentats horribles, & les ont précipités dans les derniers malheurs. L'histoire en rapporte plusieurs exemples.

tems si favorable , en différant comme avoit fait Catilina.

Voilà donc Lentulus qui ne se met dans la tête rien de petit ni de médiocre , & le voilà résolu de passer tout le sénat au fil de l'épée , de tuer le plus de citoyens qu'il pourroit , de mettre le feu à la ville , & de ne faire quartier à qui que ce fût qu'aux seuls fils de Pompée , qu'ils retiendroient en leur pouvoir , & qu'ils garderoient comme des otages qui leur donneroient la facilité de moyenner la paix avec leur pere ; car déjà il s'étoit répandu un grand bruit & un bruit certain qu'il revenoit de sa grande expédition. Pour l'exécution de cette entreprise , on avoit pris une nuit de la fête des Saturnales. Déjà ils avoient porté des épées , des étoupes & quantité de soufre dans la maison de Céthégus ; & ils avoient attiré cent hommes à chacun desquels ils avoient assigné par fort un des quartiers de la ville , afin que le feu étant mis en même tems par plusieurs personnes en plusieurs endroits , la ville en fut plutôt embrasée , & qu'elle brûlât par-tout. Il y en avoit d'autres qui étoient dispersés près de toutes les fontaines & de tous les conduits d'eau pour tuer tous ceux qui y viendroient puiser.

Pendant que ces choses se tramoient , il se trouva à Rome deux ambassadeurs des Allobroges dont la nation étoit fort maltraitée , & portoit impatiemment le joug des Romains. Lentulus & son parti jugerent ces deux hommes très-utiles à leurs desseins pour exciter & pour

faire révolter les Gaules ; ils les attirèrent dans la conjuration , & leur donnerent des lettres pour leur sénat , par lesquelles ils promettoient aux Gaulois la liberté. En même tems ils écrivirent aussi à Catilina pour le presser d'affranchir les esclaves , de les enrôler & de venir en toute diligence droit à Rome ; & avec ces ambassadeurs ils envoyèrent un certain Titus Veturcius de Crotone pour porter les lettres qui étoient adressées à Catilina. Mais tous leurs complots , comme les complots & les conseils de gens étourdis , qui ne parloient jamais ensemble de leurs affaires que dans le vin & parmi les femmes , furent bientôt découverts par Cicéron , qui avec un soin extrême , une prudence consommée & un raisonnement libre & sain , les observoit continuellement , & qui avoit de plus des émissaires par toute la ville pour épier tout ce qui se passoit , pour le suivre à la trace & pour lui en faire rapport. Il avoit même des entretiens secrets la nuit avec la plupart de ceux qui passoient pour être de la conspiration , & dont il étoit assuré ; & ce fut par eux qu'il fut instruit des conférences qu'ils avoient eues avec ces étrangers.

Sur cet indice il mit des gens la nuit en embuscade , & se saisit du Crotoniate & des lettres dont il étoit chargé , (a) les ambassa-

(a) *Les ambassadeurs même des Allobroges lui prêtant leur aide.* Ces ambassadeurs qu'Umbrenus avoit voulu

gagner , ayant pesé l'avantage qu'ils pourroient tirer de cette conjuration , avec celui qu'ils tireroient de leur fidélité.

deurs même des Allobroges lui prêtant leur aide & s'entendant secrètement avec lui. A la pointe du jour il assembla le sénat dans le temple de la Concorde, fit lecture des lettres & entendit les dépositions des témoins. Un des sénateurs, nommé Junius Silanus, déposa encore que beaucoup de gens avoient ouï dire à Céthégus que trois consuls & quatre préteurs feroient bientôt égorgés. Un autre sénateur qui avoit été consul rapporta des choses toutes semblables; & Caius Sulpicius, l'un des préteurs, ayant été envoyé commissaire dans la maison de Céthégus, y trouva quantité de dards, toutes sortes d'armes & sur-tout un grand nombre d'épées & de poignards, & tous fraîchement émoulus. Enfin le sénat ayant promis l'impunité au Crotoniate, s'il découvroit tout le projet, Lentulus fut si bien convaincu, qu'il se démit de sa charge, car il étoit préteur, quitta en plein sénat sa robe de pourpre & en prit une autre plus convenable à son malheur; & lui & ses complices furent donnés en garde aux préteurs mêmes dont la maison leur servit de prison.

Comme il étoit déjà tard, & que le peuple assemblé attendoit à la porte, Cicéron sortit enfin & déclara à tous les citoyens tout ce qui

lité & de leur attachement pour la république, prirent ce dernier parti comme le plus convenable & le plus sûr, & découvrirent le tout à Q. Fabius Sanga, qui étoit le protecteur de leur

nation. Cicéron avoit fait partir exprès ces ambassadeurs, qui étoient d'intelligence avec lui, & il les fit arrêter au passage du pont Milvius, où il avoit placé son embuscade.

s'étoit passé. Après quoi le peuple le reconduisit par honneur jusqu'à la maison d'un de ses amis qui étoit son voisin , & où il entra , parce que la sienne étoit occupée par les femmes qui y faisoient un sacrifice à la déesse que les Romains appellent *la bonne déesse* , & les Grecs *Gynæcæa* , ou *Féminine*. Car c'est la coutume , tous les ans la mere ou la femme du consul font à cette déesse dans la maison même du consul un sacrifice solemnel auquel assistent les vestales.

Cicéron , étant entré dans la maison de ce voisin , n'ayant que très-peu de gens autour de lui , se mit à penser en lui-même (a) comment il devoit se conduire & traiter ces prisonniers ; car de les punir selon que le méritoit la grandeur de leurs crimes , c'étoit une extrémité qu'il craignoit , & à laquelle il balançoit de se porter , tant à cause de la douceur de son naturel , que parce qu'il ne vouloit pas qu'on pût l'accuser d'avoir usé trop insolemment de son pouvoir , en punissant avec la dernière sévérité des hommes de la première noblesse , & qui avoient des amis puissans. D'un autre

(a) *Comment il devoit se conduire & traiter ces prisonniers.*) En effet il se trouvoit dans un très-grand embarras ; car en faisant punir du dernier supplice des hommes si nobles & si puissans , il se faisoit par-là de grands ennemis , & attiroit sur lui seul toute la haine de ce jugement ; & en les faisant échapper à la justice , il

exposoit la république à la dernière ruine. *Anxius erat* , dit Salluste , *in maximo scelere tantis civibus deprehensis , quid facto opus esset , pœnam illorum sibi oneri , impunitatem , perdundæ reipublicæ fore.* Enfin le bon parti l'emporta , quoi que le plus dangereux pour lui , & ce qu'il craignoit lui arriva.

côté, de les ménager & de les épargner, c'étoit une autre extrémité dont les conséquences étoient très-dangereuses, & il en connoissoit le péril. Car ces gens-là ne feroient pas encore contens, quoique, méritant la mort, ils en fussent quittes pour une peine fort légère, & se porteroient par cette impunité au dernier excès de l'audace, ajoutant à leur ancienne malice ce nouveau ressentiment; & lui-même il passeroit pour un homme lâche & mou, lui qui déjà ne passoit pas pour bien hardi dans l'esprit du peuple.

Pendant que Cicéron étoit dans cette incertitude, il arriva un prodige aux femmes qui faisoient le sacrifice dans sa maison : l'autel dont le feu paroissoit entièrement éteint jetta tout-d'un-coup du milieu des cendres & des écorces brûlées une grosse flamme très-claire dont toutes les autres dames furent fort effrayées; mais les vierges sacrées ordonnerent à Térentia, femme de Cicéron, d'aller dans le moment trouver son mari, & de lui commander de leur part d'exécuter sans remise tout ce qu'il avoit résolu pour le bien de la patrie; car la déesse avoit fait éclater une grande lumière pour l'assurer qu'il se tireroit heureusement de tous les dangers qu'il envisageoit, & qu'il acquerroit une grande gloire.

Térentia, qui de son naturel n'étoit pas une femme molle & timide, mais qui avoit au contraire beaucoup de courage & d'ambition, & qui, comme Cicéron le dit lui-même, partageoit bien plus avec lui les soins du

gouvernement , qu'elle ne lui faisoit part de ceux de sa maison , alla sur l'heure même lui faire ce rapport , & l'excita vivement contre les coupables. Son frere Quintus en fit autant , aussi bien que Publius Nigidius avec lequel l'étude de la philosophie l'avoit extrêmement lié , & qu'il consultoit le plus volontiers dans toutes les affaires les plus grandes & les plus importantes de la république.

Le lendemain , comme on délibéroit dans le sénat sur la punition qu'on devoit faire des coupables , Silanus , qui opina le premier , dit , *qu'on devoit les conduire dans la prison , & là les punir du dernier supplice.* Tous ceux qui opinèrent après lui furent du même sentiment , jusqu'à Caius César qui fut ensuite dictateur. Il étoit encore alors fort jeune , & ne faisoit que de jetter les premiers fondemens de son élévation ; cependant , par ses grandes vues dans la politique , & par ses grandes espérances , il étoit déjà entré dans la voie qui le conduisit enfin à assujettir la république & à la réduire en monarchie. La plupart ne s'appercevoient point de ses menées ; Cicéron étoit le seul qui avoit de grands soupçons contre lui , mais il n'avoit aucune preuve assez forte pour le convaincre. On trouvoit des gens qui disoient que , sur le point d'être convaincu , il avoit échappé aux prises de son adversaire. D'autres assurent que Cicéron négligea & abandonna les indices certains & les preuves dont il étoit muni , parce qu'il craignoit le grand nombre d'amis qu'il avoit , & sa grande

puissance. Car il n'y avoit personne qui ne jugeât que ces amis contribueroient bien plus à sauver César & ses autres complices, que César enveloppé parmi ces coupables, ne serviroit à les faire punir.

Quand son tour vint donc d'opiner, il dit : *Qu'il ne falloit nullement faire mourir les prisonniers, qu'il falloit seulement confisquer leurs biens, & que pour leurs personnes, on devoit les envoyer dans telles villes d'Italie qu'il plairoit à Cicéron de choisir, (a) & les tenir là dans les fers jusqu'à l'entiere défaite de Catilina.*

Cet avis ayant paru très-humain, & celui qui le donnoit étant très-propre à le faire valoir par son éloquence, Cicéron n'y ajouta pas un médiocre poids; car il se déclara pour la premiere partie de l'avis de Silanus, & pour la seconde de celui de César. Et tous ses amis, jugeant par-là que l'avis de César étoit le plus expédient pour Cicéron, car il seroit moins exposé à la haine & à la calom-

(a) *Et les tenir-là dans les fers jusqu'à l'entiere défaite de Catilina.* César vouloit donc qu'après la défaite de Catilina on les jugeât; mais c'est une erreur de Plutarque, comme Ruauld l'a démontré. Selon Salluste, plus croyable que Plutarque, puisqu'il étoit présent, l'avis de César fut qu'il falloit les disperser par les villes, & les tenir-là dans une prison perpétuelle, sans que jamais il fût permis de rapporter leurs affaires, ni devant

le sénat, ni devant le peuple; & que celui qui seroit autrement, le sénat déclarât qu'il agiroit contre la république & contre le salut des citoyens. Et que ce fut-là l'avis de César. La quatrième Catilinaire que Cicéron prononça ce jour-là même, le prouve suffisamment. Plutarque ne fait que rapporter la fin de l'avis de César, qui fit un très-long discours que Salluste nous a conservé tout entier.

nie, en ne faisant pas mourir les coupables, embrassèrent le dernier avis, de sorte que Silanus même, changeant de sentiment, se retracta & dit, *que dans son avis il n'avoit pas voulu parler de la mort, mais de la prison, parce que, pour un sénateur, la prison est le dernier des supplices.*

Comme ce dernier avis passoit tout d'une voix, Catulus Lutatius fut le premier qui s'y opposa. Caton, opinant après lui, & appuyant dans son discours avec beaucoup de force sur les soupçons qu'il y avoit contre César, il remplit tellement le sénat d'animosité & d'audace, qu'il prononça l'arrêt de mort contre les prisonniers. Mais, quant à la confiscation des biens, César s'y opposa de toute sa force, soutenant, *qu'il n'étoit pas juste qu'en rejetant ce qu'il y avoit d'humain dans son avis, ils n'en prissent que ce qu'il y avoit de plus sévère, qui étoit la confiscation des biens.* Mais, voyant que le plus grand nombre l'emportoit contre lui, il appella les tribuns à son aide. Les tribuns n'y voulurent point entendre; mais Cicéron, de lui-même, se relâcha sur la confiscation des biens, & l'abandonna. Ensuite, à la tête du sénat, il se transporta sur les lieux où étoient les prisonniers; car on ne les avoit pas tous mis dans la même maison, chaque préteur en avoit pris un sous sa garde. Il alla prendre Lentulus le premier, parce qu'il étoit au mont Palatin, & le mena le long de la rue sacrée & au travers de la place. Il étoit accompagné des prin-

cipaux personnages de la ville , qui l'environnoient & qui lui servoient comme de gardes , & d'une foule de peuple qui le suivait dans un profond silence , & frémissait d'horreur sur ce qui alloit s'exécuter. Les jeunes gens , sur-tout , regardoient cette cérémonie avec frayeur & avec surprise , comme un mystère du gouvernement qu'on alloit célébrer , par autorité des nobles , pour le salut de la patrie.

Après avoir traversé la place , & étant arrivé à la prison , il livra Lentulus à l'exécuteur , & lui commanda de le mettre à mort. Il conduisit de même Céthégus , & après lui tous les autres , & les fit tous exécuter dans la prison. En s'en retournant , il vit encore sur la place plusieurs des complices qui étoient attroupés & qui attendoient la nuit , dans l'espérance que les prisonniers étoient encore en vie , & qu'on pourroit les délivrer ; mais il leur cria à haute voix , *ils ont vécu* , qui est une façon de parler dont les Romains , qui veulent éviter des paroles funestes & de mauvais augure , se servent pour dire , *ils sont morts*.

Déjà la nuit s'approchoit , & il traversoit la place pour s'en retourner dans sa maison , suivi d'une foule de peuple qui ne l'accompagnoit plus dans un profond silence ni en ordre comme auparavant , mais pêle-mêle , avec de grandes acclamations & de grands battemens de mains. Par-tout où il passait , on l'appelloit *le sauveur & le nouveau fondateur de Ro-*

me. (a) Toutes les rues étoient éclairées d'une infinité de lumieres, chacun allumant à sa porte des lampes & des flambeaux. Les femmes mêmes éclairaient de dessus les toits pour lui faire honneur, & pour le voir ainsi magnifiquement reconduit par les plus gens de bien & par les premiers personnages de la ville, dont la plupart avoient terminé de grandes guerres, fait voir à Rome de pompeux triomphes, & acquis à l'empire une grande étendue de terres & de mers. En marchant ils avouoient tous, les uns aux autres, que le peuple Romain avoit l'obligation à plusieurs préteurs & capitaines, de l'or, des riches dépouilles & de la grande puissance dont il jouissoit, mais qu'il ne devoit sa sûreté & son salut qu'à Cicéron seul, qui avoit éloigné de lui un si grand & si terrible danger. Car d'avoir empêché la conjuration de s'exécuter, & d'avoir fait punir les coupables, ce n'est pas ce qui paroissoit digne d'admiration; mais ce qu'on trouvoit véritablement admirable, c'est que la plus grande conjuration qui eût jamais été faite, il l'eût étouffée & éteinte en causant si peu de maux, & sans aucune sédition, sans aucun trou-

(a) *Toutes les rues étoient éclairées d'une infinité de lumieres.* C'étoit la coutume dans les grandes occasions, on allumoit des flambeaux dans toutes les rues, & on faisoit de grandes illuminations. Et cette coutume étoit venue de la célébration des

mysteres, où l'on allumoit une infinité de flambeaux, parce qu'on les célébroit la nuit. C'est pourquoi ces illuminations étoient fort honorables; on les regardoit comme un acte de religion. Aussi Plutarque ajoute, *pour lui faire honneur.*

ble.

ble (a). Car tous ceux qui s'étoient ramassés autour de Catilina n'eurent pas plutôt appris l'exécution de Lentulus & de Céthégus, qu'ils l'abandonnerent; & lui, avec les troupes qui lui restoient, ayant voulu combattre en bataille rangée contre Antonius, il fut défait avec toute son armée.

Cependant il y avoit encore des gens qui parloient mal de Cicéron, & qui se dispo-
soient à lui susciter de terribles affaires; & dans ce complot ils avoient pour chefs César, qui étoit désigné préteur pour l'année suivante, & Métellus & Bestia, qui devoient être tribuns, & qui étant entrés en charge (b), comme il restoit encore à Cicéron quelques jours pour finir son consulat, ne voulurent jamais lui permettre de haranguer; & ayant fait mettre leurs bancs sur la tribune appelée *rostris*, ils ne lui permirent pas d'y entrer pour parler au peuple, mais ils lui commandèrent d'y venir, s'il vouloit, (c) pour se démettre de son consulat, en faisant le serment accoutumé, & d'en descendre après l'avoir fait. Il accepta la condition & monta comme pour faire le serment ordinaire. Quand tout le monde eut fait silence, il fit son serment,

(a) Il devoit ajouter, & sans armes & sans troupes.

(b) Mais Bestia venoit de sortir de charge le 8 de Décembre. Les tribuns furent Métellus & Sextius.

(c) Pour se démettre de son consulat en faisant le serment accoutumé. Comme les con-

suls en entrant en charge juroient entre les mains du consul qui les avoit nommés, qu'ils suivroient les loix, ils juroient encore, quand ils en sortoient, qu'ils n'avoient rien fait contre ces loix, & qu'ils les avoient suivies.

non le ferment ordinaire , mais un ferment tout nouveau , & qu'il n'appartenoit qu'à lui de faire ; il jura *qu'il avoit sauvé la patrie & conservé l'empire* , & tout le peuple fit le même ferment après lui ; de quoi César & les tribuns , étant encore plus irrités , machinèrent de susciter de nouveaux troubles à Cicéron , & proposèrent en même tems de rappeler Pompée avec ses troupes , pour ruiner & détruire cette domination exorbitante de Cicéron. Ce fut un grand bonheur pour Cicéron & pour Rome que Caton se trouvât alors un des tribuns , & qu'il s'opposât aux édits de ses collègues avec pareille autorité , puisqu'il étoit tribun comme eux , mais avec une réputation beaucoup plus grande. Non-seulement il rompit avec beaucoup de facilité toutes leurs mesures , mais dans son discours il releva tellement le consulat de Cicéron , & le fit paroître si grand , que sur l'heure même on lui décerna les plus grands honneurs qu'on eût jamais faits à aucun citoyen , jusqu'à l'appeller *pere de la patrie* ; car il est le premier à qui ce glorieux titre ait été donné , (a) Caton le lui ayant déféré en présence de tout le peuple qui le confirma. Aussi eut-il alors la plus grande autorité dans la ville ; mais il attira sur lui la haine & l'envie , non par aucune mauvaise action , mais par les

(a) *Caton l'a lui ayant déféré en présence de tout le peuple.*)

Q. Catulus , prince du sénat , fut le premier qui donna en plein sénat ce grand titre à

Cicéron. Plusieurs autres suivirent son exemple. Mais Caton le lui donna en présence de tout le peuple , comme étant tribun.

louanges excessives qu'il se donnoit à tous propos, & par ses vanteries qui bleffoient tous ceux qui les entendoient; car on ne pouvoit aller ni au sénat, ni aux assemblées du peuple, ni à aucun des tribunaux de la justice, où l'on n'eût les oreilles rompues des noms de Catilina & de Lentulus, qu'il ramenoit incessamment. Non content de cela, il remplissoit de ses propres louanges tous ses livres & tous ses traités; & par-là son style, qui étoit si agréable, si doux & si gracieux, il le rendoit odieux & insupportable à tout le monde, comme si ce désagrément eût été un mal fatal toujours attaché à lui.

(a) Cependant, avec toute cette ambition & cette vanité si outrée, il étoit très éloigné de porter envie aux autres; car il louoit, sans aucun ménagement, non-seulement tous les grands hommes qui avoient été avant lui, mais encore ceux de son tems, comme on le voit dans ses ouvrages. On rapporte quelques-uns de ces éloges qu'il a donnés aux anciens; par exemple, ce qu'il dit de Démosthène, *que son style est un fleuve qui roule à grands flots d'or*; & des dialogues de Pla-

(a) *Cependant avec toute cette ambition & cette vanité si outrée, il étoit très-éloigné de porter envie aux autres, car il louoit, &c.* C'est ce qu'il y a de bien extraordinaire, car ces gens si pleins de vanité, qui se louent toujours eux-mêmes, ne louent & n'estiment qu'eux, & mé-

prisent tous les autres. Cicéron auroit mieux fait de ne pas tant se louer, mais il est bien pardonnable, il ne se donnoit que les louanges que tout le monde lui avoit déjà données, au lieu que ces hommes vains se donnent souvent les éloges que tout le monde s'opiniâtre à leur refuser.

ton, que, si Jupiter parloit, il parleroit comme lui. Il appelloit Théophraste *ses délices*; & comme on lui demandoit un jour laquelle des oraisons de Démosthène lui paroïssoit la plus belle, il répondit, *la plus longue*. Parmi les partisans de Démosthène, il y en a pourtant qui se plaignent d'un mot que Cicéron a lâché dans une des lettres qu'il écrit à ses amis, (a) que *Démosthène sommeille dans quelques endroits de ses oraisons*. Mais ils ne se souviennent point des grandes louanges qu'il donne à cet orateur en plusieurs endroits de ses écrits; & ils ne prennent pas garde que ses oraisons qu'il a écrites contre Antoine, qui sont les ouvrages les plus travaillés, il les a appellées *Philippiques*, du nom de celles que Démosthène a écrites contre Philippe. Et de tous les grands hommes de son tems, qui ont été célèbres ou par l'éloquence ou par la philosophie, il n'y en a pas un seul qu'il n'ait rendu encore plus célèbre, soit en parlant soit en écrivant de lui très-avantageusement. Il aida même Cratippe, philosophe Péripatéticien, à obtenir de César, déjà empereur, le titre de citoyen Romain. Il s'employa aussi très-utilement à lui procurer un decret très-honorable du sénat de l'aréopage, par lequel on le prioit & on le pressoit de

(a) *Que Démosthène sommeille dans quelques endroits de ses oraisons.*) Je n'ai pu trouver ce reproche dans les lettres de Cicéron. Mais il ne doit pas faire plus de tort à

Démosthène que celui qu'Horace fait à Homere quand il a dit, qu'il avoit un véritable dépit quand il arrivoit à ce poëte de jour meïlier. Où est l'écrivain qui ne sommeille jamais ?

demeurer à Athenes & d'y instruire les jeunes gens, comme un homme qui étoit un des grands ornemens de leur ville. Il y a encore des lettres de Cicéron qu'il écrivoit à Hérode, & d'autres qu'il écrivoit à son fils pour l'exhorter à étudier la philosophie sous Cratippe. On a aussi une lettre qu'il écrivoit à Gorgias le rhéteur, où il l'accuse de porter son fils à la volupté & à la débauche, & où il lui défend d'avoir aucun commerce avec lui. De toutes ses lettres grecques il n'y a que celle-là, & une autre adressée à Pélops de Byzance, qui soient écrites avec aigreur & avec emportement. Mais il avoit grande raison de s'emporter contre Gorgias, s'il étoit aussi méchant & aussi corrompu qu'il le paroïssoit ; & c'étoit une grande marque de sagesse ; au lieu qu'il y a beaucoup de petitesse & de bassesse dans les plaintes & dans les reproches qu'il fait à Pélops de ce qu'il a négligé de lui procurer des Byzantins certains honneurs & certains decrets favorables qu'il desiroit.

C'étoit-là l'effet de la même ambition & de la même vanité qui le portoient souvent à abandonner ce qui étoit sçant & honnête, pour acquérir la réputation de bien parler ; témoin ce qu'il dit un jour à Numatius (a), qu'il avoit défendu autrefois en jugement, & qui avoit été absous par son moyen. Il arriva quelques tems après que ce même Numatius poursuivit en justice un ami particulier de

(a) Ou plutôt Munatius.

Cicéron, nommé Sabinus. Cicéron en fut si irrité qu'il tomba sur lui, & lui dit : *Crois-tu donc, Numatius, que ce soit ton innocence qui t'ait fait absoudre, & non pas la force de mon art, qui, en pleine audience, a répandu tant de ténèbres sur tes forfaits, qu'ils ont échappé aux yeux de tes juges ?*

Une autre fois il fit l'éloge de Marcus Crassus sur la tribune, avec l'applaudissement de tout le monde ; & quelques jours après il chanta la palinodie & l'accabla d'injures & de reproches dans le même lieu ; & Crassus se contenta de lui dire : *N'est-ce pas de cet endroit-là même que tu prénais mes louanges il y a quelques jours ?* Oui, lui répondit Cicéron, *mais c'étoit pour m'exercer & pour essayer mon éloquence sur un si méchant sujet.*

Un autre jour le même Crassus ayant dit en pleine assemblée, que dans la famille des Crassus il n'y en avoit jamais eu un seul qui eût passé l'âge de soixante ans ; quelques tems après il assura le contraire & dit : *A quoi pensois-je donc quand j'avançai un tel fait ?* *A quoi tu pensois, repartit Cicéron, (a) tu savois que cela seroit fort agréable au peuple, & tu voulois lui faire ta cour.* Le même Crassus ayant dit un autre jour qu'il aimoit surtout le dogme des Stoïciens, *parce qu'ils disent que le sage est riche*, Cicéron lui ré-

(a) Tu savois que cela seroit fort agréable au peuple.) Comme si le peuple n'eût rien tant souhaité que

d'être promptement délivré des Crassus, & de ne leur voir qu'une vie fort courte.

pondit : (a) *Prends bien garde que ce ne soit plutôt parce qu'ils disent que tout appartient au sage ; car Crassus étoit fort décrié pour son avarice. Des deux fils de ce même Crassus, il y en avoit un qui ressembloit parfaitement à un certain homme appelé Axius, & cette ressemblance avoit fait soupçonner la mere d'avoir eu un commerce criminel avec cet Axius. Un jour ce jeune Crassus ayant fait au sénat un discours, qui fut fort applaudi, on demanda à Cicéron comment il le trouvoit ; il répondit, (b) digne de Crassus.*

Lorsque Crassus fut sur le point de partir pour aller en Syrie, il comprit qu'il lui étoit plus avantageux d'avoir Cicéron pour ami, que pour ennemi ; c'est pourquoi, lui faisant toutes sortes d'amitiés, il lui dit un soir, qu'il vouloit souper chez lui. Cicéron le reçut très-volontiers. Quelques jours après, quelques-uns de ses amis lui parlerent de Vatinius, & lui dirent, qu'il mouroit d'envie de se raccommoder avec lui & de regagner son amitié, car ils étoient fort brouillés. N'est-ce point, répondit Cicéron, que Vatinius veut aussi souper avec moi ? Voilà quel il étoit pour Crassus.

Vatinius avoit des écouelles qui lui ren-

(a) *Prends bien garde que ce ne soit plutôt parce qu'ils disent que tout appartient au sage.* Pour faire entendre que ce n'étoit pas assez pour Crassus d'être riche, s'il n'étoit maître de tout. Cette réponse est fondée sur l'axiome des Stoïciens, que tout appartient

au sage, & que le sage est tout.

(b) *Digne de Crassus.* Cela se rapporte au fils, & non pas au discours ; car le sens de ce mot est, à mon avis, l'*axius de Crassus*. La grace de ce mot ne peut être conservée en notre langue. *Axius* signifie digne.

doient le cou fort gros. Un jour qu'il avoit plaidé à l'audience avec grand apparat, Cicéron dit, *voilà un orateur bien enflé*. Quelque tems après on vint dire à Cicéron que Vatinius étoit mort, mais dans la suite il apprit qu'il étoit vivant : *que la male mort*, dit-il, *prenne celui qui a si méchamment menti !*

César ayant fait ordonner, par un decret, que toutes les terres de la Campanie feroient distribuées aux soldats, la plupart des sénateurs qui y étoient intéressés s'en plaignirent ; & Lucius Gellius, qui étoit le plus vieux, s'emporta plus que les autres, & dit que cette distribution ne se feroit jamais pendant qu'il seroit en vie. *Attendons donc*, repartit Cicéron, *car Gellius ne demande pas un long terme.*

Il y avoit un certain Octavius à qui on reprochoit qu'il étoit Africain. Un jour que Cicéron plaidoit, cet homme s'avisa de dire qu'il ne l'entendoit point. (a) *Tu as pourtant l'oreille percée*, lui dit Cicéron. Métellus Népos lui reprochoit un jour, qu'il avoit fait plus mourir de gens en les accusant, qu'il n'en avoit sauvé en les défendant. *Je l'avoue*, lui répondit Cicéron, *car il y a en moi encore plus de bonne foi & de vérité que d'éloquence.*

Un jeune homme, qui étoit accusé d'avoir empoisonné son pere dans un gâteau, s'em-

(a) *Tu as pourtant l'oreille percée*, lui dit Cicéron.) Il confirme le reproche qu'on lui faisoit d'être Africain, & l'accuse de plus d'avoir été esclave,

car dans ces pays on perçoit les oreilles aux esclaves pour marque de leur sujétion. Cette coutume étoit presque générale dans tout l'Orient.

portoit & menaçoit qu'il accableroit d'injures Cicéron. *J'aime mieux*, lui répondit Cicéron, *tes injures que ton gâteau.*

Publius Sestius l'avoit pris pour avocat, avec quelques autres, dans une affaire criminelle qu'il avoit, & pourtant il vouloit toujours parler & ne laisser jamais parler ses avocats. Comme les juges étoient aux opinions, & qu'il paroissoit qu'ils alloient l'absoudre : *Profite bien du tems*, Sestius, lui dit Cicéron, *car demain tu seras homme privé.*

Il y avoit un Publius Cotta, qui se piquoit d'être grand jurisconsulte, quoiqu'il fût très-ignorant & sans nul esprit. Cicéron, dans une cause qu'il plaidoit, l'appella en témoignage. Cotta répondit, *qu'il ne savoit rien de tout ce qu'on lui demandoit.* Apparemment, repartit Cicéron, *tu crois qu'on t'interroge sur quelque question de droit.*

Métellus Népos, dans quelque différend qu'il eut avec Cicéron, lui demanda souvent pour le piquer, *Cicéron, qui est ton pere ? Ta mere*, lui répondit Cicéron, *a fait en sorte qu'il t'est bien plus difficile qu'à moi de répondre à une pareille question.* Car la mere de ce Métellus avoit la réputation de n'être pas fort sage ; pour lui il étoit fort inconstant & fort léger, car autrefois, étant tribun du peuple, il quitta tout d'un coup & mal-à-propos son office, pour aller trouver Pompée en Syrie, & après y être arrivé, il s'en retourna encore plus mal-à-propos. Son précepteur Philager étant mort, il l'enterra magnifique-

ment, (a) & mit sur son tombeau un corbeau de marbre *Voilà*, lui dit Cicéron, *l'action la plus sage que tu aies jamais faite*; (b) *car ce précepteur t'a bien plus enseigné à voler qu'à parler.*

Marcus Appius, plaidant un jour une grande cause, dit dans son exorde que son ami, pour lequel il plaidoit, l'avoit prié très-instamment d'apporter dans cette affaire beaucoup de soin, d'exactitude, de savoir, de force de raisonnement & de bonne foi. *Après cela as-tu bien le cœur assez dur*, lui dit Cicéron, *pour ne rien faire de tout ce dont ton ami t'a prié?* Il est certain que de se servir de ces brocards & de ces railleries fréquentes, contre ses adversaires ou contre ses ennemis, c'est un des préceptes de l'art oratoire & une partie d'un grand orateur; mais de s'en servir, comme il faisoit, contre tout le monde indifféremment & seulement pour le ridicule, ce fut ce qui lui attira la haine de beaucoup de gens. Je rapporterai ici quelques exemples de ces railleries sans nécessité, & dites uniquement pour faire rire. Marcus Aquilius avoit deux gendres qui avoient été bannis; Cicéron l'appela *Adrasle* (a). Lu-

(a) *Et mit sur son tombeau un corbeau de marbre.*) On mettoit d'ordinaire sur les tombeaux, ou des instrumens qui marquoient la profession du mort, ou des figures d'animaux qui désignaient son naturel. Et quelquefois on mettoit de ces figures pour un simple ornement, & afin qu'elles servissent à distinguer

le tombeau comme ici.

(b) *Car ce précepteur t'a bien plus enseigné à voler, qu'à parler.*) Car il étoit allé en Syrie & en étoit revenu très-promptement, comme s'il avoit volé.

(c) Parce qu'Adrasle avoit marié ses deux filles à Etéocle & à Polynice, tous deux bannis.

cus Cotta, qui aimoit fort le vin, étoit censeur lorsque Cicéron briguoit le consulat. Le jour de l'élection, Cicéron, qui s'étoit échauffé, eut soif & demanda un verre d'eau. Pendant qu'il buvoit, ses amis étoient tout autour de lui : *Vous faites fort bien de me cacher*, leur dit-il, *vous craignez que le censeur ne se rende trop difficile à mon égard, s'il voit que je bois de l'eau.*

Ayant rencontré un jour dans la rue Volumnius, qui avoit avec lui ses trois filles toutes très-laidés, il dit tout haut ce vers d'un poëte tragique, *c'est malgré Phœbus qu'il a semé des enfans* (a).

Marcus Gellius passoit pour être né de pere & de mere qui avoient été esclaves. Un jour qu'il lut au sénat des lettres avec une voix très-forte & très-claire : *Ne vous en étonnez pas*, dit Cicéron, *il est de ceux qui ont été crieurs publics.*

Fauftus, fils de Sylla, qui avoit été souverain à Rome, & qui, par ses proscriptions, avoit fait périr tant de citoyens, se trouvant accablé de dettes, & ayant dissipé en folles dépenses la plus grande partie de son bien, (b) fut obligé d'afficher l'abandonnement général de tout ce qui lui restoit. *J'aime bien mieux ces affiches du fils*, dit Cicéron, *que celles du pere.* C'est ce qui le rendit odieux à

(a) C'est un vers de Sophocle qui parle de Laïus, pere d'Œdipe.

(b) Fut obligé d'afficher l'abandonnement général de

son bien.) Ceux qui étoient ruinés, & qui avoient plus de dettes que de bien, étoient obligés d'afficher qu'ils abandonnoient tous leurs biens,

une infinité de gens ; & delà vint que Clodius & ses partisans s'éleverent contre lui , & en voici l'occasion. Ce Clodius étoit de bonne noblesse , jeune & bien fait , & d'une audace & d'une insolence dont rien n'approchoit. Il étoit devenu amoureux de Pompéia , femme de César , & il se glissa secrètement dans sa maison , déguisé en joueuse d'instrumens. C'étoit le jour que les femmes célébroient dans la maison de César ce sacrifice mystérieux & secret , auquel il n'est pas permis aux hommes d'assister. Il n'y avoit donc aucun homme dans toute la maison ; mais Clodius , qui étoit encore si jeune qu'il n'avoit point de barbe , espéra qu'il pourroit entrer dans l'appartement de Pompéia avec les autres femmes , sans être reconnu. Comme il fut donc entré la nuit dans cette maison , qui étoit fort vaste , il s'égara dans ces grands appartemens , dont il ne connoissoit pas les étres ; une des femmes d'Aurélia , mere de César , l'ayant trouvé errant çà & là , lui demanda son nom ; forcé de parler , il dit qu'il cherchoit une des femmes de Pompéia , qui s'appelloit *Abra*. La servante d'Aurélia , l'entendant , vit bien que ce n'étoit pas la voix d'une femme , & se mit à crier & à appeller les femmes. Ces femmes accourent , ferment toutes les portes , cherchent dans tous les coins & recoins , & trouvent enfin Clodius réfugié dans la chambre

afin que les créanciers prissent sur cela leurs mesures , & que personne ne pût plus être trompé en leur prêtant.

d'une servante avec laquelle il avoit eu quelque commerce.

Cette aventure ayant éclaté , César répudia Pompéia , & fit appeller en justice Clodius pour crime d'impiété. Cicéron étoit ami particulier de Clodius , qui lui avoit rendu de grands services dans tout ce qu'il avoit fait contre Catilina , & qui avoit toujours été à ses côtés pour lui servir comme de garde. Clodius soutenoit que l'accusation étoit intentée à faux , qu'il n'étoit point à Rome dans ce tems-là , & qu'il se trouvoit heureusement dans des lieux très-éloignés. Mais Cicéron témoigna contre lui que ce jour-là même il étoit venu dans sa maison pour lui parler de quelques affaires , & cela étoit vrai ; mais il ne dépositoit pas tant pour rendre témoignage à la vérité , que pour se justifier auprès de sa femme Téntia , qui haïssoit mortellement Clodius , à cause de sa sœur Clodia. Car elle savoit que Clodia s'étoit mis en tête d'épouser Cicéron , & qu'elle ménageoit cette intrigue par l'entremise d'un certain Tullus , qui étoit un des plus intimes amis de Cicéron , & le plus avant dans sa confiance , & qui voyoit fort assidûment Clodia , & lui faisoit la cour , ce que Téntia voyoit tous les jours de ses propres yeux ; car Clodia étoit sa voisine , & ces fréquentes visites augmentèrent infiniment ses soupçons & sa jalousie. D'ailleurs Téntia étoit naturellement de fort mauvaise humeur , & de plus elle gouvernoit son mari. Ainsi elle l'ex-

cita contre Clodius & le porta à l'entreprendre & à témoigner contre lui. La plupart des plus honnêtes gens & des plus gens de bien témoignèrent aussi contre lui, déposant qu'il étoit un parjure & un fripon, qu'il avoit corrompu le peuple par argent, & qu'il avoit séduit ou violé des femmes. Lucullus produisit deux servantes, qui déposèrent qu'il avoit eu un commerce criminel avec la plus jeune de ses sœurs, mariée à ce même Lucullus; & le bruit étoit fort grand qu'il avoit commis le même inceste avec ses deux autres sœurs, dont l'une, Térentia, étoit mariée à Marcius Rex, & l'autre, Clodia, avoit épousé Métellus Céler. Cette dernière étoit appelée *Quadrantaria*, parce qu'un de ses amans lui envoya une bourse de petite monnoie appelée *quadrans*, au lieu de pieces d'or. (a) Les Romains appellent *quadrans* la plus petite de leurs monnoies de cuivre. Clodius fut plus diffamé pour cette sœur-là que pour les deux autres. Cependant, comme le peuple étoit fort opposé à ceux qui déposoient contre lui & qui s'attachoient à le poursuivre, les juges craignant quelque violence de sa part, mirent tout autour du tribunal où ils étoient assemblés, des gens armés pour la sûreté de leurs personnes, (b) & la plupart porterent leur

(a) Les Romains appellent *quadrans* la plus petite de leurs monnoies de cuivre.) Plutarque devoit dire, une des plus petites pieces de leur monnoie de cuivre. Car il y

avoit encore des pieces plus petites que le *quadrans*.

(b) Et la plupart porterent leur avis dans des tablettes, où ils opinoient sur plusieurs autres articles.) Il y a dans

avis dans des tablettes , où ils opinoient sur plusieurs autres articles en même tems. Il parut pourtant qu'il y eut un plus grand nombre de voix pour l'absoudre, & il courut un bruit qu'il y avoit eu de l'argent donné. C'est pourquoi Cicéron, rencontrant ces juges au sortir de l'audience, leur dit : *Vraiment vous aviez grande raison de demander des gardes pour votre sûreté, de peur qu'on ne vous enlevât l'argent que vous aviez reçu.* Et comme Clodius reprochoit à Cicéron qu'il avoit eu beau déposer, que les juges ne l'avoient pas cru : *Tu te trompes*, lui dit Cicéron, *il y en a vingt-cinq qui m'ont cru, car il y en a autant qui t'ont condamné; & il y en a trente qui ont refusé de te croire, car ils n'ont voulu t'absoudre qu'après avoir reçu l'argent.*

Pour ce qui est de César, quand il fut appelé en témoignage contre Clodius, il ne voulut point être témoin contre lui, & il ne dit point qu'il eût avéré l'adultère de sa femme; mais il dit, *qu'il l'avoit répudiée, parce*

le texte, *Et la plupart portèrent leur avis dans des tablettes, où les lettres étoient brouillées.* Mais ce passage est visiblement corrompu. Voilà une manière bien ridicule & bien frivole, de donner son avis en brouillant & confondant les lettres, afin qu'on eût de la peine à le déchiffrer. Je ne pense pas qu'il y ait ailleurs aucun vestige que des juges, en donnant leur avis par écrit, aient eu recours à un tel

expédient. Dans la vie de César, Plutarque, en parlant de cette absolution de Clodius, écrit que les juges donnerent leur avis pêle-mêle sur plusieurs autres articles, συγκεχυμένας τοῖς πράγμασι τὰς γράμας, & je crois que c'est la leçon qu'il faut rétablir ici, en lisant τοῖς πράγμασιν au lieu de τοῖς γράμμασιν. J'en ai expliqué les raisons dans mes remarques sur la vie de César, tom. VII.

qu'il falloit que la femme de César fût non-seulement exempte de toute action honteuse, mais encore pure & nette de tout soupçon.

Clodius, échappé à ce grand danger, n'eut pas plutôt été nommé tribun du peuple, qu'il s'attacha à persécuter Cicéron, en lui suscitant des affaires & en ameutant tout le monde contre lui. D'abord il gagna le peuple par des loix très-avantageuses qu'il proposa en sa faveur, fit décerner aux deux consuls les plus grandes provinces, à Pison la Macédoine, & à Gabinus la Syrie, donna le droit de bourgeoisie à un grand nombre de pauvres, & eut autour de lui une foule d'esclaves armés. Des trois hommes qui avoient alors la plus grande autorité dans Rome, Crassus faisoit une guerre ouverte à Cicéron, Pompée faisoit le fier avec l'un & avec l'autre, & César étoit sur le point d'aller dans les Gaules avec son armée. Cicéron eut recours à ce dernier, quoiqu'il sût bien qu'il n'étoit pas son ami, & qu'au contraire il lui en vouloit depuis ce qui s'étoit passé dans l'affaire de Catilina, (a) & il le pria de permettre qu'il allât avec lui en qualité de son lieutenant. César le reçut avec joie; & Clodius voyant que, par ce moyen, Cicéron

(a) *Et il le pria de permettre qu'il allât avec lui en qualité de son lieutenant.* Plutarque se trompe ici; ce ne fut pas Cicéron qui pria César de permettre qu'il allât avec lui dans les Gaules en qualité de son lieutenant, ce

fut César qui lui offrit cette lieutenance. C'est Cicéron qui le dit lui-même dans la lettre 18 du II^e livre à Atticus. *A Casare valde liberaliter invitor in legationem illam, sibi ut sim legatus.*

échappoit à l'année de son tribunat , fit semblant de vouloir se raccommo-der avec lui , re-
jettant sur Térentia toute l'animosité que Cicéron lui avoit témoignée , parlant fort honnêtement de lui en toute occasion , & tenant par-tout des discours pleins de douceur , comme un homme qui ne le haïssoit en aucune maniere , & qui ne conservoit aucun ressentiment , mais qui se plaignoit toujours un peu , comme un ami se plaint de son ami. (a) Par cette conduite il calma si fort toutes les craintes de Cicéron , qu'il remit à César sa lieutenance , & qu'il se rejetta dans les affaires comme auparavant.

César , piqué de ce procédé , excita encore Clodius contre lui , éloigna de lui Pompée , & déclara devant tout le peuple qu'il trouvoit que Cicéron avoit blessé l'honnêteté , violé la justice & foulé aux pieds tous les droits divins & humains d'avoir fait mourir Lentulus & Céthégus sans aucune forme de jugement. Voilà l'accusation qui fut intentée contre lui , & sur laquelle il fut appelé en justice. (b) Cicéron , se voyant donc pour-

(a) Par cette conduite il calma si fort toutes les craintes de Cicéron , qu'il remit à César sa lieutenance.) Une marque sûre que ce ne fut pas cette conduite de Clodius , qui porta Cicéron à remettre à César sa lieutenance , c'est que dans le même tems que César la lui offrit , Cicéron écrivoit à son ami Atticus qu'il ne croyoit pas l'accepter , que personne n'en

savoit rien encore , mais qu'il ne vouloit pas s'éloigner de Rome , & qu'il avoit une merveilleuse envie de combattre. *Hanc ego teneo , sed usurum me non puto , neque tamen scit quisquam. Non ludeo fugere : aveo pugnare.* Lib. 2 , epist. XVIII.

(b) L'an de Rome DCXCV , la quarante-neuvième de l'âge de Cicéron.

suivi très-vivement & en grand danger , pria la robe de deuil , & laissant croître sa barbe & ses cheveux , il alloit par-tout suppliant le peuple. Clodius se trouvoit toujours au-devant de lui dans toutes les rues , environné d'un grand nombre de gens insolens & outrageux , qui le brocaroient sans aucune retenue sur son changement de robe & sur sa mine triste & abattue , & qui , lui jettant tres-souvent de la boue au visage , & le poursuivant à coups de pierres , troubloient ses sollicitations & l'empêchoient de présenter ses requêtes au peuple. Malgré tout cela , la plupart des chevaliers changerent de robe comme lui ; & plus de vingt mille jeunes hommes , des meilleures maisons , le suivoient par-tout , les cheveux pendans , priant & intercédant en sa faveur. Le sénat s'assembla ensuite pour ordonner que le peuple changeroit de robe comme pour un deuil public ; mais les consuls s'y étant opposés , & Clodius ayant environné le sénat de gens armés , la plupart des sénateurs , effrayés , sortirent criant & déchirant leurs habits.

Ce spectacle , si pitoyable , ne toucha point ces satellites de Clodius , également incapables & de compassion & de honte ; mais il falloit de toute nécessité , ou que Cicéron s'en allât volontairement en exil , ou qu'il combattît à main armée contre Clodius. Dans cette extrémité il implora le secours de Pompée ; mais il s'étoit retiré exprès , & se tenoit dans une maison de campagne qu'il avoit près

du mont d'Albe. Cicéron lui envoya d'abord son gendre Pison, pour le conjurer de venir à son aide, & y alla ensuite lui-même. Pompée, averti de son arrivée, n'eut pas la force de soutenir sa vue; car il avoit une honte & une confusion horrible de voir à ses pieds un homme qui avoit soutenu pour lui de si grands combats, qui lui avoit rendu de si grands services, & qui, dans ses actions publiques, avoit parlé si avantageusement de lui. Mais, étant gendre de César, il sacrifia à sa prière tous ces anciens plaisirs qu'il avoit reçus de Cicéron, & sortant par une porte dérobée, il évita sa rencontre.

Cicéron, se voyant trahi par lui & abandonné de tout le monde, eut recours aux consuls. Gabinius se montra toujours très-difficile & le traita très-rudement, mais Pison fut plus doux & plus gracieux. Il l'exhorta à s'éloigner, à céder à cette impétuosité de Clodius, à supporter avec patience ce changement de tems, & à se réserver pour être encore le sauveur de sa patrie, qui, pour l'amour de lui, se trouvoit plongée dans des séditions horribles & dans des maux infinis.

Cicéron, ayant reçu cette réponse, consulta avec ses amis. Lucullus lui conseilloit de demeurer, l'assurant qu'il seroit le plus fort & qu'il viendrait à bout de ses ennemis; mais tous les autres furent d'avis qu'il s'éloignât, bien assuré que le peuple le desireroit bientôt, dès qu'il seroit las de la folie & de la fureur de Clodius. Cicéron se rendit à ce

dernier avis ; & prenant une statue de la déesse Minerve, qu'il conservoit depuis long-tems dans sa maison , & à laquelle il avoit une dévotion toute particulière , il la porta au capitolé , (a) où il la consacra , avec cette inscription , à *Minerve, gardienne & protectrice de Rome*. Après quoi il prit de ses amis des gens pour l'accompagner , sortit de la ville sur le minuit , & marchant à pied , il traversa la Lucanie pour aller s'embarquer & gagner la Sicile.

Dès que le bruit de sa fuite fut répandu , Clodius le fit condamner au bannissement par un arrêt du peuple , & fit afficher par-tout qu'il étoit enjoint aux Romains de lui refuser le feu & l'eau , & de ne lui pas donner retraite dans leurs maisons à cinq cens milles de Rome. Mais la considération & le respect qu'on avoit pour Cicéron , étoient à un si haut point , que personne ne fit aucun compte de ces affiches , & que tout le monde s'empressa pour le recevoir avec toutes les démonstrations d'amitié , & que par-tout , à son départ , on l'accompagna avec pompe & cérémonie. Il n'y eut qu'une seule ville des Lucaniens , appelée alors Hipponium , & aujourd'hui Vibone , où il se trouva un homme natif de Sicile , appelé Vibius , à qui Cicéron avoit fait de fort grands plaisirs , & à qui ,

(a) Où il la consacra avec cette inscription , à Minerve gardienne & protectrice de Rome.) Il y a bien de la grandeur dans cette action de

Cicéron. Ne pouvant plus défendre & conserver Rome par sa présence , il la remet entre les mains de la déesse de la Sagesse.

l'année de son consulat, il avoit fait donner l'emploi de capitaine des ouvriers, qui cependant refusa de le recevoir dans sa maison, & promit seulement de lui marquer un lieu à la campagne où il pourroit se retirer. Et Vibius Virginius, préteur de la Sicile, à qui Cicéron avoit rendu aussi de très-grands services, lui écrivit de s'éloigner de son gouvernement.

Outré de cette ingratitude, il tira droit à Brunduse, & s'étant embarqué là pour Dyrrachium, il eut d'abord un vent très-favorable; mais quand il fut en pleine mer, il se leva un vent de la marine qui l'obligea de relâcher au même endroit d'où il étoit parti. Il se rembarqua par le premier bon vent & arriva à Dyrrachium. Mais on dit que, quand il voulut débarquer, on sentit tout-d'un-coup un grand tremblement de terre, & que les eaux de la mer se retirèrent. Les devins conjecturèrent de-là que son exil ne feroit pas long, parce que ces signes prédisoient un changement considérable.

Pendant qu'il fut à Dyrrachium, une infinité de gens allèrent lui rendre visite par l'affection qu'on lui portoit; & toutes les villes de Grece disputoient à l'envi à qui lui feroit le plus d'honneurs. Malgré tout cela il étoit toujours triste & désespéré, tournant à tout moment les yeux vers l'Italie, comme les amans infortunés les tournent sans cesse vers l'objet de leur amour, & son malheur lui abattit le courage, l'humilia & le rapetissa, s'il est per-

mis de parler ainsi , beaucoup plus qu'on ne l'auroit attendu d'un homme si instruit & nourri dans le sein des lettres & de la philosophie. Cependant il avoit souvent prié ses amis de ne l'appeller plus orateur , mais philosophe ; car il disoit qu'il avoit choisi la philosophie comme l'action , & la rhétorique comme l'instrument dont il étoit obligé de se servir pour les nécessités de son ministère. Mais l'opinion n'a que trop de force pour effacer de l'ame tous les discours de la raison , comme une teinture qui n'a pas bien pénétré , pour y imprimer les troubles & les passions de la multitude par le commerce continuel & la fréquente habitude que le soin du gouvernement oblige d'avoir avec elle , à moins que quelqu'un ne soit si bien sur ses gardes , qu'il converse avec ceux du dehors , dans cette ferme résolution de se mêler avec eux des mêmes affaires sans participer aux mêmes passions que ces affaires leur inspirent ordinairement.

Après que Clodius eut fait bannir Cicéron , il brûla ses maisons de campagne & sa maison de la ville , à la place de laquelle il fit bâtir le temple de la Liberté. Il fit mettre aussi tous ses biens à l'encan , de sorte que tous les jours on entendoit faire les criées , mais il ne se présentoit personne pour acheter.

S'étant rendu redoutable aux nobles par ces violences , & ayant attiré à lui le peuple déjà abandonné à toute sorte de licence , d'audace & d'emportement , il entreprit Pompée , &

décria la plupart des choses qu'il avoit faites pendant son généralat. Pompée , qui vit le méchant effet que cela produisoit pour lui , se blâma fort lui-même d'avoir abandonné Cicéron , & plein de repentir il employa tous les moyens possibles à l'aide de ses amis pour le faire rappeler. Clodius s'y opposoit de toute sa force ; mais le sénat déclara qu'il n'entendrait parler de quoi que ce fût , & qu'il ne dépêcheroit aucune affaire publique qu'on n'eût rappelé Cicéron.

(a) L'année suivante, Lentulus étant consul avec Métellus , la sédition sur cette affaire augmenta à tel point qu'il y eut des tribuns blessés dans la place, & que Quintus, frere de Cicéron, fut laissé pour mort parmi les morts. Alors le peuple commença à changer de sentiment, & Milon, l'un des tribuns du peuple, fut le premier qui eut le courage de mettre la main sur Clodius, & de le traîner par force en justice. La plus grande partie du peuple & de toutes les villes des environs, se joignit à Pompée qui, suivi de cette foule, vint sur la place, en chassa Clodius & toute sa cabale, & appella le peuple à venir donner ses suffrages sur le rappel de Cicéron. On dit que jamais chose ne fut ordonnée par le peuple

(a) *L'année suivante Lentulus étant consul avec Métellus.*) C'est ainsi que ce passage doit être traduit. Ce qui précède se passa sous le consulat de Pison & de Gabinius ; & ce qui suit se passa

l'année suivante sous le consulat de P. Cornélius Lentulus Spinther, & de Quintus Cécilius Métellus Népos , l'an de Rome DCXVI, la cinquantième de l'âge de Cicéron.

avec tant d'unanimité, d'affection & de zèle que ce rappel; & le sénat, à l'envi du peuple, décerna qu'on loueroit & qu'on remerciroit les villes qui avoient recueilli Cicéron dans son exil, (a) & qu'on rebâtiroit aux dépens du public sa maison de la ville & ses maisons de campagne que Clodius avoit brûlées.

(b) Cicéron fut rappelé seize mois après son exil. Toutes les villes des environs de son passage en eurent une si grande joie, qu'elles sortoient toutes au-devant de lui; de sorte que ce que Cicéron dit lui-même dans la

(a) *Et qu'on rebâtiroit aux dépens du public sa maison de la ville, & ses maisons de campagne que Clodius avoit brûlées.*) Comme la place de sa maison de Rome avoit été consacrée, les pontifes furent consultés pour savoir si elle pouvoit être rendue; ils répondirent qu'elle avoit été mal consacrée, & qu'on pouvoit la rendre. Les consuls lui ordonnerent pour cette maison deux cens cinquante mille livres, pour la maison de Tusculum soixante-deux mille cinq cens livres, & pour celle de Formies trente-deux mille deux cens vingt-cinq livres, & il se plaint des deux dernières estimations qui furent trouvées trop modiques, non-seulement par tous les gens de bien, mais par le peuple même. *Nobis superficialiæ ædium*, dit-il dans la seconde lettre du quatrième livre à Atticus, *consules de*

consilii sententia æstimarunt HS. vicies. Cætera valde illiberaliter. Tusculanam villam quingentis millibus, Formianum HS. ducentis quinquaginta millibus. Quæ æstimatio non modo vehementer ab optimo quoque, sed etiam à plebe reprehenditur.

(b) *Cicéron fut rappelé seize mois après son exil.*) C'est la véritable explication de ce passage. Car Plutarque ne parle pas du jour que Cicéron revint à Rome, mais du jour que son rappel fut ordonné. Il étoit sorti de Rome à la fin du mois de Mars de l'année précédente, & son rappel fut ordonné le jour avant les nones d'Août, c'est-à-dire, le quatre, seize mois après son départ, & il ne rentra dans Rome que le jour avant les nones de Septembre, c'est-à-dire, le quatre, un mois après son rappel.

suite.

suite, que toute l'Italie l'avoit porté sur ses épaules dans Rome, se trouva être encore au-dessous de la vérité, car jamais on n'a vu un si grand concours de peuple. Crassus même, qui étoit son ennemi capital avant son exil, lui alla au-devant comme les autres, & se reconcilia avec lui, disant qu'il vouloit bien faire ce plaisir à son fils qui étoit grand imitateur & zéléteur de Cicéron.

(a) Peu de tems après, Cicéron, ayant épié le tems que Clodius étoit absent, monta au capitolé avec plusieurs de ses amis, prit les tables tribunitiennes où étoient écrites toutes les choses qui avoient été résolues & exécutées pendant ce tribunat, les rompit & les mit en pieces. Clodius se plaignit hautement de cette violence de Cicéron, & lui en fit un crime; mais Cicéron répondit : *Qu'il n'avoit pas été fait tribun légitimement, parce qu'il étoit d'une famille patricienne* (b); qu'ainsi rien de tout ce qu'il avoit fait dans son tribunat ne pouvoit être valide, & que tout

(a) Peu de tems après, Cicéron ayant épié le tems que Clodius étoit absent, monta au capitolé avec plusieurs de ses amis, prit les tables Tribunitiennes.) Cela se passa l'année suivante sous le consulat de Cn. Cornélius Lentulus Marcellinus, & de L. Martius Philippus, l'an de Rome DCXCVII, le cinquante-unième de l'âge de Cicéron. Mais Plutarque oublie une particularité considérable; Cicéron n'attendit pas l'absence

de Clodius pour faire cette entreprise; il monta au capitolé Clodius étant dans Rome, & enleva les tables; mais Clodius survint avec son frere Caius qui étoit préteur, & les lui arracha. Ensuite Cicéron épia l'absence de Clodius, monta pour la seconde fois au capitolé; & ayant enlevé ces tables, il les porta dans sa maison.

(b) Mais il s'étoit fait adopter par une famille plébéienne.

étoit nul. Caton s'emporta sur cela, & s'opposa à ce sentiment, non qu'il voulût louer ni soutenir ce qu'avoit fait Clodius, mais il représentoit : *Que le sénat feroit une action très-violente & très-injuste s'il cassoit toutes les choses qui s'étoient faites pendant le tribunat de Clodius ; parmi lesquelles se trouvoit la commission qui lui avoit été donnée d'aller à Cypre & à Byzance , & tout ce qu'il avoit fait pour l'exécuter.* Cela fut cause que Cicéron se brouilla avec lui ; mais cette brouillerie n'aboutit à aucune rupture d'éclat ; elle fit seulement qu'ils vécurent plus froidement ensemble.

Quelque tems après Milon tua Clodius ; & étant poursuivi pour ce meurtre , il eut recours à Cicéron & le pria de le défendre. Le sénat qui craignit qu'un homme de la naissance, de la réputation & du courage de Milon, se trouvant en danger, il n'arrivât quelque désordre dans la ville, commit Pompée pour présider à ce jugement & à tous les autres jugemens pour crime capital, en procurant à la ville & aux tribunaux la sûreté nécessaire. Pompée s'empara de la place avant le point du jour, & y posta des soldats depuis un bout jusqu'à l'autre ; Milon, craignant que Cicéron, troublé à la vue de ces armes, spectacle auquel il n'étoit pas accoutumé, ne plaidât moins bien sa cause, lui persuada de se faire porter en litier sur la place & de se tenir-là en repos jusqu'à ce que les juges fussent venus & que l'assemblée fût formée.

Car Cicéron n'étoit pas seulement timide à la guerre, & quand il voyoit l'éclat des armes, mais il ne se présentoit jamais pour plaider qu'avec beaucoup de crainte ; & à peine cessa-t-il de trembler & le cœur de lui battre, après même que son éloquence par le long usage fut entièrement formée, & qu'elle eut acquis toute sa perfection. Alors même il ne laissoit pas encore de craindre, comme cela parut dans l'affaire de Licinius Muréna, dont il entreprit la défense (a) contre Caton qui l'accusoit. (b) Car dans cette cause il se piqua de surpasser Hortensius qui avoit plaidé avec un merveilleux applaudissement ; c'est pourquoi il ne se donna aucun repos la veille du jour qu'il devoit répondre, & travailla toute la nuit ; de sorte que cette grande application, sans un seul moment de sommeil, l'incommoda si fort qu'il plaida moins bien & qu'il parut inférieur à son rival.

Le jour donc qu'il devoit plaider pour Milon, quand il fut arrivé sur la place, & qu'au sortir de sa litiere il vit Pompée assis tout au haut comme dans un camp, & toute la place briller de l'éclat des armes dont il étoit environné, il fut troublé & ne commença à parler qu'avec beaucoup de peine, tremblant

(a) Il plaida pour Muréna dix ou onze ans avant le consulat de Pompée.

(b) Car dans cette cause il se piqua de surpasser Hortensius, qui avoit plaidé avec un merveilleux applaudissement.) Muréna avoit trois avocats, Hor-

tensius, M. Crassus, & Cicéron. Hortensius avoit déjà parlé pour lui avec beaucoup d'éloquence ; Cicéron, jaloux de la réputation de ce personnage, travailla beaucoup pour le surpasser ; & ce fut ce grand travail qui lui nuisit.

de tout son corps & la voix foible & entrecoupée , pendant que Milon , qui étoit l'accusé , assistoit à ce jugement avec beaucoup d'assurance & de courage , ayant dédaigné même de laisser croître ses cheveux & de prendre la robe noire , comme c'étoit la coutume ; & cette audace ne fut pas ce qui contribua le moins à sa condamnation. Mais pour Cicéron , ce tremblement paroissoit plutôt en lui l'effet de l'affection qu'il avoit pour ses parties , que de sa timidité.

Il entra aussi dans le college des prêtres que les Romains appellent Augures (a) , & il y eut la place du jeune Crassus , après qu'il eut été tué dans la guerre contre les Parthes.

Ensuite les provinces étant tirées au fort , & la Cilicie lui étant échue , (b) avec une armée de douze mille hommes de pied & de deux mille six cents chevaux , il s'embarqua (c). Parmi ses instructions il y en avoit une qui lui ordonnoit de remettre la Cappadoce sous l'obéissance de son roi Ariobarzane , ce qu'il fit très-heureusement sans guerre & sans donner aucun sujet de plainte contre lui. Et voyant que les peuples de la Cilicie , après l'échec que les Romains avoient reçu dans le

(a) Il y étoit déjà lorsque Milon tua Clodius.

(b) Avec une armée de douze mille hommes de pied , & de deux mille six cents chevaux.) Il écrit pourtant à son ami Atticus qu'il n'avoit que le nom de

deux légions , & encore bien foibles , *me nomen habere duarum legionum exilium*. Mais son armée grossit ensuite par les secours qui lui arrivèrent.

(c) Il étoit alors dans sa cinquante-sixième année.

pays des Parthes , & les mouvemens de la Syrie , levoient la tête , il les calma & les ramena en les gouvernant avec beaucoup de douceur. Il refusa tous les présens que les rois lui faisoient offrir ; il soulagea sa province des festins qu'elle étoit obligée de faire aux gouverneurs ; & lui-même il recevoit tous les jours à sa table les plus honnêtes gens qu'il traitoit non avec magnificence , mais proprement & honnêtement. Il n'avoit point de portier à sa maison , & on ne le voyoit jamais couché sur son lit ; mais il se levoit dès le matin , & recevoit debout ou se promenant devant sa porte , ceux qui venoient lui faire la cour. On dit que jamais il ne lui arriva de faire battre de verges personne (a) & de faire déchirer sa robe , & que jamais la colere ne le porta à dire la moindre injure à qui que ce fût , ni à condamner personne à l'amende avec outrage.

Ayant trouvé qu'une grande partie des biens publics avoit été usurpée par des particuliers , il les fit rendre aux villes qui furent enrichies par ce moyen ; & en même tems il conserva l'honneur aux usurpateurs , en les obligeant seulement à restituer sans leur faire aucun autre mal.

(b) Il fit aussi un peu la guerre ; car il défit

(a) *Et de faire déchirer sa robe.* Ce qui étoit une sorte d'insulte très-ignominieuse & très-ancienne , car nous la voyons pratiquée chez les Ammonites dès le tems de David.

Tulit itaque Hanon servos David , rasitque dimidiam partem barbæ eorum , & præcidit vestes eorum medias usque ad nates , & dimisit eos. II. Reg. x. 4.

(b) *Il fit aussi un peu la*

& mit en fuite les brigands qui étoient retirés au mont Amanus ; & pour cette victoire ses soldats l'honorèrent du titre d'*imperator*.

(a) L'orateur Cæcilius l'ayant un jour prié par ses lettres (b) de lui envoyer des pantheres

guerre , car il défit & mit en fuite les brigands qui étoient retirés au mont Amanus.) Plutarque parle un peu maigrement de cette expédition de Cicéron , car il fit plus que de chasser les brigands ; non-seulement il fut appelé *imperator* , mais on ordonna à Rome des prières publiques pour ses grands succès , & on fut sur le point de lui décerner le triomphe.

(a) L'orateur Cæcilius l'ayant un jour prié par ses lettres de lui envoyer des pantheres.) Il y a faute au nom , ce n'est pas l'orateur Cæcilius , mais l'orateur Cælius , comme le savant Bochart l'a fort bien vu & corrigé. M. Cælius Rufus étoit alors édile curule , & il demandoit ces pantheres pour les jeux de son édilité. Voici la réponse que lui fait Cicéron dans la lettre qu'il lui écrit , & qui est la II^e du livre 2. *De pantheris per eos qui venari solent agitur mandato meo diligenter , sed mira paucitas est : & eas quæ sunt , valde ajuunt queri , quod nihil cuiquam insidiarum in mea provincia , nisi sibi fiat. Itaque constituiſſe dicuntur in Cariam ex nostra provincia decedere , &c.* « Pour » ce qui est des pantheres ,

» ceux qui ont accoutumé de » faire cette chasse , y tra- » vaillent par mes ordres très- » diligemment. Mais elles » sont très-rares , & le peu » qu'il en reste , se plaint fort , » dit-on , de ce que dans ma » province on ne dresse des » embûches qu'à elles seules ; » c'est pourquoi elles ont ré- » solu de quitter mon gouver- » nement , & de se retirer » dans la Carie. Mais quoi » qu'il en soit , on chasse à » force , & sur-tout Patiscus. » Tout ce qu'il y en aura fera » pour vous ».

(b) De lui envoyer des pantheres de la Cilicie.) Car le mont Amanus , qui sépare la Cilicie de la Syrie , abonde en ces sortes de bêtes , comme le Liban & autres montagnes de ces pays-là. C'est pourquoi Salomon , dans son cantique , chap. VIII. 4. dit , *Veni de Libano , sponsa mea , veni de Libano , veni coronaberis Amana , de vertice Sanir & Hermon , de cubilibus leonum , de montibus pantherarum.* Quelques interpretes croient même que dans ce passage Amana est le mont Amanus , quoique Bochart s'y oppose , parce que la scene de ce cantique est dans la Judée , assez éloignée de la Cilicie , & qu'il

de la Cilicie pour un spectacle qu'il devoit donner à Rome, Cicéron, pour relever ses exploits, lui fit réponse : *Qu'il n'y avoit plus de pantheres dans la Cilicie, & qu'elles s'en étoient toutes fuies dans la Carie de dépit de ce que, pendant que tout étoit en paix, elles étoient les seules à qui l'on faisoit la guerre.*

A son retour de son gouvernement il passa à Rhodes, & ensuite à Athenes où il s'arrêta quelque tems avec un très-grand plaisir à cause du souvenir qu'il conservoit des anciennes conversations qu'il y avoit eues autrefois, & qu'il souhaitoit passionnément de renouveler. Là il vit tout ce qu'il y avoit de gens les plus célèbres pour leur savoir ; il visita ses anciens amis & ses compagnons d'étude ; & après avoir reçu de grands honneurs & toutes les marques les plus sensibles de l'estime & de l'admiration que toute la Grece avoit pour lui, il arriva à Rome (a) où il trouva que les affaires alloient aboutir à une affreuse sédition, comme par une apostume prête à crever. Le sénat assemblé lui décernoit le triomphe ; mais il dit, *qu'il suivroit bien plus volontiers & avec plus de plaisir le char triomphant de César si l'on s'accommodoit avec lui.* Et en particulier il ne cessa de conseiller cet accommodement, écrivant à César plusieurs lettres pour cet effet, & étant toujours après Pompée à le

prétende qu'*Amana* est une partie du Liban. Mais cette raison pourroit être combattue.

(a) Vingt mois après son départ.

prier & à le conjurer avec de grandes instances , tâchant de les adoucir l'un & l'autre , de les appaiser & de guérir leurs mécontentemens. Mais le mal étoit fans remede , & César revenant à Rome, Pompée ne l'y attendit point ; il abandonna la ville , accompagné de plusieurs grands personnages & gens de bien.

Cicéron ne le suivit point dans sa fuite, ce qui fit croire qu'il alloit prendre le parti de César. Il est certain , & il le fait assez entendre lui-même, qu'il fut fort combattu dans son esprit , se jettant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre , & qu'il se trouva dans une grande perplexité. Car il écrit dans ses lettres : (a) *De quel côté dois-je me tourner ? Pompée a la cause la plus honnête & la plus glorieuse de faire la guerre ; mais César conduit mieux ses affaires & est plus en état de se sauver lui-*

(a) *De quel côté dois-je me tourner ? Pompée a la cause la plus honnête & la plus glorieuse.* Il n'y a donc plus de sujet de douter & de délibérer. Qui doute qu'il ne faille suivre la cause la plus honnête & la plus glorieuse , quoique le danger y soit plus grand ? Que sont devenues ces paroles magnifiques de Cicéron , qu'il aimoit mieux être vaincu avec Pompée , que vaincre avec César. Cicéron s'en souvenoit , mais sa timidité lui suggéroit une échappatoire par le moyen d'une mauvaise distinction. Car sur ce qu'Atticus avoit fort ap-

prouvé ce mot, il lui écrit : *Quod tu meum laudas , & memorandum ducis , malle quod dixerim me cum Pompeio vinci , quam cum istis vincere. Ego vero malo , sed cum illo Pompeio qui tum erat , aut qui mihi esse videbatur. Cum hoc vero , qui ante fugit quam scit aut quem fugiat , aut quod , qui nostra tradidit , qui patriam reliquit , si malui , contigit ; vidus sum.* Liv. VIII. à Att. ép. 7. Méchante défaite. Les fautes d'un général qui a la bonne cause de son côté , n'autorisent pas à abandonner son parti.

même & de sauver ses amis ; de sorte que j'ai bien qui fuir , mais je n'ai pas à qui recourir. Un certain Trébatius , ami particulier de César , lui ayant écrit que César croyoit qu'il devoit se joindre à lui & participer à ses espérances , ou , si son grand âge l'obligeoit à s'éloigner des affaires , (a) qu'il feroit bien de se retirer en Grece & de se tenir-là en repos , sans embrasser aucun parti. Cicéron , étonné de ce que César ne lui écrivoit pas lui-même , répondit en colere , *qu'il ne feroit rien d'indigne de tout ce qu'il avoit fait jusques-là dans le gouvernement.* Et voilà ce que l'on trouve écrit dans ses lettres.

Mais César ne fut pas plutôt parti pour l'Espagne , que Cicéron s'embarqua pour aller joindre Pompée. Tout le monde le vit-là avec grand plaisir. Caton seul le regarda de mauvais œil , & le blâma fort en particulier d'être venu fortifier Pompée : *Pour moi , il n'auroit été ni beau ni honnête , lui dit-il , que j'eusse abandonné le parti que j'ai pris dès le commencement dans la république ; mais pour vous , vous auriez été plus utile à votre patrie & à vos amis , si demeurant neutre dans Rome , vous eussiez attendu ce qui seroit arrivé pour vous accommoder à la fortune , au lieu de venir ici sans raison , très-imprudemment & sans aucune nécessité , vous déclarer contre César , & participer à un si grand danger dont vous n'aviez que faire.*

a) Il n'étoit alors que dans la cinquante-huitième année. Ce qui n'est pas un âge à devoir renoncer aux affaires.

Ces paroles obligerent Cicéron à changer de sentiment, joint que Pompée ne se feroit de lui en rien d'important, ni de considérable. Il est vrai qu'il en étoit seul la cause : car il ne cachoit pas son repentir d'être venu ; il ne cessoit de mépriser & de ravalier les forces & les préparatifs de Pompée ; il décrioit avec emportement toutes ses délibérations jusqu'à se rendre suspect ; & il ne s'abstenoit en aucune occasion de lâcher des brocards & des mots de plaisanterie contre les alliés. Il n'avoit pourtant pas trop le cœur en joie ; car il se promenoit tout le jour dans le camp, tout triste, avec une mine morne & farouche ; mais il laissoit toujours échapper quelques mots qui faisoient rire les autres, quelque peu d'envie qu'ils en eussent. Et il ne fera pas hors de propos d'en rapporter ici quelques-uns. Domitius vouloit avancer un homme & lui faire donner un état de capitaine, quoiqu'il ne fût pas homme de guerre ; & pour le faire trouver bon, il disoit qu'il étoit très-honnête homme, de très-bonnes mœurs & très-sage : *que ne le gardes-tu donc*, lui dit Cicéron, *pour gouverneur de tes enfans ?* Comme quelques-uns louoient devant lui un certain Théophane de Lesbos, qui étoit capitaine des ouvriers dans le camp de Pompée, d'avoir bien consolé les Lesbiens de la perte de leur flotte : (a) *voyez*, dit Cicéron,

(a) *Voyez quel grand bien c'est que d'avoir pour capitaine un Grec.*) Cette raillerie est très-amère ; car Cicéron fait entendre que ce Théophane, comme Grec & né dans le

quel grand bien c'est que d'avoir pour capitaine un Grec.

Quand les deux armées furent en présence, César réussissoit dans toutes ses entreprises, & tenoit Pompée presque assiégé. Lentulus s'avisa de dire, *qu'il lui revenoit de tous côtés que les amis de César étoient fort tristes. Effectivement*, repartit Cicéron, *il paroît bien qu'ils sont portés de mauvaise volonté contre César, & qu'ils désespèrent de ses affaires.*

Un autre, nommé Marcius, arrivé tout fraîchement d'Italie, disoit, *que le bruit général étoit à Rome que Pompée étoit assiégé dans son camp.* (a) *Tu n'es donc venu*, lui répondit Cicéron, *que pour en savoir la vérité & pour en croire tes yeux.*

Après la défaite de Pompée (b), un certain Nonnius disoit, *qu'il falloit avoir bonne espérance; car il restoit encore sept aigles dans le camp de Pompée. Tu aurois raison*, mon ami, lui repliqua Cicéron, *si nous avions à combattre contre des geais.*

Labiénus, s'appuyant sur quelques prophéties, soutenoit que Pompée seroit enfin vainqueur. (c) *Cependant*, repartit Cicéron,

pays de la philosophie, étoit plus propre à consoler d'un malheur, qu'à procurer de bons succès par son courage.

(a) *Tu n'es donc venu*, lui répondit Cicéron, *que pour en savoir la vérité, & pour en croire tes yeux.* Ce Marcius, par flatterie pour Pompée, vouloit faire croire que

ce bruit de Rome étoit faux; & Cicéron le confirme par cette réponse ambigue qui est très-plaisante.

(b) A la bataille de Pharsale, qui fut donnée l'an de Rome DCCV, le cinquante-neuvième de l'âge de Cicéron.

(c) *Cependant*, repartit Cicéron, *avec cette belle ruse de*

avec cette belle ruse de guerre, nous n'avons pas laissé de perdre notre camp.

A la journée de Pharsale, à laquelle Cicéron ne se trouva point, parce qu'il étoit malade, Pompée ayant été mis en fuite, Caton, qui avoit rassemblé à Dyrrachium une nombreuse armée & une grosse flotte, pressa Cicéron d'en prendre le commandement, comme cela lui appartenoit par la loi, parce qu'il avoit été consul. Mais Cicéron le refusa & dit absolument qu'il ne vouloit plus se mêler de cette guerre, ce qui pensa le faire tuer sur la place ; car le jeune Pompée & ses amis, l'appellant traître, tirèrent leurs épées & alloient le percer, si Caton ne s'étoit mis entre deux. Encore eut-il bien de la peine à le sauver de leurs mains & à le mettre en lieu de sûreté en le renvoyant hors du camp.

Ayant gagné Brunduse, il y fit quelque séjour en attendant César dont le retour étoit retardé par les affaires qu'il avoit trouvées en Asie & en Egypte. Enfin ayant eu nouvelles qu'il étoit arrivé à Tarente, & que de-là il venoit par terre à Brunduse, il se mit en chemin pour aller au-devant de lui, ne désespérant pas tout-à-fait d'obtenir son pardon, mais aussi ayant quelque sorte de honte d'en faire l'épreuve en présence de tant de témoins, & de paroître en cet état devant un

guerre.) Il appelle ces prétendues prophéties, une ruse de guerre, pour faire entendre qu'elles étoient imaginées &

forgées comme une ruse de guerre, pour donner courage au parti.

ennemi & un ennemi victorieux. Mais il ne fut obligé de rien dire ni de rien faire contre sa dignité ; car César, du plus loin qu'il le vit venir à lui & devancer sa troupe , descendit de cheval , le salua & marcha plusieurs stades , s'entretenant avec lui seul à seul. Depuis ce moment il continua à l'honorer & à lui faire toutes sortes de caresses , jusques-là que Cicéron ayant fait un petit traité qui étoit l'éloge de Caton , César y répondit , & dans sa réponse il loua beaucoup non-seulement l'éloquence , mais aussi la vie de Cicéron , comme parfaitement semblable à celle de Périclès ou de Thérémène. Le traité de Cicéron étoit intitulé *Caton* , & la réponse de César , *Anti-Caton*.

On dit que Quintus Ligarius , étant appelé en justice , parce qu'il avoit été un des ennemis de César , & Cicéron s'étant chargé de le défendre , César dit à ses amis qui étoient autour de lui : *Qu'est-ce qui nous empêcheroit d'entendre Cicéron qu'il y a si long-tems que nous avons ouï ? Car pour son homme il est déjà condamné dans mon esprit comme méchant & comme mon ennemi*. Mais Cicéron n'eut pas plutôt commencé à parler , qu'il l'émut merveilleusement ; & à mesure qu'il avançoit dans la cause , il jettoit dans son discours une si grande vivacité de passions , & l'affaisontoit de tant de graces & de charmes , qu'on vit César changer souvent de couleur , & témoigner par ce changement les divers mouvemens dont son ame étoit agitée. Enfin quand

Cicéron vint à toucher l'endroit de la bataille de Pharsale , César fut si transporté & si hors de lui , qu'il tressaillit de tout son corps , & laissa tomber quelques papiers qu'il avoit à la main ; & l'issue de cela fut que , forcé par l'éloquence de l'orateur , il renvoya Ligarius absous , malgré la résolution qu'il avoit faite de le condamner.

Depuis ce moment la république ayant dégénéré en monarchie , Cicéron se retira entièrement des affaires , & donna tout son tems aux jeunes gens qui voulurent apprendre de lui la philosophie. Et comme c'étoient les premiers & les plus nobles de la ville , le commerce qu'il eut avec eux par ce moyen le rendit encore très-puissant dans Rome , & releva son autorité & son crédit. Il s'occupoit ordinairement à écrire des dialogues de philosophie , à traduire les auteurs Grecs qui en avoient traité , & à faire passer dans la langue Latine les termes de dialectique & de physique qu'ils avoient employés. Car on prétend qu'il est le premier qui ait fait passer dans le Latin ces mots Grecs , (a) *Phantasia* , *Catathesis* , *Epoché* , *Catalepsis* ; ceux-ci encore , *Atomos* , *Ameres* , *Cenon* , & plusieurs autres semblables ; ou , s'il n'est pas le premier qui s'en soit servi , il est au moins celui qui a le plus contribué à en donner l'intelligence aux Romains , & à en rendre l'usage commun , en

(a) *Phantasia* , imagination. compréhension. *Atomos* ,
Catathesis , consentement. atome. *Ameres* , indivisible.
Epoché , doute. *Catalepsis* , *Cenon* , le vuide.

expliquant , les uns par des métaphores , & les autres par d'autres termes propres & usités. Il se servoit aussi pour son divertissement de la grande facilité qu'il avoit à faire des vers ; & l'on dit que , quand il s'abandonnoit à sa verve , il faisoit des cinq cens vers dans une nuit. La plus grande partie de ce tems-là il la passoit dans une maison de campagne qu'il avoit près de Tusculum , d'où il écrivoit à ses amis , *qu'il menoit la vie du bon Laerte* ; soit qu'il écrivît cela en badinant , comme c'étoit assez sa coutume , (a) soit que son ambition réveillât en lui le desir de se mêler encore du gouvernement , & le dégoûtât de sa fortune présente. Quoi qu'il en soit , il n'alloit que rarement à la ville , encore n'étoit-ce que pour faire la cour à César ; & il étoit toujours le premier à approuver tous les nouveaux honneurs qu'on lui décernoit , & à dire quelque chose de nouveau & d'honorable pour lui & pour tous ses grands exploits : comme ce qu'il dit sur les statues de Pompée qui avoient été abattues , & que César fit relever ; car sur cela Cicéron lui dit , *que par cet acte d'humanité , en relevant les statues de Pompée , il avoit assuré les siennes.*

On prétend qu'il se préparoit à écrire l'histoire de son pays où il avoit résolu de

(a) Soit que son ambition réveillât en lui le desir de se mêler encore du gouvernement.) Ce qu'il disoit qu'il menoit la vie de Laerte , pouvoit fort bien être interprété

de la sorte , car la retraite de Laerte n'étoit pas une retraite volontaire , mais une retraite forcée , c'étoit l'effet de la douleur pour la perte de son fils qu'il croyoit mort.

mêler beaucoup d'histoires Grecques, (a) & de rapporter tous leurs contes & toutes leurs fables ; mais qu'il se trouva surpris par une infinité d'affaires publiques & particulières qui lui arriverent contre son gré, & par des accidens très-fâcheux qu'il s'attira pourtant en partie , car il répudia sa femme Térentia. Il disoit pour ses raisons qu'elle l'avoit négligé & n'avoit eu aucun soin de lui pendant toute la guerre , jusques-là qu'elle le laissa partir de Rome sans lui fournir les choses nécessaires pour son entretien ; que , quand il retourna en Italie , il ne reçut d'elle aucune marque d'affection , & qu'elle ne daigna pas même l'aller trouver à Brunduse où il fit un assez long séjour. Il ajoutoit que sa fille Tullie , qui étoit encore fort jeune , ayant eu le courage de partir pour se rendre auprès de lui , elle ne lui donna ni l'équipage ni la suite convenable pour un tel voyage , ni les moyens de le faire commodément & agréablement ; & de plus qu'elle laissa sa maison vuide , sans aucuns meubles , & chargée d'une infinité de dettes très-considérables ; car voilà les prétextes les plus honnêtes que l'on donne de son divorce. Mais Térentia les soutenoit tous faux , & la conduite de Cicéron donna un grand air de vérité à l'apologie de sa femme ; car peu de

(a) *Et de rapporter tous leurs contes.*) Ce passage est écrit bien différemment dans un manuscrit , ou on lit , καὶ ἕως τὰς συνημέρας αὐτῷ λίγες καὶ μὲντες ἡμετέρας τρέψαι. Et

à faire entrer dans cet ouvrage tous les discours & toutes les fables qu'il avoit eu soin de ramasser. Et cette leçon me paroît préférable à celle du texte.

tems après il époufa une jeune fille (a). Térentia faisoit courir le bruit que c'étoit pour fa beauté ; & Tyron, l'affranchi de Cicéron, écrit que c'étoit à caufe de fes richesses, pour avoir de quoi payer fes dettes & fe libérer ; car cette fille étoit fort riche, & fon pere Publilius en mourant l'avoit institué fon héritier fidéi-commiffaire pour rendre l'hérédité à fa fille quand elle feroit majeure. Mais, comme il devoit de groffes fomme, fes parens & fes amis lui perfuaderent d'époufer cette jeune fille malgré la différence d'âge, afin que des biens de cette nouvelle femme il eût de quoi fatisfaire fes créanciers.

Antoine parle de ce mariage dans la réponfe qu'il fit à fes Philippiques, où il lui reproche, *qu'il avoit répudié une femme auprès de laquelle il avoit vieilli*, le taxant finement & agréablement par-là d'avoir toujours gardé fa maifon, & d'avoir mené une vie oifive fans aller jamais à la guerre.

(b) Peu de tems après ce mariage, fa fille

(a) Publilia, fille de Publilius. Il étoit alors dans fa foixante-deuxième année.

(b) *Peu de tems après ce mariage, fa fille Tullie mourut en couches chez fon mari Lentulus, à qui il l'avoit mariée après la mort de fon premier mari Pifon.* Plutarque nous dit ici formellement que Tullie ne fut mariée que deux fois ; la première à Pifon, & après la mort de Pifon à Lentulus, chez lequel elle

mourut en couches. Mais par les lettres de Cicéron, il paroît qu'elle fut mariée trois fois ; qu'elle époufa d'abord Pifon, enfuite Furius Crassipes, & cinq ou fix ans après P. Cornélius Dolabella, & nulle part il ne parle du quatrième mari Lentulus. Voyez les lettres de Cicéron à fon frere, lett. 4 & 7. Cependant ce texte de Plutarque eft confirmé par le témoignage d'Asconius Pédianus, qui dit :

Tullie mourut en couches chez son mari Lentulus à qui il l'avoit mariée après la mort de son premier mari Pison. Tous les philosophes de ce tems-là aborderent de toutes parts chez Cicéron pour le consoler ; mais il supporta si impatiemment cette perte , qu'il répudia sa seconde femme , parce qu'elle lui avoit paru se réjouir de la mort de sa fille. Et voilà pour ce qui regarde les affaires de sa maison.

Il n'eut aucune part à la conjuration contre César , quoiqu'il eût de grandes liaisons avec Brutus , qu'il fût très-mécontent de l'état présent des affaires , & qu'il souhaitât autant & plus que nul autre de les voir rétablir. Mais les conjurés craignirent sa timidité naturelle , & d'ailleurs son grand âge auquel les natures même les plus fortes manquent ordinairement d'audace & de fermeté.

La conjuration ayant été exécutée (a) par Brutus & par Cassius , qui étoient les chefs des conjurés , tous les amis de César s'assem-

Cicero filiam post mortem Pisonis generi P. Lentulo collocavit , apud quem illa ex partu decessit. In orat. Cic. in L. Pisonem. Pour concilier des témoignages qui paroissent si opposés , Louis Vivès réduit à un seul les deux premiers gendres de Cicéron , & prétend que Pison est Lucius Piso Furius Crassipes. Mais que deviendront les deux autres , Dolabella & Lentulus : Ces deux n'en

sont encore qu'un ; car Dolabella est le même que Lentulus. C'est le sentiment que Fabricius a suivi dans la vie de Cicéron. *Ce Lentulus* , dit-il , *est le même que Dolabella.* Cela est d'autant plus vraisemblable , que les Lentulus étoient certainement de la maison Cornélie , & les Dolabella pouvoient être de la branche des Lentulus.

(a) L'an de Rome DCCIV.

blerent pour venger sa mort, ce qui fit craindre que Rome ne se vît encore déchirée par des guerres civiles. Antoine, qui étoit consul, assembla le sénat, & fit un discours fort court sur la concorde ; mais Cicéron fit de grandes & fortes remontrances convenables au tems, & persuada au sénat de suivre l'exemple des Athéniens, de décerner une amnistie générale de tout ce qui avoit été fait contre César, & de distribuer des provinces à Brutus & à Cassius. Mais tout cela ne put avoir son effet ; car le peuple s'émut de lui-même à compassion quand il vit le corps mort porté au travers de la place. En même tems Antoine leur montrant la robe de César toute sanglante & percée de coups, ils entrèrent tous dans un si violent transport de colere, que, devenus comme furieux, ils se mirent à chercher les meurtriers dans la place même, & que prenant des tisons ardens ils coururent à leurs maisons pour y mettre le feu. Mais, comme ils avoient bien prévu ce danger, ils l'éviterent ; & ne doutant point qu'ils ne fussent bientôt exposés à de plus grands encore, ils sortirent de la ville.

Alors Antoine, se voyant seul & revêtu d'autorité, leva la tête ; & s'il se rendit redoutable à tout le monde, comme allant se faire seul monarque, il se rendit encore plus redoutable à Cicéron. Car Antoine voyant que l'autorité & le crédit de Cicéron augmentoient considérablement, & qu'il étoit ami particulier de Brutus, & fort porté pour lui,

il souffroit très-impatiemment sa présence. D'ailleurs il y avoit de longue main entr'eux des soupçons & des défiances qui naissoient de la différence de leurs mœurs & de leur vie. Tout cela augmentant les craintes de Cicéron, il pensa d'abord à demander d'aller sous Dolabella en Syrie en qualité de son lieutenant. Mais Hirtius & Pansa, qui devoient être consuls après Antoine, & qui étoient tous deux bons citoyens, & les émules de Cicéron dans le gouvernement, le prièrent de ne pas les abandonner, se faisant fort que, s'il restoit avec eux, ils viendroient à bout de ruiner toute la puissance d'Antoine.

Cicéron, sans trop les croire ni les décroire, laissa partir Dolabella; & après avoir promis à Hirtius qu'il passeroit l'été à Athenes, & que, si-tôt qu'ils seroient installés dans le consulat, il reviendrait à Rome, il s'embarqua. Mais sa navigation ayant été retardée, & recevant tous les jours des nouvelles de Rome, comme cela arrive d'ordinaire en ces occasions, & ces nouvelles l'assurant qu'il s'étoit fait dans Antoine un changement merveilleux, qu'il ne faisoit plus rien que de concert avec le sénat, & que les affaires ne demandoient que sa présence pour prendre une meilleure situation; alors condamnant lui-même sa trop craintive prévoyance, il reprit le chemin de Rome. Ses premières espérances ne furent point déçues; car il sortit une si grande foule au-devant de lui, que les premiers complimens, les embrassades & les

caresses réciproques qu'on fit aux portes, & par tout le chemin jusqu'à sa maison, emportèrent presque toute la journée.

Le lendemain Antoine assembla le sénat où il le manda. Cicéron refusa d'y aller, & se tint au lit, prétextant qu'il étoit indisposé de la fatigue du voyage; mais la véritable cause de ce refus c'étoit la crainte de quelque embûche qu'on devoit lui dresser, & dont il avoit été averti en chemin. Antoine, offensé de ce soupçon si injurieux, envoya des soldats avec ordre de le mener par force, s'il ne vouloit pas venir, ou de brûler sa maison. Mais, à la prière de beaucoup de gens qui s'entremirent pour lui, il révoqua cet ordre, (a) & se contenta de faire prendre des gages chez lui.

Depuis ce tems-là, quand ils se rencontroient dans les rues, ils passoient sans se saluer; & ils vécurent ainsi en se défiant extrêmement l'un de l'autre, jusqu'à ce que le jeune César, arrivé d'Apollonie, se porta pour héritier de Jule César, (b) & entra en

(a) *Et se contenta de faire prendre des gages.*) Selon la coutume qui se pratiquoit à l'égard de ceux qui, étant mandés, refusoient d'aller au sénat ou au conseil. Voyez la vie de Caton d'Utique.

(b) *Et entra en différend avec Antoine pour la somme de vingt-cinq millions de drachmes, qu'il retenoit de la succession de César.*) Dans la vie d'Antoine il nous dit,

que Calpurnie, femme de César, se confiant à Antoine, avoit fait porter chez lui quatre mille talens, qu'elle y mit en dépôt. C'est cette somme que César redemandoit à Antoine, mais quatre mille talens font moins que vingt-cinq millions de drachmes, car ils ne font que douze millions de notre monnoie, au lieu que les vingt-cinq millions de drachmes font

différend avec Antoine pour la somme de vingt-cinq millions de drachmes qu'il retenoit de la succession de César. Sur quoi Philippe , qui avoit épousé la mere du jeune César , & Marcellus , qui avoit épousé sa sœur , allèrent avec lui trouver Cicéron ; & là ils convinrent ensemble que Cicéron aideroit le jeune César de son éloquence & de son crédit , tant auprès du sénat qu'auprès du peuple , & que le jeune César assisteroit Cicéron de son argent & de ses armes , & l'assureroit contre ses ennemis ; car il avoit déjà autour de lui bon nombre de ces vieux soldats qui avoient fait la guerre sous César.

Mais il paroît qu'il y eut une raison plus forte encore qui porta Cicéron à recevoir volontiers l'amitié de ce jeune homme ; c'est que Pompée & César étant encore en vie , Cicéron eut un songe où il lui sembla qu'il avoit appelé au capitolé les enfans de quelques sénateurs ; que là Jupiter même devoit déclarer l'un de ces enfans maître souverain

cinq cens mille livres de plus, c'est-à-dire , douze millions & demi. Mais dans l'un & dans l'autre passage, Plutarque s'éloigne entièrement de la vérité, comme le savant Ruauld l'a observé ; car la somme que Calpurnia avoit mise en dépôt chez Antoine , étoit plus de sept fois plus forte , puisqu'elle étoit de *septies millies HS.* comme ils comptoient , c'est-à-dire , de quatre - vingt - sept millions cinq cens mille livres. Voici

Paterculus qui l'assure , *HS. septies millies depositum à Caio Cæsare ad ædem opis occupatum ab Antonio.* Et Cicéron , encore plus croyable , le confirme dans sa cinquième Philippique. *Illæ vero dissipatio pecuniæ publicæ ferenda nullo modo est , per quam HS. septies millies falsis præscriptionibus donationibusque avertit (Antonius) ut portentis simile videatur tantam pecuniam populi Romani tam brevi tempore perire potuisse.*

de Rome ; que tous les citoyens étoient accourus avec empressement pour assister à ce spectacle , & avoient environné le temple ; que tous ces enfans , vêtus de leurs belles robes brodées de pourpre , étoient assis dans un profond silence ; que les portes s'étant ouvertes tout-à-coup , ces enfans s'étoient levés , étoient entrés dans le temple , & avoient passé en bel ordre devant la statue de ce dieu qui , les ayant considérés l'un après l'autre , les renvoya tous mécontents. Mais , quand le jeune César vint à passer à son tour , alors Jupiter étendit sa main & prononça ces paroles : *(a) Romains , voilà le chef qui terminera toutes vos guerres civiles.*

On dit que Cicéron , ayant eu ce songe , s'imprima tellement l'image de ce jeune homme dans l'esprit , qu'il la conserva toujours depuis , car il ne le connoissoit point. Le lendemain il descendit dans le champ de Mars où les enfans faisoient leurs exercices , pour voir s'il reconnoîtroit celui qu'il avoit vu en dormant. Il les trouva qui sortoient après leur exercice fini. Le premier qui frappa ses yeux fut le jeune César qu'il reconnut à l'instant pour le même qu'il avoit vu en songe.

Etonné de cette aventure merveilleuse , il

(a) Romains , voilà le chef qui terminera toutes vos guerres civiles.) Il y a bien de l'apparence que c'est un songe que Cicéron avoit fait en veillant , s'il est vrai qu'il l'ait fait ; car dans les embarras d'affaires , ils forgeoient des songes comme des oracles. Cicéron n'en dit pas un seul mot dans ses ouvrages. Il est pourtant à croire qu'il n'auroit pas caché à son ami Atticus un songe si clair & si merveilleux.

demanda à cet enfant qui étoient son pere & sa mere. Il étoit fils d'Octavius qui n'étoit pas des plus illustres, & d'Atia, niece de Jule César; & de-là vint que César, qui n'avoit point d'enfans, l'institua par son testament héritier de sa maison & de ses biens. On dit que depuis ce moment-là Cicéron étoit ravi quand il le rencontroit & qu'il s'arrêtoit toujours à lui parler & à le caresser, & que le jeune homme, de son côté, recevoit agréablement ses caresses; car il étoit même arrivé par aventure qu'il étoit né l'année du consulat (a) de Cicéron. Voilà les causes qu'on donne de l'amitié que Cicéron avoit pour le jeune César. Mais la vérité est que la grande haine qu'il portoit à Antoine fut le premier mobile de cette inclination, & que le second fut son naturel ambitieux qui, ne pouvant résister aux honneurs, l'attacha à César, dans l'espérance que les armes de ce jeune homme assureroient & augmenteroient sa puissance & son autorité dans le gouvernement pour le bien de la république: joint à cela que César n'oublioit rien pour s'insinuer toujours de plus en plus dans ses bonnes grâces, jusques-là qu'il l'appelloit son pere. Brutus, blessé de cette conduite de Cicéron, lui fait de sanglans reproches dans les lettres qu'il écrit à Atticus, où il dit en propres termes: *Qu'en faisant la cour à César par la crainte qu'il a d'Antoine, il fait voir manifestement qu'il ne travaille pas*

(a) L'an de Rome 690. Il étoit donc dans sa dix-huitième année quand son oncle César fut tué.

à rendre la liberté à sa patrie , mais à se donner à lui-même un maître doux & humain.

Cependant le même Brutus ayant trouvé le fils de Cicéron à Athenes où il étudioit la philosophie , il l'emmena , lui donna un commandement & se servit de lui en plusieurs entreprises , où il fit très-bien son devoir. La puissance & l'autorité que Cicéron avoit dans Rome étoient alors au plus haut point où elles eussent jamais été ; il venoit à bout de tout ce qu'il vouloit ; il chassa Antoine , & révolta si fort tout le monde contre lui , qu'il envoya les deux consuls Hirtius & Pansa pour le combattre , & persuada au sénat de donner , par un decret , des licteurs à César pour porter devant lui les faisceaux , & de lui décerner tous les autres ornemens & tout l'équipage de préteur , comme à celui qui combattoit pour la patrie.

Mais Antoine défait & les deux consuls tués , d'abord après la bataille les deux armées se rangerent auprès de César. Alors le sénat , craignant un jeune homme & un jeune homme qui avoit une fortune si brillante , tâcha par des honneurs & par des récompenses de rappeler les troupes qu'il avoit autour de lui & de le dépouiller de cette grande puissance , disant que la république n'avoit pas besoin d'armée , puisqu'Antoine étoit en fuite. César , ayant donc peur que le sénat ne réussît , envoya secrètement à Cicéron des gens pour le prier & pour lui persuader de faire en sorte qu'ils fussent tous deux élus consuls , l'assurant qu'il auroit seul toute l'autorité , qu'il disposeroit des affaires comme il l'enten-

droit, & qu'il gouverneroit à son gré un jeune homme qui ne desiroit uniquement que le titre & les honneurs qui y étoient attachés. César avoua depuis que, dans la crainte de voir licentier ses troupes, & de se trouver seul & abandonné de tout le monde, il s'étoit servi fort à propos de l'ambition demesurée de Cicéron, en le portant à demander lui-même le consulat, & en l'aidant de ses amis & de ses brigues.

En cette rencontre sur-tout, Cicéron, tout vieux qu'il étoit, fut leurré & abusé par ce jeune homme ; car il brigua & sollicita pour lui, & lui donna tout le sénat, dont il fut d'abord extrêmement blâmé par ses amis ; & il reconnut bientôt après qu'il s'étoit perdu lui-même sans ressource, & qu'il avoit livré la liberté du peuple à son plus grand ennemi. Car César ne fut pas plutôt en possession du consulat, que voyant sa puissance infiniment augmentée par cette grande place, (a) il laissa là Cicéron ; & devenu ami de Lépidus & d'Antoine, & joignant ses forces avec les leurs, il partagea avec eux l'empire Romain, comme il auroit partagé une terre. Ils commencerent par proscrire plus de deux cens citoyens qu'ils vouloient faire mourir. La plus grande dispute qu'ils eurent ensemble fut sur la proscription de Cicéron, Antoine ne voulant entendre parler d'aucun accommodement, si Cicéron n'étoit tué. le premier, Lépidus se

(a) *Il laissa là Cicéron.* Car ayant déposé sa magistrature ; au lieu de le prendre pour il mit à sa place C. Albius son collègue au consulat, il Carrinas ; de sorte que Cicéron choisit Q. Pédius ; & ensuite eut tout sujet de se repentir voulant sortir de Rome, & de sa crédulité.

joignant à son avis , & César s'opposant à l'un & à l'autre. Ils eurent tous trois des conférences secretes pendant trois jours près de la ville de Bologne , & leur rendez-vous étoit devant les deux camps dans un certain lieu environné de tous côtés par la riviere. On dit que César tint ferme pour Cicéron les deux premiers jours , mais que le troisiéme il se rendit & l'abandonna. Le retour dont ils acheterent chacun leur complaisance mutuelle fut tel : il fallut que César sacrifiât Cicéron , que Lépidus sacrifiât son propre frere Paulus , & qu'Antoine sacrifiât Lucius César qui étoit son oncle maternel , tant la colere & la rage leur avoient ôté toute raison & avoient banni de leur ame tout sentiment humain ; ou pour mieux dire, tant ils firent voir par cette fureur effrénée qu'il n'y a point de bête sauvage plus cruelle que l'homme , quand il joint le pouvoir à sa passion.

Pendant que ces choses se passoient , Cicéron étoit à sa campagne de Tusculum avec son frere Quintus. Sur les premieres nouvelles qu'ils eurent de la proscription , ils résolurent de gagner promptement Aſtyre qui étoit une maison de Cicéron sur la côte de la mer , & de s'embarquer là pour aller joindre Brutus dans la Macédoine ; car le bruit s'étoit déjà répandu que son parti se fortifioit & devenoit fort puissant. Ils se mirent donc en chemin chacun dans une litiere , & tous deux abattus de tristesse & de désespoir. Au milieu du chemin ils s'arrêtèrent ; & faisant approcher leurs litieres , ils déploroient ensemble leur malheur. Quintus s'affligeoit encore plus que

Cicéron ; & il ne pouvoit se consoler , quand il venoit à penser qu'il manquoit de tout , n'ayant apporté aucun argent de chez lui. Cicéron n'avoit apporté non plus que très-peu de chose ; de sorte qu'après avoir consulté , ils trouverent qu'il étoit plus à propos que Cicéron prît toujours les devans & diligentât sa fuite , & que Quintus retournât chez lui pour prendre tout ce qui étoit nécessaire , & qu'il revînt rejoindre Cicéron. Cette résolution prise , ils se séparèrent après s'être embrassés tendrement & avoir pleuré à chaudes larmes.

Quelques jours après , Quintus , livré par ses domestiques à ceux qui le cherchoient , fut tué avec son fils. Cicéron , arrivé à Aſtyre , y trouve un vaisseau où il se jette , & profitant du vent il fait voile jusqu'à Circei. Là , comme les pilotes voulurent mettre à la voile pour continuer leur route , Cicéron , soit qu'il craignît la mer , ou qu'il ne désespérât pas encore entièrement de l'amitié & de la fidélité de César , descendit à terre & marcha à pied environ cent stades , comme prenant le chemin de Rome. Mais là , retombant dans ses détresses & dans ses doutes , & changeant de sentiment , il reprit le chemin de la mer. Il passa la nuit dans une agitation horrible , combattu par des pensées affreuses qui s'entre-détruisoient , jusques-là qu'il fut un moment dans la résolution d'aller dans la maison même de César , & de s'égorger sur son foyer pour attacher à la personne de cet ennemi une furie vengeresse qui ne le quittât jamais. La crainte des tourmens qu'il prévoyoit bien qu'on lui

feroit souffrir , s'il étoit pris , l'empêcha de prendre ce chemin. De nouvelles pensées succédant donc aux premières , mais non moins pleines d'agitation & de trouble , dans cette perplexité enfin il se redonna à ses domestiques pour se faire mener par mer à Caiète où il avoit une maison & une retraite fort agréable pendant les grandes chaleurs , lorsque les vents , appelés Etesies , qui sont les vents du nord , font sentir leurs douces haleines. Dans ce lieu-là est un temple sur la côte de la mer. De ce temple il s'éleva tout-à-coup une troupe de corbeaux qui , prenant leur vol avec de grands cris vers le vaisseau de Cicéron , comme ses rameurs tâchoient d'aborder , se percherent aux deux côtés de l'antenne. Là , les uns se mirent à croasser , les autres à becquetter les bouts des cordages. Tous ceux du vaisseau prirent ce signe pour un très-mauvais augure. Cicéron descendit à terre ; & étant entré dans sa maison , il se mit au lit pour tâcher de dormir & de se reposer ; mais la plupart de ces corbeaux l'ayant suivi se posèrent sur la fenêtre de sa chambre , où ils jettoient des cris horribles & effrayans. Il y en eut un qui , entrant jusques dans son lit où il étoit couché la tête couverte , retira avec son bec le pan de sa robe qui lui cachoit le visage ; ce que voyant ses domestiques , ils commencèrent à se gronder eux-mêmes & à se reprocher leur lâcheté : *Quoi , disoient-ils , attendrons-nous les bras croisés d'être les spectateurs du meurtre de notre maître ; & lorsque les bêtes mêmes viennent à son secours , &*

ont soin de lui comme indignées de l'injuste traitement qu'on lui fait , ne tenterons-nous rien de notre côté pour le sauver du grand danger qui le menace ? En même tems ils le prenoient , & moitié par prieres , moitié par force , ils le mettent dans sa litiere , & le portent eux-mêmes du côté de la mer. A peine sont-ils partis que les meurtriers arrivent ; un Hérennius , centurion , & un Popilius , capitaine de mille hommes , le même que Cicéron avoit défendu autrefois dans un crime capital , lorsqu'on l'accusoit d'avoir tué son propre pere. Ces deux officiers étoient accompagnés d'une troupe de soldats ; ils trouverent les portes de la maison fermées & ils les enfoncerent. Comme Cicéron ne paroissoit point , & que tous ceux de la maison disoient qu'ils ne l'avoient point vu , on dit qu'il y eut un jeune homme que Cicéron lui-même avoit élevé dans les belles-lettres & dans les sciences , qui étoit un affranchi de son frere Quintus , & qu'on appelloit Philologus , qui découvrit au tribun des soldats la litiere que l'on portoit vers la mer par des allées couvertes. Le tribun prenant quelques soldats avec lui fit le tour pour aller attendre la litiere à l'issue de ces allées , & Hérennius alla à toute bride par les allées mêmes. Cicéron , qui entendit le bruit , commanda à ses porteurs de poser à terre sa litiere ; & avec sa main gauche prenant son menton , comme il avoit accoutumé de faire , il regarda fixement ses meurtriers , ayant la barbe & les cheveux si hérissés & si remplis de crasse & de poussiere ,

& le visage si défait & si défiguré par les inquiétudes & par les chagrins, qu'il n'étoit pas reconnoissable. Pendant qu'Hérennius l'égorgeoit, ceux de sa suite se couvroient le visage pour ne pas le voir; il l'égorgea comme il tendoit le cou hors de la litiere. (a) Cicéron avoit alors soixante-quatre ans. Hérennius, par l'ordre d'Antoine, lui coupa la tête, & les mains avec lesquelles il avoit écrit ses Philippiques; car il avoit appelé Philippiques les oraisons qu'il avoit faites contre Antoine, & elles conservent encore aujourd'hui ce nom.

Le jour que ces parties de son corps furent portées à Rome, Antoine tenoit les comices pour l'élection des magistrats. Quand il vit arriver le tribun, il s'écria, *voilà présentement les proscriptions finies*, & commanda que l'on portât cette tête & ces mains sur la tribune, & qu'on les plantât au-dessus du lieu appelé *Rostres*, ce qui fut un spectacle des plus terribles pour les Romains (b) qui croyoient toujours voir devant leurs yeux non le visage de Cicéron, mais la véritable image de l'ame d'Antoine. Cependant au milieu de tant d'actes de cruauté, il en fit un de modération & de

(a) Cicéron avoit alors 64 ans.) D'autres disent 63, mais il en avoit véritablement 63, 11 mois & 5 jours; car il fut tué le 7 des ides de Décembre, c'est-à-dire, le 8, l'an de Rome DCCX, & il étoit né le 3 des nones de Janvier, c'est-à-dire, le 3, l'an DCXLVII.

(b) Qui croyoient toujours voir devant leurs yeux, non le visage de Cicéron, mais

la véritable image de l'ame d'Antoine.) Car la vue de cette tête & de ces mains plantées au-dessus des *Rostres* rappelant dans leur esprit l'horrible cruauté de ce monstre, les remplissoit de crainte & de terreur; de sorte que ce n'étoit pas cette tête & ces mains qu'ils voyoient, mais cette ame d'Antoine, cette ame avide de vengeance & de sang.

justice, c'est qu'il livra Philologus entre les mains de Pomponia, femme de Quintus. Et cette femme que la mort de son fils, de son mari & de son beau-frere, rendoit insatiable de vengeance, se voyant maîtresse du corps de ce traître, lui fit souffrir tous les supplices les plus cruels; entr'autres, elle le força à se couper lui-même toutes ses chairs peu-à-peu, à les faire rôtir & à les manger, car c'est ainsi que le rapportent quelques historiens. Il est vrai que Tyron, l'affranchi de Cicéron, ne dit pas un mot de l'infidélité de Philologus.

J'ai appris que long-tems après, César alla voir un jour un de ses neveux, que ce neveu avoit alors à la main un livre de Cicéron qu'il lisoit; que se voyant surpris il voulut cacher ce livre dans sa robe; que César s'en aperçut, prit le livre, en lut une grande partie debout, & qu'enfin en le rendant à ce jeune homme, il lui dit : *voilà un savant homme, mon fils, un savant homme, & qui aimoit bien sa patrie.*

Après avoir achevé la défaite d'Antoine l'année même de son consulat, il prit pour collègue à sa place le fils de Cicéron, & ce fut sous le consulat de ce fils de Cicéron que le sénat ordonna que les statues d'Antoine seroient abattues; que tous les honneurs qu'on lui avoit décernés seroient révoqués & annulés; & ajouta à ce decret qu'à l'avenir aucun de la famille des Antoniens ne pourroit porter le surnom de Marcus. C'est ainsi que la justice divine réserva encore la fin de la punition d'Antoine à la maison de Cicéron.

Fin de la vie de Cicéron.



COMPARAISON

DE DÉMOSTHÈNE ET DE CICÉRON.

DE toutes les choses que les historiens ont rapportées de la vie de Démosthène & de Cicéron, & qui ont pu venir à ma connoissance, voilà celles qui m'ont paru les plus dignes de mémoire. Je n'entreprendrai point de comparer les talens qu'ils avoient tous deux pour l'éloquence ; mais je crois que je ne dois pas oublier de dire que Démosthène apporta à l'étude de cet art tout ce qu'il avoit de naturel & d'acquis ; qu'il surpassa en gravité, énergie & force tous ceux qui avoient le plus de réputation pour plaider des causes, ou pour haranguer ; en grandeur & magnificence de style, ceux qui ne faisoient des discours que pour l'ostentation & la pompe ; & en exactitude, correction, & adresse, les rhéteurs les plus consommés ; & que Cicéron étoit un esprit universel qui, ayant une grande étendue de connoissances, & s'étant appliqué à diverses sortes d'études, a laissé grand nombre de traités de philosophie qui lui sont particuliers, & qu'il a faits à la maniere de l'académie. On voit même que dans les oraisons qu'il a faites devant les juges ou devant le peuple, pour accuser ou pour défendre, il affecte de faire paroître sa grande érudition.

On peut aussi juger de leurs mœurs par leur style. Celui de Démosthène est sans aucun ornement recherché & sans la moindre plaisanterie, toujours grave & sérieux, & il ne sent point la lampe, comme Pythéas le lui reprochoit en se moquant; mais il sent son buveur d'eau, son homme qui pense profondément, & qui ne cherche point à égayer par aucune grace l'aigreur, l'amertume & l'austérité de ses mœurs. Au lieu que Cicéron, entraîné par le penchant qu'il a à la raillerie, à force de vouloir être plaisant, dégénère très-souvent en bouffon; & en tournant en jeu & en risée les choses les plus sérieuses & les plus importantes pour servir à sa cause, il néglige ce qui est honnête & séant; comme dans la défense de Cœlius, où il va jusqu'à dire : *Que Cœlius ne faisoit rien d'étrange ni d'indigne, si, au milieu de ses grandes richesses, de cette grande dépense & de ce luxe, il s'abandonnoit quelquefois aux voluptés; car il y a de la folie à ne pas jouir des choses qu'on a en son pouvoir (a), sur-tout les philosophes les plus célèbres plaçant le souverain bien, le souverain bonheur dans la volupté.*

Quand Caton accusa Muréna, Cicéron, qui étoit alors consul, le défendit. Dans cette oraison il railla beaucoup les Stoïciens sur l'impertinence de leurs paradoxes qu'ils appellent *dogmes*, & cela à cause de Caton qui étoit un Stoïcien rigide. Voilà de grands éclats

(a) Plutarque est sujet à mémoire l'a trompé, car Cicéron n'a pas dit cela, c'est de mémoire; mais ici sa

de rire qui s'éleverent dans l'assemblée, & qui des auditeurs se communiquèrent aux juges. Alors Caton, en souriant doucement, dit à ceux qui étoient assis auprès de lui, *que nous avons là un consul qui est plaisant !* En effet, Cicéron aimoit à plaisanter & à railler, & cela paroissoit même sur son visage où l'on voyoit un air moqueur & une certaine gaieté enjouée qui faisoit son caractère. Au lieu que sur celui de Démosthène on voyoit toujours un air sérieux & chagrin, & ce sombre & cet austère que cause d'ordinaire une méditation profonde, & qui ne l'abandonnoient jamais. C'est pourquoi ses ennemis, comme il le dit lui-même, l'appelloient *homme fâcheux & difficile*.

On voit de plus par leurs ouvrages que l'un touche ses propres louanges si sobrement que personne ne peut en être blessé, qu'il ne le fait même que quand cela est nécessaire pour un plus grand bien, & que par-tout ailleurs il est plein de retenue & de modestie ; & que l'autre prend un si grand plaisir à parler de lui, & s'abandonne tellement à se louer lui-même par-tout dans ses oraisons, que cela décele en lui un intempérant desir de gloire, sur-tout quand il crie, *que les armes cèdent à la robe, & le laurier à l'éloquence*. Enfin, Cicéron ne loue pas seulement ses actions & tout ce qu'il avoit fait dans le gouvernement, mais encore les oraisons qu'il avoit prononcées ou écrites, comme s'il eût eu en vue de disputer & d'entrer en lice comme un jeune

homme contre ces déclamateurs Isocrate & Anaximene, & nullement de conduire & de redresser le peuple Romain, comme un *joûteur redoutable & terrible à ses adversaires.*

Il est bien vrai qu'il faut que celui qui se mêle du gouvernement soit muni d'éloquence; mais d'aimer la gloire qui vient de cet art, de la rechercher & d'en être si friand, il y a là une forte d'indignité & de bassesse. Ainsi de ce côté-là Démosthène a sans contredit plus de gravité & une plus grande élévation d'ame; car il disoit, *que toute son éloquence n'étoit qu'une routine acquise par un long exercice, & qui même avoit besoin de quelque faveur de ses auditeurs; & il prenoit pour gens très-bas & pour vils artisans, comme ils le font en effet, tous ceux qui tirent vanité de leur bien dire.*

Cette grande habileté donc à haranguer le peuple, & à manier les affaires du gouvernement a été égale dans l'un & dans l'autre; de sorte que ceux qui étoient les maîtres des troupes & des armes avoient besoin de leur appui: Charès, Diopithe & Léosthène eurent besoin de Démosthène, & Pompée, & le jeune César de Cicéron, comme César l'écrit lui-même dans ses commentaires qu'il a adressés à Agrippa & à Mécénas. Mais ce qui paroît le plus propre à manifester les mœurs & le naturel d'un homme, & à les mettre aux plus fortes épreuves, c'est sans doute l'autorité & le commandement qui réveillent & excitent toutes les passions, & qui découvrent imman-

quablement tous les vices qui font en lui ; c'est ce qui a manqué à Démosthène. Jamais il n'a fourni ces moyens de juger de lui & de le connoître ; car il n'a jamais eu de charge considérable , & il n'a point commandé les troupes qu'il avoit assemblées contre Philippe. Au lieu que Cicéron fut envoyé questeur en Sicile , & proconsul en Cilicie & en Macédoine , & encore dans un tems où l'avarice & l'avidité d'amasser étoient les plus effrénées ; où les prêteurs & les généraux dédaignant de dérober , comme une chose basse & indigne , ne se prêtoient plus qu'à ravir & à enlever , & où il n'étoit pas honteux à un magistrat de prendre , mais où ceux qui ne prenoient que modérément & avec quelque sorte de discrétion , étoient loués & estimés. Ce fut dans tous ces emplois que Cicéron donna d'éclatantes preuves du mépris qu'il avoit pour les richesses , & de grandes marques de son humanité & de sa bonté. Et dans Rome ayant été élu consul , mais consul avec la pleine autorité de souverain & de dictateur contre Catilina & ses complices , il justifia & accomplit cet oracle de Platon qui prédit : *Que les villes seroient délivrées de tous leurs maux , quand la puissance suprême & la prudence , par une heureuse fortune , viendroient à se trouver ensemble dans un même sujet avec la justice.* Au lieu qu'on reproche à Démosthène qu'il faisoit trafic de son éloquence ; car il composa secrètement des harangues pour les deux parties , pour Phormion & pour Apollodore. Il

fut soupçonné de plus d'avoir reçu de l'argent du roi de Perse , & condamné pour en avoir pris d'Harpalus. Que si nous prenons le parti de dire que ce sont des calomnies de ceux qui ont écrit contre lui & qui sont en grand nombre , nous ne saurions nous opposer au témoignage de ceux qui écrivent que Démosthène n'eut jamais la force & le courage de résister aux présens que les rois lui envoyaient pour lui faire honneur & pour lui marquer leur reconnoissance. (a) Aussi n'étoit-ce pas là l'œuvre d'un homme qui faisoit valoir son argent sur les vaisseaux , ce qui est la plus forte de toutes les usures.

Il n'en est pas de même de Cicéron ; les Siciliens lui offrirent de magnifiques présens pendant son édilité ; le roi de Cappadoce lui en offrit de plus grands encore pendant qu'il étoit proconsul dans son royaume ; ses amis lui en présenterent aussi à l'envi quand il fut obligé de sortir de Rome ; ils le pressèrent tous de les recevoir avec les instances les plus fortes , & il les refusa opiniâtrément , comme nous l'avons dit dans sa vie. De plus , l'exil

(a) *Aussi n'étoit-ce pas là l'œuvre d'un homme qui faisoit valoir son argent sur les vaisseaux , ce qui est la plus forte de toutes les usures.*) Car comme les gains y sont plus considérables , & les dangers plus grands & plus fréquens , l'argent y est aussi à un denier plus fort. C'est la même chose encore aujourd'hui parmi

nous ; mais avec cette différence que ce commerce n'est pas deshonnête , au lieu qu'en Grece il étoit regardé comme infame , & que *δανειζέμεν ναυτίκως* , faire valoir son argent sur les vaisseaux , étoit un reproche très-honteux. On le faisoit à Zénon , mais c'étoit avant qu'il se fût adonné à la philosophie.

fut honteux & infame pour l'un, car il fut condamné convaincu de vol; au lieu qu'il fut très-glorieux à l'autre, & un des plus beaux événemens de sa vie, car il ne fut exilé que pour avoir délivré sa patrie de scélérats très-pernicieux. Aussi quand l'un fut chassé, on n'en tint aucun compte; & à l'exil de l'autre, le sénat prit la robe noire, mena un grand deuil & déclara qu'il n'expédieroit aucune affaire, & ne donneroit son avis sur rien, que le rappel de Cicéron ne fût ordonné par un decret du peuple.

Mais il faut dire aussi que Cicéron passa tout le tems de son exil en Macédoine dans une grande oisiveté; & que l'exil de Démosthène fut une continuation de son administration publique; car il rodoit dans toutes les villes, appuyant les intérêts des Grecs, & chassant les ambassadeurs des Macédoniens & se montrant en cela beaucoup meilleur citoyen que Thémistocle & qu'Alcibiade, qui, dans les mêmes états de fortune, n'avoient pas témoigné la même vertu. Et après qu'il fut rappelé, il reprit ses premières brisées & continua son même train de gouvernement, car il ne cessa de faire la guerre à Antipater & à la Macédoine; au lieu que Lælius reprocha à Cicéron en plein sénat : *Que, lorsque le jeune César demandoit qu'il lui fût permis de briguer le consulat, contre les loix, dans un âge où il n'avoit pas encore un poil de barbe, il s'étoit tenu-là les bras croisés sans dire une seule parole.* Et Brutus lui-même, dans les lettres

qu'il lui écrit, se plaint formellement, & lui reproche, *qu'il avoit nourri & élevé une tyrannie plus grande & plus insupportable que celle qu'ils avoient détruite.*

Enfin, quant à leur mort, il est impossible de ne pas regarder avec compassion un vieillard qui par timidité se fait porter çà & là par ses domestiques pour se dérober à ses ennemis & pour éviter la mort qui venoit à lui, & qui ne devançoit pas de beaucoup le terme fatal marqué par la nature, & qui ensuite est misérablement égorgé. Au lieu qu'à la mort de l'autre, quoique d'abord il se soit abaissé à des supplications & à des prières, on ne peut pourtant s'empêcher de louer la provision qu'il avoit faite de ce poison, le soin avec lequel il le conserva, & l'usage qu'il en fit avec tant de courage; car le dieu Neptune ne lui prêtant pas dans son temple un asyle assez sûr, (a) il eut recours à un autel plus inviolable, & se tira par sa mort du milieu des armes & des satellites, & se déroba à la cruauté d'Antipater.

(a) *Il eut recours à un autel plus inviolable.*) Cette idée est grande & noble de regarder la mort comme un autel inviolable, où l'on est à couvert de toute la violence des tyrans.

*Fin de la comparaison de Démosthène
& de Cicéron,
& du Tome VIII.*



